This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

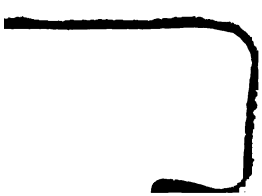
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07586878 0



ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME IV.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoiſe.

TOME QUATRIEME.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ІНВУВ
МВПС
МЕМАОВК

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Repréſentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGELIQUE, ſa Fille.

LISETTE, Suivante.

LUCIDOR, Amant d'Angélique.

FRONTIN, Valet de Lucidor.

Me BLAISE, jeune Fermier du Village.

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCIDOR ; FRONTIN, *en bottes & en habit de maître.*

LUCIDOR.

ENTRONS dans cette ſalle. Tu ne ſais donc que d'arriver ?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la premiere hôtellerie du village : j'ai demandé le chemin du château, ſuivant l'ordre de votre lettre ; & me voilà dans l'équipage que vous m'avez preſcrit. De ma figure qu'en dites-vous ? (*Il ſe retourne.*)

Y reconnoiſſez-vous votre valet-de-chambre, & n'ai-je pas l'air un peu trop Seigneur ?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut. A qui t'es-tu adreſſé en entrant ?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, & vous avez paru. A préſent, que voulez-vous faire de moi & de ma bonne mine ?

LUCIDOR.

Te propoſer pour époux à une très-aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon ! Ma foi, Monſieur, je ſoutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh ! non, tu te trompes : c'eſt moi que la choſe regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là, je ne ſoutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu ſçais que je ſuis venu ici il y a près de deux mois, pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée. J'ai trouvé dans le château une Madame Argante, qui en étoit comme la

concierge, & qui eſt une petite Bourgeoiſe de ce pays-ci. Cette bonne Dame a une fille qui m'a charmé; & c'eſt pour elle que je veux te propoſer.

FRONTIN, *riant.*

Pour cette fille que vous aimez ! la confidence eſt gaillarde ! Nous ſerons donc trois? Vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Ecoute-moi donc ; j'ai deſſein de l'épouſer moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épouſée.

LUCIDOR.

Me laiſſeras-tu dire? Je te préſenterai ſur le pied d'un homme riche & mon ami: afin de voir ſi elle m'aimera aſſez pour le refuſer.

FRONTIN.

Ah ! c'eſt une autre hiſtoire; & cela étant, il y a une choſe qui m'inquiette.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTIN.

C'eſt qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille qui ne m'a pas apperçu, je penſe;

qui cauſoit ſur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Liſette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, & qui étoit à une Dame chez qui mon maître alloit ſouvent. Je n'ai vu cette Liſette-là que deux ou trois fois; mais comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue ; & cela vous grave dans l'eſprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez Madame Argante de ce nom-là, qui eſt du village, qui y a toute ſa famille, & qui a paſſé en effet quelque temps à Paris avec une Dame du Pays.

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, la friponne me reconnoîtra: il y a de certaines tournures d'homme qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remede que j'y ſçache, c'eſt de payer d'effronterie, & de lui perſuader qu'elle ſe trompe.

FRONTIN.

Oh ! pour de l'effronterie, je ſuis en fonds.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui ſe reſſemblent tant, qu'on s'y méprend ?

FRONTIN.

Allons, je reſſemblerai, voilà tout; mais dites-moi, Monſieur, ſouffririez-vous un petit mot de repréſentation ?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout-à-fait ſage & raiſonnable; il me ſemble pourtant que votre projet eſt bien jeune.

LUCIDOR, *fâché.*

Hem ?

FRONTIN.

Doucement. Vous êtes le fils d'un riche Négociant, qui vous a laiſſé plus de cent-mille livres de rente, & vous pouvez prétendre aux plus grands partis. Le minois dont vous parlez eſt-il fait pour vous appartenir en légitime mariage ? Riche comme vous êtes, on peut ſe tirer de-là à meilleur marché, ce me ſemble.

LUCIDOR.

Taîs-toi; tu ne connoîs point celle dont tu parles. Il eſt vrai qu'Angélique n'eſt qu'une ſimple Bourgeoiſe de campagne; mais originairement elle me vaut bien, & je n'ai pas l'entêtement des

grandes alliances. Elle eſt d'ailleurs ſi aimable, & je démêle, à travers ſon innocence, tant d'honneur & tant de vertu en elle; elle a naturellement un caractere ſi diſtingué, que, ſi elle m'aime, comme je le crois, je ne ſerai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment! ſi elle vous aime? Eſt-ce que cela n'eſt pas décidé?

LUCIDOR.

Non; il n'a pas encore été queſtion du mot d'amour entr'elle & moi: je ne lui ai jamais dit que je l'aime; mais toutes mes façons n'ont ſignifié que cela: toutes les ſiennes n'ont été que des expreſſions du penchant le plus tendre & le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée, j'ai été même en quelque danger; je l'ai vu inquiette, allarmée, plus changée que moi. J'ai vu des larmes couler de ſes yeux, ſans que ſa mere s'en apperçût; & depuis que la ſanté m'eſt revenue, nous continuons de même: je l'aime toujours, ſans le lui dire; elle m'aime auſſi, ſans m'en parler, & ſans vouloir cependant m'en faire un ſecret: ſon cœur ſimple, honnête & vrai n'en ſçait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en ſçavez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant? Il ne gâteroit rien.

LUCIDOR.

Il n'eſt pas temps : tout sûr que je ſuis de ſon cœur ; je veux ſçavoir à qui je le dois, & ſi c'eſt l'homme riche, ou ſeulement moi qu'on aime : c'eſt ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre. Il m'eſt encore permis de n'appeller qu'amitié tout ce qui eſt entre nous deux; & c'eſt de quoi je vais profiter.

FRONTIN.

Voilà qui eſt fort bien : mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi ?

FRONTIN.

Oh! pourquoi? Mettez-vous à la place d'une fille, & ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi. Il y a cent à parier contre un que je plaîrai.

LUCIDOR.

Le ſot ! Eh bien ! ſi tu plaîs, j'y remédierai ſur le champ, en te faiſant connoître. As-tu apporté les bijoux ?

FRONTIN, *fouillant dans ſa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puiſque perſonne ne t'a vu entrer, retire-toi ; avant que quelqu'un que je vois dans le jardin n'arrive. Va t'ajuſter, & ne paroîs que dans une heure ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, ſouvenez-vous que je vous l'ai prédit.

SCENE II.

LUCIDOR ; Mᵉ BLAISE, *qui vient doucement, habillé en riche Fermier.*

LUCIDOR.

IL vient à moi ; il paroît avoir à me parler.

Mᵉ BLAISE.

Je vous ſalue, Monſieur Lucidor. Eh bien ! qu'eſt-ce ? Comment vous va ? Vous avez bonne mine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte aſſez bien, Monſieur Blaiſe.

Me BLAISE.

Faut convenir que voute maladie vous a bian fait du prouſit. Vous velà, morgué! pus rougeaud, pus varmeil!... Ça réjouit, ça me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en ſuis obligé.

Me BLAISE.

C'eſt que j'aime tant la ſanté des braves gens; alle eſt ſi recommandable, ſur-tout la vôtre, qui eſt la pus recommandable de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raiſon d'y prendre quelque intérêt: je voudrois pouvoir vous être utile à quelque choſe.

Me BLAISE.

Voirement, cette utilité-là eſt belle & bonne; & je vians tout juſtement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

Me BLAISE.

Vous ſçavez bian, Monſieur, que je fréquente

chez Madame Argante ; & ſa fille Angélique alle eſt gentille, au moins.

LUCIDOR.

Aſſurément.

Mᵉ BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé. C'eſt, ne vous déplaiſe, que je vourois avoir ſa gentilleſſe en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique?

Mᵉ BLAISE.

Ah! cette criature-là m'affolle ; j'en pards ſi peu d'eſprit que j'ai. Quand il fait jour, je penſe à elle; quand il fait nuit, j'en rêve. Il faut du remede à ça, & je vians envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur & le reſpect qu'en vous porte ici, ſauf voute grâce, & ſi ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriſer de queuques bonnes paroles auprès de ſa mere, dont j'ai itou beſoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends; vous ſouhaitez que j'engage Madame Argante à vous donner ſa fille. Et Angélique vous aime-t-elle ?

Mᵉ BLAISE.

Oh! dame, quand par fois je li conte ma

chance, alle rit de tout ſon cœur, & me plante là. C'eſt bon ſigne; n'eſt-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon, ni mauvais. Au ſurplus, comme je crois que Madame Argante a peu de bien, que vous êtes Fermier de pluſieurs terres, fils de Fermier vous-même....

Mᵉ BLAISE.

Et que je ſis encore une jeuneſſe; je n'ons que trente ans, & d'himeur folichonne, un Roger-Bontemps.

LUCIDOR.

Le parti pourroit convenir, ſans une difficulté.

Mᵉ. BLAISE.

Laqueulle?

LUCIDOR.

C'eſt qu'en revanche des ſoins que Madame Argante & toute ſa maiſon ont eus de moi pendant ma maladie, j'ai ſongé à marier Angélique à quelqu'un fort riche, qui va ſe préſenter, qui ne veut préciſément épouſer qu'une fille de campagne, de famille honnête, & qui ne ſe ſoucie pas qu'elle ait du bien.

Mᵉ BLAISE.

Morgué! vous me faites-là un vilain tour avec

voute aviſement, Monſieur Lucidor : velà qui m'eſt bian rude, bian chagrinant & bian traître. Jarnigué ! ſoyons bons, je l'approuve : mais ne foulons parſonne ; je ſis voute prochain autant qu'un autre, & ne faut pas peſer ſur ſti-ci, pour alleger ſti-là. Moi qui avois tant de peur que vous ne mouriez : c'étoit bian la peine de venir vingt fois demander : comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? Velà-t-il pas une ſanté qui m'eſt bian chanceuſe, après vous avoir mené moi-même ſti-là qui vous a tiré deux fois du ſang, & qui eſt mon couſin, afin que vous le ſçachiez, mon propre couſin-germain ! Ma mere étoit ſa tante ; & jarni ! ce n'eſt pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoûte rien à l'obligation que je vous ai.

Me BLAISE.

Sans compter que c'eſt cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez, comme un ſou, & que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous : eſt-ce cela que vous en eſpérez ? Eh bien ! je vous en donne douze pour en

épouſer une autre & pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

Mᵉ BLAISE, *étonné.*

Quoi! douze-mille livres d'argent ſec?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, ſans vous ôter cependant la liberté de vous préſenter pour Angélique: au contraire, j'exige même que vous la demandiez à Madame Argante; je l'exige, entendez-vous? Car ſi vous plaiſez à Angélique, je ſerois très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimeroit.

Mᵉ BLAISE, *ſe frottant les yeux de ſurpriſe.*

Eh, mais! c'eſt comme un prince qui parle! Douze-mille livres! Les bras m'en tombont. Je ne ſçaurois me ravoir. Allons, Monſieur, boutez-vous là, que je me proſterne devant vous, ni pus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'eſt pas néceſſaire: point de compliments; je vous tiendrai parole.

Mᵉ BLAISE.

Après que j'ons été ſi mal-appris, ſi brutal! Eh! dites-moi, Roi que vous êtes; ſi, par aventure,

Angélique me chérit, j'aurons donc la femme & les douze-mille francs avec ?

LUCIDOR.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela ; écoutez-moi : je prétends, vous dis-je, que vous vous propoſiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai. Si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien ; ſi elle vous refuſe, les douze-mille francs ſont à vous.

Mᵉ BLAISE.

Alle me refuſera, Monſieur, alle me refuſera ; le ciel m'en fera la grâce, à cauſe de vous qui le deſirez.

LUCIDOR.

Prenez garde : je vois bien qu'à cauſe des douze-mille francs, vous ne demandez déjà pas mieux que d'être refuſé.

Mᵉ BLAISE.

Hélas ! peut être bien que la ſomme m'étourdit un p'tit brin ; j'en ſis friand, je le confeſſe : alle eſt ſi conſolante !

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à notre marché ; c'eſt que vous feigniez de l'em-

preſſement

preſſement pour obtenir Angélique, & que vous continuiez de paroître amoureux d'elle.

Mᵉ BLAISE.

Oui, Monſieur, je ſerons fidele à ça : mais j'ons bonne eſpérance de n'être pas digne d'elle ; & mêmement, j'avons opinion, ſi alle ôſoit, qu'alle vous aimeroit pus que parſonne.

LUCIDOR.

Moi, Maître Blaiſe? Vous me ſurprenez ; je ne m'en ſuis pas apperçu, vous vous trompez. En tout cas, ſi elle ne veut pas de vous, ſouvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là. Je ſerois bien-aiſe de ſçavoir ce qui en eſt, par pure curioſité.

Mᵉ BLAISE.

En n'y manquera pas ; en li reprochera devant vous, drès que Monſieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal-à-propos glorieux, vous me ferez plaiſir auſſi de jetter vos vues ſur Liſette, que, ſans compter les douze-mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choiſie ; je vous en avertis.

Mᵉ. BLAISE.

Hélas ! il n'y a qu'à dire : en ſe revirera itou ſur elle, je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle ſert Madame Argante; mais elle n'eſt pas de moindre condition que les autres filles du village.

Mᵉ BLAISE.

Eh! voirement, alle en eſt née native.

LUCIDOR.

Jeune & bien faite d'ailleurs.

Mᵉ BLAISE.

Charmante. Monſieur verra l'appétit que je prends déjà pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une choſe; c'eſt de ne lui dire que vous l'aimez, qu'après qu'Angélique ſe ſera expliquée ſur votre compte: il ne faut pas que Liſette ſçache vos deſſeins auparavant.

Mᵉ BLAISE.

Laiſſez faire à Blaiſe; en li parlant, je li dirai des propos où elle ne comprenra rin. La velà. Vous plaît-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de reſter.

SCENE III.

LUCIDOR, Me BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

JE viens d'apprendre, Monſieur, par le petit garçon de notre Vigneron, qu'il vous étoit arrivé une viſite de Paris.

LUCIDOR.

Oui ; c'eſt un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du Château ſouhaitez-vous qu'on le loge ?

LUCIDOR.

Nous verrons, quand il ſera revenu de l'hôtellerie où il eſt retourné. Où eſt Angélique, Liſette ?

LISETTE.

Il me ſemble l'avoir vue dans le jardin, qui s'amuſoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant Me Blaiſe.*

Voici un homme qui eſt de bonne volonté pour

elle, qui a grande envie de l'épouſer ; & je lui demandois ſi elle avoit de l'inclination pour lui. Qu'en penſez-vous ?

Mᵉ BLAISE.

Oui ; de queul avis êtes-vous touchant ça, belle Brunette, m'amie ?

LISETTE.

Eh ! mais autant que j'en puis juger, mon avis eſt que, juſqu'ici, elle n'a rien dans le cœur pour vous.

Mᵉ BLAISE.

Rian du tout ? C'eſt ce que je diſois. Que Mademoiſelle Liſette a de jugement !

LISETTE.

Ma réponſe n'a rien de trop flatteur ; mais je ne ſçaurois en faire une autre.

Mᵉ BLAISE, *cavalierement.*

Stelle-là eſt belle & bonne, & je m'y accorde. J'aime qu'on ſoit franc ; & en effet, queul mérite avons-je pour li plaire à cette enfant ?

LISETTE.

Ce n'eſt pas que vous ne valiez votre prix, Monſieur Blaiſe ; mais je crains que Madame Argante ne vous trouve pas aſſez de bien pour ſa fille.

Mᵉ BLAISE, *riant.*

Ça eſt vrai, pas aſſez de bian. Pus vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'eſt qu'il n'eſpere pas grand'choſe.

Mᵉ BLAISE.

Oui, velà ce que c'eſt; & pis tout ce qui viant, je le prends. (*à Liſette.*) Le biau brin de fille que vous êtes!

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque choſe que je n'entends pas.

Mᵉ BLAISE.

Stapendant, je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique, & il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas. Faut mettre les deux pour deviner juſte.

LISETTE, *riant.*

Vous êtes un très-grand devin!

LUCIDOR.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai auſſi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti. Il s'agit d'un

homme du monde ; & voilà pourquoi je m'informe ſi elle n'aime perſonne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je penſe bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Liſette ; je vais faire un tour dans la grande allée. Quand Angélique ſera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez perſuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris, ſans récompenſer le zèle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, Monſieur.

LUCIDOR, *à Blaiſe, en s'en-allant, & à part.*

Ménagez vos termes avec Liſette, Maître Blaiſe.

Me BLAISE.

Auſſi fais-je ; je n'y mets pas le ſens-commun.

SCENE IV.

Mᵉ BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

CE Monſieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

Mᵉ BLAISE.

Oh! un cœur magnifique, un cœur tout d'or. Au ſurplus, comment vous portez-vous, Mademoiſelle Liſette?

LISETTE, *riant.*

Eh! que voulez-vous dire avec votre compliment, *Maître Blaiſe?* Vous tenez depuis un moment des diſcours bien *étranges.*

Mᵉ BLAISE.

Oui, j'ons des manieres fantaſques; & ça vous étonne; n'eſt-ce pas? Je m'en doute bian. (*Et par réflexion.*) Que vous êtes agriable!

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable! Comme il me regarde! En vérité, vous extravaguez.

Mᵉ BLAISE.

Tout au contraire : c'eſt ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Eh bien ! contemplez, voyez. Ai-je aujourd'hui le viſage autrement fait que je l'avois hier ?

Mᵉ BLAISE.

Non ; c'eſt moi qui le vois mieux que de coutume ; il eſt tout nouviau pour moi.

LISETTE, *voulant s'en-aller.*

Eh ! que le Ciel vous béniſſe.

Mᵉ BLAISE, *l'arrêtant.*

Attendez donc.

LISETTE.

Eh ! que me voulez-vous ? C'eſt ſe moquer que de vous entendre. On diroit que vous m'en contez. Je ſçais bien que vous êtes un Fermier à votre aiſe, & que je ne ſuis pas pour vous. De quoi s'agit-il donc ?

Mᵉ BLAISE.

De m'acouter ſans y voir goute, & de dire à part vous : ouais ! faut qu'il y ait un ſecret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un ſecret ? Vous ne me dites rien d'intelligible.

Mᵉ BLAISE.

Non : c'eſt fait exprès, c'eſt réſolu.

LISETTE.

Voilà qui eſt particulier. Ne recherchez-vous pas Angélique ?

Mᵉ BLAISE.

Ça eſt itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, & plus je m'y perds.

Mᵉ. BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver ſi agréable ? Par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire ? Juſqu'ici vous n'avez pas pris garde ſi je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé ſubitement amoureux de moi ? Je ne vous en empêche pas.

Mᵉ. BLAISE, *vîte & vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE.

Que dites-vous donc ?

Mᵉ BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point ; ni l'un ni l'autre : vous m'en êtes témoin. J'ons donné

ma parole, je marche droit en beſogne, voyez-vous ! Il n'y a pas à rire à ça ; je ne dis rin : mais je penſe, & je vais répetant que vous êtes agriable !

LISETTE, *étonnée, le regardant.*

Je vous regarde à mon tour. Si je ne me figurois pas que vous êtes timbré, en vérité, je ſoupçonnerois que vous ne me haïſſez pas.

Mᶜ BLAISE.

Oh ! ſoupçonnez, croyez, perſuadez-vous : il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, & que ça vienne de vous toute ſeule, ſans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

Mᶜ BLAISE.

Et mêmement, à vous permis de m'aimer, par exemple : j'y conſens encore. Si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas ; je vous lâche la bride là-deſſus : il n'y aura rian de pardu.

LISETTE.

Le plaiſant compliment ! Eh ! quel avantage en tirerois-je?

Mᶜ BLAISE.

Oh ! dame, je ſis bridé : mais ce ne'ſt pas comme vous ; je ne ſçaurois parler pus clair.

Voici venir Angélique. Laiſſez-moi li toucher un petit mot d'affection, ſans que ça empêche que vous ſoyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête eſt dérangée, Monſieur Blaiſe; je n'en rabats rien.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, Mᵉ BLAISE.

ANGÉLIQUE, *un bouquet à la main.*

BON jour, Monſieur Blaiſe. Eſt-il vrai, Liſette, qu'il eſt venu quelqu'un de Paris pour Monſieur Lucidor?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai ſçu.

ANGÉLIQUE.

Dit-on que ce ſoit pour l'emmener à Paris qu'on eſt venu?

LISETTE.

C'eſt ce que je ne ſçais pas; Monſieur Lucidor ne m'en a rien appris.

Mᵉ BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence : il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGELIQUE.

Me marier, Monſieur Blaiſe ! Et à qui donc, s'il vous plaît ?

Mᵉ BLAISE.

La parſonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage ; il s'agit d'un homme du monde ; & il ne dit pas qui c'eſt, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE, *d'un air content & diſcret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas ?

LISETTE.

Je vous rapporte ſes propres termes.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! je n'en ſuis pas inquiette ; on le connoîtra tôt ou tard.

Mᵉ BLAISE.

Ce n'eſt pas moi, toujours.

ANGÉLIQUE.

Oh ! je le crois bien. Ce ſeroit-là un beau myſ-

tère ! vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

Mᵉ BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou ; mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je ſuis amoureux de vous. Vous le ſçavez bian.

(*Liſette leve les épaules.*)

ANGÉLIQUE.

Je l'avois oublié.

Mᵉ BLAISE.

Me velà pour vous en aviſer de rechef. Vous ſouciez-vous un peu de ça, Mademoiſelle Angélique ?

(*Liſette boude.*)

ANGÉLIQUE.

Hélas ! guères.

Mᵉ. BLAISE.

Guères ! C'eſt toujours queuque choſe. Prenez-y garde, au moins ; car je vais me douter, ſans façon, que je vous plaîs.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conſeille pas, Monſieur Blaiſe ; car il me ſemble que non.

Mᵉ BLAISE.

Ah ! bon ça ; velà qui ſe comprend. C'eſt pourtant fâcheux, voyez-vous ! ça me chagraine : mais n'importe, ne vous gênez pas ; je reviendrai tantôt pour ſçavoir ſi vous deſirez que j'en parle à Madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taiſe. Ruminez ça à part vous ; & faites à votre guiſe. Bon jour. (*à Liſette, à part.*) Que vous êtes avenante !

LISETTE, *en colere.*

Quelle cervelle !

SCENE VI.

LISETTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

HEUREUSEMENT, je ne crains pas ſon amour. Quand il me demanderoit à ma mere, il n'en ſera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui ! c'eſt un conteur de ſornettes, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas. Mais dis-moi, Liſette ; Monſieur Lucidor parle donc ſérieuſement d'un mari ?

LISETTE.

Mais, d'un mari diſtingué ; d'un établiſſement conſidérable.

ANGÉLIQUE.

Très-conſidérable, ſi c'eſt ce que je ſoupçonne.

LISETTE.

Eh ! que ſoupçonnez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je rougirois trop, ſi je me trompois.

LISETTE.

Ne ſeroit-ce pas lui, par haſard, que vous vous imaginez être l'homme en queſtion, tout grand Seigneur qu'il eſt par ſes richeſſes ?

ANGÉLIQUE.

Bon, lui ! je ne ſçais pas ſeulement moi-même ce que je veux dire. On rêve, on promene ſa penſée, & puis c'eſt tout. On le verra, ce mari ; je ne l'épouſerai pas ſans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne ſeroit qu'un de ſes amis, ce ſe-

roit toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir, quand vous ſeriez venue ; & il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh ! va donc. A quoi t'amuſes-tu là ? Pardi ! tu fais bien les commiſſions qu'on te donne ! Il n'y ſera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y A-t-il longtemps que vous êtes ici, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monſieur ; il n'y a qu'un moment que je ſçais que vous avez envie de me parler, & je la querellois de ne me l'avoir pas dit plutôt.

LUCIDOR.

LUCIDOR.

Oui ; j'ai à vous entretenir d'une choſe aſſez importante.

LISETTE.

Eſt-ce en ſecret ? M'en irai-je ?

LUCIDOR.

Il n'y a point de néceſſité que vous reſtiez.

ANGÉLIQUE.

Auſſi-bien je crois que ma mere aura beſoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCENE VIII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR, *la regardant attentivement.*

ANGÉLIQUE, *en riant.*

A Quoi ſongez-vous donc en me conſidérant ſi fort ?

LUCIDOR.

Je ſonge que vous embelliſſez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'étoit pas de même, quand vous étiez malade. A propos, je ſçais que vous aimez les fleurs, & je penſois à vous auſſi en cueillant ce petit bouquet : tenez, Monſieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre ; j'aurai plus de plaiſir à vous le voir.

ANGÉLIQUE *prend le bouquet.*

Et moi à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah ! cela eſt ſi aiſé avec de certaines perſonnes : mais que me voulez-vous donc ?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout, vous m'inſtruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! le compte en ſera bientôt fait. Je ne vous en dirai rien de nouveau : ôtez notre amitié que vous ſçavez bien, il n'y a rien dans mon cœur, que je ſçache : je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaiſir, que j'en oublie preſque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire ? Vous oublîrez donc toujours, à moins que je ne me taîſe : je ne connoîs point d'autre ſecret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce ſecret-là ; mais pourſuivons. Il n'y a encore environ que ſept ſemaines que je ſuis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela ? Que le temps paſſe vîte ! Après !

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour. Lequel de tous diſtinguez-vous parmi eux ? Confiez-moi ce qui en eſt, comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſçais pas, Monſieur, pourquoi vous penſez que j'en diſtingue. Des jeunes gens qui me font la cour. Eſt-ce que je les remarque ? Eſt-ce que je les vois ? Ils perdent donc bien leur temps.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me ſouciois d'aucun, quand vous êtes venu ici ; & je ne m'en ſoucie pas davantage depuis que vous y êtes, aſſurément.

LUCIDOR.

Etes-vous auſſi indifférente pour Maître Blaiſe, ce jeune Fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit ?

ANGÉLIQUE.

Il me demandera en ce qu'il lui plaîra : mais, en un mot, tous ces gens-là me déplaiſent depuis le premier juſqu'au dernier ; principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour que nous nous parlions trop ſouvent tous deux, comme s'il n'étoit pas bien plus naturel de ſe plaire plus en votre compagnie qu'en la ſienne. Que cela eſt ſot !

LUCIDOR.

Si vous ne haïſſez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chere Angélique : quand je ne vous vois pas, vous me manquez, & je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas long-temps ; car je reviens bien vîte, & ne ſors gueres.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je ſuis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi je ne ſuis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il eſt vrai, je vois avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Oui : mais malheureuſement vous n'êtes pas de notre village, & vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris, que je n'aime gueres. Si j'étois à votre place, il me viendroit plutôt chercher que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh ! qu'importe que j'y retourne ou non, puiſqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y ſoyons tous deux !

ANGÉLIQUE.

Tous deux, Monſieur Lucidor ! Eh ! mais ; contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'eſt que je vous deſtine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Eſt-il poſſible ? Ah, çà : ne me trompez pas au moins, tout le cœur me bat ; loge-t-il avec vous ?

LUCIDOR.

Oui, Angélique ; nous ſommes dans la même maiſon.

ANGÉLIQUE.

Ce n'eſt pas aſſez ; je n'ôſe encore être bien-aiſe en toute confiance. Quel homme eſt-ce ?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'eſt pas là le principal. Après ?

LUCIDOR.

Il eſt de mon âge & de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon : c'eſt ce que je voulois ſçavoir.

LUCIDOR.

Nos caracteres ſe reſſemblent ; il penſe comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai !

LUCIDOR.

C'eſt un homme tout auſſi uni, tout auſſi ſans façon que je le ſuis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition, ni gloire ; & qui n'exigera de celle qu'il épouſera, que ſon cœur.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Il l'aura, Monſieur Lucidor, il l'aura ; il l'a déjà : je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le ſien, Angélique, je vous en aſſûre : je le connoîs ; c'eſt tout comme s'il vous le diſoit lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh ! ſans doute : & moi je réponds auſſi comme s'il étoit là.

LUCIDOR.

Ah ! que, de l'humeur dont il eſt, vous allez le rendre heureux !

ANGÉLIQUE.

Ah! je vous promets bien qu'il ne ſera pas heureux tout ſeul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chere Angélique: il me tarde d'entretenir votre mere, & d'avoir ſon conſentement. Le plaiſir que me fait ce mariage, ne me permet pas de différer davantage: mais avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit préſent de nôce que j'ai droit de vous offrir, ſuivant l'uſage & en qualité d'ami: ce ſont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, & que nous y ſerons enſemble; mais il ne falloit point de bijoux; c'eſt votre amitié qui eſt le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique; votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vîte.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

EH, bien ! Mademoiſelle, êtes-vous inſtruite ? A qui vous marie-t-on ?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chere Liſette, à lui-même ; & je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous ? Et quel eſt donc cet homme qui s'appelle *lui* par excellence ? Eſt-ce qu'il eſt ici ?

ANGÉLIQUE.

Et tu as dû le rencontrer ; il va trouver ma mere.

LISETTE.

Je n'ai vu que Monſieur Lucidor, & ce n'eſt pas lui qui vous épouſe.

ANGÉLIQUE.

Et ſi fait ; voilà vingt fois que je te le répete. Si tu ſçavois comme nous nous ſommes parlé, comme

nous nous entendions bien ſans qu'il ait dit; c'eſt moi: mais cela étoit ſi clair, ſi clair, ſi agréable, ſi tendre!.....

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé. Mais le voici encore.

SCENE X.

LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

JE reviens, belle Angélique; en allant chez votre mere, j'ai trouvé Monſieur qui arrivoit; & j'ai cru qu'il n'y avoit rien de plus preſſé que de vous l'amener: c'eſt lui, c'eſt ce mari pour qui vous êtes ſi favorablement prévenue, & qui, par le rapport de nos caractères, eſt en effet un autre moi-méme. Il m'a apporté auſſi le portrait d'une jeune & jolie perſonne qu'on veut me faire épouſer à Paris. (*Il le lui préſente.*) Jettez les yeux deſſus: comment le trouvez-vous?

ANGÉLIQUE, *d'un air mourant le repouſſe.* Je ne m'y connois pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laiſſe enſemble, & je cours chez Madame Argante. (*Il s'approche d'elle.*) Êtes-vous contente?

(*Angélique, ſans lui répondre, tire la boîte du bijou, & la lui rend ſans le regarder: elle la met dans ſa main; & il s'arrête comme ſurpris, & ſans la lui remettre; après quoi il ſort.*)

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE *reſte immobile; Liſette tourne autour de Frontin avec ſurpriſe, & Frontin paroît embarraſſé.*

FRONTIN.

MADEMOISELLE, l'étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon inclination naiſſante; vous me découragez tout-à-fait, & je ſens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiſelle eſt immobile, vous muet, & moi ſtupéfaite : j'ouvre les yeux, je regarde, & je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, *triſtement.*

Liſette, qui eſt-ce qui l'auroit cru ?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignoit ſeulement jetter un regard ſur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, & peut-être y reviendroit-elle : on s'accoutume aiſément à me voir : j'en ai l'expérience ; eſſayez-en.

ANGÉLIQUE, *ſans le regarder.*

Je ne ſçaurois ; ce ſera pour une autre fois. Liſette, tenez compagnie à Monſieur. Je lui demande pardon, je ne me ſens pas bien ; j'étouffe, & je vais me retirer dans ma chambre.

SCENE XII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Mon mérite a manqué ſon coup.

LISETTE, *à part.*

C'eſt Frontin, c'eſt lui-même.

FRONTIN, *les premiers mots, à part.*

Voici le plus fort de ma beſogne ici. M'amie, que dois-je conjecturer d'un auſſi langoureux accueil? (*Elle ne répond pas, & le regarde. Il continue.*) Eh bien! répondez donc. Allez-vous me dire auſſi que ce ſera pour une autre fois?

LISETTE.

Monſieur, ne t'ai-je pas vû quelque part?

FRONTIN.

Comment donc! Ne t'ai-je pas vû quelque part? Ce village-ci eſt bien familier.

LISETTE, *à part, les premiers mots.*

Eſt-ce que je me tromperois?... Monſieur, excuſez-moi: mais, n'avez-vous jamais été à Paris chez une Madame Dorman, où j'étois?

FRONTIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Madame Dorman ? Dans quel quartier ?

LISETTE.

Du côté de la Place Maubert, chez un Marchand de Caffé, au ſecond.

FRONTIN.

Une Place Maubert, une Madame Dorman, un ſecond ! Non, mon enfant, je ne connois point cela; & je prends toujours mon caffé chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot : mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin ; & il faut que je me faſſe toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'eſt point lui.

FRONTIN.

Frontin ! Mais c'eſt un nom de valet.

LISETTE.

Oui, Monſieur ; & il m'a ſemblé que c'étoit toi.... que c'étoit vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi ! toujours des tu & des toi ! Vous me laſſez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort ; mais tu lui reſſembles ſi fort !... Eh !

Monſieur, pardon. Je retombe toujours. Quoi ! tout de bon; ce n'eſt pas toi ?... Je veux dire, ce n'eſt pas vous ?

FRONTIN, *riant.*

Je crois que le plus court eſt d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raiſonnable & de moindre étoffe ſe fâcheroit; mais je ſuis trop au-deſſus de votre mépriſe, & vous me divertiriez beaucoup, ſi ce n'étoit le déſagrément qu'il y a d'avoir une phyſionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvoit ſe paſſer de lui donner le double de la mienne; & c'eſt un affront qu'elle m'a fait: mais ce n'eſt pas votre faute: parlons de votre maitreſſe.

LISETTE.

Oh ! Monſieur, n'y ayez point de regret; celui pour qui je vous prenois eſt un garçon fort aimable, fort amuſant, plein d'eſprit, & d'une très-jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien, la copie eſt parfaite.

LISETTE.

Si parfaite, que je n'en reviens point, & tu ſerois le plus grand maraud.... Monſieur, je me brouille encore; reſſemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'eſt rien : je commence à m'y faire; ce n'eſt pas à moi que vous parlez.

LISETTE.

Non, Monſieur; c'eſt à votre copie, & je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper : car je voudrois de tout mon cœur que ce fût lui : je crois qu'il m'aimoit, & je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raiſon, il en valoit bien la peine. (*à part.*) Que cela eſt flatteur !

LISETTE.

Voilà qui eſt bien particulier : à chaque fois que vous parlez, il me ſemble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien là de ſurprenant; dès qu'on ſe reſſemble, on a le même ſon de voix, & volontiers les mêmes inclinations. Il vous aimoit, dites-vous; & je ferois comme lui, ſans l'extrême diſtance qui nous ſépare.

LISETTE.

Hélas ! je me réjouiſſois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN, *à part, le premier mot.*

Heu !... Tant d'amour ſera récompenſé, ma

belle

belle enfant, je vous le prédis. En attendant, vous ne perdrez pas tout ; je m'intéreſſe à vous ; je vous rendrai ſervice. Ne vous mariez point ſans me conſulter.

LISETTE.

Je ſçais garder un ſecret. Monſieur, dites-moi ſi c'eſt toi....

FRONTIN, *en s'en allant.*

Allons ; vous abuſez de ma bonté : il eſt temps que je me retire. (*& après.*) Ouf, le rude aſſaut !

SCENE XIII.

LISETTE, *un moment ſeule* ; Mᵉ BLAISE.

LISETTE.

JE m'y ſuis pris de toutes les façons, & ce n'eſt pas lui ſans doute ; mais il n'y a jamais rien eu de pareil. Quand ce ſeroit lui, au reſte ; Maître Blaiſe eſt bien un autre parti, s'il m'aime.

Mᵉ BLAISE.

Eh bien ! fillette, à quoi en ſuis-je avec Angélique ?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

Mᵉ BLAISE, *en riant.*

Eh ! mais, tant-pire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut ſignifier le tant-pis que vous dites en riant ?

Mᵉ BLAISE.

C'eſt que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner ; c'eſt qu'Angélique ne paroît pas diſpoſée à accepter le mari que Monſieur Lucidor lui deſtine, & qui eſt ici : & que ſi, dans ces circonſtances, vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

BLAISE, *triſtement.*

Croyez-vous ? Eh ! mais, tant-mieux.

LISETTE.

Oh ! vous m'impatientez avec vos tant-mieux ſi triſtes, vos tant-pis ſi gaillards, & le tout en m'appellant ma grande fille & mon poulet ; il faut, s'il vous plaît, que j'en aie le cœur net. Monſieur Blaiſe, pour la derniere fois, eſt-ce que vous m'aimez ?

Mᵉ BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponſe à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi?

Mᵉ. BLAISE.

V'là une mauvaiſe penſée.

LISETTE.

Avez-vous toujours deſſein de demander Angélique en mariage?

Mᵉ BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac! Et ſi on vous la refuſe, en ſerez-vous fâché?

Mᵉ BLAISE, *rient.*

Oui-dà.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos ſentiments, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites? Mettez-vous à ma place.

Mᵉ BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh! quelle eſt-elle? car ſi vous êtes de bonne-foi, ſi effectivement vous m'aimez....

Mᵉ BLAISE, *riant.*

Oui, je ſuppoſe....

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurai pas le cœur ingrat.

Mᵉ BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé.... Lorgnez-moi un peu, que je voie ſi ça eſt vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous ?

Mᵉ BLAISE.

Hé, hé... Je le garderai. La gentille enfant ! Queu dommage de laiſſer ça dans la peine !

LISETTE.

Quelle obſcurité ! Voilà Madame Argante & Monſieur Lucidor ; il eſt apparemment queſtion du mariage d'Angélique avec l'Amant qui lui eſt venu. La mere voudra qu'elle l'épouſe, & ſi elle obéit, comme elle y ſera peut-être obligée, il ne ſera plus néceſſaire que vous la demandiez. Ainſi retirez-vous, je vous prie.

Mᵉ BLAISE.

Oui ; mais je ſis d'obligation auſſi de revenir voir ce qui en eſt, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE, *fâchée.*

Encore! Oh! votre énigme eſt d'une impertinence qui m'indigne.

Mᵉ BLAISE, *riant & s'en-allant.*

C'eſt pourtant douze-mille francs qui vous fâchent.

LISETTE, *le voyant aller.*

Douze-mille francs! Où va-t-il prendre ce qu'il dit-là? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCENE XIV.

Madame ARGANTE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

Madame ARGANTE, *en entrant, à Frontin.*

EH! Monſieur, ne vous rebutez point; il n'eſt pas poſſible qu'Angélique ne ſe rende, il n'eſt pas poſſible. (*à Liſette.*) Liſette, vous étiez préſente quand Monſieur a vu ma fille; eſt-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez; a-t-il lieu de ſe plaindre?

LISETTE.

Non, Madame; je ne me ſuis point apperçue de mauvaiſe réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune & honnête fille, qui ſe trouve, pour ainſi dire, mariée dans la minute; mais pour le peu que Madame la raſſûre & s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Liſette a raiſon; je penſe comme elle.

Madame ARGANTE.

Eh! ſans doute; elle eſt ſi jeune & ſi innocente!

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas; & votre fille eſt allée ſe trouver mal dans ſa chambre.

Madame ARGANTE.

Vous verrez, Monſieur, vous verrez... Allez, Liſette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout-à-l'heure. Amenez-la ici; partez. (*à Frontin.*) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvements-là, Monſieur; ce ne ſera rien.

(*Liſette ſort.*)

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'expoſer à cette aventure-ci; il eſt fâcheux à un galant-homme, à qui tout Paris jette ſes filles à la tête, & qui les refuſe toutes, de venir lui-même eſſuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande préciſement que ſa figure en mariage. Votre fille me convient fort, & je rends grâces à mon ami de me l'avoir retenue: mais il falloit, en m'appellant, me tenir ſa main ſi prête & ſi diſpoſée, que je n'euſſe qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obſtacle qui ſe préſente.

Madame ARGANTE.

Eh! Meſſieurs, un peu de patience; regardez-la, dans cette occaſion-ci, comme un enfant.

SCENE XV.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE.

APPROCHEZ, Mademoiſelle, approchez; n'êtes-vous pas bien ſenſible à l'honneur que vous fait Monſieur, de venir vous épouſer, malgré votre peu de fortune & la médiocrité de votre état ?

FRONTIN.

Rayons ce mot d'*honneur*; mon amour & ma galanterie le déſapprouvent.

Madame ARGANTE.

Non, Monſieur; je dis la choſe comme elle eſt. Répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mere....

Madame ARGANTE.

Vîte donc.

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, ſinon je reprends mes bottes & monte à cheval. (*à Angélique.*) Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable; vous n'avez point encore vu ma perſonne; vous la rebutez ſans la connoître; voyez-la pour la juger.

ANGÉLIQUE.

Monſieur.....

Madame ARGANTE.

Monſieur! ma mere! Levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman; voilà une réponſe entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuſe, Mademoiſelle; il faut que vous ſoyez née coiffée.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

En tout cas, je ne ſuis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare. Allons, Mademoiſelle, reprenez haleine, & prononcez.

Madame ARGANTE.

Je dévore ma colere.

LUCIDOR.

Que je ſuis mortifié!

FRONTIN, *à Angélique.*

Courage! encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monſieur, je ne vous connoîs point.

FRONTIN.

La connoiſſance eſt ſi-tôt faite en mariage; c'eſt un pays où l'on va ſi vîte.....

Madame ARGANTE.

Comment, étourdie, ingrate que vous êtes!

FRONTIN.

Ah, ah! Madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudeſſe inſoutenable.

Madame ARGANTE.

Je ſors; je ne pourrois pas me retenir: mais je la déshérite, ſi elle continue de répondre auſſi mal aux obligations que nous vous avons, Meſſieurs. Depuis que Monſieur Lucidor eſt ici, ſon ſéjour n'a été marqué pour nous, que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'eſpérer, ni pour le rang, ni pour le mérite.....

LISETTE.

Tout doux; appuyez légèrement ſur le dernier.

Madame ARGANTE, *en s'en allant.*

Et, merci de ma vie! qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

SCENE XVI.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

EN vérité, Mademoiſelle, on ne ſçauroit vous excuſer. Attendez-vous qu'il vous vienne un Prince?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentiſſage en fait de refus; je ne connoiſſois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous ſçavez, belle Angélique, que je vous ai d'abord conſultée ſur ce mariage; je n'y ai penſé que par zèle pour vous, & vous m'en avez paru ſatisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur, votre zele eſt admirable; c'eſt

la plus belle choſe du monde : j'ai tort, je ſuis une étourdie ; mais laiſſez-moi dire. A cette heure que ma mere n'y eſt plus, & que je ſuis un peu plus hardie, il eſt juſte que je parle à mon tour, & je commence par vous, Liſette ; c'eſt que je vous prie de vous taire, entendez-vous ? Il n'y a rien ici qui vous regarde : quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, ſans que je vous en demande compte ; & je ne vous dirai point ſottement, ni que vous êtes née coiffée, ni que vous êtes trop heureuſe, ni que vous attendez un Prince, ni d'autres propos auſſi ridicules que vous m'avez tenus, ſans ſçavoir ni quoi, ni qu'eſt-ce.

FRONTIN.

Sur ſa part, je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre eſt toute prête, Monſieur. Vous êtes honnête-homme ; n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

C'eſt en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas cauſer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal ? Cela ſeroit cruel & barbare.

FRONTIN.

Je ſuis l'homme du monde le plus humain ; vos pareilles en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'eſt bien fait. Je vous dirai donc, Monſieur, que je ſerois mortifiée, s'il falloit vous aimer : le cœur me le dit ; on ſent cela. Non que vous ne ſoyez fort aimable, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui vous aime. Je ne finirai point de vous louer, quand ce ſera pour une autre. Je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis-là ; j'y vais de tout mon cœur. Ce n'eſt pas moi qui ai été vous chercher, une fois ; je ne ſongeois pas à vous ; & ſi je l'avois pu, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier : ne venez pas ; que de vous dire : allez-vous-en.

FRONTIN.

Comme vous me le dites ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! ſans doute, & le plutôt ſera le mieux. Mais que vous importe ? Vous ne manquerez pas de filles. Quand on eſt riche, on en a tant qu'on veut, à ce qu'on dit ; au-lieu que naturellement je n'aime pas l'argent : j'aimerois mieux en donner que d'en prendre ; c'eſt-là mon humeur.

FRONTIN.

Elle eſt bien oppoſée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête; quand il vous plaira, je ne vous retiens point: il eſt tard à cette heure; mais il fera beau demain.

FRONTIN, *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, & je le reçois, ſauf vos conſeils, qui me régleront là-deſſus cependant. Ainſi, belle ingrate, je differe encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi! Monſieur, ce n'eſt pas fait? Pardi! vous avez bon courage! (*& quand il eſt parti.*) Votre ami n'a gueres de cœur; il me demande à quelle heure il partira, & il reſte.

SCENE XVII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

IL n'eſt pas ſi aiſé de vous quitter, Angélique; mais je vous débarraſſerai de lui.

LISETTE.

Quelle perte! un homme qui lui faiſoit ſa fortune!

LUCIDOR.

Il y a des antipathies inſurmontables. Si Angélique eſt dans ce cas-là, je ne m'étonne point de ſon refus, & je ne renonce pas au projet de l'établir avantageuſement.

ANGÉLIQUE.

Eh! Monſieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne ſont que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que

j'ai! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Son amitié? Le méchant homme!

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez.

ANGÉLIQUE.

Moi, Monſieur, me plaindre! Et qui eſt-ce qui y ſonge? Où ſont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je ſuis très-contente de vous; vous en agiſſez on ne peut pas mieux. Comment donc! vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai; vous m'en faites venir de Paris, ſans que j'en demande; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux? Il eſt vrai que je laiſſe-là tous vos mariages; mais auſſi il ne faut pas croire, à cauſe de vos rares bontés, qu'on ſoit obligée, vîte & vîte, de ſe donner au premier venu que vous attirerez de je ne ſçais où, & qui arrivera tout botté pour m'épouſer ſur votre parole; il ne faut pas croire cela. Je ſuis fort reconnoiſſante; mais je ne ſuis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en diſiez, vos diſcours ont une aigreur que je ne ſçais à quoi attribuer, & que je ne mérite point.

LISETTE.

LISETTE.

Ah! j'en ſçais bien la cauſe, moi; ſi je voulois parler.

ANGÉLIQUE.

Hem! Qu'eſt-ce que c'eſt que cette ſcience que vous avez? Que veut-elle dire? Ecoutez, Liſette, je ſuis naturellement douce & bonne; un enfant a plus de malice que moi: mais ſi vous me fâchez (vous m'entendez bien?) je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit préſent que je vous avois fait, & que vous m'avez rendu ſans me dire pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi? C'eſt qu'il n'eſt pas juſte que je l'aie. Le mari & les bijoux étoient pour aller enſemble, & en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voilà bien embarraſſé: gardez cela pour cette charmante Beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres; reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh! qu'elle garde tout, Monſieur; je les jetterois.

LISETTE.

Et moi je les ramaſſerai.

LUCIDOR.

C'eſt-à-dire, que vous ne voulez pas que je ſonge à vous marier; & que, malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour ſecret dont vous me faites myſtère.

ANGÉLIQUE.

Eh, mais! cela ſe peut bien; oui, Monſieur; voilà ce que c'eſt; j'en ai pour un homme d'ici; & quand je n'en aurois pas, j'en prendrois tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaiſie.

SCENE XVIII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE, Mᵉ BLAISE.

Mᵉ BLAISE.

JE requiers la permiſſion d'interrompre, pour avoir la déclaration de voute darniere volonté, Mademoiſelle : retenez-vous voute amoureux nouviau venu ?

ANGÉLIQUE.

Non; laiſſez-moi.

Me BLAISE.

Me retenez-vous, moi ?

ANGÉLIQUE.

Non.

Me BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

ANGÉLIQUE.

L'inſupportable homme!

LISETTE.

Êtes-vous ſourd, Me Blaiſe? Elle vous dit que non.

Me BLAISE, *à Liſette.*

Oui, m'amie. Ah, çà! Monſieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repouſſe; que ſi alle ne me prend pas, c'eſt ſa faute; & que ce n'eſt pas ſur moi qu'il en faut jetter l'endoſſe: (*à Liſette, à part.*) Bon-jour, poulet. (*puis à tous.*) Au demeurant, ça ne me ſurprend point: Mademoiſelle Angélique en refuſe deux; alle en refuſeroit trois, alle en refuſeroit un boiſſeau; il n'y en a qu'un qu'alle envie: tout le reſte eſt du fretin pour elle, hormis Monſieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGÉLIQUE, *outrée.*

Monſieur Lucidor !

Mᵉ BLAISE.

Li-même. N'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade ; tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort ?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites-là. Angélique pleuroit par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment ! Ne le croyez pas : vous ne ſeriez pas un homme de bien de le croire. M'accuſer d'aimer, à cauſe que je pleure, à cauſe que je donne des marques de bon cœur ! Eh, mais ! je pleure tous les malades que je vois ; je pleure pour tout ce qui eſt en danger de mourir. Si mon oiſeau mouroit devant moi, je pleurerois. Dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui ?

LISETTE.

Paſſons, paſſons là-deſſus ; car à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous auſſi, Liſette ? Vous m'accablez ; vous me déchirez. Eh ! que vous ai-je fait ? Quoi ! un homme qui ne ſonge point à moi, qui veut

me marier à tout le monde; je l'aimerois; moi, qui ne pourrois pas le ſouffrir, s'il m'aimoit; moi qui ai de l'inclination pour un autre? J'ai donc le cœur bien bas, bien miſérable! Ah! que l'affront qu'on me fait m'eſt ſenſible!

LUCIDOR.

Mais en vérité, Angélique, vous n'êtes pas raiſonnable; ne voyez-vous pas que ce ſont nos petites converſations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, & qu'elle ne mérite pas votre attention?

ANGÉLIQUE.

Hélas! Monſieur, c'eſt par diſcrétion que je ne vous ai pas dit ma penſée; mais je vous aime ſi peu, que, ſi je ne me retenois pas, je vous haïrois, depuis ce mari que vous avez mandé de Paris. Oui, Monſieur, je vous haïrois; je ne ſçais trop même ſi je ne vous haïs pas: je ne voudrois pas jurer que non; car j'avois de l'amitié pour vous, & je n'en ai plus. Eſt-ce-là des diſpoſitions pour aimer.

LUCIDOR.

Je ſuis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-vous beſoin de vous défendre? Dès que vous en aimez un autre, tout n'eſt-il pas dit?

Mᵉ BLAISE.

Un autre galant? Alle ſeroit, morgué! bian en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine? Eh bien! puiſqu'on m'obſtine, c'eſt juſtement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai ſoupçonné.

Mᵉ BLAISE.

Moi!

LISETTE.

Bon! cela n'eſt pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi! je ne ſçais pas l'inclination que j'ai! Oui, c'eſt lui; je vous dis que c'eſt lui.

Mᵉ BLAISE.

Ah, ça! Mademoiſelle, ne badinons point; ça n'a ni rime ni raiſon. Par votre foi, eſt-ce ma parſonne qui vous a pris le cœur?

ANGÉLIQUE.

Oh! je l'ai aſſez dit. Oui, c'eſt vous, malhonnête que vous êtes! ſi vous ne m'en croyez pas, je ne m'en ſoucie guères.

Mᵉ BLAISE.

Eh! mais, jamais voute mere n'y conſentira.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, je le ſçais bien.

Mᵉ BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord : j'ai compté là-deſſus, moi ; je ſis arrangé autrement.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ce ſont vos affaires.

Mᵉ BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va & qui vient comme une girouette ; faut être fille pour ça. On ſe fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh ! accommodez-vous, bênet.

Mᵉ BLAISE.

Sans compter que je ne ſis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'eſt pas-là ce qui embarraſſera, & j'applanirai tout, puiſque vous avez le bonheur d'être aimé, Maître Blaiſe ; je donne vingt-mille francs en faveur de ce mariage. Je vais en porter la parole à Madame Argante, & je reviens dans le moment vous en rendre la réponſe.

ANGÉLIQUE.

Comme on me perſécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angélique; j'aurai enfin la ſatisfaction de vous avoir mariée ſelon votre cœur, quelque choſe qu'il m'en coûte.

ANGÉLIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin.

SCENE XIX.

Mᵉ BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

CE Monſieur Lucidor eſt un grand marieur de filles! A quoi vous déterminez-vous, Maître Blaiſe?

Mᵉ BLAISE, *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt-mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum, le vilain procédé!

ANGÉLIQUE, *d'un air languiſſant.*

Eſt-ce que vous aviez quelque deſſein pour elle?

Mᵉ BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGÉLIQUE, *languiſſante.*

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

Mᵉ BLAISE.

Si fait dà: ça m'avoit un peu quitté; mais je vous r'aime cherement à cette heure.

ANGÉLIQUE, *toujours languiſſante.*

A cauſe de vingt-mille francs?

Mᵉ BLAISE.

A cauſe de vous, & pour l'amour d'eux.

ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir?

Mᵉ BLAISE.

Pargué! A voute avis?

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous déclare que, ſi vous les prenez, je ne veux point de vous.

Mᵉ BLAISE.

En veci bian d'un autre!

ANGÉLIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre; qui m'a offenſée en particulier, en

croyant que je l'aimois, & qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiſelle a raiſon; j'approuve tout-à-fait cequ'elle dit-là.

Mᵉ BLAISE.

Mais acoutez donc le bon ſens : ſi je ne prends pas les vingt-mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mere ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ſi elle ne veut point de vous, je vous laiſſerai.

Mᵉ BLAISE, *inquiet.*

Eſt-ce votre dernier mot ?

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

Mᵉ BLAISE.

Ah ! me velà biau garçon !

SCENE XX.

LUCIDOR, Mᵉ BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

VOTRE mere conſent à tout, belle Angélique; j'en ai ſa parole; & votre mariage avec Maître Blaiſe eſt conclu, moyennant les vingt-mille francs que je donne. Ainſi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

Mᵉ BLAISE.

Point du tout. Il y a un autre vartigo qui la tiant; alle a de l'averſion pour le magot de vingt-mille francs, à cauſe de vous qui les délivrez : alle ne veut point de moi ſi je les prends, & je veux du magot avec elle.

ANGÉLIQUE, *en s'en-allant.*

Et moi, je ne veux plus de qui que ce ſoit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grâce, chere Angélique. Laiſſez nous, vous autres.

Mᵉ BLAISE, *prenant Liſette ſous le bras, à Lucidor.*

Noute premier marché tiant-il toujours ?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

Mᵉ BLAISE.

Que le ciel vous conſerve en joie ! Je vous fiance donc, fillette ?

SCENE XXI.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt que ma mere ſera fâchée ; & puis j'ai eu aſſez de confuſion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mere, ne vous en inquiétez pas ; je la calmerai. Mais me laiſſerez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuſe ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! voilà qui eſt fini : je ne veux rien d'un

homme qui m'a donné le renom que je l'aimois toute ſeule.

LUCIDOR.

Je ne ſuis point l'auteur des idées qu'on a eues là-deſſus.

ANGÉLIQUE.

On ne m'a point entendu me vanter que vous m'aimiez, quoique je l'euſſe pu croire auſſi-bien que vous, après toutes les amitiés & toutes les manieres que vous avez eues pour moi depuis que vous êtes ici : je n'ai pourtant pas abuſé de cela. Vous n'en avez pas agi de même ; & je ſuis la dupe de ma bonne-foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez penſé que je vous aimois, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous ſeriez pas trompée.

(*Angélique ici redouble ſes pleurs, & ſanglotte davantage.*)

LUCIDOR *continue*

Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je n'en ſçais rien : mais ſi jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne ſera pas moi qui lui chercherai

des filles en mariage ; je le laiſſerai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas ! Angélique, ſans la haîne que vous m'avez déclarée, & qui m'a parue ſi vraie, ſi naturelle, j'allois me propoſer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à ſoupirer ?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous haîs ; n'ai-je pas raiſon ? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui eſt dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'eſt qu'une feinte ; c'eſt celui d'une ſœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angélique ; & je vous le donne.

ANGÉLIQUE

Qu'en ferai-je, ſi vous n'y êtes plus ? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et ſi je reſtois, ſi je vous demandois votre main, ſi nous ne nous quittions de la vie ?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre choſe?

LUCIDOR, *ſe mettant tout-à-fait à genoux.*

Vous me tranſportez, Angélique.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS

qui arrivent avec Madame Argante.

Madame ARGANTE.

EH, bien! Monſieur: mais que vois-je? Vous êtes aux genoux de ma fille, je penſe?

LUCIDOR.

Oui, Madame; & je l'épouſe dès aujourd'hui, ſi vous y conſentez.

Madame ARGANTE, *charmée.*

Vraiment, que de reſte, Monſieur; c'eſt bien de l'honneur à nous tous; & il ne manquera rien

à la joie où je ſuis, ſi Monſieur, (*montrant Frontin.*) qui eſt votre ami, demeure auſſi le nôtre.

FRONTIN.

Je ſuis de ſi bonne compoſition, que ce ſera moi qui vous verſerai à boire à table. (*A Liſette.*) Ma Reine, puiſque vous aimez tant Frontin, & que je lui reſſemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah! coquin, je t'entends bien; mais tu l'es trop tard.

Mᵉ BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter: il y a douze-mille francs qui nous ſuivent.

Madame ARGANTE.

Que ſignifie donc cela?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout-à-l'heure. Qu'on faſſe venir les violons du village; & que la journée finiſſe par des danſes.

FIN.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN
POLI
PAR L'AMOUR,
COMÉDIE
EN UN ACTE, EN PROSE;

Repréſentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

LA FÉE.

TRIVELIN, Domeſtique de la Fée.

ARLEQUIN, jeune homme enlevé par la Fée.

SILVIA, Bergere, Amante d'Arlequin.

UN BERGER, Amoureux de Silvia.

Autre BERGERE, Couſine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Jardin de la Fée.

LA FÉE, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à la Fée qui ſoupire.*

Vous ſoupirez, Madame ; & malheureuſement pour vous, vous riſquez de ſoupirer long-temps, ſi votre raiſon n'y met ordre. Me permettrez-vous de vous dire ici mon ſentiment ?

LA FÉE.

Parle.

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé à ſes parents, eſt un beau brun, bien fait; c'eſt la figure la plus charmante du monde. Il dormoit dans un bois quand vous le vîtes, & c'étoit aſſurément voir l'Amour endormi: je ne ſuis donc point ſurpris du penchant ſubit qui vous a priſe pour lui.

LA FÉE.

Eſt-il rien plus naturel que d'aimer ce qui eſt aimable?

TRIVELIN.

Oh! ſans doute: cependant avant cette aventure, vous aimiez aſſez le grand enchanteur Merlin.

LA FÉE.

Eh bien! l'un me fait oublier l'autre: cela eſt encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'eſt la pure nature; mais il reſte une petite obſervation à faire: c'eſt que vous enlevez le jeune homme endormi, quand peu de jours après vous allez épouſer le même Merlin qui en a votre parole. Oh! cela devient ſérieux; & entre nous c'eſt prendre la nature un peu trop à la lettre. Cepen-

dant paſſe encore : le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidelle ; cela ſeroit très-vilain dans un homme : mais dans une femme, cela eſt plus ſupportable. Quand une femme eſt fidelle, on l'admire : mais il y a des femmes modeſtes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées. Vous êtes de celles-là : moins de gloire, & plus de plaiſir ; à la bonne heure.

LA FÉE.

De la gloire à la place où je ſuis ! je ſerois une grande dupe de me gêner pour ſi peu de choſe.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit ; pourſuivons. Vous portez le jeune homme endormi dans votre Palais, & vous voilà à guetter le moment de ſon réveil ; vous êtes en habit de conquête & dans un attirail digne du mépris généreux que vous avez pour la gloire. Vous vous attendiez de la part du beau garçon à la ſurpriſe la plus amoureuſe ; il s'éveille, & vous ſalue du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté : vous vous approchez ; il bâille deux ou trois fois de toutes ſes forces, s'allonge, ſe retourne & ſe rendort. Voilà l'hiſtoire curieuſe d'un réveil qui promettoit une ſcene ſi intéreſſante. Vous ſortez en ſoupirant de dépit, & peut-être

chaſſée par un ronflement de baſſe-taille, auſſi nourri qu'il en ſoit. Une heure ſe paſſe, il ſe réveille encore; &, ne voyant perſonne auprès de lui, il crie: eh! A ce cri galant, vous rentrez; l'Amour ſe frottoit les yeux. Que voulez-vous, beau jeune homme, lui dites-vous? je veux goûter, moi, répond-il. Mais n'êtes vous point ſurpris de me voir, ajoutez-vous? eh! mais, oui, répart-il. Depuis quinze jours qu'il eſt ici, ſa converſation a toujours été de la même force; cependant vous l'aimez; &, qui pis eſt, vous laiſſez penſer à Merlin qu'il va vous épouſer; & votre deſſein, m'avez-vous dit, eſt, s'il eſt poſſible, d'épouſer le jeune homme. Franchement, ſi vous les prenez tous deux, ſuivant toutes les règles, le ſecond mari doit gâter le premier.

LA FÉE.

Je vais te répondre en deux mots. La figure du jeune homme en queſtion m'enchante; j'ignorois qu'il eût ſi peu d'eſprit quand je l'ai enlevé. Pour moi ſa bétiſe ne me rebute point: j'aime, avec les grâces qu'il a déja, celles que lui prêtera l'eſprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme auſſi charmant, me dire à mes pieds: je vous aime. Il eſt déja le plus beau brun du monde: mais ſa bouche, ſes yeux, tous ſes traits

ſeront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchés; mes ſoins réuſſiront peut-être à lui en inſpirer. Souvent il me regarde; & tous les jours je touche au moment où il peut me ſentir & ſe ſentir lui-même. Si cela lui arrive, ſur le champ j'en fais mon mari; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin : mais avant cela, je n'ôſe mécontenter cet Enchanteur, auſſi puiſſant que moi, & avec qui je différerai le plus long-temps que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais ſi le jeune homme n'eſt jamais, ni plus amoureux, ni plus ſpirituel; ſi l'éducation que vous tâchez de lui donner ne réuſſit pas, vous épouſerez donc Merlin?

LA FÉE.

Non; car en l'épouſant même, je ne pourrois me déterminer à perdre de vue l'autre : & ſi jamais il venoit à m'aimer, toute mariée que je ſerois, je veux bien te l'avouer, je ne me fierois pas à moi.

TRIVELIN.

Oh! je m'en ſerois bien douté, ſans que vous me l'euſſiez dit. Femme tentée, & femme vaincue, c'eſt tout un. Mais je vois notre bel imbécile qui vient avec ſon maître à danſer.

SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'eſtomac, ou de la façon niaiſe dont il voudra*; SON MAITRE A DANSER, LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

EH bien! aimable enfant, vous me paroiſſez triſte: y a-t-il quelque choſe ici qui vous déplaiſe?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en ſçais rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FÉE *à Trivelin.*

Oh! je vous prie, ne riez pas: cela me fait injure. Je l'aime, cela vous ſuffit pour le reſpecter.

(*Pendant ce temps Arlequin prend des Mouches; la Fée continue à parler à Arlequin.*)

Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant?

ARLEQUIN, *comme n'ayant pas entendu.* Hein?

LA FÉE.

Voulez-vous prendre votre leçon, pour l'amour de moi?

ARLEQUIN.

Non.

LA FÉE.

Quoi! vous me refuſez ſi peu de choſe, à moi qui vous aime?

(*Alors Arlequin lui voit une groſſe bague au doigt, il lui va prendre la main, regarde la bague, & leve la tête en ſe mettant à rire niaiſement.*)

LA FÉE.

Voulez-vous que je vous la donne?

ARLEQUIN.

Oui-dà.

LA FÉE *tire la bague de ſon doigt, & la lui préſente. Comme il la prend groſſièrement, elle lui dit:*

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une Dame lui préſente quelque choſe, doit baiſer la main en le recevant.

(*Arlequin alors prend goulument la main de la Fée qu'il baiſe.*)

LA FÉE *dit à Trivelin.*

Il ne m'entend pas : mais du moins ſa mépriſe m'a fait plaiſir. (*Elle ajoûte*) : baiſez la vôtre à préſent.

(*Arlequin alors baiſe le deſſus de ſa main.*)

(*La Fée ſoupire ; & lui donnant ſa bague, lui dit :*)

La voilà, en revanche recevez votre leçon. (*Alors le Maître à danſer apprend à Arlequin à faire la révérence.*)

(*Arlequin égaye cette Scene de tout ce que ſon génie peut lui fournir de propre au ſujet.*)

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FÉE.

En voilà donc aſſez : nous allons tâcher de vous divertir.

(*Arlequin alors ſaute de joie du divertiſſement propoſé, & dit en riant :*)

Divertir, divertir.

SCENE III.

Une Troupe de Chanteurs & Danſeurs.

LA FÉE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

(*La Fée fait aſſeoir Arlequin alors auprès d'elle ſur un banc de gazon, qui ſera auprès de la grille du Théâtre. Pendant qu'on danſe, Arlequin ſiffle.*)

UN CHANTEUR, *à Arlequin.*

BEAU brunet, l'Amour vous appelle.

(*A ce vers Arlequin ſe leve niaiſement, & dit :*)

Je ne l'entends pas, où eſt-il ? (*Il appelle.*) Hé ! hé !

LE CHANTEUR *continue.*

Beau brunet, l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN, *en ſe raſſeyant, dit :*

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR *continue, en lui montrant la Fée*

Voyez-vous cet objet charmant?
Ses yeux dont l'ardeur étincelle,
Vous répétent à tout moment:
Beau brunet, l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN, *regardant les yeux de la Fée, dit:*

Dame! cela eſt drôle.

UNE CHANTEUSE, BERGERE, *vient, & dit à Arlequin:*

Aimez, aimez, rien n'eſt ſi doux.

ARLEQUIN, *là-deſſus répond:*

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah! que je plains votre ignorance!
Quel bonheur pour moi, quand j'y penſe,
(*Elle montre le Chanteur.*)
Qu'Atis en ſçache plus que vous!

LA FÉE, *en ſe levant, dit à Arlequin:*

Cher Arlequin, ces tendres Chanſons ne vous inſpirent-elles rien? Que ſentez-vous?

ARLEQUIN.

Je ſens un grand appétit.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire, qu'il ſoupire après ſa collation. Mais voici un Payſan qui veut vous donner le plaiſir d'une danſe de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danſe.*

LA FÉE *ſe raſſied, & fait aſſeoir Arlequin qui s'endort. Quand la danſe finit, la Fée le tire par le bras, & lui dit en ſe levant :*

Vous vous endormez. Que faut-il donc faire pour vous amuſer ?

ARLEQUIN, *en ſe réveillant pleure.*

Hi, hi, hi. Mon pere ! Eh ! je ne vois point ma mere.

LA FÉE, *à Trivelin.*

Emmenez-le : il ſe diſtraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend. Je ſors d'ici pour quelques momens. Quand il aura fait collation, laiſſez-le ſe promener où il voudra.

(*Ils ſortent tous.*)

allez, cela viendra peut-être; mais ne me gênez point. Par exemple, à préſent, je vous haïrois, ſi vous reſtiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc, puiſque c'eſt vous plaire: mais, pour me conſoler, donnez-moi votre main, que je la baiſe.

SILVIA.

Oh non! on dit que c'eſt une faveur, & qu'il n'eſt pas honnête d'en faire; & cela eſt vrai, car je ſçais bien que les Bergeres ſe cachent de cela.

LE BERGER.

Perſonne ne nous voit.

SILVIA.

Oui; mais puiſque c'eſt une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaiſir comme aux autres.

LE BERGER.

Adieu donc, belle Silvia: ſongez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN; *mais il ne vient qu'un moment après que Silvia a été ſeule.*

SILVIA.

QUE ce Berger me déplaît avec ſon amour! toutes les fois qu'il me parle, je ſuis toute de méchante humeur. (*Voyant Arlequin.*) Mais qui eſt-ce qui vient là? Ah mon Dieu! le beau garçon!

ARLEQUIN *entre en jouant du volant, il vient de cette façon juſqu'aux pieds de Silvia: là, en jouant, il laiſſe tomber le volant; & en ſe baiſſant pour le ramaſſer, il voit Silvia. Il demeure étonné & courbé; petit-à-petit & par ſecouſſes il ſe redreſſe le corps. Quand il s'eſt entierement redreſſé, il la regarde; elle, honteuſe, feint de ſe retirer: dans ſon embarras, il l'arrête, & dit:*

Vous êtes bien preſſée.

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connois pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connoiſſez pas ! tant-pis ; faiſons connoiſſance, voulez-vous ?

SILVIA, *encore honteuſe.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN *alors s'approche d'elle, & lui marque ſa joie par de petits ris, & dit :*

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh ! point, je dis la vérité.

SILVIA, *en riant un peu à ſon tour.*

Vous êtes bien joli auſſi, vous.

ARLEQUIN.

Tant-mieux : où demeurez-vous ? je vous irai voir.

SILVIA.

Je demeure tout près : mais il ne faut pas venir ; il vaut mieux nous voir toujours ici, parce qu'il y a un Berger qui m'aime ; il ſeroit jaloux, il nous ſuivroit.

ARLEQUIN.

Ce Berger-là vous aime !

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voyez donc cet impertinent ! je ne le veux pas moi. Eſt-ce que vous l'aimez, vous ?

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pu venir à bout.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait : il faut n'aimer perſonne que nous deux ; voyez ſi vous le pouvez.

SILVIA.

Oh ! de reſte ; je ne trouve rien de ſi aiſé.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SILVIA.

Oh ! je ne ments jamais : mais où demeurez vous auſſi ?

ARLEQUIN, *lui montrant du doigt.*

Dans cette grande maiſon.

SILVIA.

Quoi ! chez la Fée ?

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA, *triſtement.*

J'ai toujours eu du malheur.

ARLEQUIN, *triſtement auſſi.*

Qu'eſt-ce que vous avez, ma chere amie ?

SILVIA.

C'eſt que cette Fée eſt plus belle que moi, & j'ai peur que notre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN, *impatiemment.*

J'aimerois mieux mourir. (*tendrement.*) Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toujours ?

ARLEQUIN.

Tant que je ſerai en vie.

SILVIA.

Ce ſeroit bien dommage de me tromper, car je ſuis ſi ſimple : mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un : il faut que je m'en-aille. Quand reviendrez-vous ?

ARLEQUIN, *avec chagrin.*

Oh ! que ces moutons me fâchent !

SILVIA.

Et moi auſſi, mais que faire ? ſerez-vous ici ſur le ſoir ?

ARLEQUIN.

Sans faute.

(*En diſant cela, il lui prend la main, & il ajoûte :*)

Oh ! les jolis petits doigts ! (*Il lui baiſe la main, & dit.*) Je n'ai jamais eu de bonbon ſi bon que cela.

SILVIA *rit, & dit.*

Adieu donc. (*à part.*) Voilà que je ſoupire, & je n'ai point eu de ſecret pour cela.

(*Elle laiſſe tomber ſon mouchoir en s'en-allant : Arlequin le ramaſſe & la rappelle pour le lui donner.*)

ARLEQUIN.

Mon amie !

SILVIA.

Que voulez-vous, mon Amant ? (*voyant ſon mouchoir entre les mains d'Arlequin.*) Ah ! c'eſt mon mouchoir, donnez.

ARLEQUIN *le tend, & puis le retire ; il héſite, & enfin il le regarde, & dit :*

Non, je veux le garder ; il me tiendra compagnie. Qu'eſt-ce que vous en faites ?

SILVIA.

Je me lave quelquefois le viſage ; & je m'eſſuie avec.

ARLEQUIN, *en le déployant.*

Et par où vous ſert-il, afin que je le baiſe par-là.

SILVIA, *s'en-allant.*

Par-tout : mais j'ai hâte, je ne vois plus mes moutons. Adieu ; juſqu'à tantôt.

(ARLEQUIN *la ſalue en faiſant des ſingeries, & ſe retire auſſi.*)

SCENE VI.

La Scene change, & repréſente le Jardin de la Fée.

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

EH bien ! notre jeune homme a-t-il goûté ?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre : il excelle en fait d'appétit.

LA FÉE.

Où eſt-il à préſent ?

TRIVELIN.

Je crois qu'il joue au volant dans les prairies; mais j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FÉE.

Quoi! qu'eſt-ce que c'eſt?

TRIVELIN.

Merlin eſt venu pour vous voir.

LA FÉE.

Je ſuis ravie de ne m'y être point rencontrée; car c'eſt une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en ſent plus.

TRIVELIN.

En vérité, Madame, c'eſt bien dommage que ce petit innocent l'ait chaſſé de votre cœur. Merlin eſt au comble de la joie; il croit vous épouſer inceſſamment. Imagines-tu quelque choſe de ſi beau qu'elle, me diſoit-il tantôt, en regardant votre portrait? Ah! Trivelin, que de plaiſirs m'attendent! mais je vois bien que, de ces plaiſirs-là, il n'en tâtera qu'en idée; & cela eſt d'une triſte reſſource, quand on s'en eſt promis la belle & bonne réalité. Il reviendra; comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui?

LA FÉE.

Juſqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh ! n'en ſentez-vous pas quelque remords de conſcience ?

LA FÉE.

Oh ! j'ai bien d'autres choſes en tête, qu'à m'amuſer à conſulter ma conſcience ſur une bagatelle.

TRIVELIN, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FÉE.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin ; je vais le chercher : mais le voilà qui vient à nous. Qu'en dis-tu, Trivelin ? il me ſemble qu'il ſe tient mieux qu'à l'ordinaire.

SCENE VII.

(*Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il ſe frotte tout doucement le viſage.*)

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE, *continuant de parler à Trivelin.*

JE ſuis curieuſe de voir ce qu'il fera tout ſeul. Mets-toi à côté de moi : je vais tourner mon anneau qui nous rendra inviſibles.

(*Arlequin arrive au bord du Théâtre & il ſaute en tenant le mouchoir de Silvia : il le met ſur ſon ſein, il ſe couche & ſe roule deſſus ; & tout cela gaiement.*)

LA FÉE, *à Trivelin.*

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Cela me paroît ſingulier. Où a-t-il pris ce mouchoir ? ne ſeroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé ? Ah ! ſi cela étoit, Trivelin ; toutes ces poſtures-là ſeroient peut-être de bon augure.

TRIVELIN.

Je gagerois, moi, que c'eſt un linge qui ſent le muſc.

LA FÉE.

Oh ! non : je veux lui parler ; mais éloignons-nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

(*Elle s'éloigne de quelques pas, pendant qu'Arlequin ſe promene en long en chantant.*)

Ter li ta ta li ta.

LA FÉE.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN, *en tirant le pied, & mettant le mouchoir ſous ſon bras.*

Je ſuis votre très-humble ſerviteur.

LA FÉE, *à part, à Trivelin.*

Comment ! voilà des manieres ! Il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il eſt ici.

ARLEQUIN, *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on eſt, quand on aime une perſonne ?

LA FÉE, *charmée, à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu ? (*à Arlequin.*) Quand on aime, mon cher enfant, on ſouhaite toujours de voir les gens ; on ne peut ſe ſéparer d'eux : on

les perd de vue avec chagrin. Enfin on ſent des tranſports, des impatiences, & ſouvent des deſirs.

ARLEQUIN, *en ſautant d'aiſe, & comme à part.*

M'y voilà.

LA FEE.

Eſt-ce que vous ſentez tout ce que je dis-là.

ARLEQUIN, *d'un air indifférent.*

Non, c'eſt une curioſité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jâſe, vraiment!

LA FÉE.

Il jâſe, il eſt vrai; mais ſa réponſe ne me plaît pas. Mon cher Arlequin, ce n'eſt donc pas de moi que vous parlez?

ARLEQUIN.

Oh! je ne ſuis pas un niais; je ne dis pas ce que je penſe.

LA FÉE, *avec feu & d'un ton bruſque.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? où avez-vous pris ce mouchoir?

ARLEQUIN, *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

LA FEE.

A qui eſt-il?

ARLEQUIN.

Il eſt à..... (*puis s'arrêtant.*) Je n'en ſçais rien.

LA FÉE.

Il y a quelque myſtère déſolant là-deſſous. Donnez-moi ce mouchoir. (*Elle le lui arrache, & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part.*) Il n'eſt pas à moi ; & il le baiſoit ! n'importe ; cachons-lui mes ſoupçons, & ne l'intimidons pas : car il ne me découvriroit rien.

ARLEQUIN *alors va, le chapeau bas & humblement lui redemander le mouchoir.*

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

LA FÉE, *en ſoupirant en ſecret.*

Tenez, Arlequin ; je ne veux pas vous l'ôter, puiſqu'il vous fait plaiſir.

ARLEQUIN, *en le recevant, baiſe la main, la ſalue, & s'en-va.*

LA FÉE, *le regardant.*

Vous me quittez ! où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Dormir ſous un arbre.

LA FÉE, *doucement.*

Allez, allez.

SCENE VIII.

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

AH ! Trivelin, je ſuis perdue.

TRIVELIN.

Je vous avoue, Madame, que voici une aventure où je ne comprends rien. Que ſeroit-il donc arrivé à ce petit peſte-là ?

LA FÉE, *au déſeſpoir & avec feu.*

Il a de l'eſprit, Trivelin; il en a, & je n'en ſuis pas mieux; je ſuis plus folle que jamais. Ah ! quel coup pour moi ! que le petit ingrat vient de me paroître aimable ! As-tu vu comme il eſt changé ? As-tu remarqué de quel air il me parloit; combien ſa phyſionomie étoit devenue fine ? & ce n'eſt pas de moi qu'il tient toutes ces grâces-là ! Il a déjà de la délicateſſe de ſentiment; il s'eſt retenu, il n'ôſe me dire à qui appartient le mouchoir; il devine que j'en ſerois jalouſe. Ah ! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déjà tant d'eſprit ! Que je ſuis malheureuſe ! Une autre lui entendra dire, ce *je vous aime* que j'ai tant de-

ſiré ; & je ſens qu'il méritera d'être adoré : je ſuis au déſeſpoir. Sortons, Trivelin. Il s'agit ici de découvrir ma rivale ; je vais le ſuivre & parcourir tous les lieux où ils pourront ſe voir. Cherche de ton côté ; va vîte. Je me meurs.

(La Scene change, & repréſente une prairie où de loin paiſſent des moutons.)

SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

ARRÊTE-TOI un moment, ma couſine, je t'aurai bien-tôt conté mon hiſtoire, & tu me donneras quelqu'avis. Tiens, j'étois ici quand il eſt venu ; dès qu'il s'eſt approché, le cœur m'a dit que je l'aimois ; cela eſt admirable ! il s'eſt approché auſſi ; il m'a parlé. Sçais-tu ce qu'il m'a dit ? qu'il m'aimoit auſſi. J'étois plus contente que ſi on m'avoit donné tous les moutons du hameau. Vraiment ! je ne m'étonne pas ſi toutes nos Bergeres ſont ſi aiſes d'aimer : je voudrois n'avoir fait

que cela depuis que je ſuis au monde, tant je le trouve charmant. Mais ce n'eſt pas tout; il doit revenir ici bien-tôt; il m'a déjà baiſé la main, & je vois bien qu'il voudra me la baiſer encore. Donne-moi conſeil, toi qui as eu tant d'amans; dois-je le laiſſer faire?

LA COUSINE.

Garde-t-en bien, ma couſine: ſois bien ſévere; cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi! il n'y a point de moyen plus aiſé que cela pour l'entretenir?

LA COUSINE.

Non; il ne faut point auſſi lui dire tant, que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh! comment s'en empêcher? je ſuis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras; mais on m'attend: je ne puis reſter plus long-temps. Adieu, ma couſine.

SCENE X.

SILVIA, *ſeule.*

QUE je ſuis inquiette ! j'aimerois autant ne point aimer, que d'être obligée d'être ſévere ; cependant elle dit que cela entretient l'amour. Voilà qui eſt étrange : on devroit bien changer une maniere ſi incommode ; ceux qui l'ont inventée, n'aimoient pas tant que moi.

SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin arrive.

SILVIA, *en le voyant.*

VOICI mon amant ; que j'aurai de peine à me retenir !

*Dès qu'*ARLEQUIN *l'apperçoit, il vient à elle en ſautant de joie : il lui fait des careſſes avec ſon chapeau, auquel il a attaché le mouchoir : il*

il tourne autour de Silvia ; tantôt il baiſe le mouchoir, tantôt il careſſe Silvia.)

Vous voilà donc, mon petit cœur ?

SILVIA, *en riant.*

Oui, mon amant.

ARLEQUIN.

Êtes-vous bien aiſe de me voir ?

SILVIA.

Aſſez.

ARLEQUIN, *en répétant ce mot.*

Aſſez ! ce n'eſt pas aſſez.

SILVIA.

Oh, ſi fait ! il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN *ici lui prend la main. Silvia paroît embarraſſée ; Arlequin en la tenant, dit :*

Et moi je ne veux pas que vous diſiez comme cela. (*Il veut lui baiſer la main, en diſant ces derniers mots.*)

SILVIA, *retirant ſa main.*

Ne me baiſez pas la main, au moins.

ARLEQUIN, *fâché.*

Ne voilà-t-il pas encore ! allez, vous êtes une trompeuſe. (*Il pleure.*)

SILVIA, *tendrement en lui prenant le menton.*

Hélas ! mon petit amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN, *continuant de gémir.*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh ! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non : quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiſer ſa main. (*En lui offrant la ſienne.*) Tenez, voilà la mienne : voyez ſi je ferai comme vous.

SILVIA, *ſe reſſouvenant des conſeils de ſa couſine ; & comme à part.*

Oh ! ma couſine dira ce qu'elle voudra ; mais je ne puis y tenir. La, la, conſolez-vous, mon amant, & baiſez ma main, puiſque vous en avez envie ; baiſez. Mais écoutez, n'allez pas me demander combien je vous aime ; car je vous en dirois toujours la moitié moins qu'il n'y en a. Cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur : mais vous ne devez pas le ſçavoir, parce que cela vous ôteroit votre amitié ; on me l'a dit.

ARLEQUIN, *d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela, ont fait

un menſonge : ce ſont des cauſeurs qui n'entendent rien à notre affaire. Le cœur me bat, quand je baiſe votre main, & que vous dites que vous m'aimez ; & c'eſt marque que ces choſes-là ſont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela ſe peut bien ; car la mienne en va de mieux en mieux auſſi : mais n'importe, puiſqu'on dit que cela ne vaut rien, faiſons un marché de peur d'accident. Toutes les fois que vous me demanderez ſi j'ai beaucoup d'amitié pour vous ; je vous répondrai que je n'en ai guères ; & cela ne ſera pourtant pas vrai : & quand vous voudrez me baiſer la main, je ne le voudrai pas, & pourtant j'en aurai envie.

ARLEQUIN, *riant.*

Eh, eh : cela ſera drôle ! je le veux bien : mais avant ce marché-là, laiſſez-moi baiſer votre main à mon aiſe ; cela ne ſera pas du jeu.

SILVIA.

Baiſez, cela eſt juſte.

ARLEQUIN, *lui baiſe & rebaiſe la main ; & après, faiſant réflexion au plaiſir qu'il vient d'avoir, il dit :*

Oh, mais ! mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh ! quand cela nous fâchera tout de bon ; ne ſommes-nous pas les maîtres ?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, mon amie. Cela eſt donc arrêté ?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela ſera tout divertiſſant : voyons pour voir. (*Arlequin ici badine, & l'interroge pour rire.*) M'aimez-vous beaucoup ?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN, *ſérieuſement.*

Ce n'eſt que pour rire au moins ; autrement.....

SILVIA, *riant.*

Eh ! ſans doute.

ARLEQUIN, *pourſuivant toujours la badinerie, & riant.*

Ah, ah, ah. (*puis pour badiner encore.*) Donnez-moi votre main, ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN, *ſouriant.*

Je ſçais pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous : mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN, *ſouriant encore ici ; puis changeant de façon, & triſtement.*

Je veux la baiſer, ou je ſerai fâché.

SILVIA.

Vous badinez, mon amant?

ARLEQUIN, *comme triſtement toujours.*

Non.

SILVIA.

Quoi ! c'eſt tout de bon?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA, *en lui tendant la main.*

Tenez donc.

SCENE XII.

Ici LA FÉE *qui les cherchoit, arrive, & dit, à part, en retournant ſon anneau.*

AH! je vois mon malheur.

ARLEQUIN, *après avoir baiſé la main de Silvia.*

Dame! je badinois.

SIVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée: mais j'en profite auſſi.

ARLEQUIN, *qui lui tient toujours la main.*

Voilà un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FÉE, *à part.*

Ah, juſte ciel! quel langage! Paroiſſons. (*Elle retourne ſon anneau.*)

SILVIA, *effrayée de la voir, fait un cri.*

Ah!

ARLEQUIN, *de ſon côté.*

Ouf!

LA FÉE, *à Arlequin, avec alteration.*
Vous en ſçavez déja beaucoup.

ARLEQUIN, *embarraſſé.*
Eh, eh! je ne ſçavois pourtant pas que vous étiez-là.

LA FÉE, *en le regardant.*
Ingrat! (*puis le touchant de ſa baguette.*)
Suivez-moi.

(*Après ce dernier mot, elle touche auſſi Silvia ſans lui rien dire.*)

SILVIA, *touchée, dit:*
Miſéricorde!

(*La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en ſilence, & comme par compas.*)

SCENE XIII.

SILVIA, *ſeule, tremblante, & ſans bouger.*

AH! la méchante femme; je tremble encore de peur. Hélas! peut-être qu'elle va tuer mon amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer: mais je ſçais bien comment je ferai; je m'en vais

aſſembler tous les Bergers du Hameau, & les mener chez elle : allons. (*Silvia la-deſſus veut marcher : mais elle ne peut avancer un pas ; elle dit :*) Qu'eſt-ce que j'ai donc ? je ne puis me remuer. (*Elle fait des efforts, & ajoûte :*) Ah ! cette Magicienne m'a jetté un ſortilége aux jambes.

(*A ces mots, deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.*)

SILVIA, *tremblante.*

Ahi ! ahi ! Meſſieurs, ayez pitié de moi ; au ſecours, au ſecours !

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, ſuivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

(*Il l'enleve.*)

SCENE XIV.

(*La Scene change, & repréſente le Jardin de la Fée.*)

LA FÉE *paroît avec* ARLEQUIN, *qui marche devant elle dans la même poſture qu'il a fait ci-devant, & la tête baiſſée.*

LA FÉE.

FOURBE que tu es! je n'ai pu paroître aimable à tes yeux, je n'ai pu t'inſpirer le moindre ſentiment, malgré tous les ſoins & toute la tendreſſe que tu m'as vue; & ton changement eſt l'ouvrage d'une miſérable Bergere! Réponds, ingrat! que lui trouves-tu de ſi charmant? Parle.

ARLEQUIN, *feignant d'être retombé dans ſa bétiſe.*

Qu'eſt-ce que vous voulez?

LA FEE.

Je ne te conſeille pas d'affecter une ſtupidité que tu n'as plus. Si tu ne te montres tel que tu es,

tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN, *vite & avec crainte.*

Eh ! non, non : je vous promets que j'aurai de l'eſprit autant que vous le voudrez.

LA FÉE.

Tu trembles pour elle.

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'aime pas à voir mourir perſonne.

LA FÉE.

Tu me verras mourir, moi, ſi tu ne m'aimes.

ARLEQUIN, *en la flattant.*

Ne ſoyez donc pas en colere contre nous.

LA FÉE, *en s'attendriſſant.*

Ah ! mon cher Arlequin, regarde-moi : repens-toi de m'avoir déſeſpérée, j'oublierai de quelle part t'eſt venu ton eſprit : mais puiſque tu en as, qu'il te ſerve à connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez, dans le fond, je vois bien que j'ai tort ; vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre. J'enrage.

LA FÉE.

Et de quoi ?

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai laiſſé prendre mon cœur par cette petite friponne qui eſt plus laide que vous.

LA FÉE *ſoupire en ſecret, & dit :*

Arlequin, voudrois-tu aimer une perſonne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, & qui ne t'aime pas?

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela, ſi fait : elle m'aime à la folie.

LA FÉE.

Elle t'abuſoit, je le ſçais bien, puiſqu'elle doit épouſer un Berger du Village qui eſt ſon amant. Si tu veux, je m'en vais l'envoyer chercher, & elle te le dira elle-même.

ARLEQUIN, *en ſe mettant la main ſur la poitrine & ſur ſon cœur.*

Tic, tac, tic, tac, ouf, voilà des paroles qui me rendent malade. (*puis vîte.*) Allons, allons, je veux ſçavoir cela ; car ſi elle me trompe, jarni ! je vous careſſerai, je vous épouſerai devant ſes deux yeux pour la punir.

LA FÉE.

Eh bien ! je vais donc l'envoyer chercher.

ARLEQUIN, *encore ému.*

Qui : mais vous êtes bien fine. Si vous êtes

là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, & elle n'oſera me dire rondement ſa penſée.

LA FEE.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peſte! vous êtes une ſorciere, vous nous jouerez un tour comme tantôt, & elle s'en doutera. Vous êtes au milieu du monde, & on ne voit rien. Oh! je ne veux point que vous trichiez; faites un ſerment que vous n'y ſerez pas en cachette.

LA FÉE.

Je te le jure, foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne ſçais point ſi ce juron-là eſt bon; mais je me ſouviens à cette heure, quand on me liſoit des hiſtoires, d'avoir vu qu'on juroit par le Six, le Tix; oui le Styx.

LA FÉE.

C'eſt la même choſe.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toujours. Dame! puiſque vous craignez, c'eſt que c'eſt le meilleur.

LA FÉE, *après avoir rêvé.*

Eh bien! je n'y ſerai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'amene ici.

ARLEQUIN.

Et moi, en attendant, je m'en vais gémir en me promenant.

(*Il ſort.*)

SCENE XV.

LA FÉE, *ſeule.*

MON ſerment me lie : mais je n'en ſçais pas moins le moyen d'épouvanter la Bergere ſans être préſente ; & il me reſte une reſſource. Je donnerai mon anneau à Trivelin qui les écoutera inviſible, & qui me rapportera ce qu'ils auront dit. Appellons-les. Trivelin, Trivelin !

SCENE XVI.

LA FÉE, TRIVELIN.

TRIVELIN *vient.*

QUE voulez-vous, Madame?

LA FÉE.

Faites venir ici cette Bergere, je veux lui parler; & vous, prenez cette bague. Quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le ſuivrez ſans qu'il le ſçache, pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la bague, pour n'être point vu d'eux; après quoi, vous me redirez leurs diſcours. Entendez-vous? ſoyez exact, je vous prie.

TRIVELIN.

Oui, Madame.

(*Il ſort pour aller chercher Silvia.*)

SCENE XVII.

LA FÉE, *un moment ſeule.*

Est-il d'aventure plus triſte que la mienne? Je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimois, que pour en ſouffrir davantage; cependant il me reſte encore quelqu'eſpérance : mais voici ma rivale.

(*Silvia entre.*)

LA FÉE, *en colere.*

Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, eſt-ce que vous voulez toujours me retenir de force ici? Si ce beau garçon m'aime, eſt-ce ma faute? Il dit que je ſuis belle : dame! je ne puis m'empêcher de l'être.

(LA FÉE *avec un ſentiment de fureur, à part.*)

Oh! ſi je ne craignois de tout perdre, je la déchirerois. (*Haut.*) Ecoutez-moi, petite fille : mille tourments vous ſont préparés, ſi vous ne m'obéiſſez.

SILVIA, *en tremblant.*

Hélas! vous n'avez qu'à dire.

LA FÉE.

Arlequin va paroître ici. Je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui, que vous ne l'aimez point, & qu'on va vous marier avec un Berger du Village. Je ne paroîtrai point dans votre converſation : mais je ſerai à vos côtés ſans que vous me voyiez; & ſi vous n'obſervez mes ordres avec la derniere rigueur, s'il vous échappe le moindre mot qui lui faſſe deviner que je vous aie forcée à lui parler comme je le veux, tout eſt prêt pour votre ſupplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me moquer de lui! cela eſt-il raiſonnable? il ſe mettra à pleurer, & je me mettrai à pleurer auſſi. Vous ſçavez bien que cela eſt immanquable.

LA FÉE, *en colere.*

Vous oſez me réſiſter! Paroiſſez, Eſprits infernaux, enchaînez-la; & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA, *pleurant, dit:*

N'avez-vous pas de conſcience de me demander une choſe impoſſible?

LA

LA FÉE, *aux Eſprits.*

Ce n'eſt pas tout; allez prendre l'ingrat qu'elle aime, & donnez-lui la mort à ſes yeux.

SILVIA, *avec exclamation.*

La mort! Ah! Madame la Fée, vous n'avez qu'à le faire venir : je m'en vais lui dire que je le haïs, & je vous promets de ne point pleurer du tout; je l'aime trop pour cela.

LA FÉE.

Si vous verſez une larme; ſi vous ne paroiſſez tranquille, il eſt perdu, & vous auſſi. (*aux Eſprits.*) Otez-lui ſes fers. (*à Silvia.*) Quand vous lui aurez parlé, je vous ferai reconduire chez vous, ſi j'ai lieu d'être contente : il va venir; attendez ici.

(*La Fée ſort & les Eſprits auſſi.*)

SCÈNE XVIII.

SILVIA, *un moment ſeule.*

ACHEVONS vîte de pleurer, afin que mon amant ne croie pas que je l'aime. Le pauvre enfant! ce ſeroit le tuer moi-même. Ah! maudite

Fée ! Mais eſſuyons mes yeux, le voilà qui vient.

(*Arlequin entre alors triſte & la tête penchée ; il ne dit mot juſqu'auprès de Silvia. Il ſe préſente à elle, la regarde un moment ſans parler ; & après, Trivelin, inviſible, entre.*)

ARLEQUIN.

Mon amie !

SILIVA, *d'un air libre.*

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA, *embarraſſée.*

A quoi ſert tout cela ? on m'a fait venir ici pour vous parler ; j'ai hâte. Qu'eſt-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN, *tendrement.*

Eſt-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui ; tout ce que j'ai fait, ce n'étoit que pour me donner du plaiſir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit.*

Mon amie, dites franchement : cette coquine de Fée n'eſt point ici, car elle en a juré. (*En flattant Silvia.*) La, la, remettez-vous, mon

petit cœur; dites, êtes-vous une perfide? Allez vous être la femme d'un vilain Berger?

SILVIA.

Oui, encore une fois: tout cela eſt vrai.

ARLEQUIN *là-deſſus pleure de toute ſa force.*

Hi, hi, hi.

SILVIA, *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN, *en pleurant ſans rien dire, cherche dans ſes poches; il en tire un petit couteau qu'il aiguiſe ſur ſa manche.*

SILVIA, *le voyant faire.*

Qu'allez-vous donc faire?

(*Alors* ARLEQUIN *ſans répondre, allonge le bras, comme pour prendre ſa ſecouſſe, & ouvre un peu ſon eſtomac.*)

SILVIA, *effrayée.*

Ah! il ſe va tuer. Arrêtez-vous, mon amant, j'ai été obligée de vous dire des menteries. (*En parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle.*) Madame la Fée, pardonnez-moi en quelqu'endroit que vous ſoyez ici: vous voyez bien ce qu'il en eſt.

ARLEQUIN, *à ces mots ceſſant ſon déſeſpoir, lui prend vîte la main, & dit :*

Ah, quel plaiſir ! ſoutenez-moi, m'amour : je m'évanouis d'aiſe.

SILVIA *le ſoutient.*

TRIVELIN *alors paroît tout-d'un-coup à leurs yeux.*

SILVIA, *dans la ſurpriſe, dit :*

Ah ! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfans, ce n'eſt pas la Fée : mais elle m'a donné ſon anneau, afin que je vous écoutaſſe ſans être vu. Ce ſeroit bien dommage d'abandonner de ſi tendres amants à ſa fureur : auſſi bien ne mérite-t-elle pas qu'on la ſerve, puiſqu'elle eſt infidelle au plus généreux Magicien du monde à qui je ſuis dévoué. Soyez en repos ; je vais vous donner un moyen d'aſſûrer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroiſſe mécontent de vous, Silvia ; & que, de votre côté, vous feigniez de le quitter en le raillant. Je vais chercher la Fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit ordonné : elle ſera témoin de votre retraite. Pour vous, Arlequin, quand Silvia ſera

ſortie, vous reſterez avec la Fée; & alors en l'aſſurant que vous ne ſongez plus à Silvia infidelle, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâcherez par quelque tour d'adreſſe, & comme en badinant, de lui prendre ſa baguette. Je vous avertis que dès qu'elle ſera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir ſur vous deux; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de baguette, vous en ferez abſolument le maître. Pour lors vous pourrez ſortir d'ici, & vous faire telle deſtinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le ciel qu'il vous récompenſe.

ARLEQUIN.

Oh! quel honnête-homme! quand j'aurai la baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez vous; je vais amener ici la Fée.

SCENE XIX.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

MA chere amie, la joie me court dans le corps: il faut que je vous baiſe; nous avons bien le temps de cela.

SILVIA, *en l'arrêtant.*

Taiſez-vous donc, mon ami: ne nous careſſons pas à cette heure, afin de pouvoir nous careſſer toujours. On vient, dites-moi bien des injures, pour avoir la baguette.

SCENE XX.

LA FÉE, TRIVELIN, ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN, *comme en colere.*

ALLONS, petite coquine.

TRIVELIN, *à la Fée en entrant.*

Je crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN, *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne. Voyez cette petite effrontée! ſortez d'ici, mort de ma vie!

SILVIA, *ſe retirant en riant.*

Ah, ah! qu'il eſt drôle! adieu, adieu; je m'en vais épouſer mon amant: une autre fois ne croyez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

(*Puis Silvia dit à la Fée:*)

Madame, voulez-vous que je m'en aille?

LA FÉE, *à Trivelin.*

Faites-la ſortir, Trivelin.

TRIVELIN *emmene Silvia.*

SCENE XIII.

LA FÉE, ARLEQUIN.

LA FÉE.

JE vous avois dit la vérité, comme vous voyez.

ARLEQUIN, *comme indifférent.*

Oh! je me ſoucie bien de cela: c'eſt une petite laide qui ne vous vaut pas. Allez, allez; à préſent je vois bien que vous êtes une bonne per-

ſonne. Fi, que j'étois ſot! laiſſez faire, nous l'attraperons bien, quand nous ſerons mari & femme.

LA FÉE.

Quoi! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc?

ARLEQUIN.

Eh! qui donc? j'avois aſſurément la vue trouble Tenez, cela m'avoit fâché d'abord: mais à préſent je donnerois toutes les Bergeres des champs pour une mauvaiſe épingle. (*doucement.*) Mais, vous n'avez peut-être plus envie de moi, à cauſe que j'ai été ſi bête?

LA FÉE, *charmée.*

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari; oui, je t'épouſe, je te donnne mon cœur, mes richeſſes, ma puiſſance. Es-tu content?

ARLEQUIN, *en la regardant ſur cela tendrement.*

Ah! ma mie, que vous me plaiſez! (*lui prenant la main.*) Moi, je vous donne ma perſonne, & puis cela encore; (*c'eſt ſon chapeau.*) & puis encore cela, (*c'eſt ſon épée.*)

(*Là-deſſus, en badinant, il lui met ſon épée au côté, & dit en lui prenant ſa baguette:*)

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

(*Quand il tient la Baguette, la Fée inquiette lui dit :*)

Donnez, donnez-moi cette baguette, mon fils; vous la caſſerez.

ARLEQUIN, *ſe reculant aux approches de la Fée, tournant autour du Théâtre & d'une façon repoſée.*

Tout doucement, tout doucement.

LA FÉE, *encore plus allarmée.*

Donnez donc vîte; j'en ai beſoin.

ARLEQUIN *alors la touche de la baguette adroitement, & lui dit :*

Tout beau ! aſſeyez-vous là; & ſoyez ſage.

LA FÉE *tombe ſur le ſiége de gaſon mis auprès de la grille du Théâtre, & dit :*

Ah ! je ſuis perdue, je ſuis trahie !

ARLEQUIN, *en riant.*

Et moi, je ſuis on ne peut pas mieux. Oh, oh ! vous me grondiez tantôt, parce que je n'avois point d'eſprit. J'en ai pourtant plus que vous.

(*Arlequin alors fait des ſauts de joie, il rit, il danſe, il ſiffle, & de temps en temps va autour de la Fee, & lui montrant la baguette :*)

Soyez bien ſage, Madame la Sorciere; car, voyez-vous bien cela ? (*Alors il appelle tout le*

monde.) Allons, qu'on m'apporte ici mon petit cœur. Trivelin, où ſont mes valets & tous les diables auſſi. Vite; j'ordonne, je commande, ou par la ſembleu....

(*Tout accourt à ſa voix.*)

SCENE DERNIERE.

SILVIA *conduite par* TRIVELIN, LES DANSEURS, LES CHANTEURS, ET LES ESPRITS.

ARLEQUIN, *courant au-devant de Silvia, & lui montrant la baguette.*

MA chere amie, voilà la machine : je ſuis Sorcier à cette heure ; tenez, prenez, il faut que vous ſoyez Sorciere auſſi.

(*Il lui donne la baguette.*)

SILVIA *prend la baguette en ſautant d'aiſe, & dit :*

Oh ! mon amant, nous n'aurons plus d'envieux.

(*A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques* ESPRITS *s'avancent, & l'un d'eux dit :*)

Vous êtes notre maîtreſſe, que voulez-vous de nous ?

SILVIA, *ſurpriſe de leur approche, ſe retire, & a peur, & dit:*

Voilà encore ces vilains hommes, qui me font peur.

ARLEQUIN, *fâché.*

Jarni! je vous apprendrai à vivre. (*à Silvia.*) Donnez-moi ce bâton, afin que je les roſſe.

(*Il prend la baguette, & enſuite bat les Eſprits avec ſon épée; il bat après les Danſeurs, les Chanteurs, & juſqu'à Trivelin même.*)

SILVIA, *lui dit en l'arrêtant:*

En voilà aſſez, mon ami.

ARLEQUIN *menace toujours tout le monde; & va à la Fée qui eſt ſur le banc, & la menace auſſi.*

SILVIA *alors s'approche à ſon tour de la Fée, & lui dit en la ſaluant.*

Bon jour, Madame; comment vous portez-vous? Vous n'êtes donc plus ſi méchante?

LA FÉE *retourne la tête en jettant des regards de fureur ſur eux.*

SILVIA.

Oh! qu'elle eſt en colere!

ARLEQUIN, *alors à la Fée.*

Tout doux ! je ſuis le maître. Allons qu'on nous regarde tout-à-l'heure agréablement.

SILVIA.

Laiſſons-la là, mon ami ; ſoyons généreux : la compaſſion eſt une belle choſe.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne : mais je veux qu'on chante, qu'on danſe, & puis après nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.

LA SURPRISE DE L'AMOUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Repréſentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LÉLIO.

LE BARON, Ami de Lélio.

COLOMBINE, Suivante de la Comteſſe.

ARLEQUIN, Valet de Lélio.

JACQUELINE, Servante de Lélio.

PIERRE, Amant de Jacqueline.

La Scene eſt dans une Maiſon de Campagne.

LA SURPRISE DE L'AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE.

TIANS, Jacqueline, t'as une himeur qui me fâche. Pargué ! encore faut-il dire queuque parole d'amiquié aux gens.

JACQUELINE.

Mais, qu'eſt-ce qu'il te faut donc ? Tu me

veux pour ta femme : eh bian ! eſt-ce que je recule à cela ?

PIERRE.

Bon ! qu'eſt-ce que ça dit ? eſt-ce que toutes les filles n'aimont pas à devenir la femme d'un homme ?

JACQUELINE.

Tredame ! c'eſt donc un oiſiau bien rare qu'un homme, pour en être ſi envieuſe ?

PIERRE.

Hé ! la, la, je parle en diſcourant ; je ſçavons bian que l'oiſiau n'eſt pas rare : mais quand une fille eſt grande, alle a la fantaiſie d'en avoir un, & il n'y a pas de mal à ça, Jacqueline ; car ça eſt vrai, & tu n'iras pas là-contre.

JACQUELINE.

Acoute ; n'ons-je pas d'autres amoureux que toi ? Eſt-ce que Blaiſe & le gros Colas ne ſont pas affolés de moi tous deux ? Eſt-ce qu'ils ne ſont pas des hommes auſſi-bian que toi ?

PIERRE.

Eh mais ! je penſe qu'oui.

JACQUELINE.

Eh bian ! butord, je te baille la parfarance. Qu'as-tu à dire à ça ?

PIERRE.

PIERRE.

C'eſt que tu m'aimes mieux qu'eux tant ſeulement ; mais ſi je ne te prenois pas moi, ça te fâcheroit-il ?

JACQUELINE.

Oh ! dame, t'en veux trop.

PIERRE.

Eh morguenne ! voilà le *tu autem* ; je veux de l'amiquié pour la parſonne de moi tout ſeul. Quand tout le village vianroit te dire, Jacquelaine, épouſe-moi ; je voudrois que tu fis bravement la grimace à tout le village, & que tu lui diſis : nennin-dà, je veux être la femme de Piarre, & pis c'eſt tout. Pour ce qui eſt d'en cas de moi, ſi j'allois être un parfide, je voudrois que tu te fâchis rudement, & que t'en pleuriſſes tout ton ſaoul ; & vélà margué ! ce qu'en appelle aimer le monde. Tians, moi qui te parle, ſi t'allois me changer, il n'y auroit pu de çarvelle cheux moi ; c'eſt de l'amiquié que ça. Tatigué ! que je ſerois content, ſi tu pouvois itou devenir folle ! Ah ! que ça ſeroit touchant ! Ma pauvre Jacquelaine, dis-moi queuque mot qui me faſſe comprendre que tu pardrois un petit brin l'eſprit.

JACQUELINE.

Va, va, Piarre, je ne dis rien ; mais je n'en penſe pas moins.

PIERRE.

Eh ! penſes-tu que tu m'aimes, par hazard ? Dis-moi oui, ou non.

JACQUELINE.

Devine lequel.

PIERRE.

Regarde-moi entre deux yeux. Tu ris, tout comme ſi tu diſois oui. Hé, hé, hé; qu'en dis-tu ?

JACQUELINE.

Eh ! je dis franchement que je ſerois bian empêchée de ne pas t'aimer ; car t'es bien agriable.

PIERRE.

Eh, jarni ! vélà dire les mots & les paroles.

JACQUELINE.

Je t'ai toujours trouvé une bonne philoſomie d'homme. Tu m'as fait l'amour, & franchement ça m'a fait plaiſir ; mais l'honneur des filles les empêche de parler. Après ça, ma tante diſoit toujours qu'un amant, c'eſt comme un homme qui a faim : pus il a faim, & pus il a envie de manger; pus un homme a de peine après une fille, & pus il l'aime.

PIERRE.

Parſanguenne ! il faut que ta tante ait dit vrai : car je meurs de faim ; je t'en avertis, Jacqueleine.

JACQUELINE.

Tant-mieux, je t'aime de cette himeur-là ; pourvû qu'alle dure : mais j'ai bian peur que Monſieur Lélio, mon maître, ne conſente pas à noute mariage, & qu'il ne me boute hors de chez li, quand il ſçaura que je t'aime : car il nous a dit qu'il ne vouloit point d'amourette parmi nous.

PIERRE.

Eh ! pourquoi donc ça ? Eſt-ce qu'il y a du mal à aimer ſon prochain ? Eh, morgué ! je m'en vas lui gager moi que ça ſe pratique chez les Turcs, & ſi ils ſont bian méchans.

JACQUELINE.

Oh ! c'eſt pis qu'un Turc. A cauſe d'une dame de Paris qui l'aimoit beaucoup, & qui li a tourné caſaque pour un autre galant plus mal bâti que li, noute Monſieur a fait tapage : il li a dit qu'alle devoit être honteuſe ; alle lui a dit qu'alle ne vouloit pas l'être. Eh ! voilà bian de quoi ! ç'a-t'elle fait. Et pis des injures : vous êtes une indeigne... Eh ! voyez donc cet impertinent !... Et je

me vengerai... Et moi je m'en gauſſe. Tant y a qu'à la parfin alle li a farmé la porte ſus le nez; li qui eſt glorieux a pris ça en mal, & il eſt venu ici pour vivre en harmite, en phiſolophe; car vélà comme il dit. Et depuis ce temps quand il entend parler d'amour, il ſemble qu'en l'écorche comme une anguille. Son valet Arlequin fait itou le dégoûté; quand il voit une fille à droite, ce drôle de corps ſe baille les airs d'aller à gauche, à cauſe de queuque mijaurée de chambriere qui li a, à ce qu'il dit, vendu du noir.

PIERRE.

Quien, véritablement, c'eſt une piquié que ça : il n'y a pas de police; en punit tous les jours de pauvres voleurs, & en laiſſe aller & venir les parfides. Mais vélà ton maître, parle li.

JACQUELINE.

Non : il a la face triſte, c'eſt peut-être qu'il rêve aux femmes; je ſis d'avis que j'attende que ça ſoit paſſé. Va, va, il y a bonne eſpérance, piſque ta maitreſſe eſt arrivée, & qu'alle a dit qu'alle li en parleroit.

SCENE II.

LÉLIO, ARLEQUIN; *tous deux d'un air triſte.*

LELIO.

LE temps eſt ſombre aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Ma foi, oui: il eſt auſſi mélancolique que nous.

LÉLIO.

Oh! on n'eſt pas toujours dans la même diſpoſition; l'eſprit, auſſi-bien que le temps, eſt ſujet à des nuages.

ARLEQUIN.

Pour moi, quand mon eſprit va bien, je ne m'embarraſſe guères du brouillard.

LÉLIO.

Tout le monde en eſt aſſez de même.

ARLEQUIN.

Mais je trouve toujours le temps vilain, quand je ſuis triſte.

LÉLIO.

C'eſt que tu as quelque choſe qui te chagrine.

ARLEQUIN.

Non.

LÉLIO.

Tu n'as donc point de triſteſſe.

ARLEQUIN.

Si fait.

LÉLIO.

Dis donc pourquoi ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ? en vérité je n'en ſçais rien; c'eſt peut-être que je ſuis triſte de ce que je ne ſuis pas gai.

LÉLIO.

Va, tu ne ſçais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Avec cela, il me ſemble que je ne me porte pas bien.

LÉLIO.

Ah ! ſi tu es malade, c'eſt une autre affaire.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas malade, non plus.

LÉLIO.

Es-tu fou? ſi tu n'es pas malade, comment trouves-tu donc que tu ne te portes pas bien ?

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur; je bois à merveille, je mange de méme, je dors comme une marmote; voilà ma ſanté.

LÉLIO.

C'eſt une ſanté de crocheteur; un honnête-homme ſeroit heureux de l'avoir.

ARLEQUIN.

Cependant je me ſens peſant & lourd; j'ai une fainéantiſe dans les membres; je bâille ſans ſujet; je n'ai du courage qu'à mes repas; tout me déplaît: je ne vis pas, je traîne; quand le jour eſt venu, je voudrois qu'il fût nuit; quand il eſt nuit, je voudrois qu'il fût jour: voilà ma maladie, voilà comment je me porte bien & mal.

LÉLIO.

Je t'entends; c'eſt un peu d'ennui qui t'a pris: cela ſe paſſera. As-tu ſur toi ce livre qu'on m'a envoyé de Paris?... réponds donc.

ARLEQUIN.

Monſieur, avec votre permiſſion, que je paſſe de l'autre côté.

LELIO.

Que veux-tu donc? Qu'eſt-ce que cette cérémonie?

ARLEQUIN.

C'eſt pour ne pas voir ſur cet arbre deux petits oiſeaux qui ſont amoureux; cela me tracaſſe: j'ai juré de ne plus faire l'amour; mais quand je le vois faire, j'ai preſque envie de manquer de parole à mon ſerment: cela me raccommode avec ces peſtes de femmes; & puis c'eſt le diable de me reſâcher contr'elles.

LÉLIO.

Eh! mon cher Arlequin, me crois-tu plus exempt que toi de ces petites inquiétudes-là? Je me reſſouviens qu'il y des femmes au monde, qu'elles ſont aimables; & ce reſſouvenir-là ne va pas ſans quelques émotions de cœur: mais ce ſont ces émotions-là qui me rendent inébranlable dans la réſolution de ne plus voir de femmes.

ARLEQUIN.

Pardi! cela me fait tout le contraire, à moi; quand ces émotions-là me prennent, c'eſt alors que ma réſolution branle. Enſeignez-moi donc à en faire mon profit comme vous.

LÉLIO.

Oui-dà, mon ami; je t'aime: tu as du bonſens, quoiqu'un peu groſſier. L'infidélité de ta maitreſſe t'a rebuté de l'amour, la trahiſon de la

mienne m'en a rebuté de même : tu m'as ſuivi avec courage dans ma retraite, & tu m'es devenu cher par la conformité de ton génie avec le mien, & par la reſſemblance de nos aventures.

ARLEQUIN.

Et moi, Monſieur, je vous aſſûre que je vous aime cent fois plus auſſi que de coutume, à cauſe que vous avez la bonté de m'aimer tant. Je ne veux plus voir de femmes, non plus que vous ; cela n'a point de conſcience. J'ai penſé crever de l'infidélité de Margot : les paſſe-temps de la campagne, votre converſation & la bonne nourriture m'ont un peu remis ; je n'aime plus cette Margot : ſeulement quelquefois ſon petit nez me trotte encore dans la tête : mais quand je ne ſonge point à elle, je n'y gagne rien ; car je penſe à toutes les femmes en gros, & alors les émotions de cœur que vous dites, viennent me tourmenter. Je cours, je ſaute, je chante, je danſe, je n'ai point d'autre ſecret pour me chaſſer cela : mais ce ſecret-là n'eſt que de l'onguent mitonmitaine. Je ſuis dans un grand danger ; & puiſque vous m'aimez tant, ayez la charité de me dire comment je ferai pour devenir fort, quand je ſuis foible.

LÉL'IO.

Ce pauvre garçon me fait pitié. Ah ! Sexe trompeur, tourmente ceux qui t'approchent ; mais laiſſe en repos ceux qui te fuient !

ARLEQUIN.

Cela eſt trop raiſonnable ; pourquoi faire du mal à ceux qui ne te font rien ?

LÉLIO.

Quand quelqu'un me vante une femme aimable ; & l'amour qu'il a pour elle ; je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipere, qui me dit qu'elle eſt charmante, & qu'il a le bonheur d'en être mordu.

ARLEQUIN.

Fi donc ! cela fait mourir.

LÉLIO.

Eh, mon cher enfant, la vipere n'ôte que la vie. Femmes, vous nous raviſſez notre raiſon, notre liberté, notre repos ; vous nous raviſſez à nous-mêmes, & vous nous laiſſez vivre ! ne voilà-t-il pas pas des homme en bel état après ! Des pauvres foux, des hommes troublés, ivres de douleur ou de joie, toujours en convulſion, des eſclaves : & à qui appartiennent ces eſclaves ? à des femmes ! Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'une

femme ? Pour la définir, il faudroit la connoître : nous pouvons aujourd'hui en commencer la définition ; mais je ſoutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde.

ARLEQUIN.

En vérité, c'eſt pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat ! c'eſt dommage qu'il ait tant de griffes.

LÉLIO.

Tu as raiſon, c'eſt dommage : car enfin, eſt-il dans l'Univers de figure plus charmante ? Que de grâces ! & que de variété dans ces grâces !

ARLEQUIN.

C'eſt une créature à manger.

LÉLIO.

Voyez ſes ajuſtements : juppes étroites, juppes en lanterne, coîffure en clocher, coîffure ſur le nez, capuchon ſur la tête, & toutes les modes les plus extravagantes, mettez-les ſur une femme ; dès qu'elles auront touché ſa figure enchantereſſe, c'eſt l'amour & les grâces qui l'ont habillée : c'eſt de l'eſprit qui lui vient juſques au bout des doigts. Cela n'eſt-il pas bien ſingulier ?

ARLEQUIN.

Oh ! cela eſt vrai ; il n'y a mardi ! pas de livre

qui ait tant d'eſprit qu'une femme, quand elle eſt en corſet & en petites pantoufles.

LÉLIO.

Quel aimable déſordre d'idées dans la tête! que de vivacité! quelles expreſſions! que de naïveté! L'homme a le bon-ſens en partage; mais ma foi l'eſprit n'appartient qu'à la femme. A l'égard de ſon cœur, ah! ſi les plaiſirs qu'il nous donne étoient durables, ce ſeroit un ſejour délicieux que la terre. Nous autres hommes, pour la plupart, nous ſommes jolis en amour; nous nous répandons en petits ſentiments doucereux, nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre; nous faiſons l'amour réglément, tout comme on fait une charge. Nous nous faiſons des méthodes de tendreſſe: nous allons chez une femme, pourquoi? pour l'aimer, parce que c'eſt le devoir de notre emploi. Quelle pitoyable façon de faire! Une femme ne veut être ni tendre, ni délicate, ni fâchée, ni bien-aiſe; elle eſt tout cela ſans le ſçavoir; & cela eſt charmant. Regardez-la quand elle aime, & qu'elle ne veut pas le dire, morbleu! nos tendreſſes les plus babillardes approchent-elles de l'amour qui paſſe à travers ſon ſilence?

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, je m'en ſouviens, Margot avoit ſi bonne grâce à faire comme cela la nigaude.

LÉLIO.

Sans l'aiguillon de l'amour & du plaiſir, notre cœur, à nous autres, eſt un vrai paralytique: nous reſterons-là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remue pour ſe remuer. Le cœur d'une femme ſe donne ſa ſecouſſe à lui-même; il part ſur un mot qu'on dit, ſur un mot qu'on ne dit pas, ſur une contenance. Elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le répéte-t-elle, vous l'apprenez toujours. vous ne le ſçaviez pas encore: ici par une impatience, par une froideur, par une imprudence, par une diſtraction, en baiſſant les yeux, en les relevant, en ſortant de ſa place, en y reſtant; enfin c'eſt de la jalouſie, du calme, de l'inquiétude, de la joie, du babil, & du ſilence, de toutes couleurs: & le moyen de ne pas s'enivrer du plaiſir que cela donne! Le moyen de ſe voir adoré ſans que la tête vous tourne! Pour moi, j'étois tout auſſi ſot que les autres amants; je me croyois un petit prodige, mon mérite m'étonnoit: ah! qu'il eſt mortifiant d'en rabattre. C'eſt aujourd'hui ma bétiſe qui m'étonne: l'homme prodigieux a

diſparu, & je n'ai trouvé qu'une dupe à ſa place.

ARLEQUIN.

Eh bien ! Monſieur, queuſſi, queumi ; voilà mon hiſtoire ; j'étois tout auſſi ſot que vous. Vous faites pourtant un portrait qui fait venir l'envie de l'original.

LÉLIO.

Butord que tu es ! ne t'ai-je pas dit que la femme étoit aimable ; qu'elle avoit le cœur tendre, & beaucoup d'eſprit ?

ARLEQUIN.

Oui. Eſt-ce que tout cela n'eſt pas bien joli ?

LÉLIO.

Non : tout cela eſt affreux.

ARLEQUIN.

Bon, bon ! c'eſt que vous voulez m'attraper peut-être.

LÉLIO.

Non, ce ſont-là les inſtruments de notre ſupplice. Dis-moi, mon pauvre garçon, ſi tu trouvois ſur ton chemin de l'argent d'abord, un peu plus loin de l'or, un peu plus loin des perles, & que cela te conduiſît à la caverne d'un Monſtre, d'un Tigre, ſi tu veux, eſt-ce que tu ne haïrois pas cet argent, cet or & ces perles ?

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi dégoûté, je trouverois cela fort bon; il n'y auroit que le vilain Tigre dont je ne voudrois pas: mais je prendrois vitement quelques milliers d'écus dans mes poches, je laiſſerois-là le reſte, & je décamperois bravement après.

LÉLIO.

Oui; mais tu ne ſçaurois point qu'il y a un Tigre au bout, & tu n'auras pas plûtôt ramaſſé un écu, que tu ne pourras t'empêcher de vouloir le reſte.

ARLEQUIN.

Fi! par la morbleu! c'eſt bien dommage: voilà un ſot tréſor, de ſe trouver ſur ce chemin-là. Pardi, qu'il aille au diable, & l'animal avec.

LÉLIO.

Mon enfant, cet argent que tu trouves d'abord ſur ton chemin, c'eſt la beauté, ce ſont les agrémens d'une femme qui t'arrêtent: cet or que tu rencontres encore, ce ſont les eſpérances qu'elle te donne; enfin ces perles, c'eſt ſon cœur qu'elle t'abandonne avec tous ſes tranſports.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, garre l'animal!

LÉLIO.

Le Tigre enfin paroît après les perles, & ce Tigre, c'eſt un caractere perfide retranché dans l'âme de ta maitreſſe; il ſe montre, il t'arrache ſon cœur, il déchire le tien : adieu tes plaiſirs; il te laiſſe auſſi miſérable que tu croyois être heureux.

ARLEQUIN.

Ah ! c'eſt juſtement la bête que Margot a lâché ſur moi, pour avoir aimé ſon argent, ſon or & ſes perles.

LÉLIO.

Les aimeras-tu encore?

ARLEQUIN.

Hélas ! Monſieur, je ne ſongeois pas à ce diable qui m'attendoit au bout. Quand on n'a pas étudié, on ne voit pas plus loin que ſon nez.

LÉLIO.

Quand tu ſeras tenté de revoir des femmes, ſouviens-toi toujours du Tigre, & regarde tes émotions de cœur comme une envie fatale d'aller ſur ſa route, & de te perdre.

ARLEQUIN.

Oh ! voilà qui eſt fait; je renonce à toutes les femmes, & à tous les tréſors du monde; & je

je m'en vais boire un petit coup pour me fortifier dans cette bonne penſée.

SCENE III.

LÉLIO, JACQUELINE, PIERRE.

LÉLIO.

QUE me veux-tu, Jacqueline?

JACQUELINE.

Monſieur, c'eſt que je voulions vous parler d'une petite affaire.

LÉLIO.

De quoi s'agit-il?

JACQUELINE.

C'eſt que, ne vous déplaiſe..... mais vous vous fâcherez.

LÉLIO.

Voyons.

JACQUELINE.

Monſieur, vous avez dit, il ya queuque temps, que vous ne vouliez pas que j'euſſions des galants.

LÉLIO.

Non; je ne veux point voir d'amour dans ma maiſon.

JACQUELINE.

Je viens pourtant vous demander un petit parvilége.

LÉLIO.

Quel eſt-il?

JACQUELINE.

C'eſt que, révérence parler, j'avons le cœur tendre.

LÉLIO.

Tu as le cœur tendre; voilà un plaiſant aveu! Et qui eſt le nigaud qui eſt amoureux de toi?

PIERRE.

Eh, eh, eh: c'eſt moi, Monſieur.

LÉLIO.

Ah! c'eſt toi, maître Pierre; je t'aurois cru plus raiſonnable. Eh bien! Jacqueline, c'eſt donc pour lui que tu as le cœur tendre?

JACQUELINE.

Oui, Monſieur, il y a bien deux ans en çà que ça m'eſt venu..... mais, dis toi-même: je ne ſis pas aſſez effrontée de mon naturel.

PIERRE.

Monſieur, franchement, c'eſt qu'alle me trouve genti; & ſi ce n'étoit qu'alle fait la difficile, il y auroit long-temps que je ſerions ennocés.

LÉLIO.

Tu es fou, maître Pierre; ta Jacqueline au premier jour te plantera-là : crois-moi, ne t'attache point à elle. Laiſſe-la là; tu cherches ton malheur.

JACQUELINE.

Bon! voilà de biaux contes qu'vous li faites-là, Monſieur! Eſt-ce que vous croyez que je ſommes comme vos giroüettes de Paris, qui tournent à tout vent? Allez, allez, ſi queuqu'un de nous deux ſe plante-là, ce ſera li qui me plantera, & non pas moi. A tout hazard, notre Monſieur, donnez-moi tant ſeulement une petite parmiſſion de mariage : c'eſt pour ça que j'avons prins la liberté de vous attaquer.

PIERRE.

Oui; voilà tout fin dret ce que c'eſt. Et Jacqueline a itou queuque doutance, que vous vourez bian de votre grâce, & pour l'amour de ſon ſarvice, & de ſti-là de ſon pere & de ſa mere, qui vous ont tant ſarvi, quand ils n'étient pas encore défunts..... tant y a, Monſieur, excuſez l'impor-

tunance, c'eſt que je ſommes pauvres; & tout franchement, pour vous le couper court.....

LÉLIO.

Acheve donc, il y a une heure que tu traînes.

JACQUELINE.

Parguenne! auſſi tu t'embruoilles dans je ne ſçais combien de paroles qui ne ſarvont de rian, & Monſieur pard la patience. C'eſt donc, ne vous en déplaiſe, que je voulons nous marier; &, comme ce dit l'autre, ce n'eſt pas le tout qu'un pourpoint, s'il n'y a des manches; c'eſt ce qui fait, ſi vous permettez que je vous le diſions en bref....

LÉLIO.

Et non, Jacqueline, dis-moi le en long; tu auras plutôt fait.

JACQUELINE.

C'eſt que j'avons queuque eſpérance que vous nous baillerez queuque choſe en entrée de ménage.

LÉLIO.

Soit, je le veux. Nous verrons cela une autre fois; & je ferai ce que je pourrai, pourvû que le parti te convienne. Laiſſez-moi.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LÉLIO, PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE, *prenant Arlequin à l'écart.*

ARLEQUIN, par charité, recommandez-nous à Monſieur. C'eſt que je nous aimons, Jacquelaine & moi; je n'avons pas de grands moyens, &.....

ARLEQUIN.

Tout beau, maître Pierre; dis-moi, as tu ſon cœur?

PIERRE.

Parguienne! oui; à la par fin alle m'a lâché ſon amiquié.

ARLEQUIN.

Ah! malheureux, que je te plains! voilà le caractère perfide qui va venir; je t'expliquerai cela plus au long une autre fois: mais tu le ſentiras bien. Adieu, pauvre homme; je n'ai plus rien à te dire, ton mal eſt ſans remede.

JACQUELINE.

Queu tripotage eſt-ce qu'il fait donc là, avec ce remede & ce caractere ?

PIERRE.

Morguié ! tous ces diſcours me chiffonnont malheur ; je varrons ce qui en eſt par un petit tour d'adreſſe. Allons-nous-en, Jacquelaine. Madame la Comteſſe fera mieux que nous.

SCENE V.

LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *revenant à ſon maître.*

MONSIEUR, mon cher maître, il y a une mauvaiſe nouvelle.

LÉLIO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

ARLEQUIN.

Vous avez entendu parler de cette Comteſſe qui a acheté depuis un an cette belle maiſon près de la vôtre.

LÉLIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien! on m'a dit que cette Comteſſe eſt ici, & qu'elle veut vous parler: j'ai mauvaiſe opinion de cela.

LÉLIO.

Eh morbleu! toujours des femmes! Eh! que me veut-elle?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçais rien; mais on dit qu'elle eſt belle & veuve; je gage qu'elle eſt encline à faire du

LÉLIO.

Et moi enclin à l'éviter : je ne me ſoucie ni de ſa beauté, ni de ſon veuvage.

ARLEQUIN.

Que le ciel vous maintienne dans cette bonne diſpoſition. Ouf!

LÉLIO.

Qu'as-tu?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on dit qu'il y a auſſi une fille-de-chambre avec elle; & voilà mes émotions de cœur qui me prennent.

LÉLIO.

Benêt! une femme te fait peur!

ARLEQUIN.

Hélas! Monſieur, j'eſpere en vous & en votre aſſiſtance.

LÉLIO.

Je crois que les voilà qui ſe promenent; retirons-nous.

SCENE VI.

LA COMTESSE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE, *parlant de Lélio.*

VOILA un jeune homme bien ſauvage.

COLOMBINE, *arrêtant Arlequin.*

Un petit mot, s'il vous plaît. Oſeroit-on vous demander d'où vient cette férocité qui vous prend à vous & à votre maître?

ARLEQUIN.

A cauſe d'un proverbe qui dit, que chat échaudé craint l'eau froide.

LA COMTESSE.

Parle plus clairement. Pourquoi nous fuit-il?

ARLEQUIN.

C'eſt que nous ſçavons ce qu'en vaut l'aune.

COLOMBINE.

Remarquez-vous qu'il n'ôſe nous regarder, Madame? Allons, allons, levez la tête, & rendez-nous compte de la ſottiſe que vous venez de faire.

ARLEQUIN, *la regardant doucement.*

Par-là jarni, qu'elle eſt jolie!

LA COMTESSE.

Laiſſe-le là; je crois qu'il eſt imbécille.

COLOMBINE.

Et moi je crois que c'eſt malice. Parleras-tu?

ARLEQUIN.

C'eſt que mon maître a fait vœu de fuir les femmes, parce qu'elles ne valent rien.

COLOMBINE.

Impertinent!

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas votre faute, c'eſt la nature qui vous a bâties comme cela; & moi j'ai fait vœu auſſi. Nous avons ſouffert comme des miſérables à cauſe de votre bel-eſprit, de vos jolis charmes, & de votre tendre cœur.

COLOMBINE.

Hélas! quelle lamentable hiſtoire! Eh! comment

te tireras-tu d'affaire avec moi ? je ſuis une eſpiègle, & j'ai envie de te rendre un peu miſérable de ma façon.

ARLEQUIN.

Prrr. Il n'y a pas pied.

LA COMTESSE.

Là, mon ami ; va dire à ton maître que je me ſoucie fort peu des hommes, mais que je ſouhaiterois lui parler.

ARLEQUIN.

Je le vois là qui m'attend, je m'en vais l'appeller.

SCENE VII.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, LÉLIO, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MONSIEUR, Madame dit qu'elle ne ſe ſoucie point de vous: vous n'avez qu'à venir, elle veut vous dire un mot. (*à part.*) Ah ! comme cela m'accrocheroit, ſi je me laiſſois faire.

LÉLIO.

Madame, puis-je vous rendre quelque ſervice?

LA COMTESSE.

Monſieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai priſe; mais il y a le neveu de mon Fermier qui cherche en mariage une jeune Payſanne de chez vous. Ils ont peur que vous ne conſentiez pas à ce mariage: ils m'ont priée de vous engager à les aider de quelque libéralité, comme de mon côté j'ai deſſein de le faire. Voilà, Monſieur, tout ce que j'avois à vous dire, quand vous vous êtes retiré.

LÉLIO.

Madame, j'aurai tous les égards que mérite votre recommandation, & je vous prie de m'excuſer ſi j'ai fui; mais je vous avoue que vous êtes d'un ſexe avec qui j'ai cru devoir rompre pour toute ma vie. Cela paroîtra bien bizarre, je ne chercherai point à me juſtifier; car il me reſte un peu de politeſſe, & je craindrois d'entamer une matiere qui me met toujours de mauvaiſe humeur; & ſi je parlois, il pourroit, malgré moi, m'échapper des traits d'une incivilité qui vous déplairoit, & que mon reſpect vous épargne.

COLOMBINE.

Mort de ma vie! Madame: eſt-ce que ce diſcours-là ne vous remue pas la bile? Allez, Mon-

ſieur, tous les renégats ſont mauvaiſe fin; vous viendrez quelque jour crier miſéricorde, & ramper aux pieds de vos maîtres, & ils vous écraſeront comme un ſerpent. Il faut bien que juſtice ſe faſſe.

LÉLIO.

Si Madame n'étoit pas préſente, je vous dirois franchement que je ne vous crains, ni ne vous aime.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez point, Monſieur. Tout ce que nous diſons ici ne s'adreſſe point à nous; regardons-nous comme hors d'intérêt. Et ſur ce pied-là, peut-on vous demander ce qui vous fâche ſi fort contre les femmes?

LÉLIO.

Ah! Madame, diſpenſez-moi de vous le dire; c'eſt un récit que j'accompagne ordinairement de réflexions où votre ſexe ne trouve pas ſon compte.

LA COMTESSE.

Je vous devine; c'eſt une infidélité qui vous a donné tant de colere.

LÉLIO.

Oui, Madame, c'eſt une infidélité; mais affreuſe, mais déteſtable.

LA COMTESSE.

N'allons point ſi vîte. Votre maitreſſe ceſſa-t-elle de vous aimer pour en aimer un autre?

LÉLIO.

En doutez-vous, Madame? La ſimple infidélité ſeroit inſipide, & ne tenteroit pas une femme ſans l'aſſaiſonnement de la perfidie.

LA COMTESSE.

Quoi! vous eutes un ſucceſſeur? elle en aima un autre?

LÉLIO.

Oui, Madame. Comment! cela vous étonne? Voilà pourtant les femmes; & ces actions doivent vous mettre en pays de connoiſſance.

COLOMBINE.

Le petit blaſphémateur!

LA COMTESSE.

Oui, votre maitreſſe eſt une indigne: & l'on ne ſçauroit trop la mépriſer.

COLOMBINE.

D'accord, qu'il la mépriſe: il n'y a pas à tortiller: c'eſt une coquine celle-là.

LA COMTESSE.

J'ai cru d'abord, moi, qu'elle n'avoit fait que ſe dégoûter de vous & de l'amour, & je lui par-

donnois en faveur de cela la ſottiſe qu'elle avoit eue de vous aimer. Quand je dis vous, je parle des hommes en général.

LÉLIO.

Comment, Madame ! ce n'eſt donc rien, à votre compte, que de ceſſer ſans raiſon d'avoir de la tendreſſe pour un homme ?

LA COMTESSE.

C'eſt beaucoup, au contraire. Ceſſer d'avoir de l'amour pour un homme, c'eſt, à mon compte, connoître ſa faute, s'en repentir, en avoir honte, ſentir la miſere de l'idole qu'on adoroit, & rentrer dans le reſpect qu'une femme ſe doit à elle-même. J'ai bien vu que nous ne nous entendions point. Si votre maitreſſe n'avoit fait que renoncer à ſon attachement ridicule, eh ! il n'y auroit rien de plus louable ; mais ne faire que changer d'objet, ne guérir d'une folie que par une extravagance ! Eh fi ! je ſuis de votre ſentiment, cette femme-là eſt tout-à-fait mépriſable. Amant pour amant, il valoit autant que vous déshonoraſſiez ſa raiſon qu'un autre.

LÉLIO.

Je vous avoue que je ne m'attendois pas à cette chûte-là.

COLOMBINE, *riant.*

Ah, ah, ah: il faudroit bien des converſations comme celle-là pour en faire une raiſonnable. Courage, Monſieur! vous voilà tout déferré! décochez-lui moi quelque trait bien hétéroclite, qui ſente bien l'original. Eh! vous avez fait des merveilles d'abord.

LÉLIO.

C'eſt aſſurément mettre les hommes bien bas, que de les juger indignes de la tendreſſe d'une femme: l'idée eſt neuve.

COLOMBINE.

Elle ne fera pas fortune chez vous.

LÉLIO.

On voit bien que vous êtes fâchée, Madame,

LA COMTESSE.

Moi, Monſieur; je n'ai point à me plaindre des hommes: je ne les haïs point non plus. Hélas! la pauvre eſpece! elle eſt, pour qui l'examine, encore plus comique que haïſſable.

COLOMBINE.

Oui-dà; je crois que nous trouverons plus de reſſource à nous en divertir qu'à nous fâcher contre elle.

LÉLIO.

Mais, qu'a-t-elle donc de ſi comique?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle a de ſi comique? Mais y ſongez-vous, Monſieur? vous êtes bien curieux d'être humilié dans vos confreres. Si je parlois, vous ſeriez tout étonné de vous trouver de cent piques au-deſſous de nous. Vous demandez ce que votre eſpece a de comique, qui, pour ſe mettre à ſon aiſe, a eu beſoin de ſe réſerver un privilége d'indiſcrétion, d'impertinence & de fatuité; qui ſuffoqueroit, ſi elle n'étoit babillarde; ſi ſa miſérable vanité n'avoit pas ſes coudées franches; s'il ne lui étoit pas permis de déshonorer un ſexe qu'elle ôſe mépriſer pour les mêmes choſes dont l'indigne qu'elle eſt fait ſa gloire. O l'admirable engeance qui a trouvé la raiſon & la vertu des fardeaux trop peſants pour elle, & qui nous a chargées du ſoin de les porter! Ne voilà-t-il pas de beaux titres de ſupériorité ſur nous? & de pareilles gens ne ſont-ils pas riſibles! Fiez-vous à moi, Monſieur; vous ne connoiſſez pas votre miſere, j'ôſerai vous le dire. Vous voilà bien irrité contre les femmes; je ſuis peut-être, moi, la moins aimable de toutes. Tout hériſſé de rancune que vous croyez être, moyennant

moyennant deux ou trois coups-d'œil flatteurs qu'il m'en coûteroit, grâce à la tournure groteſque de l'eſprit de l'homme, vous m'allez donner la Comédie.

LÉLIO.

Oh! je vous défie de me faire payer ce tribut de folie-là.

COLOMBINE.

Ma foi, Madame, cette expérience-là vous porteroit malheur.

LÉLIO.

Ah, ah! cela eſt plaiſant! Madame, peu de femmes ſont auſſi aimables que vous: vous l'êtes tout autant que je ſuis ſûr que vous croyez l'être; mais s'il n'y a que la Comédie dont vous parlez qui puiſſe vous réjouir, en ma conſcience, vous ne rirez de votre vie.

COLOMBINE.

En ma conſcience, vous me la donnez tous les deux, la Comédie. Cependant, ſi j'étois à la place de Madame, le défi me piqueroit; & je ne voudrois pas en avoir le démenti.

LA COMTESSE.

Non; la partie ne me pique point, je la tiens gagnée: mais comme à la campagne il faut voir quelqu'un, ſoyons amis pendant que nous y reſterons: je vous promets ſûreté. Nous nous diver-

tirons, vous à médire des femmes, & moi à mépriſer les hommes.

LÉLIO.

Volontiers.

COLOMBINE.

Le joli commerce ! on n'a qu'à vous en croire ; les hommes tireront à l'Orient, les femmes à l'Occident : cela fera de belles productions, & nos petits neveux auront bon air. Eh, morbleu ! pourquoi prêcher la fin du monde ? Cela coupe la gorge à tout : ſoyons raiſonnables. Condamnez les amans déloyaux, les conteurs de ſornettes, à être jettés dans la riviere une pierre au cou, à merveilles. Enfermez les coquettes en quatre murailles, fort bien. Mais les amans fideles, dreſſez-leur de belles & bonnes ſtatues pour encourager le Public. Vous riez ! adieu, pauvres brebis égarées : pour moi, je vais travailler à la converſion d'Arlequin. A votre égard, que le ciel vous aſſiſte ; mais il ſeroit curieux de vous voir chanter la palinodie ; je vous y attends.

LA COMTESSE.

La folle ! je vous quitte, Monſieur ; j'ai quelques ordres à donner. N'oubliez pas, de grâce, ma recommandation pour ces payſans.

SCENE VIII.

LE BARON, *ami de Lélio*; LA COMTESSE, LÉLIO.

LE BARON.

NE me trompé-je point? eſt-ce vous que je vois, Madame la Comteſſe?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur; c'eſt moi-même.

LE BARON.

Quoi! avec notre ami Lélio! cela ſe peut-il?

LA COMTESSE.

Que trouvez-vous donc-là de ſi étrange?

LÉLIO.

Je n'ai l'honneur de connoître Madame que depuis un inſtant. Et d'où vient ta ſurpriſe?

LE BARON.

Comment, ma ſurpriſe! voici peut-être le coup de haſard le plus biſarre qui ſoit arrivé.

LÉLIO.

En quoi?

LE BARON.

En quoi ? morbleu ! je n'en ſçaurois revenir : c'eſt le fait le plus curieux qu'on puiſſe imaginer. Dès que je ſerai à Paris où je vais, je le ferai mettre dans la gazette.

LÉLIO

Mais, que veux-tu dire ?

LE BARON.

Songez-vous à tous les millions de femmes qu'il y a dans le monde, au Couchant, au Levant, au Septentrion, au Midi, Européennes, Aſiatiques, Africaines, Américaines, blanches, noires, bazannées, de toutes les couleurs ? Nos propres expériences, & les relations de nos voyageurs nous apprennent que par-tout la femme eſt amie de l'homme, que la Nature l'a pourvue de bonne volonté pour lui : la Nature n'a manqué que Madame. Le ſoleil n'éclaire qu'elle chez qui notre eſpece n'ait point rencontré grâce, & cette ſeule exception de la loi générale ſe rencontre avec un perſonnage unique : je te le dis en ami, avec un homme qui nous a donné l'exemple d'un fanatiſme tout neuf ; qui ſeul de tous les hommes n'a pu s'accoutumer aux coquettes qui fourmillent ſur la terre, & qui ſont auſſi anciennes que le monde : enfin, qui s'eſt condamné à venir ici lan-

guir de chagrin de ne plus voir de femmes, en expiation du crime qu'il a fait quand il en a vu. Oh! je ne ſçache point d'aventure qui aille de pair avec la vôtre.

LÉLIO, *riant.*

Ah, ah! je te pardonne toutes tes injures en faveur de ces coquettes qui fourmillent ſur la terre, & qui ſont auſſi anciennes que le Monde.

LA COMTESSE, *riant.*

Pour moi, je me ſçais bon gré que la Nature m'ait manquée, & je me paſſerai bien de la façon qu'elle auroit pû me donner de plus; c'eſt autant de ſauvé, c'eſt un ridicule de moins.

LE BARON, *ſérieuſement.*

Madame, n'appellez point cette foibleſſe-là ridicule; ménageons les termes, il peut venir un jour où vous ſerez bien-aiſe de lui trouver une épithete plus honnête.

LA COMTESSE.

Oui, ſi l'eſprit me tourne.

LE BARON.

Eh bien! il vous tournera: c'eſt ſi peu de choſe que l'eſprit. Après tout, il n'eſt pas encore ſûr que la Nature vous ait abſolument manquée. Hélas! peut-être jouez-vous de votre reſte aujourd'hui.

Combien voyons-nous de choſes qui ſont d'abord merveilleuſes, & qui finiſſent par faire rire. Je ſuis un homme à pronoſtic : voulez-vous que je vous diſe ? tenez, je crois que votre merveilleux eſt à la fin de terme.

LÉLIO.

Cela ſe peut bien, Madame, cela ſe peut bien ; les fous ſont quelquefois inſpirés.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monſieur, vous vous trompez.

LE BARON.

Mais toi qui raiſonnes, as-tu lu l'Hiſtoire Romaine ?

LÉLIO.

Oui ; qu'en veux tu faire de ton Hiſtoire Romaine ?

LE BARON.

Te ſouviens-tu qu'un Ambaſſadeur Romain enferma Antiochus dans un cercle qu'il traça autour de lui, & lui déclara la guerre, s'il en ſortoit avant qu'il eût répondu à ſa demande.

LÉLIO.

Oui, je m'en reſſouviens.

LE BARON.

Tiens, mon enfant, moi indigne je te fais un cercle à l'imitation de ce Romain ; & ſous peine des vengeances de l'Amour, qui vaut bien la République de Rome, je t'ordonne de n'en ſortir que ſoupirant pour les beautés de Madame : voyons ſi tu oſeras broncher.

LÉLIO, *paſſant le cercle.*

Tiens, je ſuis hors du cercle ; voilà ma réponſe ; va-t'en la porter à ton benêt d'Amour.

LA COMTESSE.

Monſieur le Baron, je vous prie, badinez tant qu'il vous plaira : mais ne me mettez point en jeu.

LE BARON.

Je ne badine point, Madame : je vous le cautionne garotté à votre char ; il vous aime de ce moment-ci, il a obéi. La peſte ! vous ne le verriez pas hors du cercle ; il avoit plus de peur qu'Antiochus.

LÉLIO, *riant.*

Madame, vous pouvez me donner des rivaux tant qu'il vous plaira : mon amour n'eſt point jaloux.

LA COMTESSE, *embarraſſée.*

Meſſieurs, j'entends volontiers raillerie : mais ceſſons-la pourtant.

LE BARON.

Vous montrez-là certaine impatience qui pourra venir à bien ; faiſons-la profiter par un petit tour de cercle.

(Il l'enferme auſſi.)

LA COMTESSE, *ſortant du cercle.*

Laiſſez-moi : qu'eſt-ce que cela ſignifie, Baron ? Ne liſez jamais d'Hiſtoire, puiſqu'elle ne vous apprend que des poliſſonneries.

(Lélio rit.)

LE BARON.

Je vous demande pardon : mais vous aimerez, s'il vous plaît, Madame. Lélio eſt mon ami, & je ne veux point lui donner de maitreſſe inſenſible.

LA COMTESSE, *ſérieuſement.*

Cherchez-lui donc une maitreſſe ailleurs ; car il trouveroit fort mal ſon compte ici.

LÉLIO.

Madame, je ſçais le peu que je vaux : on peut

ſe diſpenſer de me l'apprendre. Après tout, votre antipathie ne me fait point trembler.

LE BARON.

Bon : voilà de l'amour qui prélude par du dépit.

LA COMTESSE, *à Lélio.*

Vous ſeriez fort à plaindre, Monſieur, ſi mes ſentiments ne vous étoient indifférents.

LE BARON.

Ah, le beau duo! vous ne ſçavez pas encore combien il eſt tendre.

LA COMTESSE, *s'en allant doucement.*

En vérité, vos folies me pouſſent à bout, Baron.

LE BARON.

Oh! Madame, nous aurons l'honneur, Lélio & moi, de vous reconduire juſques chez vous.

SCENE IX.

COLOMBINE, LA COMTESSE, LÉLIO, LE BARON.

COLOMBINE.

Bon jour, Monſieur le Baron. Comme vous voilà rouge, Madame? Monſieur Lélio eſt tout je ne ſçais comment auſſi : il a l'air d'un homme qui veut être fier, & qui ne peut pas l'être. Qu'avez-vous donc tous deux?

LA COMTESSE, *ſortant.*

L'étourdie!

LE BARON.

Laiſſe-les là, Colombine. Ils ſont de méchante humeur; ils viennent de ſe faire une déclaration d'amour l'un à l'autre, & le tout en ſe fâchant.

SCENE X.

COLOMBINE; ARLEQUIN, *avec un équipage de Chaſſeur.*

COLOMBINE.

Je vois bien qu'ils nous apprêteront à rire. Mais où eſt Arlequin? je veux qu'il m'amuſe ici. J'entends quelqu'un; ne ſeroit-ce pas lui?

ARLEQUIN, *la voyant.*

Ouf! ce gibier-là mene un Chaſſeur trop loin, je me perdrois; tournons d'un autre côté... allons donc... Heu! me voilà juſtement ſur le chemin du Tigre. Maudit ſoit l'argent, l'or & les perles.

COLOMBINE.

Quelle heure eſt-il, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah! la fine mouche! je vois bien que tu cher-

ches midi à quatorze heures. Paſſez, votre chemin, m'amie.

COLOMBINE.

Il ne me plaît pas, moi : paſſe-le toi-même.

ARLEQUIN.

Oh, pardi ! à bon chat, bon rat; je veux reſter ici.

COLOMBINE.

Hé, le fou ! qui perd l'eſprit en voyant une femme.

ARLEQUIN.

Va-t'en, va-t'en demander ton portrait à mon maître; il te le donnera pour rien: tu verras ſi tu n'es pas une vipere.

COLOMBINE.

Ton maître eſt un viſionnaire, qui te fait faire pénitence de ſes ſottiſes. Dans le fond, tu me fais pitié; c'eſt dommage qu'un jeune homme comme toi, aſſez bien fait, & bon enfant; car tu es ſans malice.....

ARLEQUIN.

Je n'en ai non plus qu'un poulet.

COLOMBINE.

C'eſt dommage qu'il conſomme ſa jeuneſſe dans la langueur & la ſouffrance; car, dis la vérité, tu t'ennuyes ici, tu pâtis?

ARLEQUIN.

Oh! cela n'eſt pas croyable.

COLOMBINE.

Et pourquoi, nigaud, mener une pareille vie?

ARLEQUIN.

Pour ne point tomber dans vos pattes, race de chats que vous êtes: ſi vous étiez de bonnes gens, nous ne ſerions pas venus nous rendre hermites. Il n'y a plus de bon temps pour moi, & c'eſt vous qui en êtes la cauſe; &, malgré tout cela, il ne s'en faut de rien que je ne t'aime. La ſotte choſe que le cœur de l'homme!

COLOMBINE.

Cet original diſpute contre ſon cœur, comme un honnête-homme.

ARLEQUIN.

N'as-tu pas de honte d'être ſi jolie & ſi traitreſſe ?

COLOMBINE.

Comme ſi on devoit rougir de ſes bonnes qualités. Au revoir, nigaud ; tu me fuis, mais cela ne durera pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

COLOMBINE, *en regardant ſa montre.*

CELA eſt ſingulier!

LA COMTESSE.

Quoi?

COLOMBINE.

Je trouve qu'il y a un quart-d'heure que nous nous promenons ſans rien dire: entre deux femmes, cela ne laiſſe pas d'être fort. Sommes-nous bien dans notre état naturel?

LA COMTESSE.

Je ne ſçache rien d'extraordinaire en moi.

COLOMBINE.

Vous voilà pourtant bien rêveuſe.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſonge à une choſe.

COLOMBINE.

Voyons ce que c'eſt. Suivant l'eſpéce de la choſe, je ferai l'eſtime de votre ſilence.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſonge qu'il n'eſt pas néceſſaire que je voie ſi ſouvent Lélio.

COLOMBINE.

Hum! il y a du Lélio: votre taciturnité n'eſt pas ſi belle que je le penſois. La mienne, à dire le vrai, n'eſt pas plus méritoire. Je me taiſois à peu-près dans le même goût; je ne rêve pas à Lélio: mais je ſuis autour de cela, je rêve au valet.

LA COMTESSE.

Mais que veux-tu dire? quel mal y a-t-il à penſer à ce que je penſe?

COLOMBINE.

Oh! pour du mal, il n'y en a pas; mais je croyois que vous ne diſiez mot, par pure pareſſe de langue; & je trouvois cela beau dans une femme: car on prétend que cela eſt rare. Mais pourquoi jugez-vous qu'il n'eſt pas néceſſaire que vous voyiez ſi ſouvent Lélio?

LA COMTESSE.

Je n'ai d'autres raiſons pour lui parler, que le

le mariage de ces jeunes gens. Il ne m'a point dit ce qu'il veut donner à la fille ; je ſuis bien-aiſe que le neveu de mon fermier trouve quelque avantage : mais ſans nous parler, Lélio peut me faire ſçavoir ſes intentions, & je puis le faire informer des miennes.

COLOMBINE.

L'imagination de cela eſt tout-à-fait plaiſante.

LA COMTESSE.

Ne vas-tu pas faire un commentaire là-deſſus ?

COLOMBINE.

Comment ! il n'y a point de commentaire à cela. Malepeſte ! c'eſt un joli trait d'eſprit que cette invention-là. Le chemin de tout le monde, quand on a affaire aux gens, c'eſt d'aller leur parler : mais cela n'eſt pas commode. Le plus court eſt de s'entretenir de loin ; vraiment on s'entend bien mieux. Lui parlerez-vous avec une Sarbacane, ou par Procureur ?

LA COMTESSE.

Mademoiſelle Colombine, vos fades railleries ne me plaiſent point du tout ; je vois bien les petites idées que vous avez dans l'eſprit.

SCENE II.

LÉLIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LÉLIO.

POURQUOI donc Madame la Comteſſe ſe retire-t-elle en me voyant ?

COLOMBINE, *préſentant le billet.*

Monſieur..... ma maitreſſe a jugé à propos de réduire ſa converſation dans ce billet. A la compagne on a l'eſprit ingénieux.

LÉLIO.

Je ne vois pas la fineſſe qu'il peut y avoir à me laiſſer-là, quand j'arrive, pour m'entretenir dans des papiers. J'allois prendre des meſures avec elle pour nos payſans ; mais voyons ſes raiſons.

ARLEQUIN.

Je vous conſeille de lui répondre ſur une carte ; cela ſera bien drôle.

LÉLIO *lit.*

Monſieur, depuis que nous nous ſommes quit-

tés, j'ai fait réflexion qu'il étoit aſſez inutile de nous voir. Oh ! très-inutile ; je l'ai penſé de même. *Je prévois que cela vous gèneroit ; & moi, à qui il n'ennuie pas d'être ſeule, je ſerois fâchée de vous contraindre.* Vous avez raiſon, Madame ; je vous remercie de votre attention. *Vous ſçavez la priere que je vous ai faite tantôt au ſujet du mariage de nos jeunes gens ; je vous prie de vouloir bien me marquer là-deſſus quelque choſe de poſitif.* Volontiers, Madame ; vous n'attendrez point. Voilà la femme du caractere le plus paſſable que j'aie vûe de ma vie. Si j'étois capable d'en aimer quelqu'une, ce ſeroit elle.

ARLEQUIN.

Par la morbleu ! j'ai peur que ce tour-là ne vous joue d'un mauvais tour.

LÉLIO.

Oh non ! l'éloignement qu'elle a pour moi, me donne en vérité beaucoup d'eſtime pour elle ; cela eſt dans mon goût. Je ſuis ravi que la propoſition vienne d'elle ; elle m'épargne, à moi la peine de la lui faire.

ARLEQUIN.

Pour cela oui : notre deſſein étoit de lui dire que nous ne voulions plus d'elle.

COLOMBINE.

Quoi! ni de moi non plus?

ARLEQUIN.

Oh! je ſuis honnête; je ne veux point dire aux gens des injures à leur nez.

COLOMBINE.

Eh bien! Monſieur, faites-vous réponſe?

LÉLIO.

Oui, ma chere enfant, j'y cours: vous pouvez lui dire, puiſqu'elle choiſit le papier pour le champ de bataille de nos converſations, que j'en ai près d'une rame chez moi, & que le terrein ne manquera de long-temps.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé; nous verrons à qui aura le dernier.

COLOMBINE.

Vous êtes diſtrait, Monſieur: vous me dites que vous courez faire réponſe, & vous voilà encore.

LÉLIO.

J'ai tort; j'oublie les choſes d'un moment à l'autre. Attendez là un inſtant.

COLOMBINE, *l'arrêtant.*

C'eſt-à-dire, que vous êtes bien charmé du parti que prend ma maitreſſe.

ARLEQUIN.

Pardi ! cela eſt admirable !

LÉLIO.

Oui, aſſurément cela me fera plaiſir.

COLOMBINE.

Cela ſe paſſera. Allez.

LÉLIO.

Il faut bien que cela ſe paſſe.

ARLEQUIN, *à Lélio.*

Emmenez-moi avec vous ; car je ne me fie point à elle.

COLOMBINE.

Oh ! je n'attendrai point, ſi je ſuis ſeule ; je veux cauſer.

LÉLIO.

Fais-lui l'honnêteté de reſter avec elle ; je vais revenir.

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J'ai bien affaire, moi, d'être honnête à mes dépens.

COLOMBINE.

Et que crains-tu ? tu ne m'aimes point, tu ne veux point m'aimer.

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point t'aimer; mais je n'ai que faire de prendre la peine de m'empêcher de le vouloir.

COLOMBINE.

Tu m'aimerois donc, ſi tu ne t'en empêchois?

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi en repos, Mademoiſelle Colombine. Promenez-vous d'un côté, & moi d'un autre; ſinon je m'enfuirai, car je réponds tout de travers.

COLOMBINE.

Puiſqu'on ne peut avoir l'honneur de ta compagnie qu'à ce prix-là, je le veux bien; promenons-nous.

(*A part, & en ſe promenant, comme Arlequin fait de ſon côté.*)

Tout en badinant cependant me voilà dans la fantaiſie d'être aimée de ce petit corps-là.

ARLEQUIN, *déconcerté, & ſe promenant de ſon côté.*

C'eſt une malédiction que cet Amour : il m'a tourmenté quand j'en avois, & il me fait encore du mal à cette heure que je n'en veux point. Il faut prendre patience, & faire bonne mine. (*Il chante.*) Turlu turluton.

COLOMBINE, *le rencontrant ſur le Théâtre, & l'arrêtant.*

Mais vraiment, tu as la voix belle. Sçais-tu la muſique?

ARLEQUIN, *s'arrêtant auſſi.*

Oui, je commence à lire les paroles.

(*Il chante*) Tourleroutoutou.

COLOMBINE, *continuant de ſe promener.*

Peſte ſoit du petit coquin ! ſérieuſement je crois qu'il me pique.

ARLEQUIN, *de ſon côté.*

Elle me regarde; elle voit bien que je fais ſemblant de ne pas ſonger à elle.

COLOMBINE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Hum !

COLOMBINE.

Je commence à me laſſer de la promenade.

ARLEQUIN.

Cela ſe peut bien.

COLOMBINE.

Comment te va le cœur ?

ARLEQUIN.

Ah ! je ne prends pas garde à cela.

COLOMBINE.

Gageons que tu m'aimes ?

ARLEQUIN.

Je ne gage jamais ; je ſuis trop malheureux, je perds toujours.

COLOMBINE, *allant à lui.*

Oh ! tu m'ennuies : je veux que tu me diſes franchement que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Encore un petit tour de promenade.

COLOMBINE.

Non : parle, ou je te haïs.

ARLEQUIN.

Et que t'ai-je fait pour me haïr ?

COLOMBINE.

Sçavez-vous bien, Monſieur le butord, que je vous trouve à mon gré, & qu'il faut que vous ſoupiriez pour moi?

ARLEQUIN.

Je te plaîs donc ?

COLOMBINE.

Oui; ta petite figure me revient aſſez.

ARLEQUIN.

Je ſuis perdu, j'étouffe : adieu m'amie, ſauve qui peut.... Ah! Monſieur, vous voilà?

SCENE IV.

LÉLIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LÉLIO.

Qu'as-tu donc?

ARLEQUIN.

Hélas! c'eſt ce lutin-là qui me prend à la gorge. Elle veut que je l'aime.

LÉLIO.

Et ne ſçaurois-tu lui dire que tu ne veux pas?

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aiſe. Elle a la malice de me dire qu'elle me haïra.

COLOMBINE.

J'ai entrepris la guériſon de ſa folie; il faut que j'en vienne à bout. Va, va, c'eſt partie à remettre.

ARLEQUIN.

Voyez la belle guériſon! je ſuis de la moitié plus fou que je n'étois.

LÉLIO.

Bon courage, Arlequin. Tenez, Colombine, voilà la réponſe au billet de votre maitreſſe.

COLOMBINE.

Monſieur, ne l'avez-vous pas faite un peu trop fiere?

LELIO.

Eh! pourquoi la ferois-je fiere? Je la fais indifférente. Ai-je quelqu'intérêt de la faire autrement?

COLOMBINE.

Ecoutez, je vous parle en amie. Les plus courtes folies ſont les meilleures. L'homme eſt foible; tous les philoſophes du temps paſſé nous l'ont

dit, & je m'en fie bien à eux. Vous vous croyez leſte & gaillard, vous n'êtes point cela; ce que vous êtes eſt caché derriere tout cela. Si j'avois beſoin d'indifférence, & qu'on en vendît, je ne ferois pas emplette de la vôtre. J'ai bien peur que ce ne ſoit une drogue de Charlatan; car on dit que l'Amour en eſt un; & franchement vous m'avez tout l'air d'avoir pris de ſon mitridate. Vous vous agitez, vous allez & venez, vous riez du bout des dents, vous êtes ſérieux tout de bon: tout autant de ſymptômes d'une indifférence amoureuſe.

LÉLIO.

Eh! laiſſez-moi, Colombine; ce diſcours là m'ennuie.

COLOMBINE.

Je pars; mais mon avis eſt que vous avez la vue trouble: attendez qu'elle s'éclairciſſe, vous verrez mieux votre chemin; n'allez pas vous jetter dans quelque orniere, ou vous embourber dans quelque faux pas. Quand vous ſoupirerez, vous ſerez bien-aiſe de trouver un écho qui vous réponde. N'en dites rien, ma maitreſſe eſt étourdie du bateau; la bonne Dame bataille, & c'eſt autant de battu. *Motus*, Monſieur; je ſuis votre ſervante.

SCENE V.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

AH, ah, ah; cela ne te fait-il pas rire ?

ARLEQUIN.

Non.

LÉLIO.

Cette folle, qui me vient dire qu'elle croit que ſa maitreſſe s'humaniſe, elle qui me fuit, & qui me fuit, moi préſent ! Oh ! parbleu, Madame la Comteſſe, vos manieres ſont tout-à-fait de mon goût : je les trouve pourtant un peu ſauvages ; car enfin, l'on n'écrit pas à un homme de qui l'on n'a pas à ſe plaindre : je ne veux plus vous voir, vous me fatiguez, vous m'êtes inſupportable ; & voilà le ſens du billet, tout mitigé qu'il eſt. Oh ! la vérité eſt que je ne croyois pas être ſi haïſſable. Qu'en dis-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh ! Monſieur, chacun a ſon goût.

LÉLIO.

Parbleu ! je ſuis content de la réponſe que j'ai faite au billet, & de l'air dont je l'ai reçu ; mais très-content.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas la peine d'être ſi content, à moins qu'on ne ſoit fâché. Tenez-vous ferme, mon cher maître ; car ſi vous tombez, me voilà à bas.

LÉLIO.

Moi, tomber ! Je pars dès demain pour Paris : voilà comme je tombe.

ARLEQUIN.

Ce voyage-là pourroit bien être une culebute à gauche, au-lieu d'une culebute à droite.

LÉLIO.

Point du tout ; cette femme croiroit peut-être que je ſerois ſenſible à ſon amour, & je veux la laiſſer-là pour lui prouver que non.

ARLEQUIN.

Que ferai-je donc, moi ?

LÉLIO.

Tu me ſuivras.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien à prouver à Colombine.

LÉLIO.

Bon, ta Colombine! il s'agit bien de Colombine! Veux-tu encore aimer? Dis? Ne te ſouvient-il plus de ce que c'eſt qu'une femme?

ARLEQUIN.

Je n'ai non plus de mémoire qu'un lièvre, quand je vois cette fille-là.

LÉLIO, *avec diſtraction.*

Il faut avouer que les biſarreries de l'eſprit d'une femme ſont des piéges bien finement dreſſés contre nous.

ARLEQUIN.

Dites-moi, Monſieur; j'ai fait un gros ſerment de n'être plus amoureux : mais ſi Colombine m'enſorcelle, je n'ai pas mis cet article dans mon marché. Mon ſerment ne vaudra rien, n'eſt-ce pas?

LÉLIO, *diſtrait.*

Nous verrons. Ce qui m'arrive avec la Comteſſe ne ſuffiroit-il pas pour jetter des étincelles de paſſion dans le cœur d'un autre? Oh! ſans l'inimitié que j'ai voué à l'amour, j'extravaguerois actuellement, peut-être. Je ſens bien qu'il ne m'en faudroit pas davantage: je ſerois piqué; j'aimerois: cela iroit tout de ſuite.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

J'ai toujours entendu dire : il a du cœur comme un Céſar : mais ſi ce Céſar étoit à ma place, il ſeroit bien ſot.

LÉLIO, *continuant.*

Le haſard me fait connoître une femme qui haït l'amour ; nous lions cependant commerce d'amitié, qui doit durer pendant notre ſéjour ici : je la conduis chez elle ; nous nous quittons en bonne intelligence. Nous avons à nous revoir ; je viens la trouver indifféremment : je ne ſonge non plus à l'amour qu'à m'aller noyer ; j'ai vu ſans danger les charmes de ſa perſonne. Voilà qui eſt fini, ce ſemble. Point du tout, cela n'eſt pas fini ; j'ai maintenant affaire à des caprices, à des fantaiſies : équipage d'eſprit que toute femme apporte en naiſſant. Madame la Comteſſe ſe met à rêver, & l'idée qu'elle imagine, en ſe jouant, ſeroit la ruine de mon repos, ſi j'étois capable d'y être ſenſible.

ARLEQUIN.

Mon cher maître, je crois qu'il faudra que je ſaute le bâton.

LÉLIO.

Un billet m'arrête en chemin ; billet diabolique,

empoiſonné, où l'on écrit que l'on ne veut plus me voir, que ce n'eſt pas la peine. M'écrire cela à moi ! qui ſuis en pleine ſécurité, qui n'ai rien fait à cette femme : s'attend-on à cela ? Si je ne prends garde à moi, ſi je raiſonne à l'ordinaire ; qu'en arrivera-t-il ? Je ſerai étonné, déconcerté, premier degré de folie : car je vois cela tout comme ſi j'y étois. Après quoi, l'amour-propre s'en mêle : je me crois mépriſé, parce qu'on s'eſtime un peu : je m'aviſerai d'être choqué ; me voilà fou complet. Deux jours après, c'eſt de l'amour qui ſe déclare ; d'où vient-il ? pourquoi vient-il ? d'une petite fantaiſie magique qui prend à une femme ; & qui plus eſt, ce n'eſt pas ſa faute à elle : la Nature a mis du poiſon pour nous dans toutes ſes idées. Son eſprit ne peut ſe retourner qu'à notre dommage : ſa vocation eſt de nous mettre en démence. Elle fait ſa charge involontairement. Ah ! que je ſuis heureux, dans cette occaſion, d'être à l'abri de tous ces périls. Le voilà, ce billet inſultant, malhonnête : mais cette réflexion-là me met de mauvaiſe humeur ! Les mauvais procédés m'ont toujours déplu, & le vôtre eſt un des plus déplaiſants, Madame la Comteſſe : je ſuis bien fâché de ne l'avoir pas rendu à Colombine.

ARLEQUIN, *entendant nommer ſa maitreſſe.*

Monſieur, ne me parlez plus d'elle : car, voyez-vous ! j'ai dans mon eſprit qu'elle eſt amoureuſe, & j'enrage.

LÉLIO.

Amoureuſe ? Elle amoureuſe ?

ARLEQUIN.

Oui, je la voyois tantôt qui badinoit, qui ne ſçavoit que dire : elle tournoit autour du pot ; je crois même qu'elle a tapé du pied : tout cela eſt ſigne d'amour ; tout cela mene un homme à mal.

LÉLIO.

Si je m'imaginois que ce que tu dis fût vrai, nous partirions tout-à-l'heure pour Conſtantinople.

ARLEQUIN.

Eh ! mon maître, ce n'eſt pas la peine que vous faſſiez ce chemin-là pour moi ; je ne mérite pas cela, & il vaut mieux que j'aime que de vous coûter tant de dépenſe.

LÉLIO.

Plus j'y rêve, & plus je vois qu'il faut que tu ſois fou, pour me dire que je lui plaîs, après ſon billet & ſon procédé.

ARLEQUIN.

Son billet ! de qui parlez-vous ?

vous mettez vos bottes, vous les ôtez ; vous partez, vous reſtez ; & puis du noir, & puis du blanc. Pardi ! quand on ne ſçait ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, ce n'eſt pas pour des prunes. Et moi que ferai-je après ? Quand je vois mon maître qui perd l'eſprit, le mien s'en-va de compagnie.

LÉLIO.

Je te dis qu'il ne me reſte plus qu'une ſimple curioſité, c'eſt de ſçavoir s'il ne ſe paſſeroit pas quelque choſe dans le cœur de la Comteſſe, & je donnerois tout-à-l'heure cent écus pour avoir ſoupçonné juſte. Tâchons de le ſçavoir.

ARLEQUIN.

Mais encore une fois, je vous dis que Colombine m'attrapera ; je le ſens bien.

LÉLIO.

Ecoute ; après tout, mon pauvre Arlequin, ſi tu te fais tant de violence pour ne pas aimer cette fille-là, je ne t'ai jamais conſeillé l'impoſſible.

ARLEQUIN.

Par la mardi ! vous parlez d'or, vous m'ôtez plus de cent peſant de deſſus le corps, & vous prenez bien la choſe. Franchement, Monſieur, la femme eſt un peu vaurienne ; mais elle a du

bon: entre nous, je la crois plus ratiere que malicieuſe. Je m'en vais tâcher de rencontrer Colombine, & je ferai votre affaire. Je ne veux pas l'aimer; mais ſi j'ai tant de peine à me retenir, adieu pannier, je me laiſſerai aller. Si vous m'en croyez, vous ferez de même. Être amoureux & ne l'être pas, ma foi! je donnerois le choix pour un liard. C'eſt miſere: j'aime mieux la miſere gaillarde que la miſere triſte. Adieu, je vais travailler pour vous.

LÉLIO.

Attends.... Tiens, ce n'eſt pas la peine que tu y ailles.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

LÉLIO.

C'eſt que ce que je pourrois apprendre ne me ſerviroit de rien. Si elle m'aime, que m'importe? Si elle ne m'aime pas, je n'ai pas beſoin de le ſçavoir. Ainſi je ferai mieux de reſter comme je ſuis.

ARLEQUIN.

Monſieur, ſi je deviens amoureux, je veux avoir la conſolation que vous le ſoyez auſſi, afin qu'on diſe toujours, tel valet, tel maître. Je ne m'embarraſſe pas d'être un ridicule, pourvu que

je vous reſſemble. Si la Comteſſe vous aime, je viendrai vîtement vous le dire, afin que cela vous acheve : par bonheur que vous êtes déjà bien avancé, & cela me fait un grand plaiſir. Je m'en vais voir l'air du bureau.

SCENE VI.

LÉLIO, JACQUELINE.

LÉLIO.

JE ne le querelle point; car il eſt déjà tout égaré.

JACQUELINE.

Monſieur ?

LÉLIO, *diſtrait.*

Je prierai pourtant la Comteſſe d'ordonner à Colombine de laiſſer ce malheureux en repos : mais peut-être elle eſt bien-aiſe elle-même que l'autre travaille à lui détraquer la cervelle ; car Madame la Comteſſe n'eſt pas dans le goût de m'obliger.

JACQUELINE.

Monſieur ?

LÉLIO, *d'un air fâché, & agité.*

Eh bien ! que veux-tu ?

JACQUELINE.

Je vians vous demander mon congé.

LÉLIO, *ſans l'entendre.*

Morbleu ! je n'entends parler que d'amour : Eh ! laiſſez-moi reſpirer, vous autres ! vous me laſſez : faites comme il vous plaira. J'ai la téte remplie de femme & de tendreſſe : ces maudites idées-là me ſuivent par-tout, & elles m'aſſiégent. Arlequin d'un côté, les folies de la Comteſſe de l'autre, & toi auſſi ?

JACQUELINE.

Monſieur, c'eſt que je vians vous dire que je veux m'en-aller.

LÉLIO.

Pourquoi ?

JACQUELINE.

C'eſt que Piarre ne m'aime plus : ce miſérable-là s'eſt amouraché de la fille à Thomas. Tenez, Monſieur, ce que c'eſt que la cruauté des hommes ! je l'ai vu qui batifoloit avec elle : moi, pour le faire venir, je lui ai fait comme ça avec le bras, & y allons ; & le vilain qu'il eſt, m'a fait comme cela un geſte du coude : cela vouloit dire,

va te promener. Oh ! que les hommes ſont traîtres ! voilà qui eſt fait, j'en ſuis ſi ſaoule, que je n'en veux plus entendre parler; & je vians pour cet effet vous demander mon congé.

LÉLIO.

De quoi s'aviſe ce coquin-là, d'être infidèle ?

JACQUELINE.

Je ne comprends pas cela, il m'eſt avis que c'eſt un rêve.

LÉLIO.

Tu ne le comprends pas ? c'eſt pourtant un vice dont il a plu aux femmes d'enrichir l'Humanité.

JACQUELINE.

Qui que ce ſoit, voilà de belles richeſſes qu'on a boutées-là dans le monde.

LÉLIO.

Va, va, Jacqueline, il ne faut pas que tu t'en ailles.

JACQUELINE.

Oh! Monſieur, je ne veux pas reſter dans le village; car on eſt ſi foible. Si ce garçon-là me recherchoit, je ne ſis pas rancuneuſe, il y auroit du rapatriage; & je prétends être brouillée.

LÉLIO.

Ne te preſſe pas : nous verrons ce que dira la Comteſſe.

JACQUELINE.

Hum ! la voilà, cette Comteſſe. Je m'en vas. Piarre eſt ſon valet, & ça me fâche itou contr'elle.

SCENE VII.

LÉLIO ; LA COMTESSE, *qui cherche à terre avec application.*

LÉLIO, *la voyant chercher.*

Elle m'a fui tantôt : ſi je me retire, elle croira que je prends ma revanche, & que j'ai remarqué ſon procédé. Comme il n'en eſt rien, il eſt bon de lui paroître tout auſſi indifférent que je le ſuis. Continuons de rêver : je n'ai qu'à ne lui point parler pour remplir les conditions du billet.

LA COMTESSE, *cherchant toujours.*

Je ne trouve rien.

LÉLIO.

Ce voiſinage-là me déplaît ; je crois que je

ferai fort bien de m'en-aller, dût-elle eſt penſer ce qu'elle voudra. (*La voyant approcher.*) Oh! parbleu, c'en eſt trop, Madame. Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire qu'il étoit inutile de nous revoir, & j'ai trouvé que vous penſiez juſte: mais je prendrai la liberté de vous repréſenter, que vous me mettez hors d'état de vous obéir. Le moyen de ne vous point voir? je me trouve près de vous, Madame; vous venez juſqu'à moi: je me trouve irrégulier ſans avoir tort.

LA COMTESSE.

Hélas! Monſieur, je ne vous voyois pas. Après cela; quand je vous aurois vu, je ne me ferois pas un grand ſcrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes, & je ne me détournerois pas de mon chemin à cauſe de vous. Je vous dirai cependant que vous outrez les termes de mon billet; il ne ſignifioit pas, haïſſons-nous, ſoyons-nous odieux. Si vos diſpoſitions de haîne, ou pour toutes les femmes, ou pour moi, vous l'ont fait expliquer comme cela, & ſi vous le pratiquez comme vous l'entendez, ce n'eſt pas ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vue; vous ſouffrez apparemment, & j'en ſuis fâchée: mais vous avez le champ libre, voilà de la place pour fuir; délivrez-vous de ma vue.

Quant à moi, Monſieur, qui ne vous haîs, ni ne vous aime, qui n'ai ni chagrin, ni plaiſir à vous voir, vous trouverez bon que j'aille mon train; que vous me ſoyez un objet parfaitement indifférent, & que j'agiſſe tout comme ſi vous n'étiez pas là. Je cherche mon portrait, j'ai beſoin de quelques petits diamants qui en ornent la boîte; je l'ai priſe pour les envoyer démonter à Paris; & Colombine, à qui je l'ai donné pour le remettre à un de mes gens qui part exprès, l'a perdu; voilà ce qui m'occupe. Et ſi je vous avois apperçu là, il ne m'en auroit coûté que de vous prier très-froidement & très-poliment de vous détourner : peut-être même m'auroit-il pris fantaiſie de vous prier de chercher avec moi, puiſque vous vous trouvez là; car je n'aurois pas deviné que ma préſence vous affligeoit: à préſent que je le ſçais, je n'uſerai point d'une priere incivile. Fuyez vîte, Monſieur; car je continue.

LÉLIO.

Madame, je ne veux point être incivil non plus; & je reſte, puiſque je puis vous rendre ſervice. Je vais chercher avec vous.

LA COMTESSE.

Ah! non, Monſieur, ne vous contraignez pas;

allez-vous-en. Je vous dis que vous me haïſſez; je vous l'ai dit, vous n'en diſconvenez point. Allez-vous-en donc, ou je m'en vais.

LÉLIO.

Parbleu! Madame, c'eſt trop ſouffrir de rebuts en un jour; & billet & diſcours, tout ſe reſſemble. Adieu donc, Madame; je ſuis votre ſerviteur.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante. (*Quand il eſt parti, elle dit.*) Mais à propos, cet étourdi qui s'en va, & qui n'a point marqué poſitivement dans ſon billet ce qu'il vouloit donner à ſa fermiere! il me dit ſimplement qu'il verra ce qu'il doit faire. Ah! je ne ſuis pas d'humeur à mettre toujours la main à la plume. Je me moque de ſa haîne, il faut qu'il me parle. (*Dans l'inſtant elle part pour le rappeller, quand il revient lui-même.*) Quoi! vous revenez, Monſieur?

LÉLIO, *d'un air agité.*

Oui, Madame, je reviens; j'ai quelque choſe à vous dire: & puiſque vous voilà, ce ſera un billet épargné & pour vous, & pour moi.

LA COMTESSE.

A la bonne-heure; de quoi s'agit-il?

LÉLIO.

C'eſt que le neveu de votre fermier ne doit plus compter ſur Jacqueline. Madame, cela doit vous faire plaiſir ; car cela finit le peu de commerce forcé que nous avons enſemble.

LA COMTESSE.

Le commerce forcé ? Vous êtes bien difficile, Monſieur, & vos expreſſions ſont bien naïves ! mais paſſons. Pourquoi donc, s'il vous plaît, Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune homme ? Que ſignifie ce caprice-là ?

LÉLIO.

Ce que ſignifie un caprice ? je vous le demande, Madame ; cela n'eſt point à mon uſage, & vous le définirez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de celui-ci, ſi vous vouliez : il eſt de votre ouvrage apparemment. Je me mêlois de leur mariage : cela vous fatiguoit ; vous avez tout arrêté. Je vous ſuis obligée de vos égards.

LÉLIO.

Moi, Madame !

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur. Il n'étoit pas néceſſaire de

vous y prendre de cette façon-là. Cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'intérêt que j'avois à vous voir vous fût à charge : je ne condamne point dans les autres ce qui eſt en moi; & ſans le haſard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vue de votre vie, ſi j'avois pu.

LÉLIO.

Eh ! je n'en doute pas, Madame; je n'en doute pas.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, de votre vie. Eh ! pourquoi en douteriez-vous ? En vérité, je ne vous comprends pas. Vous avez rompu avec les femmes, moi avec les hommes: vous n'avez pas changé de ſentiment, n'eſt-il pas vrai ? D'où vient donc que j'en changerois ? Sur quoi en changerois-je ? Y ſongez-vous ? Oh ! mettez-vous dans l'eſprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre, & que je n'en démordrai point.

LÉLIO.

Eh ! Madame, vous m'en avez accablé de preuves d'opiniâtreté; ne m'en donnez plus : voilà qui eſt fini. Je ne ſonge à rien, je vous aſſûre.

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous, Monſieur, vous ne ſongez

à

à rien? Mais du ton dont vous le dites, il ſemble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaiſe nouvelle. Eh bien! Monſieur, vous ne m'aimerez jamais; cela eſt-il ſi triſte? Oh! je le vois bien: je vous ai écrit qu'il ne falloit plus nous voir; & je veux mourir ſi vous n'avez pris cela pour quelque agitation de cœur. Aſſurément vous me ſoupçonnez de penchant pour vous. Vous m'aſſurez que vous n'en aurez jamais pour moi: vous croyez me mortifier; vous le croyez, Monſieur Lélio; vous le croyez, vous dis-je: ne vous en défendez point. J'eſpérois que vous me divertiriez en m'aimant: vous avez pris un autre tour, je ne perds point au change, & je vous trouve très-divertiſſant comme vous êtes.

LÉLIO, *d'un air riant & piqué.*

Ma foi! Madame, nous ne nous ennuierons donc point enſemble. Si je vous réjouis, vous n'êtes point ingrate: vous eſpériez que je vous divertirois, mais vous ne m'aviez pas dit que je ſerois diverti. Quoi qu'il en ſoit, briſons là-deſſus; la comédie ne me plaît pas long-temps, & je ne veux être ni acteur, ni ſpectateur.

LA COMTESSE, *d'un ton badin.*

Ecoutez, Monſieur: vous m'avouerez qu'un homme à votre place, qui ſe croit aimé, ſurtout quand il n'aime pas, ſe met en priſe.

LÉLIO.

Je ne penſe point que vous m'aimez, Madame; vous me traitez mal, mais vous y trouvez du goût. N'uſez point de prétexte; je vous ai déplû d'abord, moi ſpécialement; je l'ai remarqué: & ſi je vous aimois, de tous les hommes qui pourroient vous aimer, je ſerois peut-être le plus humilié, le plus raillé & le plus à plaindre.

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette idée-là? Vous vous trompez; je ſerois fâchée que vous m'aimaſſiez, parceque j'ai réſolu de ne point aimer: mais quelque choſe que j'aie dit, je croirois du moins devoir vous eſtimer.

LÉLIO.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuſte; je ne ſuis pas ſans diſcernement. Mais à quoi bon faire cette ſuppoſition,

que, ſi vous m'aimiez, je vous traiterois plus mal qu'un autre? La ſuppoſition eſt inutile : puiſque vous n'avez point envie de faire l'eſſai de mes manieres, que vous importe ce qui en arriveroit? Cela vous doit être indifférent. Vous ne m'aimez pas? car enfin, ſi je le penſois.....

LÉLIO.

Eh! je vous prie, point de menaces, Madame: vous m'avez tantôt offert votre amitié, je ne vous demande que cela, je n'ai beſoin que de cela : ainſi vous n'avez rien à craindre.

LA COMTESSE, *d'un air froid.*

Puiſque vous n'avez beſoin que de cela, Monſieur, j'en ſuis ravie; je vous l'accorde, j'en ſerai moins gênée avec vous.

LÉLIO.

Moins gênée? Ma foi! Madame, il ne faut pas que vous le ſoyez du tout. Tout bien peſé, je crois que nous ferons mieux de ſuivre les termes de votre billet.

LA COMTESSE.

Oh! de tout mon cœur : allons, Monſieur, ne nous voyons plus. Je fais préſent de cent piſtoles au neveu de mon Fermier : vous me ferez ſça-

voir ce que vous voulez donner à la fille ; & je verrai ſi je ſouſcrirai à ce mariage dont cette rupture va lever l'obſtacle que vous y avez mis. Soyons-nous inconnus l'un à l'autre ; j'oublie que je vous ai vu : je ne vous reconnoîtrai pas demain.

LÉLIO.

Et moi, Madame, je vous reconnoîtrai toute ma vie ; je ne vous oublîrai point : vos façons avec moi vous ont gravée pour jamais dans ma mémoire.

LA COMTESSE.

Vous m'y donnerez la place qu'il vous plaira ; je n'ai rien à me reprocher ; mes façons ont été celles d'une femme raiſonnable.

LÉLIO.

Morbleu ! Madame, vous êtes une Dame raiſonnable, à la bonne heure. Mais accordez donc cette lettre avec vos offres d'amitié ; cela eſt inconcevable ! aujourd'hui votre ami, demain rien. Pour moi, Madame je ne vous reſſemble pas, & j'ai le cœur auſſi jaloux en amitié qu'en amour : ainſi nous ne nous convenons point.

LA COMTESSE.

Adieu, Monſieur : vous parlez d'un air bien dégagé, & preſque offenſant. Si j'étois vaine ce-

pendant, ſi j'en crois Colombine, je vaux quelque choſe, à vos yeux même.

LÉLIO.

Un moment : vous êtes de toutes les Dames que j'ai vues, celle qui vaut le mieux ; je ſens même que j'ai du plaiſir à vous rendre cette juſtice-là. Colombine vous en a dit davantage : c'eſt une viſionnaire, non-ſeulement ſur mon chapitre, mais encore ſur le vôtre, Madame ; je vous en avertis. Ainſi n'en croyez jamais au rapport de vos Domeſtiques.

LA COMTESSE.

Comment ! Que dites-vous, Monſieur ? Colombine vous auroit fait entendre.... Ah, l'impertinente ! je la vois qui paſſe. Colombine, venez ici.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LÉLIO, COLOMBINE.

COLOMBINE *arrive.*

QUE me voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que je veux?

COLOMBINE.

Si vous ne voulez rien, je m'en retourne.

LA COMTESSE.

Parlez: quels diſcours avez-vous tenus à Monſieur, ſur mon compte?

COLOMBINE.

Des diſcours très-ſenſés, à mon ordinaire.

LA COMTESSE.

Je vous trouve bien hardie, d'oſer, ſuivant votre petite cervelle, tirer de folles conjectures de mes ſentiments; & je voudrois bien vous demander ſur quoi vous avez compris que j'aime Monſieur, à qui vous l'avez dit?

COLOMBINE.

N'eſt-ce que cela? je vous jure que je l'ai cru comme je l'ai dit, & je l'ai dit pour le bien de la choſe. C'étoit pour abréger votre chemin à l'un & à l'autre; car vous y viendrez tous deux: cela ira là; & ſi la choſe arrive, je n'aurai fait aucun mal. A votre égard, Madame, je vais vous expliquer ſur quoi j'ai penſé que vous aimiez.....

LA COMTESSE, *lui coupant la parole.*

Je vous défends de parler.

LÉLIO, *d'un air doux & modeſte.*

Je ſuis honteux d'être la cauſe de cette explication-là; mais vous pouvez être perſuadée que ce qu'elle a pu dire ne m'a fait aucune impreſſion. Non, Madame, vous ne m'aimez point, & j'en ſuis convaincu; & je vous avouerai même, dans le moment où je ſuis, que cette conviction m'eſt néceſſaire: je vous laiſſe. Si nos Payſans ſe raccommodent, je verrai ce que je puis faire pour eux. Puiſque vous vous intéreſſez à leur mariage, je me ferai un plaiſir de le hâter; & j'aurai l'honneur de vous porter tantôt ma réponſe, ſi vous me le permettez.

LA COMTESSE, *pendant que Lélio ſort.*

Juſte Ciel! que vient-il de me dire? & d'où vient que je ſuis émue de ce que je viens d'entendre? *Cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire.* Non, cela ne ſignifie rien; & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE, *à part.*

Oh! notre amour ſe fait grand: il parlera bientôt bon François.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE, *à part les premiers mots.*

BATTONS-lui toujours froid. Tous les diamants y ſont, rien n'y manque, hors le portrait que Monſieur Lélio a gardé. C'eſt un grand bonheur que vous ayez trouvé cela : je vous rends la boîte; il eſt juſte que vous la donniez vous-même à Madame la Comteſſe. Adieu, je ſuis preſſée.

ARLEQUIN *l'arrête.*

Eh ! là, là, là : ne vous en allez pas ſi vîte; je ſuis de bonne humeur.

COLOMBINE.

Je vous ai dit ce que je penſois de ma maîtreſſe à l'égard de votre maître. Bon jour.

ARLEQUIN.

Eh bien ! dites à cette heure ce que vous penſez de moi : hé, hé, hé.

COLOMBINE.

Je penſe de vous que vous m'ennuieriez, ſi je reſtois plus long-temps.

ARLEQUIN.

Fi, la mauvaiſe penſée ! cauſons pour chaſſer cela ; c'eſt une migraine.

COLOMBINE.

Je n'ai pas le temps, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Et allons donc, faut il avoir des manieres comme cela avec moi ? Vous me traitez de Monſieur ; cela eſt-il honnête ?

COLOMBINE.

Très-honnête : mais vous m'amuſez ; laiſſez-moi. Que voulez-vous que je faſſe ici ?

ARLEQUIN.

Me dire comment je me porte, par exemple ; me faire de petites queſtions. Arlequin par-ici, Arlequin par-là ; me demander, comme tantôt, ſi je vous aime : que ſçait-on ? peut-être je vous répondrai qu'oui.

COLOMBINE.

Oh ! je ne m'y fie plus.

ARLEQUIN.

Si fait, ſi fait; fiez-vous-y pour voir.

COLOMBINE.

Non: vous haïſſez trop les femmes.

ARLEQUIN.

Cela m'a paſſé; je leur pardonne.

COLOMBINE.

Et moi, à compter d'aujourd'hui, je me brouille avec les hommes. Dans un an ou deux, je me raccommoderai peut-être avec ces nigauds-là.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je me tienne pendant ce temps-là les bras croiſés à vous voir venir, moi?

COLOMBINE.

Voyez-moi venir dans la poſture qu'il vous plaira: que m'importe que vos bras ſoient croiſés ou ne le ſoient pas?

ARLEQUIN.

Par la ſambille! j'enrage. Maudit eſprit lunatique, que je te donnerois de grand cœur un bon coup de poing, ſi tu ne portois pas une cornette.

COLOMBINE, *riant.*

Ah! je vous entends! vous m'aimez: j'en ſuis fâchée, mon ami: le ciel vous aſſiſte.

ARLEQUIN.

Mardi! oui, je t'aime: mais, laiſſe-moi faire.

Tiens, mon chien d'amour s'en ira; je m'étranglerois plutôt. Je m'en vais être ivrogne; je jouerai à la boule toute la journée; je prierai mon maître de m'apprendre le piquet; je jouerai avec lui ou avec moi; je dormirai plutôt que de reſter ſans rien faire. Tu verras, va; je cours tirer bouteille pour commencer.

COLOMBINE.

Tu mériterois que je te fiſſe expirer par pur chagrin; mais je ſuis généreuſe. Tu as mépriſé toutes les Suivantes de France en ma perſonne; je les repréſente. Il faut une réparation à cette inſulte. A mon égard, je t'en quitterois volontiers; mais je ne puis trahir les intérêts & l'honneur d'un corps ſi reſpectable pour toi. Fais-lui donc ſatisfaction: demande-lui à genoux pardon de toutes tes impertinences, & la grâce t'eſt accordée.

ARLEQUIN.

M'aimeras-tu après cette autre impertinence-là?

COLOMBINE.

Humilie-toi, & tu ſeras inſtruit.

ARLEQUIN, *ſe mettant à genoux.*

Pardi! je le veux bien: je demande pardon à ce drôle de corps pour qui tu parles.

COLOMBINE.

En diras-tu du bien?

ARLEQUIN.

C'eſt une autre affaire : il eſt défendu de mentir.

COLOMBINE.

Point de grâce.

ARLEQUIN.

Accommodons-nous. Je n'en dirai ni bien, ni mal. Eſt-ce fait ?

COLOMBINE.

Hé ! la réparation eſt un peu cavaliere ; mais le corps n'eſt pas formaliſte. Baiſe-moi la main en ſigne de paix, & lève-toi. Tu me paroîs vraiment repentant ; cela me fait plaiſir.

ARLEQUIN, *relevé.*

Tu m'aimeras, au moins !

COLOMBINE.

Je l'eſpere.

ARLEQUIN, *ſautant.*

Je me ſens plus léger qu'une plume.

COLOMBINE.

Ecoute, nous avons intérêt de hâter l'amour de nos maîtres ; il faut qu'ils ſe marient enſemble.

ARLEQUIN.

Oui, afin que je t'épouſe par-deſſus le marché.

COLOMBINE.

Tu l'as dit : n'oublions rien pour les conduire à s'avouer qu'ils s'aiment. Quand tu rendras la boîte à la Comteſſe, ne manque pas de lui dire pourquoi ton maître en garde le portrait. Je la vois qui rêve ; retire-toi, & reviens dans un moment, de peur qu'en nous voyant enſemble, elle ne nous ſoupçonne d'intelligence. J'ai deſſein de la faire parler ; je veux qu'elle ſçache qu'elle aime : ſon amour en ira mieux, quand elle ſe l'avouera.

SCENE II.

LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE, *d'un air de méchante humeur.*

AH, vous voilà ? A-t-on trouvé mon portrait ?

COLOMBINE.

Je n'en ſçais rien, Madame ; je le fais chercher.

LA COMTESSE.

Je viens de rencontrer Arlequin ; ne vous a-t-il point parlé ? N'a-t-il rien à me dire de la part de ſon maître ?

COLOMBINE.

Je ne l'ai pas vu.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas vu ?

COLOMBINE.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc aveugle ? Avez-vous dit au cocher de mettre les chevaux au carroſſe ?

COLOMBINE.

Moi ! non, vraiment.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît ?

COLOMBINE.

Faute de ſçavoir deviner.

LA COMTESSE.

Comment, deviner ! Faut-il tant de fois vous répéter les choſes ?

COLOMBINE.

Ce qui n'a jamais été dit n'a pas été répété, Madame ; cela eſt clair : demandez cela à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous êtes une grande raiſonneuſe.

COLOMBINE.

Qui diantre ſçavoit que vous vouluſſiez partir pour aller quelque part ? mais je m'en vais avertir le cocher.

LA COMTESSE.

Il n'eſt plus temps.

COLOMBINE.

Il ne faut qu'un inſtant.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'il eſt trop tard.

COLOMBINE.

Peut-on vous demander où vous vouliez aller, Madame ?

LA COMTESSE.

Chez ma ſœur qui eſt à ſa Terre : j'avois deſſein d'y paſſer quelques jours.

COLOMBINE.

Et la raiſon de ce deſſein-là ?

LA COMTESSE.

Pour quitter Lélio, qui s'aviſe de m'aimer, je penſe.

COLOMBINE.

Oh ! raſſurez-vous, Madame ; je crois maintenant qu'il n'en eſt rien.

LA

LA COMTESSE.

Il n'en eſt rien! je vous trouve bien plaiſante, de me venir dire qu'il n'en eſt rien, vous de qui je ſçais la choſe en partie.

COLOMBINE.

Cela eſt vrai, je l'avois cru; mais je vois que je me ſuis trompée.

LA COMTESSE.

Vous êtes faite aujourd'hui pour m'impatienter.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas mon intention.

LA COMTESSE.

Non, d'aujourd'hui vous ne m'avez répondu que des impertinences.

COLOMBINE.

Mais, Madame, tout le monde ſe peut tromper.

LA COMTESSE.

Je vous dis encore une fois que cet homme-là m'aime, & que je vous trouve ridicule de me diſputer cela. Prenez-y garde, vous me répondrez de cet amour-là, au moins!

COLOMBINE.

Moi, Madame? m'a-t-il donné ſon cœur en garde? Eh! que vous importe qu'il vous aime?

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas ſon amour qui m'importe, je ne m'en ſoucie guères; mais il m'importe de ne point prendre de fauſſes idées des gens, & de n'être pas la dupe éternelle de vos étourderies.

COLOMBINE.

Voilà un ſujet de querelle furieuſement tiré par les cheveux: cela eſt bien ſubtil.

LA COMTESSE.

En vérité, je vous admire dans vos récits! Monſieur Lélio vous aime, Madame; j'en ſuis certaine; votre Billet l'a piqué, il l'a reçu en colere; il l'a lu de même; il a pâli; il a rougi. Dites-moi ſur un pareil rapport, qui eſt-ce qui ne croira pas qu'un homme eſt amoureux? Cependant il n'en eſt rien: il ne plaît plus à Mademoiſelle que cela ſoit; elle s'eſt trompée. Moi, je compte là-deſſus, je prends des meſures pour me retirer: meſures perdues.

COLOMBINE.

Quelles ſi grandes meſures avez vous donc priſes, Madame? ſi vos ballots ſont faits, ce n'eſt encore qu'en idée; & cela ne dérange rien. Au bout du compte, tant-mieux s'il ne vous aime point.

LA COMTESSE.

Oh! vous croyez que cela va comme votre tête, avec votre tant-mieux: il ſeroit à ſouhaiter qu'il m'aimât, pour juſtifier le reproche que je lui en ai fait. Je ſuis déſolée d'avoir accuſé un homme d'un amour qu'il n'a pas. Mais ſi vous vous êtes trompée, pourquoi Lélio m'a-t-il fait preſque entendre qu'il m'aimoit? Parlez donc; me prenez-vous pour une bête?

COLOMBINE.

Le Ciel m'en préſerve.

LA COMTESSE.

Que ſignifie le diſcours qu'il m'a tenu en me quittant? Madame, vous ne m'aimez point, j'en ſuis convaincu; & je vous avouerai que cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire. N'eſt-ce pas tout comme s'il m'avoit dit: je ſerois en danger de vous aimer, ſi je croyois que vous puſſiez m'aimer vous-même? Allez, allez, vous ne ſçavez ce que vous dites; c'eſt de l'amour que ce ſentiment-là.

COLOMBINE.

Cela eſt plaiſant! Je donnerois à ces paroles-là, moi, toute une autre interprétation, tant je les trouve équivoques.

LA COMTESSE.

Oh ! je vous prie, gardez votre belle interprétation, je n'en ſuis point curieuſe; je vois d'ici qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Je la crois pourtant auſſi naturelle que la vôtre, Madame.

LA COMTESSE.

Pour la rareté du fait ; voyons donc.

COLOMBINE.

Vous ſçavez que Monſieur Lélio fuit les femmes ; cela poſé, examinons ce qu'il vous dit. Vous ne m'aimez pas, Madame; j'en ſuis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire : c'eſt-à-dire, pour reſter où vous êtes, j'ai beſoin d'être certain que vous ne m'aimez pas, ſans quoi je décamperois. C'eſt une penſée déſobligeante, entortillée dans un tour honnête : cela me paroît aſſez net.

LA COMTESSE.

Cette fille-là n'a jamais eu d'eſprit que contre moi : mais, Colombine, l'air affectueux & tendre qu'il a joint à cela ?...

COLOMBINE.

Cet air-là, Madame, peut ne ſignifier encore

qu'un homme honteux de dire une impertinence, qu'il adoucit le plus qu'il peut.

LA COMTESSE.

Non, Colombine, cela ne ſe peut pas; tu n'y étois point; tu ne lui as pas vu prononcer ces paroles-là; je t'aſſûre qu'il les a dites d'un ton de cœur attendri. Par quel eſprit de contradiction veux-tu penſer autrement? J'y étois; je m'y connoîs, ou bien Lélio eſt le plus fourbe de tous les hommes; &, s'il ne m'aime pas, je fais vœu de déteſter ſon caractère. Oui, ſon honneur y eſt engagé: il faut qu'il m'aime, ou qu'il ſoit un mal-honnête-homme; car il auroit donc voulu me faire prendre le change.

COLOMBINE.

Il vous aimoit peut-être, & je lui avois dit que vous pourriez l'aimer; mais vous vous êtes fâchée, & j'ai détruit mon ouvrage. J'ai dit tantôt à Arlequin que vous ne ſongiez nullement à lui, que j'avois voulu flatter ſon maître pour me divertir; & qu'enfin Monſieur Lélio étoit l'homme du monde que vous aimeriez le moins.

LA COMTESSE.

Et cela n'eſt pas vrai. De quoi vous mêlez-vous, Colombine? Si Monſieur Lélio a du penchant pour

moi, de quoi vous aviſez-vous, d'aller mortifier un homme à qui je ne veux point de mal, que j'eſtime? Il faut avoir le cœur bien dur pour donner du chagrin aux gens ſans néceſſité! En vérité, vous avez juré de me déſobliger.

COLOMBINE.

Tenez, Madame, duſſiez-vous me quereller, vous aimez cet homme à qui vous ne voulez point de mal. Oui, vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

COLOMBINE.

Je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, vous dis-je; j'aurai ſoin demain de vous payer, & de vous renvoyer à Paris.

COLOMBINE.

Madame, il n'y a que l'intention de puniſſable; & je fais ſerment que je n'ai eu nul deſſein de vous fâcher: je vous reſpecte & je vous aime, vous le ſçavez.

LA COMTESSE.

Colombine, je vous paſſe encore cette ſottiſe-là: obſervez-vous bien dorénavant.

COLOMBINE, *à part les premiers mots.*

Voyons la fin de cela. Je vous l'avoue, une

ſeule choſe me chagrine; c'eſt de m'appercevoir que vous manquez de confiance pour moi, qui ne veux ſçavoir vos ſecrets que pour vous ſervir. De grâce, ma chere maitreſſe, ne me donnez plus ce chagrin-là : récompenſez mon zele pour vous; ouvrez-moi votre cœur, vous n'en ſerez point fâchée. (*Elle approche de ſa maitreſſe, & la careſſe.*)

LA COMTESSE.

Ah!

COLOMBINE.

Eh bien! voilà un ſoupir: c'eſt un commencement de franchiſe; achevez donc.

LA COMTESSE.

Colombine?

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Après tout, aurois-tu raiſon? Eſt-ce que j'aimerois?

COLOMBINE.

Je crois qu'oui: mais, dou vient vous faire un ſi grand monſtre de cela? Eh bien! vous aimez; voilà qui eſt bien rare!

LA COMTESSE.

Non, je n'aime point encore.

COLOMBINE.

Vous avez l'équivalent de cela.

LA COMTESSE.

Quoi ! je pourrois tomber dans ces malheureuſes ſituations, ſi pleines de troubles, d'inquiétudes, de chagrins; moi, moi ! Non, Colombine, cela n'eſt pas fait encore ; je ſerois au déſeſpoir. Quand je ſuis venue ici triſte, tu me demandois ce que j'avois. Ah, Colombine ! c'étoit un preſſentiment du malheur qui devoit m'arriver.

COLOMBINE.

Voici Arlequin qui vient à nous ; renfermez vos regrets.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MADAME, mon maître m'a dit que vous avez perdu une boîte de portrait : je ſçais un homme qui l'a trouvée. De quelle couleur eſt-elle ? combien y a-t-il de diamants ? ſont-ils gros ou petits ?

COLOMBINE.

Montre, nigaud ; te méfies-tu de Madame ? Tu fais-là d'impertinentes queſtions.

ARLEQUIN.

Mais, c'eſt la coutume d'interroger le monde, pour plus grande ſûreté ; je n'y penſe point à mal.

LA COMTESSE.

Où eſt-elle, cette boîte ?

ARLEQUIN, *la montrant.*

La voilà, Madame. Une autre que vous ne la verroit pas : mais vous êtes une femme de bien.

LA COMTESSE.

C'eſt la même. Tiens, prends cela en revanche.

ARLEQUIN.

Vive les revanches ! le Ciel vous ſoit en aide.

LA COMTESSE.

Le portrait n'y eſt pas ?

ARLEQUIN.

Chut ! il n'eſt pas perdu : c'eſt mon maître qui le garde.

LA COMTESSE.

Il me garde mon portrait ? qu'en veut-il faire ?

ARLEQUIN.

C'eſt pour vous mirer, quand il ne vous voit

plus. Il dit que ce portrait reſſemble à une couſine qui eſt morte, & qu'il aimoit beaucoup. Il m'a défendu d'en rien dire, & de vous faire accroire qu'il eſt perdu; mais il faut bien vous donner de la marchandiſe pour votre argent. *Motus*; le pauvre homme en tient.

COLOMBINE.

Madame, la couſine dont il parle peut être morte: mais la couſine qu'il ne dit pas ſe porte bien; & votre couſin n'eſt pas votre parent.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé.

LA COMTESSE.

De quoi ris-tu?

ARLEQUIN.

De ce drôle de couſin. Mon maître croit bonnement qu'il garde le portrait à cauſe de la couſine, & il ne ſçait pas que c'eſt à cauſe de vous; cela eſt riſible: il fait des quiproquo d'Apothicaire.

LA COMTESSE.

Eh! que ſçais-tu ſi c'eſt à cauſe de moi?

ARLEQUIN.

Je vous dis que la couſine eſt un conte à dormir debout. Eſt-ce qu'on dit des injures à la copie d'une couſine qui eſt morte?

COLOMBINE.

Comment ! des injures ?

ARLEQUIN.

Oui ; je l'ai laiſſé là-bas qui ſe fâche contre le viſage de Madame, il le querelle tant qu'il peut de ce qu'il aime. Il y a à mourir de rire de le voir faire. Quelquefois il met de bons gros ſoupirs au bout des mots qu'il dit. Oh ! de ces ſoupirs-là, la couſine défunte n'en tâte que d'une dent.

LA COMTESSE.

Colombine, il faut abſolument qu'il me rende mon portrait ; cela eſt de conſéquence pour moi : je vais le lui demander. Je ne ſouffrirai pas mon portrait entre les mains d'un homme. Où ſe promene-t-il ?

ARLEQUIN.

De ce côté-là : vous le trouverez ſans doute à droite ou à gauche.

SCENE IV.

LÉLIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Son cœur va-t-il bien?

COLOMBINE.

Oh! je te réponds qu'il va grand train: mais voici ton maître; laiſſe-moi faire.

LÉLIO *arrive.*

Colombine, où eſt Madame la Comteſſe? je ſouhaiterois lui parler.

COLOMBINE.

Madame la Comteſſe va, je penſe, partir tout-à-l'heure pour Paris.

LÉLIO.

Quoi! ſans me voir? ſans me l'avoir dit?

COLOMBINE.

C'eſt bien à vous à vous appercevoir de cela! N'avez-vous pas deſſein de vivre en ſauvage? De quoi vous plaignez-vous?

LÉLIO.

De quoi je me plains ? la queſtion eſt ſinguliere, Mademoiſelle Colombine ! Voilà donc le penchant que vous lui connoiſſiez pour moi. Partir ſans me dire adieu ; & vous voulez que je ſois un homme de bon-ſens, & que je m'accommode de cela, moi ! Non : les procédés biſarres me révolteront toujours.

COLOMBINE.

Si elle ne vous a pas dit adieu, c'eſt qu'entre amis on en agit ſans façon.

LÉLIO.

Amis ! Oh ! doucement : je veux du vrai dans mes amis, des manieres franches & ſtables, & je n'en trouve point-là. Dorénavant je ferai mieux de n'être ami de perſonne : car je vois bien qu'il n'y a que du faux par-tout.

COLOMBINE.

Lui ferai-je vos compliments ?

ARLEQUIN.

Cela ſera honnête.

LÉLIO.

Et moi je ne ſuis point aujourd'hui dans le goût d'être honnête ; je ſuis las de la bagatelle.

COLOMBINE.

Je vois bien que je ne ferai rien par la feinte ; il vaut mieux vous parler franchement. Monſieur, Madame la Comteſſe ne part pas ; elle attend, pour ſe déterminer, qu'elle ſçache ſi vous l'aimez, ou non : mais, dites-moi naturellement vous même ce qui en eſt ; c'eſt le plus court.

LÉLIO.

C'eſt le plus court, il eſt vrai : mais j'y trouve pourtant de la difficulté : car enfin, dirai-je que je ne l'aime pas ?

COLOMBINE.

Oui, ſi vous le penſez.

LÉLIO.

Mais, Madame la Comteſſe eſt aimable ; & ce ſeroit une groſſiereté.

ARLEQUIN.

Tirez votre réponſe à la courte-paille.

COLOMBINE.

Eh ! bien, dites que vous l'aimez.

LÉLIO.

Mais en vérité, c'eſt une tyrannie que cette alternative-là. Si je vais dire que je l'aime, cela dérangera peut-être Madame la Comteſſe ; cela la fera partir. Si je dis que je ne l'aime point...

COLOMBINE.

Peut-être auſſi partira-t-elle.

LÉLIO.

Vous voyez donc bien que cela eſt embarraſſant.

COLOMBINE.

Adieu, je vous entends : je lui rendrai compte de votre indifférence, n'eſt-ce pas?

LÉLIO.

Mon indifférence! voilà un beau rapport, & cela me feroit un joli cavalier! Vous décidez bien cela à la légere. En ſçavez-vous plus que moi?

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc.

LÉLIO,

Vous me mettez dans une déſagréable ſituation. Dites-lui que je ſuis plein d'eſtime, de conſidération, & de reſpect pour elle.

ARLEQUIN.

Diſcours de Normand que tout cela.

COLOMBINE.

Vous me faites pitié.

LÉLIO.

Qui? moi?

COLOMBINE.

Oui; & vous êtes un étrange homme de ne m'avoir pas confié que vous l'aimiez.

LÉLIO.

Eh! Colombine, le ſçavois-je?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ma faute, je vous en avois averti.

LÉLIO.

Je ne ſçais où je ſuis.

COLOMBINE.

Ah! vous voilà dans le ton. Songez à dire toujours de même; entendez-vous, Monſieur de l'hermitage?

LÉLIO.

Que ſignifie cela?

COLOMBINE.

Rien: ſinon que je vous ai donné la queſtion, & que vous avez jâſé dans vos ſouffrances. Tenez-vous gai, l'homme indifférent: tout ira bien. Arlequin, je te le recommande: inſtruis-le plus amplement; je vais chercher l'autre.

SCENE

SCENE V.

LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH çà ! Monſieur, voilà qui eſt donc fait ! c'eſt maintenant qu'il faut dire : vâ comme je te pouſſe. Vive l'amour, mon cher maître ! & faites chorus ; car il n'y a pas deux chemins : il faut paſſer par-là, ou par la fenêtre.

LÉLIO.

Ah ! je ſuis un homme ſans jugement.

ARLEQUIN.

Je ne vous diſpute point cela.

LÉLIO.

Arlequin, je ne devois jamais revoir de femmes.

ARLEQUIN.

Monſieur, il falloit donc devenir aveugle.

LÉLIO.

Il me prend envie de m'enfermer chez moi, & de n'en ſortir de ſix mois.

ARLEQUIN *ſiffle.*

LÉLIO.

De quoi t'aviſes-tu de ſiffler ?

ARLEQUIN.

Vous dites une chanſon & je l'accompagne. Ne vous fâchez pas ; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. Cette Comteſſe vous aime, & la voilà qui vient vous donner le dernier coup à vous.

LÉLIO, *à part.*

Cachons-lui ma foibleſſe : peut-être ne la ſçait-elle pas encore.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LÉLIO, ARLEQUIN, PIERRE, COLOMBINE.

LA COMTESSE.

MONSIEUR, vous devez ſçavoir ce qui m'amene ?

LÉLIO.

Madame, je m'en doute du moins, & je conſens à tout. Nos payſans ſe ſont raccommodés,

& je donne à Jacqueline autant que vous donnez à ſon amant: c'eſt de quoi j'allois prendre la liberté de vous informer.

LA COMTESSE.

Je vous ſuis obligée de finir cela, Monſieur: mais j'avois quelqu'autre choſe à vous dire; bagatelle pour vous & aſſez importante pour moi.

LÉLIO.

Que ſeroit-ce donc?

LA COMTESSE.

C'eſt mon portrait qu'on m'a dit que vous avez; & je viens vous prier de me le rendre: rien ne vous eſt plus inutile.

LÉLIO.

Madame, il eſt vrai qu'Arlequin a trouvé une boîte de portrait que vous cherchiez; je vous l'ai fait remettre ſur le champ: s'il vous a dit autre choſe, c'eſt un étourdi; & je voudrois bien lui demander où eſt le portrait dont il parle?

ARLEQUIN, *timidement.*

Eh! Monſieur!

LÉLIO.

Quoi?

ARLEQUIN.

Il eſt dans votre poche.

LÉLIO.

Vous ne ſçavez ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Si fait, Monſieur. Vous vous ſouvenez bien que vous lui avez parlé tantôt, je vous l'ai vu mettre après dans la poche du côté gauche.

LÉLIO.

Quelle impertinence !

LA COMTESSE.

Cherchez, Monſieur ; peut-être avez-vous oublié que vous l'avez tenu ?

LÉLIO.

Ah ! Madame, vous pouvez m'en croire.

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur... tâtez, Madame ; le voilà.

LA COMTESSE, *touchant à la poche de la veſte.*

Cela eſt vrai ; il me paroît que c'eſt lui.

LÉLIO, *mettant ſa main dans ſa poche, & honteux d'y retrouver le portrait.*

Voyons donc. Il a raiſon ! Le voulez-vous, Madame ?

LA COMTESSE, *un peu confuſe.*

Il le faut bien, Monſieur.

LÉLIO.

Comment donc cela s'eſt-il fait?

ARLEQUIN.

Eh! c'eſt que vous vouliez le garder, à cauſe; diſiez-vous, qu'il reſſembloit à une couſine qui eſt morte; & moi qui ſuis fin, je vous diſois que c'étoit à cauſe qu'il reſſembloit à Madame; & cela étoit vrai.

LA COMTESSE.

Je ne vois point d'apparence à cela.

LÉLIO.

En vérité, Madame, je ne comprends pas ce coquin-là. (*à part.*) Tu me le paieras.

ARLEQUIN.

Madame la Comteſſe, voilà Monſieur qui me menace derriere vous.

LÉLIO.

Moi?

ARLEQUIN.

Oui, parce que je dis la vérité. Madame, vous me feriez bien du plaiſir de l'obliger à vous

dire qu'il vous aime ; il n'aura pas plutôt avoué cela, qu'il me pardonnera.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, tu n'as pas beſoin de mon interceſſion.

LÉLIO.

Eh ! Madame, je vous aſſûre que je ne lui veux aucun mal ; il faut qu'il ait l'eſprit troublé. Retire-toi, & ne nous romps point la tête de tes ſots diſcours. (*Arlequin ſe recule au fond du Théâtre avec Colombine, & un moment après Lélio continue.*) Je vous prie, Madame, de n'être point fâchée de ce que j'avois votre portrait. J'étois dans l'ignorance.

LA COMTESSE, *d'un air embarraſſé.*

Ce n'eſt rien que cela, Monſieur.

LÉLIO.

C'eſt une aventure qui ne laiſſe pas que d'avoir un air ſingulier.

LA COMTESSE.

Effectivement.

LÉLIO.

Il n'y a perſonne qui ne ſe perſuade là-deſſus que je vous aime.

LA COMTESSE.

Je l'aurois cru moi-même, ſi je ne vous connoiſſois pas.

LÉLIO.

Quand vous le croiriez encore, je ne vous eſtimerois guères moins clairvoyante.

LA COMTESSE.

On n'eſt pas clairvoyante quand on ſe trompe; & je me tromperois.

LÉLIO.

Ce n'eſt preſque pas une erreur que cela; la choſe eſt ſi naturelle à penſer!

LA COMTESSE.

Mais, voudriez-vous que j'euſſe cette erreur-là?

LÉLIO.

Moi, Madame; vous êtes la maitreſſe.

LA COMTESSE.

Et vous le maître, Monſieur.

LELIO.

De quoi le ſuis-je?

LA COMTESSE.

D'aimer ou de n'aimer pas.

LÉLIO.

Je vous reconnois : l'alternative eſt bien de vous, Madame.

LA COMTESSE.

Eh ! pas trop.

LÉLIO.

Pas trop ! ſi j'oſois interpréter ce mot-là. ....

LA COMTESSE.

Et que trouvez-vous donc qu'il ſignifie ?

LÉLIO.

Ce qu'apparemment vous n'avez pas penſé.

LA COMTESSE.

Voyons.

LÉLIO.

Vous ne me le pardonneriez jamais.

LA COMTESSE.

Je ne ſuis pas vindicative.

LÉLIO, *à part.*

Ah ! je ne ſçais ce que je dois faire.

LA COMTESSE, *d'un air impatient.*

Monſieur Lélio, expliquez-vous, & ne vous attendez pas que je vous devine.

LÉLIO, *à genoux.*

Eh bien ! Madame ! me voilà expliqué.....

M'entendez-vous? Vous ne répondez rien..... Vous avez raiſon; mes extravagances ont combattu trop long-temps contre vous; & j'ai mérité votre haîne.

LA COMTESSE.

Levez-vous, Monſieur.

LÉLIO.

Non, Madame; condamnez-moi, ou faites-moi grâce.

LA COMTESSE, *confuſe.*

Ne me demandez rien à préſent, reprenez le portrait de votre parente; & laiſſez-moi reſpirer.

ARLEQUIN.

Vivat! enfin voilà la fin.

COLOMBINE.

Je ſuis contente de vous, Monſieur Lélio.

PIERRE.

Parguenne! ça boute la joie au cœur.

LÉLIO.

Ne vous mettez en peine de rien, mes enfants; j'aurai ſoin de votre noce.

PIERRE.

Grand marci : mais morgué ! piſque je ſommes en joie, j'allons faire venir les Meneſtriers que j'avons retenus.

ARLEQUIN.

Colombine, pour nous, allons nous marier ſans cérémonie.

COLOMBINE.

Avant le mariage il en faut un peu : après le mariage je t'en diſpenſe.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

JE ne crains point que Mathurine
S'amuſe à me manquer de foi;
Car drès que je vois dans ſa mine
Queuque indifférence envars moi,
Sans li demander le pourquoi;
Je laiſſe aller la Pélerine;
Je ne dis mot, je me tiens coi:
Je batifole avec Claudine.
En voyant ça, la Mathurine
Prend du ſouci, rêve à part ſoi;
Et pis tout d'un coup la mutine
Me dit: j'enrage contre toi.

LA CHANTEUSE.

Colas me diſoit l'autre jour:
Margot, donne-moi ton amour.
Je répondis, je te le donne:
Mais ne vas le dire à perſonne.
Colas ne m'entendit pas bien;
Car l'innocent ne reçut rien.

ARLEQUIN.

Femmes, nous étions de grands foux
D'être aux champs pour l'amour de vous.
Si de chaque femme volage
L'Amant alloit planter des choux,
Par la ventrebille ! je gage
Que nous ferions condamnés tous
A travailler au jardinage.

FIN.

LA DOUBLE INCONSTANCE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

LE PRINCE.

UN SEIGNEUR.

FLAMINIA.

LISETTE.

SILVIA.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

DES LAQUAIS.

DES FILLES-DE-CHAMBRE.

La Scene eſt dans le Palais du Prince.

LA DOUBLE INCONSTANCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, TRIVELIN, *& quelques femmes à la ſuite de Silvia.*

(Silvia paroît ſortir comme fâchée.)

TRIVELIN.

MAIS, Madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raiſonnable?

SILVIA, *impatiente.*

Non, il ne faut pas l'être; & je ne le ſerai point.

TRIVELIN.

Cependant....

SILVIA, *avec colere.*

Cependant je ne veux point avoir de raiſon; & quand vous recommenceriez cinquante fois votre *cependant*, je n'en veux point avoir. Que ferez-vous-là?

TRIVELIN.

Vous avez ſoupé hier ſi légerement, que vous ſerez malade, ſi vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi je haïs la ſanté & je ſuis bien-aiſe d'être malade. Ainſi vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte; car je ne veux aujourd'hui ni déjeûner, ni dîner, ni ſouper; demain la même choſe. Je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, juſqu'à ce que j'aie vu Arlequin, dont on m'a ſéparée. Voilà mes petites réſolutions; &, ſi vous voulez que je devienne folle,

folle : vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raiſonnable, cela ſera bientôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi, je ne m'y jouerai pas : je vois bien que vous me tiendriez parole. Si j'ôſois cependant . . .

SILVIA, *plus en colere.*

Eh bien ! ne voilà-t-il pas encore un *cependant* ?

TRIVELIN.

En vérité, je vous demande pardon : celui-là m'eſt échappé ; mais je n'en dirai plus, je me corrigerai. Je vous prierai ſeulement de conſidérer . .

SILVIA.

Oh ! vous ne vous corrigez pas ; voilà des conſidérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN, *continuant.*

Que c'eſt votre Souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'en empêche pas, il eſt le maître : mais faut-il que je l'aime, moi ? Non ; & il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas : cela va tout ſeul ; un enfant le verroit, & vous ne le voyez pas.

TRIVELIN.

Songez que c'eſt ſur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouſe entre ſes ſujettes.

SILVIA.

Qui eſt-ce qui lui a dit de me choiſir? M'a-t-il demandé mon avis? S'il m'avoit dit: me voulez-vous, Silvia? Je lui aurois répondu: non, Seigneur. Il faut qu'une honnête-femme aime ſon mari, & je ne pourrois pas vous aimer. Voilà la pure raiſon, cela: mais point du tout, il m'aime; crac, il m'enleve, ſans me demander ſi je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enleve que pour vous donner la main.

SIVIA.

Eh! que veut-il que je faſſe de cette main, ſi je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre? Force-t-on les gens à recevoir des préſents malgré eux?

TRIVELIN.

Voyez, depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite. N'êtes-vous pas déjà ſervie comme ſi vous étiez ſa femme? Voyez les hon-

heurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui ſont à votre ſuite, les amuſements qu'on tâche de vous procurer par ſes ordres. Qu'eſt-ce qu'Arlequin au prix d'un Prince plein d'égards, qui ne veut pas même ſe montrer qu'on ne vous ait diſpoſée à le voir; d'un Prince jeune, aimable & rempli d'amour? car vous le trouverez tel. Eh! Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, & profitez de ſes faveurs.

SILVIA.

Dites-moi: vous & toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payés pour m'impatienter, pour me tenir des diſcours qui n'ont pas le ſens-commun, qui me font pitié?

TRIVELIN.

Oh, parbleu! je n'en ſçais pas davantage; voilà tout l'eſprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là vous ſeriez tout auſſi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore, daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA, *en ſe tournant vivement de ſon côté.*

Oui; je vais vous le dire, en quoi: oui...

TRIVELIN.

Eh! doucement, Madame: mon deſſein n'eſt pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien mal-adroit.

TRIVELIN.

Je ſuis votre ſerviteur.

SILVIA.

Eh bien! mon ſerviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'eſpionnent toujours? On m'ôte mon amant, & on me rend des femmes à la place; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement? & on veut que je ſois heureuſe avec cela! Que m'importe toute cette muſique, ces concerts & cette danſe dont on croit me régaler? Arlequin chantoit mieux que tout cela; & j'aime mieux danſer moi-même que de voir danſer les autres: entendez-vous? Une Bourgeoiſe contente dans un petit village vaut mieux qu'une Princeſſe qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince eſt ſi tendre, ce n'eſt pas ma faute: je n'ai pas été le chercher; pourquoi m'a-t-il vue? S'il eſt jeune & aimable, tant mieux pour lui: j'en ſuis bien-aiſe; qu'il garde tout

cela, pour ſes pareils, & qu'il me laiſſe mon pauvre Arlequin, qui n'eſt pas plus gros Monſieur que je ſuis groſſe Dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé; qui m'aime ſans façon, que j'aime de même, & que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas! le pauvre enfant! qu'en aura-t-on fait? qu'eſt-il devenu? Il ſe déſeſpere quelque part, j'en ſuis ſûre; car il a le cœur ſi bon! Peut-être auſſi qu'on le maltraite... (*Elle ſe dérange de ſa place.*) Je ſuis outrée. Tenez, voulez-vous me faire un plaiſir? ôtez-vous de-là, je ne puis vous ſouffrir; laiſſez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment eſt court; mais il eſt net. Tranquilliſez-vous pourtant, Madame.

SILVIA.

Sortez ſans répondre; cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous. Vous voulez Arlequin, il viendra inceſſamment: on eſt allé le chercher.

SILVIA, *avec un ſoupir.*

Je le verrai donc?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez auſſi.

SILVIA, *s'en-allant.*

Je vais l'attendre : mais ſi vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre perſonne.

(Pendant qu'elle ſort, le Prince & Flaminia entrent d'un autre côté, & la regardent ſortir.)

SCENE II.

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE, *à Trivelin.*

EH bien ! as-tu quelque eſpérance à me donner ? que dit-elle ?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur ? ma foi ! ce n'eſt pas la peine de le répéter : il n'y a rien encore qui mérite votre curioſité.

LE PRINCE.

N'importe ; dis toujours.

TRIVELIN.

Eh ! non, Seigneur : ce ſont de petites bagatelles

dont le récit vous ennuieroit ; tendreſſe pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, deſir violent de ne vous point voir, & force haîne pour nous : voilà l'abrégé de ſes diſpoſitions. Vous voyez bien que cela n'eſt point réjouiſſant ; & franchement, ſi j'ôſois dire ma penſée, le meilleur ſeroit de la remettre où on l'a priſe.

(*Le Prince rêvant.*)

FLAMINIA.

J'ai déja dit la même choſe au Prince ; mais cela eſt inutile. Ainſi continuons, & ne ſongeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon ſentiment à moi eſt qu'il y a quelque choſe d'extraordinaire dans cette fille-là. Refuſer ce qu'elle refuſe ! cela n'eſt point naturel : ce n'eſt point là une femme, voyez-vous ! c'eſt quelque créature d'une eſpece à nous inconnue : avec une femme, nous irions notre train ; celle-ci nous arrête : cela nous avertit d'un prodige, n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'eſt ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA, *en riant.*

Eh ! Seigneur, ne l'écoutez pas avec ſon prodige ; cela eſt bon dans un conte de Fée : je connois mon ſexe, il n'a rien de prodigieux que ſa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'eſt point en priſe : mais elle a un cœur, & par conſéquent de la vanité; avec cela, je ſçaurai bien la ranger à ſon devoir de femme. Eſt-on allé chercher Arlequin?

TRIVELIN.

Oui; je l'attends.

LE PRINCE, *d'un air inquiet.*

Je vous avoue, Flaminia, que nous riſquons beaucoup à lui montrer ſon amant : ſa tendreſſe pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oui; mais ſi elle ne le voit, l'eſprit lui tournera; j'en ai ſa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déja dit qu'Arlequin nous étoit néceſſaire.

LE PRINCE.

Oui, qu'on l'arrête autant qu'on pourra : vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens

& de faveurs, s'il veut en épouſer une autre que ſa maitreſſe.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non : la loi qui veut que j'épouſe une de mes ſujettes, me défend d'uſer de violence contre qui que ce ſoit.

FLAMINIA.

Vous avez raiſon : ſoyez tranquille ; j'eſpere que tout ſe fera à l'amiable. Silvia vous connoît déja ſans ſçavoir que vous êtes le Prince ; n'eſt-il pas vrai ?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chaſſe, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de ſa maiſon ; j'avois ſoif, elle alla me chercher à boire : je fus enchanté de ſa beauté & de ſa ſimplicité, & je lui en fis l'aveu. Je l'ai vu cinq ou ſix fois de la même maniere, comme ſimple Officier du Palais : mais quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pu la faire renoncer à Arlequin, qui m'a ſurpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faut mettre à profit l'ignorance où elle eſt

de votre rang. On l'a déja prévenue que vous ne la verriez pas ſitôt: je me charge du reſte, pourvu que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y conſens. Si vous m'acquérez le cœur de Silvia, il n'eſt rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoiſſance. (*Il ſort.*)

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t'en dire à ma ſœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas beſoin, la voilà qui entre: adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

JE viens recevoir tes ordres; que me veux-tu?

FLAMINIA.

Approche un peu, que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aiſe.

FLAMINIA, *après l'avoir regardée.*

Oui-dà, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE, *en riant.*

Je le ſçais bien ; mais qu'eſt-ce que cela te fait ?

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as-là.

LISETTE, *refuſant.*

Je ne ſçaurois ; mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE, *en tirant ſa boîte à miroir, & ôtant la mouche.*

Quel meurtre ! Pourquoi perſécutes-tu ma mouche ?

FLAMINIA.

J'ai mes raiſons pour cela. Or çà, Liſette, tu es grande & bien faite.

LISETTE.

C'eſt le ſentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire ?

LISETTE.

C'eſt mon foible.

FLAMINIA.

Sçaurois-tu avec une adreſſe naïve & modeſte inſpirer un tendre penchant à quelqu'un, en lui témoignant d'en avoir pour lui ; & le tout pour une bonne fin ?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche : elle me paroît néceſſaire à l'expédition que tu me propoſes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche ? Non, elle n'eſt pas néceſſaire : il s'agit ici d'un homme ſimple, d'un villageois ſans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici ſommes obligées d'être auſſi modeſtes que les femmes de ſon village. Oh ! la modeſtie de ces femmes-là n'eſt pas faite comme la nôtre ; nous avons des diſpenſes qui le ſcandaliſeroient. Ainſi ne regrette plus ces mouches, & mets-en la valeur dans tes manieres : c'eſt de ces manieres que je te parle ; je te demande ſi tu ſçauras les avoir comme il faut ? Voyons, que lui diras-tu ?

LISETTE.

Mais je lui dirai ..... Que lui dirois-tu, toi ?

FLAMINIA.

Ecoute-moi, point d'air coquet d'abord. Par

exemple, on voit dans ta petite contenance un deſſein de plaire : oh ! il faut en effacer cela ; tu mets je ne ſçais quoi d'étourdi & de vif dans ton geſte ; quelquefois c'eſt du nonchalant, du tendre, du mignard : tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille ſingeries : ta tête eſt légere : ton menton porte au vent : tu cours après un air jeune, galant & diſſipé : parles-tu aux gens, leur réponds-tu ; tu prends de certains tons, tu uſers d'un certain langage, & le tout finement relevé de ſaillies folles. Oh ! toutes ces petites impertinences-là ſont très-jolies dans une fille du monde ; il eſt décidé que ce ſont des grâces ; le cœur des hommes s'eſt tourné comme cela : voilà qui eſt fini. Mais ici il faut, s'il te plaît, faire main-baſſe ſur tous ces agréments-là. Le petit homme en queſtion ne les approuveroit point ; il n'a pas le goût ſi fort, lui. Tiens, c'eſt tout comme un homme qui n'auroit jamais bu que de belles eaux bien claires ; le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairoient pas.

LISETTE, *étonnée.*

Mais à la façon dont tu arranges mes agréments, je ne les trouve pas ſi jolis que tu dis.

FLAMINIA, *d'un air naïf.*

Bon ! c'eſt que je les examine, moi : voilà pour-

quoi ils deviennent ridicules; mais tu es en sûreté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai?

FLAMINIA.

Rien: tu laiſſeras aller tes regards comme ils iroient, ſi ta coquetterie les laiſſoit en repos; ta tête comme elle ſe tiendroit, ſi tu ne ſongeois pas à lui donner des airs évaporés; & ta contenance tout comme elle eſt, quand perſonne ne te regarde. Pour eſſayer, donne-moi quelqu'échantillon de ton ſçavoir faire. Regarde-moi d'un air ingénu.

LISETTE, *ſe tournant.*

Tiens, ce regard-là eſt-il bon?

FLAMINIA.

Hum! il a encore beſoin de quelque correction.

LISETTE.

Oh dame! veux-tu que je te diſe? tu n'es qu'une femme; eſt-ce que cela anime? Laiſſons cela; car tu m'emporterois la fleur de mon róle. C'eſt pour Arlequin; n'eſt-ce pas?

FLAMINIA.

Pour lui-méme.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon ! ſi je ne l'aime pas, je le tromperai : je ſuis fille d'honneur, & je m'en fais un ſcrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouſeras ; & cela fera ta fortune : as-tu encore des ſcrupules ? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domeſtique du Prince, & tu deviendras grande Dame.

LISETTE.

Oh ! voilà ma conſcience en repos ; & en ce cas-là, ſi je l'épouſe, il n'eſt pas néceſſaire que je l'aime. Adieu ; tu n'as qu'à m'avertir quand il ſera temps de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire auſſi ; car voilà Arlequin qu'on amene.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin regarde Trivelin & tout l'appartement avec étonnement.

TRIVELIN.

EH bien ! Seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici ? (*Arlequin ne dit mot.*) N'eſt-il pas vrai que voilà une belle maiſon ?

ARLEQUIN.

Que diantre ! qu'eſt-ce que cette maiſon-là & moi avons affaire enſemble ? qu'eſt-ce que c'eſt que vous ? que me voulez-vous ? où allons-nous ?

TRIVELIN.

Je ſuis un honnête-homme, à préſent votre domeſtique : je ne veux que vous ſervir, & nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête-homme, ou fripon, je n'ai que faire de vous : je vous donne votre congé ; & je m'en retourne.

TRIVELIN,

TRIVELIN, *l'arrêtant.*

Doucement !

ARLEQUIN.

Parlez donc, hé ! Vous êtes bien impertinent d'arrêter votre maître !

TRIVELIN.

C'eſt un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui eſt donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi ?

TRIVELIN.

Quand vous le connoîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à préſent.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que nous avons quelque choſe à nous dire ?

TRIVELIN.

Oui, ſur Silvia.

ARLEQUIN, *charmé, & vivement.*

Ah ! Silvia ! hélas ! je vous demande pardon ; voyez ce que c'eſt ! je ne ſçavois pas que j'avois à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours ?

ARLEQUIN.

Oui, des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne ſont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin, ſi ce ne ſont pas des voleurs, ce ſont toujours des fripons.

TRIVELIN.

Je ſçais où elle eſt.

ARLEQUIN, *charmé, & le careſſant.*

Vous ſçavez où elle eſt, mon ami, mon valét, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira? Que je ſuis fâché de n'être pas riche! je vous donnerois tous mes revenus pour gages. Dites, l'honnête-homme, de quel côté faut-il tourner? Eſt-ce à droite, à gauche, ou tout devant moi?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN, *charmé, & d'un air doux.*

Mais quand j'y ſonge, il faut que vous ſoyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici comme vous faites? O Silvia! chere enfant de mon ame, m'amie, je pleure de joie!

TRIVELIN, *à part les premiers mots.*

De la façon dont ce drôle-là prélude, il ne nous

promet rien de bon. Écoutez, j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN, *le preſſant.*

Allons d'abord voir Silvia; prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez: mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous ſouvenez-vous d'un certain Cavalier, qui a rendu cinq ou ſix viſites à Silvia, & que vous avez vu avec elle?

ARLEQUIN, *triſte.*

Oui: il avoit la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre maîtreſſe fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi! il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un récit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard!

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela eſt juſte?

TRIVELIN.

Hum! il 'y a une petite difficulté: il en eſt devenu amoureux, & ſouhaiteroit d'en être aimé à ſon tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir; c'eſt moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait; écoutez juſqu'au bout.

ARLEQUIN, *hauſſant le ton.*

Mais le voilà le bout: eſt-ce que l'on veut me chicaner mon bon droit?

TRIVELIN.

Vous ſçavez que le Prince doit ſe choiſir une femme dans ſes États.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Je ne ſçais point cela: cela m'eſt inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprends.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Je ne me ſoucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Silvia plaît donc au Prince, & il voudroit lui plaire avant que de l'épouſer. L'amour qu'elle a pour vous, fait obſtacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il faſſe donc l'amour ailleurs : car il n'auroit que la femme; moi, j'aurois le cœur : il nous manqueroit quelque choſe à l'un & à l'autre, & nous ſerions tous trois mal à notre aiſe.

TRIVELIN.

Vous avez raiſon : mais ne voyez-vous pas que ſi vous épouſez Silvia, le Prince reſteroit malheureux ?

ARLEQUIN, *après avoir rêvé.*

A la vérité, il ſeroit d'abord un peu triſte : mais il aura fait le devoir d'un brave homme ; & cela conſole : au-lieu que, s'il l'épouſe, il fera pleurer ce pauvre enfant ; je pleurerai auſſi moi : il n'y aura que lui qui rira ; & il n'y a point de plaiſir à rire tout ſeul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moi : faites quelque choſe pour votre maître. Il ne peut ſe réſoudre à quitter Silvia. Je vous dirai même qu'on lui a prédit l'aventure qui la lui a fait connoître,

& qu'elle doit être ſa femme : il faut que cela arrive ; cela eſt écrit là-haut.

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences : pour marque de cela, ſi on avoit prédit que je dois vous aſſommer, vous tuer par derriere, trouveriez-vous bon que j'accompliſſe la prédiction ?

TRIVELIN.

Non, vraiment ! il ne faut jamais faire de mal à perſonne.

ARLEQUIN.

Eh bien ! c'eſt ma mort qu'on a prédite. Ainſi c'eſt prédire rien qui vaille ; & dans tout cela, il n'y a que l'Aſtrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh, morbleu ! on ne prétend pas vous faire du mal : nous avons ici d'aimables filles ; épouſez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Oui-dà ! que je me marie à une autre, afin de mettre Silvia en colere, & qu'elle porte ſon amitié ailleurs ! Oh, oh ! mon mignon ; combien vous a-t-on donné pour m'attraper ? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butord ; gardez vos filles ;

nous ne nous accommoderons pas ; vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Sçavez-vous bien que le mariage que je vous propoſe vous acquerra l'amitié du Prince ?

ARLEQUIN.

Bon ! mon ami ne ſeroit pas ſeulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richeſſes que vous promet cet amitié....

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand on ſe porte bien, qu'on a bon appétit & de quoi vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refuſez.

ARLEQUIN, *d'un air négligent.*

C'eſt à cauſe de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maiſon à la ville, maiſon à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah ! que cela eſt beau ! il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe : qu'eſt-ce qui habitera ma maiſon de ville, quand je ſerai à ma maiſon de campagne ?

TRIVELIN.

Parbleu ! vos valets.

ARLEQUIN.

Mes valets ? qu'ai-je beſoin de faire fortune pour ces canailles-là ? je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois ?

TRIVELIN, *riant.*

Non, que je penſe : vous ne ſerez pas en deux endroits en même temps.

ARLEQUIN.

Eh bien ! innocent que vous êtes, ſi je n'ai pas ce ſecret-là, il eſt inutile d'avoir deux maiſons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira, vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte, je donnerai donc ma maitreſſe pour avoir le plaiſir de déménager ſouvent ?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche ; vous êtes bien étrange ! Cependant tout le monde eſt charmé d'avoir de grands appartements, nombre de domeſtiques....

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre : je n'aime point à nourrir des fainéants ; & je ne trouverai point

de valet plus fidele, plus affectionné à mon ſervice que moi.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne ſerez point en danger de mettre ce domeſtique-là dehors: mais ne ſeriez-vous pas ſenſible au plaiſir d'avoir un bon équipage, un bon carroſſe, ſans parler de l'agrément d'être meublé ſuperbement!

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami, de faire entrer Silvia en comparaiſon avec des meubles, un carroſſe & des chevaux qui le traînent. Dites-moi, fait-on autre choſe dans ſa maiſon que s'aſſeoir, prendre ſes repas, & ſe coucher! Eh bien! avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaiſes de paille, ne ſuis-je pas bien meublé? n'ai-je pas toutes mes commodités? Oh! mais je n'ai point de caroſſe! Eh bien! je ne verſerai point. (*En montrant ſes jambes.*) Ne voilà-t-il pas un équipage que ma mere m'a donné? N'eſt-ce pas de bonnes jambes? Eh morbleu! il n'y a pas de raiſon à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, pareſſeux; laiſſez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point; cela nous fera du pain: vous marcherez, & vous n'aurez pas les gouttes.

TRIVELIN.

Têtubleu ! vous êtes vif ! ſi l'on vous en croyoit, on ne pourroit fournir les hommes de ſouliers.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Ils porteroient des ſabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos contes : vous m'avez promis de me montrer Silvia ; & un honnête-homme n'a que ſa parole.

TRIVELIN.

Un moment : vous ne vous ſouciez ni d'honneurs, ni de richeſſes, ni de belles maiſons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages...

ARLEQUIN.

Il n'y a pas-là pour un ſou de bonne marchandiſe.

TRIVELIN.

La bonne chere vous tenteroit-elle ? Une cave remplie de vin exquis vous plairoit-elle ? Seriez-vous bien-aiſe d'avoir un cuiſinier qui vous apprêtât délicatement à manger, & en abondance ? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande & en poiſſon ; vous l'aurez, & pour toute votre vie.

(*Arlequin eſt quelque temps ſans répondre.*)

TRIVELIN.

Vous ne répondez rien?

ARLEQUIN.

Ce que vous dites là ſeroit plus de mon goût que tout le reſte; car je ſuis gourmand, je l'avoue: mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandiſe.

TRIVELIN.

Allons, Seigneur Arlequin, faites-vous un ſort heureux; il ne s'agira ſeulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non: je m'en tiens au bœuf, & au vin de mon crû.

TRIVELIN.

Que vous auriez bu de bon vin! que vous auriez mangé de bons morçeaux!

ARLEQUIN.

J'en ſuis fâché: mais il n'y a rien à faire. Le cœur de Silvia eſt un morceau encore plus friand que tout cela. Voulez-vous me la montrer, ou ne le voulez-vous pas?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, ſoyez-en ſûr; mais il eſt encore un peu matin.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE, TRIVELIN.

LISETTE, *à Trivelin.*

JE vous cherche par tout, Monſieur Trivelin: le Prince vous demande.

TRIVELIN.

Le Prince me demande? j'y cours: mais tenez donc compagnie au Seigneur Arlequin pendant mon abſence.

ARLEQUIN.

Oh! ce n'eſt pas la peine; quand je ſuis ſeul moi, je me fais compagnie.

TRIVELIN.

Non, non: vous pourriez vous ennuyer. Adieu: je vous rejoindrai bientôt.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN, *ſe retirant au coin du Théâtre.*

JE gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle. Néant.

LISETTE, *doucement.*

C'eſt donc vous, Monſieur, qui êtes l'amant de Mademoiſelle Silvia.

ARLEQUIN, *froidement.*

Oui.

LISETTE.

C'eſt une très-jolie fille.

ARLEQUIN, *du même ton.*

Oui.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puiſqu'elle le mérite?

ARLEQUIN, *bruſquement.*

C'eſt qu'elle n'aimera perſonne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, & je lui pardonne ſon attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela ſert-il, ce pardon-là?

LISETTE.

Je veux dire que je ne ſuis plus ſi ſurpriſe que je l'étois de ſon obſtination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous ſurpriſe?

LISETTE.

C'eſt qu'elle refuſe un Prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il ſeroit aimable, cela empêche-t-il que je ne le ſois auſſi, moi?

LISETTE, *d'un air doux.*

Non: mais enfin c'eſt un Prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe? en fait de fille, ce Prince n'eſt pas plus avancé que moi.

LISETTE, *doucement.*

A la bonne heure. J'entends ſeulement qu'il a des Sujets & des Etats; & que, tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos Sujets & vos Etats! Si je n'ai point de Sujets, je n'ai charge de perſonne: & ſi tout va bien, je m'en réjouis; ſi tout va mal, ce n'eſt pas ma faute. Pour des Etats, qu'on en ait ou qu'on n'en ait point, on n'en tient pas plus de place; & cela ne rend ni plus beau, ni plus laid. Ainſi de toutes façons vous étiez ſurpriſe à propos de rien.

LISETTE, *à part.*

Voilà un vilain petit homme; je lui fais des compliments, & il me querelle.

ARLEQUIN, *comme lui demandant ce qu'elle dit.*

Hem?

LISETTE.

J'ai du malheur de ce que je vous dis; & j'avoue qu'à vous voir ſeulement, je me ſerois promis une converſation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame! Mademoiſelle, il n'y a rien de ſi trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il eſt vrai que la vôtre m'a trompée ; & voilà comme on a ſouvent tort de ſe prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh ! très-fort : mais, que voulez-vous ? je n'ai pas choiſi ma phyſionomie.

LISETTE, *en le regardant, comme étonnée.*

Non, je n'en ſçaurois revenir, quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voilà pourtant ; & il n'y a point de remede, je ſerai toujours comme cela.

LISETTE, *d'un air un peu fâché.*

Oh ! j'en ſuis perſuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur vous ne vous en ſouciez gueres ?

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Eh ! pour le ſçavoir.

LISETTE, *d'un air naturel.*

Je ſerois bien ſotte de vous dire la vérité là-deſſus ; & une fille doit ſe taire.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part les premiers mots.*

Comme elle y va ! Tenez ; dans le fond, c'eſt dommage que vous ſoyez une ſi grande coquette.

LISETTE.

Moi ?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Sçavez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille choſe à une femme, & que vous m'inſultez ?

ARLEQUIN, *d'un air naïf.*

Point du tout : il n'y a point de mal à voir ce que les gens nous montrent. Ce n'eſt point moi qui ai tort de vous trouver coquette ; c'eſt vous qui avez tort de l'être ; Mademoiſelle.

LISETTE, *d'un air un peu vif.*

Mais par où voyez vous donc que je le ſuis ?

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites des douceurs, & que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez. Écoutez, ſi vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vîte, afin que cela s'en-aille : car je ſuis pris ; & naturellement je ne veux pas qu'une fille me faſſe l'amour la premiere ; c'eſt moi qui veux commencer à le faire à la fille,

cela eſt bien meilleur. Et ſi vous ne m'aimez pas... eh ! fi, Mademoiſelle, fi, fi !

LISETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un viſionnaire.

ARLEQUIN.

Comment eſt-ce que les garçons, à la Cour, peuvent ſouffrir ces manieres-là dans leurs maitreſſes? Par la morbleu ! qu'une femme eſt laide, quand elle eſt coquette !

LISETTE.

Mais, mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Silvia ; c'eſt cela qui eſt aimable. Si je vous contois notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de ſa modeſtie. Les premiers jours il falloit voir comme elle ſe reculoit d'auprès de moi ; & puis elle reculoit plus doucement ; puis petit-à-petit elle ne reculoit plus : enſuite elle me regardoit en cachette ; & puis elle avoit honte quand je l'avois vu faire, & puis moi j'avois un plaiſir de Roi à voir ſa honte : enſuite j'attrapois ſa main, qu'elle me laiſſoit prendre ; & puis elle étoit encore toute confuſe ; & puis je lui parlois : enſuite elle ne me répondoit rien,

mais n'en penſoit pas moins : enſuite elle me donnoit des regards pour des paroles ; & puis des paroles qu'elle laiſſoit aller ſans y ſonger, parce que ſon cœur alloit plus vîte qu'elle : enfin c'étoit un charme ; auſſi j'étois comme un fou. Et voilà ce qui s'appelle une fille : mais vous ne reſſemblez point à Silvia.

LISETTE.

En vérité, vous me divertiſſez, vous me faites rire.

ARLEQUIN.

Oh ! pour moi, je m'ennuie de vous faire rire à vos dépens. Adieu : ſi tout le monde étoit comme moi, vous trouveriez plutôt un merle blanc qu'un amoureux.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LISETTE.

TRIVELIN, *à Arlequin.*

Vous ſortez ?

ARLEQUIN.

Oui : cette Demoiſelle veut que je l'aime ; mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour, en attendant le dîner: cela vous déſennuiera.

SCENE VIII.

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

FLAMINIA, *à Liſette.*

Eh bien? nos affaires avancent-elles? Comment va le cœur d'Arlequin?

LISETTE, *d'un air fâchée.*

Il va très-brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçue?

LISETTE.

Eh fi! Mademoiſelle, vous êtes une coquette; voilà de ſon ſtyle.

LE PRINCE.

J'en ſuis fâché, Liſette: mais il ne faut pas que cela vous chagrine; vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avoue, Seigneur, que, ſi j'étois vaine,

je n'aurois pas mon compte. J'ai des preuves que je puis déplaire; & nous autres femmes nous nous paſſons bien de ces preuves-là.

FLAMINIA.

Allons, allons; c'eſt maintenant à moi à tenter l'aventure.

LE PRINCE.

Puiſqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vu Arlequin; qu'il me plaît à moi, que je me ſuis miſe dans la tête de vous rendre content; que je vous ai promis que vous le ſeriez; que je vous tiendrai parole, & que de tout ce que je vous dis-là je n'en rabattrois pas la valeur d'un mot. Oh! vous ne me connoiſſez pas. Quoi, Seigneur! Arlequin & Silvia me réſiſteroient! Je ne gouverne-rois pas deux cœurs de cette eſpece-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui ſuis opiniâtre, moi qui ſuis femme! c'eſt tout dire. Et moi, j'irai me cacher! mon ſexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute ſûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela; je vous garantis aimé, je vous garantis marié. Silvia va

vous donner ſon cœur, enſuite ſa main. Je l'entends d'ici vous dire : je vous aime. Je vois vos noces, elles ſe font. Arlequin m'épouſe, vous nous honorez de vos bienfaits ; & voilà qui eſt fini.

LISETTE, *d'un air crédule.*

Tout eſt fini ; rien n'eſt commencé.

FLAMINIA.

Tais-toi, eſprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à eſpérer : mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir ces apparences ; j'ai de bons moyens pour cela. Je vais commencer par aller chercher Silvia : il eſt temps qu'elle voye Arlequin.

LISETTE.

Quand ils ſe ſeront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je penſe de même.

FLAMINIA, *d'un air indifférent.*

Eh ! nous ne différons que du oui & du non ; ce n'eſt qu'une bagatelle. Pour moi j'ai réſolu qu'ils ſe voient librement. Sur la liſte des mau-

vais tours que je veux jouer à leur amour, c'eſt ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaiſie.

FLAMINIA.

Retirons-nous : voici Arlequin qui vient.

SCENE IX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, *& une ſuite de Valets.*

ARLEQUIN.

PAR parantheſe, dites-moi une choſe : il y a une heure que je rêve à quoi ſervent ces grands drôles barriolés qui nous accompagnent par-tout. Ces gens-là ſont bien curieux !

TRIVELIN.

Le Prince qui vous aime, commence par-là à vous donner des témoignages de ſa bienveillance ; il veut que ces gens-là vous ſuivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! c'eſt donc une marque d'honneur ?

TRIVELIN.

Oui, ſans doute.

ARLEQUIN.

Et, dites-moi; ces gens-là qui me ſuivent, qui eſt-ce qui les ſuit eux?

TRIVELIN.

Perſonne.

ARLEQUIN.

Et vous, n'avez-vous perſonne auſſi?

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas vous autres?

TRIVELIN.

Nous ne méritons pas cela.

ARLEQUIN, *en colere & prenant ſa latte.*

Allons, cela étant, hors d'ici; tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là?

TRIVELIN.

D'où vient donc cela?

ARLEQUIN.

Détalez; je n'aime point les gens ſans honneur, & qui ne méritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN, *en le frappant.*

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN, *en s'enfuyant.*

Arrêtez, arrêtez; que faites-vous?

(*Arlequin court auſſi après les autres valets qu'il chaſſe, & Trivelin ſe réfugie dans une couliſſe.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *revient ſur le Théâtre.*

Ces marauds-là! j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier. Voilà une drôle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui; c'eſt ſe moquer du monde.

(*Il ſe retourne, & voit Trivelin qui revient.*)

ARLEQUIN.

Mon ami, eſt-ce que je ne me ſuis pas bien expliqué?

TRIVELIN, *de loin.*

Ecoutez, vous m'avez battu; mais je vous

le pardonne. Je vous crois un garçon raiſonnable.

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN, *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méritons pas d'avoir des gens à notre ſuite, ce n'eſt pas que nous manquions d'honneur; c'eſt qu'il n'y a que les perſonnes conſidérables, les Seigneurs, les gens riches qu'on honore de cette maniere-là. S'il ſuffiſoit d'être honnête-homme, moi qui vous parle, j'aurois après moi une armée de valets.

ARLEQUIN, *remettant ſa latte.*

Oh! à préſent je vous comprends. Que diantre! que ne dites-vous la choſe comme il faut? je n'aurois pas les bras démis, & vos épaules s'en porteroient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, c'étoit mon intention; par bonheur ce n'eſt qu'un mal-entendu, & vous devez être bien-aiſe d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnés. Je vois bien à préſent que c'eſt qu'on fait ici tout

l'honneur aux gens conſidérables, riches; & à celui qui n'eſt qu'honnête-homme, rien.

TRIVELIN.

C'eſt cela même.

ARLEQUIN, *d'un air dégoûté.*

Sur ce pied-là ce n'eſt pas grand'choſe que d'être honoré, puiſque cela ne ſignifie pas qu'on ſoit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela.

ARLEQUIN.

Ma foi! tout bien compté, vous me ferez plaiſir de me laiſſer-là ſans compagnie. Ceux qui me verront tout ſeul, me prendront tout-d'un-coup pour un honnête-homme; j'aime autant cela que d'être pris pour un grand Seigneur.

TRIVELIN.

Nous avons ordre de reſter auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Silvia?

TRIVELIN.

Vous ſerez ſatisfait, elle va venir... Parbleu! je ne me trompe pas, car la voilà qui entre. Adieu; je me retire.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SILVIA, *en entrant, accourt avec joie.*

AH, le voici! Eh! mon cher Arlequin, c'eſt donc vous! je vous revois donc! le pauvre enfant! que je ſuis aiſe!

ARLEQUIN, *tout eſſoufflé de joie.*

Et moi auſſi. (*Il prend reſpiration.*) Oh, oh! je me meurs de joie!

SILVIA.

La, la, mon fils, doucement. Il m'aime; quel plaiſir d'être aimé comme cela!

FLAMINIA, *en les regardant tous deux.*

Vous me raviſſez tous deux, mes chers enfants, & vous êtes bien aimables de vous être ſi fideles. (*comme tout bas.*) Si quelqu'un m'entendoit dire cela, je ſerois perdue... mais dans le fond du cœur, je vous eſtime, & je vous plains.

SILVIA, *lui répondant.*

Hélas! c'eſt que vous êtes un bon cœur. J'ai bien ſoupiré, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN, *tendrement, & lui prenant la main.*

M'aimez-vous toujours?

SILVIA.

Si je vous aime! cela ſe demande-t-il? Eſt-ce une queſtion à faire?

FLAMINIA, *d'un air naturel à Arlequin.*

Oh! pour cela je puis vous certifier ſa tendreſſe. Je l'ai vue au déſeſpoir, je l'ai vu pleurer de votre abſence; elle m'a touchée moi-même. Je mourois d'envie de vous voir enſemble: vous voilà. Adieu, mes amis: je m'en vais; car vous m'attendriſſez. Vous me faites triſtement reſſouvenir d'un amant que j'avois, & qui eſt mort. Il avoit de l'air d'Arlequin, & je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia; on m'a miſe auprès de vous, mais je ne vous deſſervirai point. Aimez toujours Arlequin, il le mérite: & vous, Arlequin, quelque choſe qu'il arrive, regardez-moi comme une amie, comme une perſonne qui voudroit pouvoir vous obliger: je ne négligerai rien pour cela.

ARLEQUIN, *doucement.*

Allez, Mademoiſelle, vous êtes une fille de bien. Je ſuis votre ami auſſi, moi. Je ſuis fâché de la mort de votre amant: c'eſt bien dommage que vous ſoyez affligée, & nous auſſi.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA, *d'un air plaintif.*

EH bien ! mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh bien ! mon âme !

SILVIA.

Nous ſommes bien malheureux !

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours : cela nous aidera à prendre patience.

SILVIA.

Oui ; mais notre amitié que deviendra-t-elle ? cela m'inquiette.

ARLEQUIN.

Hélas ! m'amour, je vous dis de prendre patience : mais je n'ai pas plus de courage que vous. (*Il lui prend la main.*) Pauvre petit tréſor ; à moi, m'amie. Il y a trois jours que je n'ai vu ces beaux yeux-là ; regardez-moi toujours pour me récompenſer.

SILVIA, *d'un air inquiet.*

Ah! j'ai bien des choſes à vous dire. J'ai peur de vous perdre; j'ai peur qu'on ne vous faſſe quelque mal par méchanceté de jalouſie; j'ai peur que vous ne ſoyez trop long-temps ſans me voir, & que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, eſt-ce que je m'accoutumerois à être malheureux?

SILVIA.

Je ne veux point que vous m'oubliiez; je ne veux point non plus que vous enduriez rien à cauſe de moi: je ne ſçais point dire ce que je veux, je vous aime trop. C'eſt une pitié que mon embarras: tout me chagrine.

ARLEQUIN *pleure.*

Hi, hi, hi, hi.

SILVIA, *triſtement.*

Oh bien! Arlequin, je m'en vais donc pleurer auſſi, moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puiſque vous voulez être ſi triſte? Si vous aviez un peu de compaſſion, eſt-ce que vous ſeriez ſi affligée?

SILVIA.

Demeurez-donc en repos; je ne vous dirai plus que je ſuis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui; mais je devinerai que vous l'êtes. Il faut me promettre que vous ne le ſerez plus.

SILVIA.

Oui, mon fils: mais promettez-moi auſſi que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN, *en s'arrêtant tout court pour la regarder.*

Silvia, je ſuis votre amant, vous êtes ma maîtreſſe: retenez le bien; car cela eſt vrai: & tant que je ſerai en vie, cela ira toujours le même train, cela ne branlera pas; je mourrai de compagnie avec cela. Ah! çà, dites-moi le ſerment que vous voulez que je vous faſſe?

SILVIA.

Voilà qui va bien: je ne ſçais point de ſerments; vous êtes un garçon d'honneur: j'ai votre amitié, vous avez la mienne: je ne la reprendrai pas. A qui eſt-ce que je la porterois? N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait? Y a-t-il quelque fille qui puiſſe vous aimer autant que moi? Eh bien! n'eſt-ce pas aſſez? nous en faut-il

faut-il davantage ? Il n'y a qu'à rester comme nous sommes ; il n'y aura pas besoin de serments.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici nous serons tout de même.

SILVIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre ; m'amie ; tenons-nous donc joyeux.

SILVIA.

Nous souffrirons peut-être un peu ; voilà tout.

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle. Quand on a un peu pâti, le plaisir en semble meilleur.

SILVIA.

Oh ! pourtant je n'aurois que faire de pâtir pour être bien-aise, moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas songer que nous pâtissons.

SILVIA ; *en le regardant tendrement.*

Ce cher petit homme, comme il m'encourage !

ARLEQUIN, *tendrement.*

Je ne m'embarraſſe que de vous.

SILVIA, *en le regardant.*

Où eſt-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit? Il n'y a que lui au monde comme cela: mais auſſi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN *ſaute d'aiſe.*

C'eſt comme du miel, ces paroles-là.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, SILVIA, FLAMINIA.

TRIVELIN, *à Silvia.*

JE ſuis au déſeſpoir de vous interrompre: mais votre mere vient d'arriver, Mademoiſelle Silvia; & elle demande inſtamment à vous parler.

SILVIA, *regardant Arlequin.*

Arlequin, ne me quittez pas; je n'ai rien de ſecret pour vous.

ARLEQUIN, *la prenant sous le bras.*

Marchons, ma petite.

FLAMINIA, *d'un air de confiance, & s'approchant d'eux.*

Ne craignez rien, mes enfants. Allez toute seule trouver votre mere, ma chere Silvia ; cela sera plus séant. Vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira ; c'est moi qui vous en assûre. Vous sçavez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh ! non ; vous êtes de notre parti ; vous.

SILVIA.

Adieu donc, mon fils ; je vous rejoindrai bientôt.

ARLEQUIN, *à Flaminia qui veut s'en-aller, & qu'il arrête.*

Notre amie, pendant qu'elle sera-là, restez avec moi, pour empêcher que je ne m'ennuie. Il n'y a ici que votre compagnie que je puisse endurer.

FLAMINIA, *comme en secret.*

Mon cher Arlequin, la vôtre me fait bien du

plaiſir auſſi : mais j'ai peur qu'on ne s'apperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, le dîner eſt prêt.

ARLEQUIN, *triſtement.*

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA, *d'un air d'amitié.*

Je veux que vous mangiez ; vous en avez beſoin.

ARLEQUIN, *doucement.*

Croyez-vous ?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois. (*à Trivelin*) La ſoupe eſt-elle bonne ?

TRIVELIN.

Exquiſe.

ARLEQUIN.

Hum ! il faut attendre Silvia ; elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dînera avec ſa mere. Vous

êtes le maître pourtant : mais je vous conſeille de les laiſſer enſemble ; n'eſt-il pas vrai ? Après dîner vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je le veux bien : mais mon appétit n'eſt pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin eſt au frais, & le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je ſuis ſi triſte !...., Ce rôt eſt donc friand ?

TRIVELIN.

C'eſt du gibier qui a une mine !....

ARLEQUIN.

Que de chagrin ! Allons donc : quand la viande eſt froide, elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma ſanté.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne, à cauſe de la connoiſſance.

FLAMINIA.

Oui-dà ; de tout mon cœur : j'ai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon : je ſuis content de vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

OUI, je vous crois. Vous paroiſſez me vouloir du bien. Auſſi vous voyez que je ne ſouffre que vous; je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où eſt Arlequin?

FLAMINIA.

Il va venir; il dîne encore.

SILVIA.

C'eſt quelque choſe d'épouvantable que ce pays-ci! Je n'ai jamais vu de femmes ſi civiles, d'hommes ſi honnêtes. Ce ſont des manieres ſi douces! tant de révérences, tant de compliments, tant de ſignes d'amitié! Vous diriez que ce ſont les meilleures gens du monde, qu'ils ſont pleins de cœur & de conſcience. Point du tout: de tous ces gens-là,

il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent : Mademoiſelle, croyez-moi; je vous conſeille d'abandonner Arlequin, & d'épouſer le Prince : mais ils me conſeillent cela tout naturellement, ſans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin : où eſt la fidélité, la probité, la bonne-foi? Ils ne m'entendent pas; ils ne ſçavent ce que c'eſt que tout cela : c'eſt tout comme ſi je leur parlois Grec : ils me rient au nez, me diſent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raiſon; eh! cela n'eſt-il pas joli? Ne valoir rien, tromper ſon prochain, lui manquer de parole, être fourbe & menſonger; voilà le devoir des grandes perſonnes de de maudit endroit-ci. Qu'eſt-ce que c'eſt que ces gens-là? d'où ſortent-ils? de quelle pâte ſont-ils?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chere Silvia. Que cela ne vous étonne pas : ils s'imaginent que ce ſeroit votre bonheur que le mariage du Prince.

SILVIA.

Mais ne ſuis-je pas obligée d'être fidelle? N'eſt

ce pas mon devoir d'honnête fille ? & quand on ne fait pas ſon devoir, eſt-on heureuſe ? Par-deſſus le marché, cette fidélité n'eſt-elle pas mon charme ? Et on a le courage de me dire : là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal ; perds ton plaiſir & ta bonne-foi ; & parce que je ne veux pas moi, on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA.

Que voulez-vous ? ces gens-là penſent à leur façon, & ſouhaiteroient que le Prince fût content.

SILVIA.

Mais ce Prince, que ne prend-il une fille qui ſe rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaiſie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui ? Quel goût trouve-t-il à cela ? Car c'eſt un abus que tout ce qu'il fait : tous ces concerts, ces Comédies, ces grands repas qui reſſemblent à des noces, ces bijoux qu'il m'envoie ; tout cela lui coûte un argent infini : c'eſt un abîme, il ſe ruine ; demandez-moi ce qu'il y gagne. Quand il me donneroit toute la boutique d'un Mercier, cela ne me feroit pas tant de plaiſir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas; voilà ce que c'eſt que l'amour: j'ai aimé de même, & je me reconnoîs au peloton.

SILVIA.

Tenez; ſi j'avois eu à changer Arlequin contre un autre, ç'auroit été contre un Officier du Palais, qui m'a vue cinq ou ſix fois, & qui eſt d'auſſi bonne façon qu'on puiſſe être: il y a bien à tirer, ſi le Prince le vaut; c'eſt dommage que je n'ai pu l'aimer dans le fond, & je le plains plus que le Prince.

FLAMINIA, *ſouriant en cachette.*

Oh! Silvia, je vous aſſûre que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connoîtrez.

SILVIA.

Eh bien! qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoie, qu'il voie d'autres filles. Il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi; mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde; j'ai bien vu que cela ne leur coûte rien: mais pour moi, cela m'eſt impoſſible.

FLAMINIA

Eh! ma chere enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous?

SILVIA, *d'un air modeſte.*

Oh ! que ſi ; il y en a de plus jolies que moi ; & quand elles ſeroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout-à-fait belle : j'en vois ici de laides qui ſont ſi bien aller leur viſage, qu'on y eſt trompé.

FLAMINIA.

Oui : mais le vôtre va tout ſeul ; & cela eſt charmant.

SILVIA.

Bon ! moi ! je ne paroîs rien, je ſuis toute d'une piece auprès d'elles ; je demeure-là, je ne vais ni ne viens : au-lieu qu'elles, elles ſont d'une humeur joyeuſe, elles ont des yeux qui careſſent tout le monde ; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne ſe gêne point, qui eſt ſans façon : cela plaît davantage que non pas une honteuſe comme moi, qui n'oſe pas regarder les gens, & qui eſt confuſe qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh ! voilà juſtement ce qui touche le Prince ; voilà ce qu'il eſtime ; c'eſt cette ingénuité, cette beauté ſimple, ce ſont ces grâces naturelles. Eh ! croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici ; car elles ne vous louent gueres.

SILVIA.

Qu'eſt-ce donc qu'elles diſent?

FLAMINIA.

Des impertinences : elles ſe moquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment ſe porte ſa beauté ruſtique. Y a-t-il de viſage plus commun, diſoient l'autre jour ces jalouſes entr'elles ; de taille plus gauche? Là-deſſus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche ; il n'y avoit pas juſqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie. J'étois dans une colere !.....

SILVIA, *fâchée.*

Pardi ! voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur penſée, pour plaire à ces ſottes là?

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SILVIA.

Que je hais ces femmes-là ! Mais puiſque je ſuis ſi peu agréable à leur compte, pourquoi donc eſt-ce que le Prince m'aime, & qu'il les laiſſe-là?

FLAMINIA.

Oh ! elles ſont perſuadées qu'il ne vous aimera pas long-temps ; que c'eſt un caprice qui lui paſſera, & qu'il en rira tout le premier.

SILVIA, *piquée; & après avoir un peu regarde Flaminia.*

Hum ! elles ſont bien-heureuſes que j'aime Arlequin : ſans cela j'aurois grand plaiſir à les faire mentir ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah ! qu'elles mériteroient bien d'être punies ! Je leur ai dit : vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia, & pour plaire au Prince ; & ſi elle vouloit, il ne daigneroit pas vous regarder.

SILVIA.

Pardi ! vous voyez-bien ce qui en eſt ; il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA.

Voilà de la compagnie qui vous vient.

SILVIA.

Eh ! je crois que c'eſt cet Officier, dont je vous ai parlé : c'eſt lui-même. Voyez la belle phyſionomie d'homme !

LISETTE.

Elle ſe fâche, je penſe?

LE PRINCE.

Mais, Madame, que ſignifient ces diſcours-là? ſous prétexte de venir ſaluer Silvia, vous lui faites une inſulte!

LISETTE.

Ce n'eſt pas mon deſſein. J'avois la curioſité de voir cette petite fille qu'on aime tant, qui fait naître une ſi forte paſſion; & je cherche ce qu'elle a de ſi aimable. On dit qu'elle eſt naïve: c'eſt un agrément campagnard qui doit la rendre amuſante; priez-la de nous donner quelques traits de naïveté: voyons ſon eſprit.

SILVIA.

Eh non! Madame, ce n'eſt pas la peine: il n'eſt pas ſi plaiſant que le vôtre.

LISETTE, *en riant.*

Ah, ah! vous demandiez du naïf: en voilà.

LE PRINCE.

Allez vous-en, Madame.

SILVIA.

Cela m'impatiente à la fin; & ſi elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

LE

LE PRINCE, *à Liſette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE, *en ſe retirant d'un air dédaigneux.*

Adieu; un pareil objet me venge aſſez de celui qui en a fait choix.

SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

VOILA une créature bien effrontée!

SILVIA.

Je ſuis outrée! j'ai bien affaire qu'on m'enlève pour ſe moquer de moi: chacun a ſon prix. Ne ſemble-t-il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là? Je ne voudrois pas être changée contre elles.

FLAMINIA.

Bon! ce ſont des compliments que les injures de cette jalouſe-là.

LE PRINCE.

Belle Silvia, cette femme-là nous a trompés le

Prince & moi : vous m'en voyez au déſeſpoir, n'en doutez pas. Vous ſçavez que je ſuis pénétré de reſpect pour vous; vous connoiſſez mon cœur. Je venois ici pour me donner la ſatisfaction de vous voir, pour jetter encore une fois les yeux ſur une perſonne ſi chere, & reconnoître notre ſouveraine : mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, & que je vous importune encore.

FLAMINIA, *d'un air naturel.*

Quel mal faites-vous ? ne ſçais-je pas bien qu'on ne peut la voir ſans l'aimer ?

SILVIA.

Et moi je voudrois qu'il ne m'aimât pas : car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change. Encore ſi c'étoit un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut; mais il eſt trop agréable pour qu'on le maltraite lui : il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah ! que vous êtes obligeante, Silvia ! Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, ſi ce n'eſt de vous aimer toujours !

SILVIA.

Eh bien ! aimez-moi ; à la bonne heure : j'y au-

rai du plaiſir, pourvu que vous promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne ſçaurois mieux faire, en vérité. Arlequin eſt venu le premier; voilà tout ce qui vous nuit. Si j'avois deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurois attendu : mais vous avez du malheur; & moi je ne ſuis pas heureuſe.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourroit-on ceſſer d'aimer Silvia ? Connoiſſez-vous de cœur plus compatiſſant, plus généreux que le ſien ? Non : la tendreſſe d'une autre me toucheroit moins que la ſeule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA, *à Flaminia.*

Et moi, je vous en fais juge auſſi, là, vous l'entendez : comment ſe comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien ?

FLAMINIA.

Franchement, il a raiſon, Silvia : vous êtes charmante ; & à ſa place je ſerois tout comme il eſt.

SILVIA.

Ah çà ! n'allez pas l'attendrir encore. Il n'a pas beſoin qu'on lui diſe tant que je ſuis jolie ; il

le croit aſſez. (*Au Prince.*) Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement, & vengez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oui, ma chere Silvia, j'y cours. A mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti eſt pris ; j'aurai du moins le plaiſir de vous aimer toute ma vie.

SILVIA.

Oh ! je m'en doutois bien ; je vous connoîs.

FLAMINIA.

Allez, Monſieur ; hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procédé de la Dame en queſtion : il faut que tout le monde ſçache ici le reſpect qui eſt dû à Silvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE IV.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Vous, ma chere, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop long-temps à table, allez eſſayer l'habit qu'on vous a fait : il me tarde de vous le voir, Silvia.

SILVIA.

Tenez, l'étoffe eſt belle; elle m'ira bien: mais je ne veux point de tous ces habits-là; car le Prince me veut en troc; & jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez; quand il vous quitteroit, vous emporteriez tout : vraiment vous ne le connoiſſez pas.

SILVIA.

Je m'en vais donc ſur votre parole; pourvu qu'il ne me diſe pas après : pourquoi as-tu pris mes préſens ?

FLAMINIA.

Il vous dira : pourquoi n'en avoir pas pris davantage ?

SILVIA.

En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra ; afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout.

SCENE V.

FLAMINIA ; ARLEQUIN, *tout éclatant de rire.*

FLAMINIA.

IL me ſemble que les choſes commencent à prendre forme. Voici Arlequin. En verité je ne ſçais ; mais ſi ce petit homme venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon cœur.

ARLEQUIN, *riant.*

Ah, ah, ah : bon jour, mon amie.

FLAMINIA, *en ſouriant.*

Bon jour, Arlequin. Dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie auſſi.

ARLEQUIN.

C'eſt que mon valet Trivelin, que je ne paie point, m'a mené par toutes les chambres de la maiſon, où l'on trotte comme dans les rues, où l'on jâſe comme dans notre halle, ſans que le maître de la maiſon s'embarraſſe de tous ces viſages-là, qui viennent chez lui ſans lui donner le bon jour, qui vont le voir manger, ſans qu'il leur diſe : voulez-vous boire un coup ? Je me divertiſſois de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vu un grand coquin qui a levé l'habit d'une Dame par derriere. Moi, j'ai cru qu'il lui faiſoit quelque niche, & je lui ai dit bonnement : arrêtez-vous, poliſſon ; vous badinez malhonnêtement. Elle qui m'a entendu, s'eſt retournée, & m'a dit : Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue ? Et pourquoi vous la laiſſez-vous porter cette queue, ai-je repris ? Sur cela le poliſſon s'eſt mis à rire ; la Dame rioit, Trivelin rioit, tout le monde rioit ; par compagnie je me ſuis mis à rire auſſi. A cette heure je vous demande pourquoi nous avons ri tous ?

FLAMINIA.

D'une bagatelle. C'eſt que vous ne ſçavez pas

que ce que vous avez vu faire à ce laquais eſt un uſage parmi les Dames.

ARLEQUIN.

C'eſt donc encore un honneur.

FLAMINIA.

Oui, vraiment !

ARLEQUIN.

Pardi ! j'ai donc bien fait d'en rire ; car cet honneur-là eſt bouffon & à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai ; j'aime à vous voir comme cela. Avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté ?

ARLEQUIN.

Ah morbleu ! qu'on a apporté de friandes drogues ! que le cuiſinier d'ici fait de bonnes fricaſſées ! Il n'y a pas moyen de tenir contre ſa cuiſine. J'ai tant bu à la ſanté de Silvia & de vous, que, ſi vous êtes malade, ce ne ſera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi ! vous vous êtes encore reſſouvenu de moi ?

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, ſur-tout à table. Mais à propos de Silvia, eſt-elle encore avec ſa mere?

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, ſongerez-vous toujours à Silvia?

ARLEQUIN.

Taiſez-vous, quand je parle.

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment! j'ai tort!

FLAMINIA.

Oui: pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime?

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous ſouciez beaucoup des intérêts du Prince!

FLAMINIA, *comme épouvantée.*

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cauſe de vous.

ARLEQUIN, *en colere.*

Non, ma bonne. (*à Trivelin.*) Ecoute : je ſuis ton maître, car tu me l'as dit ; je n'en ſçavois rien, fainéant que tu es ! s'il t'arrive de faire le rapporteur, & qu'à cauſe de toi on faſſe ſeulement la moue à cette honnête fille-là, c'eſt deux oreilles que tu auras de moins ; je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne ſuis pas à cela près, & je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles ; entends-tu bien à préſent ? Va-t-en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous ; car enfin il le faut : mais vous me le paierez, Flaminia.

(*Arlequin veut retourner ſur lui, & Flaminia l'arrête. Quand il eſt revenu, il dit :*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

CELA eſt terrible! je n'ai trouvé ici qu'une perſonne qui entende la raiſon, & l'on vient chicaner ma converſation avec elle. Ma chere Flaminia, à préſent parlons de Silvia à notre aiſe: quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en paſſe.

FLAMINIA, *d'un air ſimple.*

Je ne ſuis point ingrate; il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous rendre contents tous deux; & d'ailleurs vous êtes ſi eſtimable, Arlequin, que, quand je vois qu'on vous chagrine, je ſouffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne ſorte de fille! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaiſe: je ſuis la moitié moins fâché d'être triſte.

FLAMINIA.

Pardi! qui eſt-ce qui ne vous plaindroit pas? Qui

eſt-ce qui ne s'intéreſſeroit pas à vous ? vous ne connoiſſez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela ſe peut bien : je n'y ai jamais regardé de ſi près.

FLAMINIA.

Si vous ſçaviez combien il m'eſt cruel de n'avoir point de pouvoir ; ſi vous liſiez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

Hé ! je ne ſçais point lire : mais vous me l'expliquerez. Par-là mardi ! je voudrois n'être plus affligé, quand ce ne ſeroit que pour l'amour du ſouci que cela vous donne : mais cela viendra.

FLAMINIA, *d'un ton triſte.*

Non ; je ne ſerai jamais témoin de votre contentement, voilà qui eſt fini : Trivelin cauſera, l'on me ſéparera d'avec vous ; & que ſçais-je moi où l'on m'emmenera ? Arlequin, je vous parle peut-être pour la derniere fois, & il n'y a plus de plaiſir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN, *triſte.*

Pour la derniere fois ! j'ai donc bien du guignon ! je n'ai qu'une pauvre maitreſſe, ils me

l'ont emportée; vous emporteroient-ils encore? & où eſt-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela? Ces gens-là croient-ils que j'ai un cœur de fer? ont-ils entrepris mon trépas? ſeront-ils ſi barbares?

FLAMINIA.

En tout cas, j'eſpere que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant ſouhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

M'amie, vous me gagnez le cœur. Conſeillez-moi dans ma peine; aviſons-nous; quelle eſt votre penſée? Car je n'ai point d'eſprit moi, quand je ſuis fâché. Il faut que j'aime Silvia; il faut que je vous garde: il ne faut pas que mon amour pâtiſſe de notre amitié, ni notre amitié de mon amour; & me voilà bien embarraſſé!

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuſe! Depuis que j'ai perdu mon amant, je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je reſpire avec vous: vous lui reſſemblez tant, que je crois quelquefois lui parler; je n'ai vu dans le monde que vous & lui de ſi aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille! il eſt fâcheux que j'aime Silvia:

ſans cela je vous donnerois de bon cœur la reſſemblance de votre amant. C'étoit donc un joli garçon?

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit fait comme vous, que vous êtes ſon portrait?

ARLEQUIN.

Et vous l'aimiez donc beaucoup?

FLAMINIA.

Regardez-vous, Arlequin; voyez combien vous méritez d'être aimé, & vous verrez combien je l'aimois.

ARLEQUIN.

Je n'ai vu perſonne répondre ſi doucement que vous. Votre amitié ſe met partout. Je n'aurois jamais cru être ſi joli que vous le dites: mais puiſque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque choſe.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plu davantage: mais je n'aurois pas été aſſez belle pour vous.

ARLEQUIN, *avec feu.*

Par la ſambille! je vous trouve charmante avec cette penſée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte; je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous: mais où cela nous conduiroit-il? Adieu, Arlequin; je vous verrai toujours, ſi on me le permet: je ne ſçais où je ſuis.

ARLEQUIN.

Je ſuis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaiſir à vous voir.

ARLEQUIN;

Je ne vous refuſe pas ce plaiſir-là, moi: regardez-moi à votre aiſe, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA, *s'en-allant.*

Je n'oſerois: adieu.

ARLEQUIN, *regardant ſortir Flaminia.*

Ce pays-ci n'eſt pas digne d'avoir cette fille-là. Si par quelque malheur Silvia venoit à manquer, dans mon déſeſpoir je crois que je me retirerois avec elle.

SCENE VII.

TRIVELIN *arrive avec un* SEIGNEUR *qui vient derriere lui ;* ARLEQUIN.

TRIVELIN.

SEIGNEUR Arlequin, n'y a-t-il point de riſque à reparoître ? N'eſt-ce point compromettre mes épaules ? car vous jouez merveilleuſement de votre épée de bois.

ARLEQUIN.

Je ſerai bon, quand vous ſerez ſage.

TRIVELIN.

Voilà un Seigneur qui demande à vous parler.

(*Le Seigneur approche & fait des révérences, qu'Arlequin lui rend.*)

ARLEQUIN, *à part*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grâce ; mais ne vous

vous incommoderai-je point, Monſieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur; vous ne me faites ni bien ni mal, en vérité. (*Voyant le Seigneur qui ſe couvre.*) Vous n'avez ſeulement qu'à me dire ſi je dois auſſi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous ſoyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN, *ſe couvrant.*

Je vous crois, puiſque vous le dites. Que ſouhaite de moi votre Seigneurie ? mais ne me faites point de compliments : ce ſeroit autant de perdu, car je n'en ſçais point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne ſont point des compliments ; mais des témoignages d'eſtime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela : votre viſage n'eſt point nouveau, Monſieur ; je vous ai vu quelque part à la chaſſe, où vous jouiez de la trompette : je vous ai ôté mon chapeau en paſſant, & vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi ! je ne vous ſaluai point ?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'apperçus donc pas de votre honnêteté ?

ARLEQUIN.

Oh que ſi ! Mais vous n'aviez point de grâce à me demander ; voilà pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnoîs point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi ! vous n'y perdez rien. Mais que vous plaît-il ?

LE SEIGNEUR.

Je compte ſur votre bon cœur : voici ce que c'eſt : j'ai eu le malheur de parler cavalièrement de vous devant le Prince.....

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoître à cela ?

LE SEIGNEUR.

Oui : mais le Prince s'eſt fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les médiſants ?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez-bien.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! voilà qui me plaît ; c'eſt un honnête homme : s'il ne me retenoit pas ma maitreſſe, je ſerois fort content de lui. Et que vous a-t-il dit ? que vous étiez un mal-appris ?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela eſt très-raiſonnable. De quoi vous plaignez-vous ?

LE SEIGNEUR.

Ce n'eſt pas-là tout : Arlequin, m'a-t-il répondu, eſt un garçon d'honneur. Je veux qu'on l'honore, puiſque je l'eſtime ; la franchiſe & la ſimplicité de ſon caractere, ſont des qualités que je voudrois que vous euſſiez tous. Je nuis à ſon amour, & je ſuis au déſeſpoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN, *attendri.*

Par la morbleu ! Je ſuis ſon ſerviteur ; franchement, je fais cas de lui ; & je croyois être plus en colere contre lui que je ne le ſuis.

LE SEIGNEUR.

Enſuite, il m'a dit de me retirer : mes amis là-deſſus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iroient auſſi avec vous ; il n'y auroit pas grand mal ; car, dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

LE SEIGNEUR.

Il s'eſt auſſi fâché contr'eux.

ARLEQUIN.

Que le ciel béniſſe cette homme de bien : il a vuidé là ſa maiſon d'un mauvaiſe graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparoître tous qu'à condition que vous demandiez notre grâce.

ARLEQUIN.

Par ma foi ! Meſſieurs, allez où il vous plaira ; je vous ſouhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi ! vous refuſerez de prier pour moi ? Si vous n'y conſentiez pas, ma fortune ſeroit ruinée ; à préſent qu'il ne m'eſt plus permis de voir le Prince, que ferois-je à la Cour ? Il faudra que

je m'en-aille dans mes terres ; car je ſuis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment ! être exilé, ce n'eſt dont point vous faire d'autre mal, que de vous envoyer manger votre bien chez vous ?

LE SEIGNEUR.

Vraiment non : voilà ce que c'eſt.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez là paix & aiſe : vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire ?

LE SEIGNEUR.

Sans doute ; qu'y a-t-il d'étrange à cela ?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas ? Eſt-il sûr qu'on eſt exilé, quand on médit ?

LE SEIGNEUR.

Cela arrive aſſez ſouvent.

ARLEQUIN *ſautant d'aiſe.*

Allons, voilà qui eſt fait, je m'en vais médire du premier venu ; & j'avertirai Silvia & Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raiſon de cela ?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil moi. De la maniere dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni, que récompenſé.

LE SEIGNEUR.

Quoi qu'il en ſoit, épargnez-moi cette punition-là, je vous prie. D'ailleurs ce que j'ai dit de vous, n'eſt pas grand'choſe.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingénu, ſans malice; là d'un garçon de bonne-foi.

ARLEQUIN *rit de tout ſon cœur.*

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette: mais qu'eſt-ce que cela fait? Moi, j'ai l'air d'un innocent; vous, vous avez l'air d'un homme d'eſprit; hé bien! à cauſe de cela faut-il s'en fier à notre air? N'avez-vous rien dit que cela?

LE SEIGNEUR.

Non; j'ai ajouté ſeulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parloient.

ARLEQUIN.

Pardi! il faut bien vous donner votre revanche, à vous autres. Voilà donc tout?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

C'eſt ſe moquer : vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe : empêchez que je ne le ſois. Un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la Cour : il n'eſt en conſidération, il n'eſt en état de pouvoir ſe venger de ſes envieux qu'autant qu'il ſe rend agréable au Prince, & qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toujours peu ou prou, & je me doute que l'amitié de ces gens-là n'eſt pas aiſée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raiſon dans le fond : ils ont quel-

quefois des caprices fâcheux : mais on n'oſeroit s'en reſſentir ; on les ménage, on eſt ſouple avec eux, parce que c'eſt par leur moyen que vous vous vengez des autres.

ARLEQUIN.

Quel trafic ! c'eſt juſtement recevoir des coups de bâton d'un côté, pour avoir le privilége d'en donner d'un autre ; voilà une drôle de vanité ! A vous voir ſi humbles, vous autres, on ne croiroit jamais que vous êtes ſi glorieux.

LE SEIGNEUR.

Nous ſommes élevés là-dedans. Mais écoutez ; vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur ; car vous connoiſſez bien Flaminia.

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le Prince a beaucoup de bienveillance pour elle, elle eſt la fille d'un de ſes Officiers ; & je me ſuis imaginé de lui faire ſa fortune, en la mariant à un petit-couſin que j'ai à la campagne, que je gouverne & qui eſt riche. Dites-le au Prince, mon deſſein me conciliera ſes bonnes grâces.

ARLEQUIN.

Oui : mais ce n'eſt pas-là le chemin des miennes ;

car je n'aime point qu'on épouſe mes amies, moi ; & vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit-couſin.

LE SEIGNEUR.

Je croyois....

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas ; je vous promets mon interceſſion, ſans que le petit-couſin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation, j'attends l'effet de vos promeſſes. Adieu, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur. Diantre je ſuis en crédit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du couſin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

FLAMINIA *arrive.*

MON cher, je vous amene Silvia; elle me ſuit.

ARLEQUIN.

Mon amie : vous deviez bien venir m'avertir plutôt; nous l'aurions attendue en cauſant enſemble.

SCENE IX.

SILVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SILVIA.

BON jour, Arlequin. Ah! que je viens d'eſſayer un bel habit! Si vous me voyiez, en vérité vous me trouveriez jolie : demandez à Flaminia. Ah, ah! ſi je portois ces habits-là, les femmes d'ici ſeroient bien attrappées : elles ne diroient pas

que j'ai l'air gauche. Oh! que les ouvrieres d'ici ſont habiles!

ARLEQUIN.

Ah! m'amour! elles ne ſont pas ſi habiles que vous êtes bien faite.

SILVIA.

Si je ſuis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du moins ai-je le plaiſir de vous voir un peu plus contents à préſent.

SILVIA.

Eh dame! puiſqu'on ne nous gêne plus, j'aime autant être ici qu'ailleurs; qu'eſt-ce que cela fait d'être là ou là? on s'aime par-tout.

ARLEQUIN.

Comment! nous gêner! on envoie les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils diſent de moi. . . . . .

SILVIA, *d'un air content.*

J'attends une Dame auſſi, moi, qui viendra devant moi ſe repentir de ne m'avoir pas trouvée belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme ſi nous étions freres & ſœurs. (*Il dit à Flaminia :*) Auſſi, de notre part, c'eſt queuci, queumi.

SILVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici? mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand Monſieur ſi bien tourné. Je veux que vous ſoyez amis enſemble, car il a bon cœur auſſi.

ARLEQUIN, *d'un air négligent.*

A la bonne heure; je ſuis de tout bon accord.

SILVIA.

Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve à ſon gré? Prix pour prix, les gens qui nous aiment ſont de meilleure compagnie que ceux qui ne ſe ſoucient pas de nous; n'eſt-il pas vrai?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN, *gaiement.*

Mettons encore Flaminia : elle ſe ſoucie de nous; & nous ferons partie quarrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez-là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah çà! puiſque nous voilà enſemble, allons faire collation; cela amuſe.

SILVIA.

Allez, allez, Arlequin. A cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'eſt pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes; ne vous gênez point.

(*Arlequin fait ſigne à Flaminia.*)

FLAMINIA, *ſur ſon geſte dit:*

Je m'en vais avec vous, auſſi-bien voilà quelqu'un qui entre & qui tiendra compagnie à Silvia.

SCENE X.

LISETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, & qui reſtent derriere ;* SILVIA.

(*Liſette fait de grandes révérences.*)

SILVIA, *d'un air un peu piqué.*

NE me faites point tant de révérences, Madame : cela m'exemptera de vous en faire ; je m'y prends de ſi mauvaiſe grâce, à votre fantaiſie.

LISETTE, *d'un ton triſte.*

On ne vous trouve que trop de mérite.

SILVIA.

Cela ſe paſſera. Ce n'eſt pas moi qui ai envie de plaire, telle que vous me voyez ; il me fâche aſſez d'être ſi jolie, & que vous ne ſoyez pas aſſez belle.

LISETTE.

Ah ! quelle ſituation !

SILVIA.

Vous ſoupirez à cauſe d'une petite villageoiſe,

vous êtes bien de loiſir; & où avez-vous mis votre langue de tantôt, Madame? Eſt-ce que vous n'avez plus de caquet, quand il faut bien dire?

LISETTE.

Je ne puis me réſoudre à parler.

SILVIA.

Gardez donc le ſilence; car quand vous vous lamenteriez juſqu'à demain, mon viſage n'empirera pas; beau ou laid, il reſtera comme il eſt. Qu'eſt-ce que vous me voulez? eſt-ce que vous ne m'avez pas aſſez querellée? Eh bien! achevez, prenez-en votre ſuffiſance.

LISETTE.

Epargnez-moi, Mademoiſelle; l'emportement que j'ai eu contre vous a mis toute ma famille dans l'embarras; le Prince m'oblige à venir vous faire une réparation, & je vous prie de la recevoir ſans me railler.

SILVIA.

Voilà qui eſt fini: je ne me moquerai plus de vous; je ſçais bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux: mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, & je vous pardonne: de quoi auſſi vous aviſiez-vous de me mépriſer?

LISETTE.

J'avois cru m'appercevoir que le Prince avoit quelqu'inclination pour moi, & je ne croyois pas en être indigne : mais je vois bien que ce n'eſt pas toujours aux agréments qu'on ſe rend.

SILVIA, *d'un ton vif.*

Vous verrez que c'eſt à la laideur & à la mauvaiſe façon, à cauſe qu'on ſe rend à moi. Comme ces jalouſes ont l'eſprit tourné !

LISETTE.

Eh bien ! oui, je ſuis jalouſe, il eſt vrai : mais puiſque vous n'aimez pas le Prince, *aidez-moi* à le remettre dans les diſpoſitions où j'ai cru qu'il étoit pour moi : il eſt ſûr que je ne lui déplaiſois pas ; & je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous, ſi vous me laiſſez faire.

SILVIA, *d'un air piqué.*

Croyez-moi, vous ne le guérirez de rien ; mon avis eſt que cela vous paſſe.

LISETTE.

Cependant cela me paroît poſſible ; car enfin je ne ſuis ni ſi mal-adroite, ni ſi déſagréable.

SILVIA.

Tenez, tenez ; parlons d'autre choſe : vos bonnes qualités m'ennuient.

LISETTE,

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange maniere. Quoi qu'il en ſoit, avant qu'il ſoit quelques jours, nous verrons ſi j'ai ſi peu de pouvoir.

SILVIA, *vivement.*

Oui, nous verrons des balivernes. Pardi! je parlerai au Prince; il n'a pas encore oſé me parler lui, à cauſe que je ſuis trop fâchée: mais je lui ferai dire qu'il s'enhardiſſe, ſeulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, Mademoiſelle; chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai ſatisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, & je vous prie d'oublier tout ce qui s'eſt paſſé entre nous.

SILVIA, *bruſquement.*

Marchez, marchez; je ne ſçais pas ſeulement ſi vous êtes au monde.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

QU'AVEZ-VOUS, Silvia? Vous êtes bien émue!

SILVIA.

J'ai, que je ſuis en colere. Cette impertinente femme de tantôt eſt venue pour me demander pardon; &, ſans faire ſemblant de rien, voyez la méchanceté! elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'étoit à ma laideur qu'on ſe rendoit; qu'elle étoit plus agréable, plus adroite que moi; qu'elle feroit bien paſſer l'amour du Prince; qu'elle alloit travailler pour cela; que je verrai, pati, pata; que ſçais-je moi tout ce qu'elle a mis en avant contre mon viſage? Eſt-ce que je n'ai pas raiſon d'être piquée?

FLAMINIA, *d'un air vif & d'intérêt.*

Ecoutez: ſi vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SILVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté; mais c'eſt Arlequin qui m'embarraſſe.

FLAMINIA.

Eh! je vous entends; voilà un amour auſſi mal placé, qui ſe rencontre-là auſſi mal-à-propos qu'on le puiſſe.

SILVIA.

Oh! j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais, ſi Arlequin vous voit ſortir de la Cour & mépriſée, penſez-vous que cela le réjouiſſe?

SILVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SILVIA.

Vous me faites rêver à une choſe. Ne trouvez-vous pas qu'il eſt un peu négligent depuis que nous ſommes ici? Il m'a quittée tantôt pour aller goûter; voilà une belle excuſe!

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous; mais ne me trahiſſez pas au moins: nous nous parlons de fille

à fille. Dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant, ce garçon?

SILVIA, *d'un air indifférent.*

Mais, vraiment, oui, je l'aime; il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous dise? Vous me paroissez mal assortis ensemble. Vous avez du goût, de l'esprit, l'air fin & distingué; il a l'air pesant, les manieres grossieres: cela ne quadre point; & je ne comprends pas comment vous l'avez aimé; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SILVIA.

Mettez-vous à ma place. C'étoit le garçon le plus paisible de nos cantons: il demeuroit dans mon village; il étoit mon voisin; il est assez facétieux, je suis de bonne humeur; il me faisoit quelquefois rire; il me suivoit par-tout; il m'aimoit; j'avois coutume de le voir, & de coutume en coutume je l'ai aimé aussi, faute de mieux: mais j'ai toujours bien vu qu'il étoit enclin au vin & à la gourmandise.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, sur-tout dans l'amant de l'aimable & tendre Silvia! Mais à quoi vous déterminez-vous donc?

SILVIA.

Je ne puis que dire; il me paſſe tant de *oui* & de *non* par la tête, que je ne ſçais auquel entendre. D'un côté Arlequin eſt un petit négligent qui ne ſonge ici qu'à manger; d'un autre côté, ſi on me renvoie, ces glorieuſes de femmes feront accroire par-tout qu'on m'aura dit : va-t-en, tu n'es pas aſſez jolie. D'un autre côté, ce Monſieur que j'ai retrouvé ici....

FLAMINIA.

Quoi?

SILVIA.

Je vous le dis en ſecret: je ne ſçais ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revu; mais il m'a toujours paru ſi doux, il m'a dit des choſes ſi tendres, il m'a conté ſon amour d'un air ſi poli, ſi humble, que j'en ai une véritable pitié; & cette pitié-là m'empêche encore d'être la maitreſſe de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous?

SILVIA.

Je ne crois pas; car je dois aimer Arlequin.

FLAMINIA.

C'eſt un homme aimable.

SILVIA.

Je le ſens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligiez de vous venger pour l'épouſer, je vous le pardonnerois; voilà la vérité.

SILVIA.

Si Arlequin ſe marioit à une autre fille que moi, à la bonne heure. Je ſerois en droit de lui dire : tu m'as quittée, je te quitte, je prends ma revanche; mais il n'y a rien à faire. Qui eſt-ce qui voudroit d'Arlequin ici, rude & bourru comme il eſt ?

FLAMINIA.

Il n'y a pas preſſe, entre nous. Pour moi j'ai toujours eu deſſein de paſſer ma vie aux champs. Arlequin eſt groſſier, je ne l'aime point: mais je ne le haïs pas; & dans les ſentiments où je ſuis, s'il vouloit, je vous en débarraſſerois volontiers pour vous faire plaiſir.

SILVIA.

Mais mon plaiſir où eſt-il? il n'eſt ni là, ni là; je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le Prince aujourd'hui. Voici ce Cavalier qui vous plaît: tâchez de prendre votre parti. Adieu; nous nous retrouverons tantôt.

SCENE XII.

SILVIA, LE PRINCE.

SILVIA.

VOUS venez : vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venois voir ſi la Dame qui vous a fait inſulte s'étoit bien acquittée de ſon devoir. Quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire & de me retirer; je me tairai, j'irai où vous voudrez; & je ſouffrirai ſans me plaindre, réſolu de vous obéir en tout.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas? ne l'ai-je pas bien dit? Comment voulez-vous que je vous renvoie? Vous vous tairez, s'il me plaît: vous vous en irez, s'il me plaît; vous n'ôſerez pas vous plaindre; vous

m'obéirez en tout. C'eſt bien là le moyen de faire que je vous commande quelque choſe !

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtreſſe de mon ſort ?

SILVIA.

Qu'eſt-ce que cela avance ? vous rendrai-je malheureux ? en aurai-je le courage ? Si je vous dis : allez-vous-en, vous croirez que je vous haïs ; ſi je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me ſoucie pas de vous ; & toutes ces croyances-là ne ſeront pas vraies : elles vous affligeront ; en ſerai-je plus à mon aiſe après ?

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ! ce que je veux ! j'attends qu'on me le diſe ; j'en ſuis encore plus ignorante que vous. Voilà Arlequin qui m'aime ; voilà le Prince qui demande mon cœur ; voilà vous qui mériteriez de l'avoir ; voilà ces femmes qui m'injurient, & que je voudrois punir ; voilà que j'aurai un affront, ſi je n'épouſe pas le Prince. Arlequin m'inquiette ; vous me

donnez du ſouci, vous m'aimez trop; je voudrois ne vous avoir jamais connu, & je ſuis bien malheureuſe d'avoir tout ce tracas-là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos diſcours me pénetrent, Silvia. Vous êtes trop touchée de ma douleur; ma tendreſſe, toute grande qu'elle eſt, ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SILVIA.

Je pourrois bien vous aimer : cela ne ſeroit pas difficile, ſi je voulois.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, & ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SILVIA, *comme impatiente.*

Je vous en avertis; je ne ſçaurois ſupporter de vous voir ſi tendre : il ſemble que vous le faſſiez exprès. Y a-t-il de la raiſon à cela? Pardi! j'aurai moins de mal à vous aimer tout-à-fait, qu'à être comme je le ſuis. Pour moi, je laiſſerai tout là; voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge; vous

ſouhaitez que je vous quitte, & je ne dois pas réſiſter aux volontés d'une perſonne ſi chere. Adieu, Silvia.

SILVIA, *vivement.*

Adieu, Silvia! je vous querellerois volontiers; où allez-vous? reſtez-là, c'eſt ma volonté; je la ſçais mieux que vous, peut-être.

LE PRINCE.

J'ai cru vous obliger.

SILVIA.

Quel train que tout cela! que faire d'Arlequin? encore ſi c'étoit vous qui fuſſiez le Prince.

LE PRINCE, *d'un air ému.*

Et quand je le ſerois?

SILVIA.

Cela ſeroit différent, parce que je dirois à Arlequin que vous prétendriez être le maître; ce ſeroit mon excuſe : mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuſe-là.

LE PRINCE, *à part.*

Qu'elle eſt aimable! il eſt temps de dire qui je ſuis.

SILVIA.

Qu'avez-vous? eſt-ce que je vous fâche? Ce n'eſt pas à cauſe de la Principauté que je voudrois que vous fuſſiez Prince, c'eſt ſeulement à cauſe de vous tout ſeul; & ſi vous l'étiez, Arlequin ne ſçauroit pas que je vous prendrois par amour: voilà ma raiſon. Mais non, après tout: il vaut mieux que vous ne ſoyez pas le maître; cela me tenteroit trop. Et quand vous le ſeriez, tenez, je ne pourrois me réſoudre à être une infidelle: voilà qui eſt fini.

LE PRINCE, *à part les premiers mots.*

Différons encore de l'inſtruire. Silvia, conſervez-moi ſeulement les bontés que vous avez pour moi. Le Prince vous a fait préparer un ſpectacle: permettez que je vous y accompagne, & que je profite de toutes les occaſions d'être avec vous. Après la fête vous verrez le Prince; & je ſuis chargé de vous dire que vous ſerez libre de vous retirer, ſi votre cœur ne vous dit rien pour lui.

SILVIA.

Oh! il ne me dira pas un mot; c'eſt tout

comme ſi j'étois partie : mais quand je ſerai chez nous, vous y viendrez ; eh ! que ſçait-on ce qui peut arriver ? Peut-être que vous m'aurez. Allons nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

OUI, Seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre. Ce retardement ne gâte rien, & lui laiſſe le temps de ſe confirmer dans le penchant qu'elle a pour vous. Grâces au ciel, vous voilà preſque arrivé où vous ſouhaitiez.

LE PRINCE.

Ah, Flaminia ! qu'elle eſt aimable !

FLAMINIA.

Elle l'eſt infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connoîs rien comme elle, parmi les gens du monde. Quand une maitreſſe, à force

d'amour, nous dit clairement, je vous aime; cela fait assurément un grand plaisir. Eh bien, Flaminia, ce plaisir-là, imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir que m'ont donné les discours de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit, je vous aime.

FLAMINIA.

Mais, Seigneur, oserois-je vous prier de m'en répéter quelque chose?

LE PRINCE.

Cela est impossible: je suis ravi, je suis enchanté; je ne peux pas vous répéter cela autrement.

FLAMINIA.

Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous sçaviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer, parce que cela me rend malheureux, & qu'elle doit être fidelle à Arlequin.... J'ai vu le moment où elle alloit me dire: ne m'aimez plus, je vous prie; parce que vous saurez cause que je vous aimerois aussi.

FLAMINIA.

Bon: cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non; je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui ſoit véritablement de l'amour. Les autres femmes qui aiment ont l'eſprit cultivé, elles ont une certaine éducation, un certain uſage; & tout cela chez elles falſifie la nature: ici c'eſt le cœur tout pur qui me parle; comme ſes ſentiments viennent, il me les montre; ſa naïveté en fait tout l'art, & ſa pudeur toute la décence. Vous m'avouerez que cela eſt charmant: tout ce qui la retient à préſent, c'eſt qu'elle ſe fait un ſcrupule de m'aimer ſans l'aveu d'Arlequin. Ainſi, Flaminia, hâtez-vous. Sera-t-il bientôt gagné, Arlequin? Vous ſçavez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il?

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, Seigneur, je le crois tout-à-fait amoureux de moi; mais il n'en ſçait rien. Comme il ne m'appelle encore que ſa chere amie, il vit ſur la bonne-foi de ce nom qu'il me donne, & prend toujours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA.

Oh! dans la premiere converſation je l'inſtrui-

rai de l'état de ſes petites affaires avec moi; & ce penchant qui eſt *incognitò* chez lui, & que je lui ferai ſentir par un autre ſtratagême; la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en ſommes convenus: tout cela, je penſe, va vous tirer d'inquiétude, & terminer mes travaux; dont je ſortirai, Seigneur, victorieuſe & vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc?

FLAMINIA.

C'eſt une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite: c'eſt que j'ai pris du goût pour Arlequin, ſeulement pour me déſennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, & rejoignez Silvia: il ne faut pas qu'Arlequin vous voye encore, & je le vois qui vient.

(*Ils ſe retirent tous deux.*)

SCENE

SCENE II.

TRIVELIN ; ARLEQUIN, *d'un air un peu ſombre.*

TRIVELIN, *après quelque temps.*

EH bien ! que voulez-vous que je faſſe de l'écritoire & du papier que vous m'avez fait prendre ?

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domeſtique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi : qui eſt-ce qui me nourrit ici ?

TRIVELIN.

C'eſt le Prince.

ARLEQUIN.

Par la ſambille ! la bonne chere que je fais me donne des ſcrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc ?

ARLEQUIN.

Mardi ! j'ai peur d'être en penſion ſans le ſçavoir.

TRIVELIN, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt ?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui eſt plaiſante. Allez, allez, Seigneur Arlequin, mangez en toute ſûreté de conſcience, & buvez de même.

ARLEQUIN.

Dame ! je prends mes repas dans la bonne-foi ; il me ſeroit bien rude de me voir apporter le mémoire de ma dépenſe : mais je vous crois. Dites-moi à préſent comment s'appelle celui qui rend compte au Prince de ſes affaires.

TRIVELIN.

Son Secrétaire d'Etat, voulez-vous dire ?

ARLEQUIN.

Oui : j'ai deſſein de lui faire un écrit, pour le prier d'avertir le Prince que je m'ennuie, & lui demander quand il veut finir avec nous ; car mon pere eſt tout ſeul.

TRIVELIN.

Eh bien !

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler ; la carriole partira ſur le champ.

ARLEQUIN.

Il faut, après cela, qu'on nous marie Silvia & moi, & qu'on m'ouvre la porte de la maiſon ; car j'ai coutume de trotter par-tout ; & d'avoir la clef des champs ; moi. Enſuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cauſe de ſon affection pour nous ; & ſi le Prince a toujours bonne envie de nous régaler ; ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, il n'eſt pas beſoin de mêler Flaminia là-dedans ?

ARLEQUIN.

Cela me plaît à moi.

TRIVELIN ; *d'un air mécontent.*

Hum !

ARLEQUIN, *le contrefaiſant.*

Hum ! Le mauvais valet ! Allons vîte, tirez votre plume, & griffonnez-moi mon écriture.

TRIVELIN, *ſe mettant en état.*

Dictez.

ARLEQUIN.

Monſieur.

TRIVELIN.

Alte-là ; dites, *Monſeigneur.*

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choiſiſſe.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous ſçaurez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Doucement ! Vous devez dire, *Votre Grandeur ſçaura.*

ARLEQUIN.

Votre Grandeur ſçaura ! C'eſt donc un géant, ce Sécretaire d'Etat ?

TRIVELIN.

Non : mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias ! qui a jamais en-

tendu dire qu'on s'adreſſe à la taille d'un homme, quand on a affaire à lui ?

TRIVELIN, *écrivant.*

Je mettrai comme il vous plaira. *Vous ſçaurez que je m'appelle Arlequin.* Après ?

ARLEQUIN.

Que j'ai une maitreſſe qui s'appelle Silvia, bourgeoiſe de mon village, & fille d'honneur.

TRIVELIN, *écrivant.*

Courage.

ARLEQUIN.

Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne ſçauroit ſe paſſer de nous, ni nous d'elle : Ainſi, auſſitôt la préſente reçue.....

TRIVELIN, *s'arrêtant, comme affligé.*

Flaminia ne ſçauroit ſe paſſer de vous ? Ahi ! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! que ſignifie donc cette impertinente pâmoiſon-là ?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, Seigneur Arlequin ; il y a deux ans que je ſoupire en ſecret pour elle.

ARLEQUIN, *tirant ſa latte.*

Cela eſt fâcheux, mon mignon : mais, en attendant qu'elle en ſoit informée, je vais toujours vous en faire quelques remerciements pour elle.

TRIVELIN.

Des remerciements à coups de bâton ! je ne ſuis pas friand de ces compliments-là. Eh ! que vous importe que je l'aime ? Vous n'avez que de l'amitié pour elle, & l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez : mon amitié fait tout comme l'amour ; en voilà des preuves.

(*il le bat. Trivelin s'enfuit en diſant :*)

TRIVELIN.

Oh ! diable ſoit de l'amitié !

SCENE III.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *à Arlequin.*

QU'EST-CE que c'eſt ? qu'avez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Bon jour, m'amie : c'eſt ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela ſe peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, m'amie, que dites-vous de cela ?

FLAMINIA.

Que c'eſt tant-pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

FLAMINIA.

Sans doute : mais eſt-ce que vous ſeriez fâché que l'on m'aimât ?

ARLEQUIN.

Hélas ! vous êtes votre maitreſſe : mais ſi vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être ; cela gâteroit la bonne amitié que vous me portez, & vous m'en feriez ma part plus petite ; oh ! de cette part-là je n'en voudrois rien perdre.

FLAMINIA, *d'un air doux.*

Arlequin, ſçavez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur ?

ARLEQUIN.

Moi ! eh ! quel mal lui fais-je donc ?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne ſçaurai plus bientôt de quelle eſpece ſeront mes ſentiments pour vous : en vérité, je n'ôſe m'examiner là-deſſus ; j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait ; n'examinez jamais, Flaminia ; cela ſera ce que cela pourra. Au reſte, croyez-moi, ne prenez point d'amant : j'ai une maitreſſe, je la garde ; ſi je n'en avois point, je n'en chercherois pas ; qu'en ferois-je avec vous ? Elle m'ennuieroit.

FLAMINIA.

Elle vous ennuieroit ! le moyen, après tout ce que vous dites, de reſter votre amie ?

ARLEQUIN.

Eh ! que ſerez-vous donc ?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien ſçavoir ; ce qui eſt de ſûr, c'eſt que dans le monde je n'aime rien plus que vous. Vous n'en pouvez pas dire autant. Silvia va devant moi, comme de raiſon.

ARLEQUIN.

Chut ! vous allez de compagnie enſemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer. Si je la trouve Silvia, en ſerez-vous bien-aiſe ?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez : mais il ne faut pas l'envoyer ; il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas ; car le Prince m'a mandée, & je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin ; je ſerai bientôt de retour.

(*En ſortant, elle ſourit à celui qui entre.*)

SCENE IV.

LE SEIGNEUR *du ſecond Acte apporte à* ARLEQUIN *des Lettres de nobleſſe.*

ARLEQUIN, *le voyant.*

VOILA mon homme de tantôt. Ma foi ! Monſieur le médiſant, (car je ne ſçais point votre autre nom,) je n'ai rien dit de vous au Prince, par la raiſon que je ne l'ai point vu.

LE SEIGNEUR.

Je vous ſuis obligé de votre bonne volonté, Seigneur Arlequin; mais je ſuis ſorti d'embarras, & rentré dans les bonnes grâces du Prince, ſur l'aſſurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi : j'eſpere qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh ! quoique je paroiſſe un innocent, je ſuis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grâce, ne vous reſſouvenez plus de rien,

& reconciliez-vous avec moi, en faveur du préſent que je vous apporte de la part du Prince: c'eſt de tous les préſents le plus grand qu'on puiſſe vous faire.

ARLEQUIN.

Eſt-ce Silvia que vous m'apportez?

LE SEIGNEUR.

Non. Le préſent dont il s'agit eſt dans ma poche. Ce ſont des Lettres de nobleſſe dont le Prince vous gratifie comme parent de Silvia; car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin: remportez cela; car, ſi je le prenois, ce ſeroit friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours; qu'importe? vous ferez plaiſir au Prince. Refuſeriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur auſſi. Pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler: mais je ne l'ai jamais vue; & j'en ai peut-être ſans le ſçavoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

LE SEIGNEUR, *à part les premiers mots.*

En voilà bien d'un autre! L'ambition; c'eſt un noble orgueil de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueil qui eſt noble! Donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les ſottiſes, vous autres?

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas; cet orgueil ne ſignifie-là qu'un deſir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi! ſa ſignification ne vaut pas mieux que lui; c'eſt bonnet blanc, & blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis-je: ne ſerez-vous pas bien-aiſe d'être Gentilhomme?

ARLEQUIN.

Eh! je n'en ſerois ni bien-aiſe, ni fâché; c'eſt ſuivant la fantaiſie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage, vous en ſerez plus reſpecté & plus craint de vos voiſins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur; car quand je reſpecte les gens, moi, & que je les crains, je ne les aime pas de ſi bon courage: je ne ſçaurois faire tant de choſes à la foi.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez!

ARLEQUIN.

Voilà comme je ſuis bâti! D'ailleurs, voyez-vous! je ſuis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à perſonne; mais quand je voudrois nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien! ſi j'avois ce pouvoir, ſi j'étois noble, diable emporte ſi je voudrois gager d'être toujours brave homme: je ferois par fois comme le Gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton, à cauſe qu'on n'oſeroit les lui rendre.

LE SEIGNEUR.

Et ſi on vous donnoit ces coups de bâton, ne ſouhaiteriez-vous pas être en état de les rendre?

ARLEQUIN.

Pour cela je voudrois payer cette dette-là ſur-le-champ.

LE SEIGNEUR.

Oh! comme les hommes ſont quelquefois mé-

chants, mettez vous en état de faire du mal ; ſeulement afin qu'on n'ôſe pas vous en faire ; & pour cet effet prenez vos Lettres de nobleſſe.

ARLEQUIN *prend les Lettres.*

Têtubleu ! vous avez raiſon, je ne ſuis qu'une bête. Allons, me voilà noble : je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma nobleſſe ; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie & le Prince auſſi ; car il eſt bien obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je ſuis charmé de vous voir content ; adieu.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur.

(*Quand le Seigneur a fait dix ou douze pas ; Arlequin le rappelle.*)

Monſieur, Monſieur !

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Ma nobleſſe ne m'oblige-t-elle à rien ? car il faut faire ſon devoir dans une charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête-homme.

ARLEQUIN, *très-ſérieuſement.*

Vous aviez donc des exemptions, vous, quand vous avez dit du mal de moi.

LE SEIGNEUR.

N'y ſongez plus : un Gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

Généreux & honnête-homme ! Vertuchou ! ces devoirs-là ſont bons : je les trouve encore plus nobles que mes Lettres de nobleſſe. Et quand on ne s'en acquitte pas, eſt-on encore Gentilhomme ?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre ! il y a donc bien des nobles qui paient la taille ?

LE SEIGNEUR.

Je n'en ſçais point le nombre.

ARLEQUIN.

Eſt-ce-là tout ? n'y a-t-il plus d'autres devoirs ?

LE SEIGNEUR.

Non : cependant vous, qui, ſuivant toute apparence, ſerez favori du Prince, vous aurez un

devoir de plus; ce ſera de mériter cette faveur par toute la ſoumiſſion, tout le reſpect & toute la complaiſance poſſible. A l'égard du reſte, comme je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, & vous ſerez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

Tout doucement : ces dernieres obligations-là ne me plaiſent pas tant que les autres. Premièrement, il eſt bon d'expliquer ce que c'eſt que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malpeſte, quel honneur!

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire; c'eſt qu'il faut ſe venger d'une injure, ou périr plutôt que de la ſouffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'eſt donc qu'un coq-à-l'âne; car ſi je ſuis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens : ſi je ſuis obligé d'être méchant, il faut que je les aſſomme. Comment donc faire pour tuer le monde & les laiſſer vivre?

LE SEIGNEUR.

Vous ſerez généreux & bon, quand on ne vous inſultera pas.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je vous entends : il m'eſt défendu d'être meilleur que les autres ; & ſi je rends le bien pour le mal, je ſerai donc un homme ſans honneur ? Par la mardi ! la méchanceté n'eſt pas rare ; ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention ! Tenez, accommodons-nous plutôt : quand on me dira une groſſe injure, j'en répondrai une autre, ſi je ſuis le plus fort. Voulez-vous me laiſſer votre marchandiſe à ce prix-là ? Dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne ſuffit point. Cela ne peut ſe laver, s'effacer que par le ſang de votre ennemi, ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reſte : vous parlez du ſang, comme ſi c'étoit de l'eau de la riviere. Je vous rends votre paquet de Nobleſſe ; mon honneur n'eſt pas fait pour être Noble ; il eſt trop raiſonnable pour cela. Bon jour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y ſongez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-le toujours : vous vous ajuſterez avec le Prince ; on n'y regardera pas de ſi près avec vous.

ARLEQUIN, *les reprenant.*

Il faudra donc qu'il me ſigne un contrat comme quoi je ſerai exempt de me faire tuer par mon prochain pour le faire repentir de ſon impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure : vous ferez vos conventions. Adieu, je ſuis votre ſerviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *le voyant.*

Oui diantre vient encore me rendre viſite? Ah! c'eſt celui-là qui eſt cauſe qu'on m'a pris Silvia. Vous voilà donc, Monſieur le babillard,

qui allez dire par-tout que la maitreſſe des gens eſt belle; ce qui fait qu'on m'a eſcamoté la mienne!

LE PRINCE.

Point d'injure, Arlequin?

ARLEQUIN.

Etes-vous Gentilhomme, vous?

LE PRINCE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Mardi! vous êtes bienheureux; ſans cela je vous dirois de bon cœur ce que vous méritez: mais votre honneur voudroit peut-être faire ſon devoir; & après cela, il faudroit vous tuer pour vous venger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin. Le Prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous eſt libre: mais je n'ai pas ordre de vous écouter, moi.

LE PRINCE.

Eh bien! prends un eſprit plus doux, connois-moi, puiſqu'il le faut: c'eſt ton Prince lui-même qui te parle, & non pas un Officier du Palais, comme tu l'as cru juſqu'ici, auſſi-bien que Silvia à

ARLEQUIN.

Votre foi?

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN.

Excuſez, Monſeigneur; c'eſt donc moi qui ſuis un ſot d'avoir été un impertinent avec vous?

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN, *triſtement.*

Puiſque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aie contre vous. Je ne ſuis pas digne d'être fâché contre un Prince, je ſuis trop petit pour cela : ſi vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, & puis c'eſt tout; cela doit faire compaſſion à votre puiſſance: vous ne voudriez pas avoir une Principauté pour le contentement de vous tout ſeul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, Monſeigneur? j'ai une fille qui m'aime; vous, vous en avez plein votre maiſon, & non-obſtant vous m'ôtez la mienne. Prenez que je ſuis pauvre, & que tout mon bien eſt un

liard : vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jettez ſur ma pauvreté & vous m'arrachez mon liard ; cela n'eſt-il pas bien triſte ?

LE PRINCE, *à part.*

Il a raiſon ; & ſes plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je ſçais bien que vous êtes un bon Prince, tout le monde le dit dans le pays ; il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaiſir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Silvia, il eſt vrai : mais demande-moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras ſouhaiter ; & laiſſe-moi cette ſeule perſonne que j'aime.

ARLEQUIN.

Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop ſur moi ; diſons en conſcience : ſi un autre que vous me l'avoit priſe, eſt-ce que vous ne me la feriez pas remettre ? Eh bien ! perſonne ne me l'a priſe que vous ; voyez la belle occaſion de montrer que la juſtice eſt pour tout le monde.

LE PRINCE, *à part.*

Que lui répondre ?

ARLEQUIN.

Allons, Monſeigneur, dites-vous comme cela: faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder? N'eſt-ce pas à moi à être ſon protecteur, puiſque je ſuis ſon maître? S'en ira-t-il ſans avoir juſtice? N'en aurai-je pas du regret? Qui eſt-ce qui fera mon office de Prince, ſi je ne le fais pas? J'ordonne donc que je lui rendrai Silvia.

LE PRINCE.

Ne changeras-tu jamais de langage? Regarde comme j'en agis avec toi. Je pourrois te renvoyer, & garder Silvia ſans t'écouter: cependant, malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obſtination & le peu de reſpect que tu me montres, je m'intéreſſe à ta douleur; je cherche à la calmer par mes faveurs; je deſcends juſqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, & te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire; tu es le ſeul qui réſiſte: tu dis que je ſuis ton Prince, marque-le moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN, *toujours triſte.*

Eh! Monſeigneur, ne vous fiez pas à ces gens

qui vous diſent que vous avez raiſon avec moi, car ils vous trompent. Vous prenez cela pour argent comptant; & puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'eſt autant de perdu, cela ne vous fait point de profit. Sans ces gens-là, vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de reſpect, parce que je repréſente mon bon droit. Allez, vous êtes mon Prince, & je vous aime bien; mais je ſuis votre ſujet, & cela mérite quelque choſe.

LE PRINCE.

Va, tu me déſeſperes.

ARLEQUIN.

Que je ſuis à plaindre!

LE PRINCE.

Faudra-t-il donc que je renonce à Silvia? Le moyen d'en être jamais aimé, ſi tu ne veux pas m'aider? Arlequin, je t'ai cauſé du chagrin: mais celui que tu me laiſſes eſt plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque conſolation, Monſeigneur; promenez-vous, voyagez quelque part, votre douleur ſe paſſera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant; j'eſpérois quelque choſe de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à perſonne : mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire. Va, n'importe, mes bienfaits t'étoient réſervés ; & ta dureté n'empêche pas que tu n'en jouiſſes.

ARLEQUIN.

Ahi! qu'on a du mal dans la vie!

LE PRINCE.

Il eſt vrai que j'ai tort à ton égard : je me reproche l'action que j'ai faite, c'eſt une injuſtice ; mais tu n'en es que trop vengé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille; vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raiſon.

LE PRINCE.

Non : il eſt juſte que tu ſois content ; tu ſouhaites que je te rende juſtice : ſois heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi : n'en aurois-je donc pas pour vous?

LE PRINCE, *triſte.*

Ne t'embarraſſe pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de ſouci ! le voilà déſolé.

LE PRINCE, *en carreſſant Arlequin.*

Je te ſçais bon gré de la ſenſibilité où je te vois. Adieu, Arlequin ; je t'eſtime malgré tes refus.

ARLEQUIN, *laiſſe faire un ou deux pas au Prince.*

Monſeigneur !

LE PRINCE.

Que me veux-tu ? Me demandes-tu quelque grâce ?

ARLEQUIN.

Non ; je ne ſuis qu'en peine de ſçavoir ſi je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent !

ARLEQUIN.

Et vous auſſi, voilà ce qui m'ôte le courage. Hélas ! que les bonnes gens ſont foibles !

LE PRINCE.

J'admire tes ſentiments.

ARLEQUIN.

Je le crois bien : je ne vous promets pour-

tant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté : mais à tout haſard, ſi je vous donnois Silvia, avez-vous deſſein que je ſois votre favori ?

LE PRINCE.

Eh ! qui le ſeroit donc ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flatté ; moi j'ai coutume de dire vrai : & une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaiſe ; jamais votre amitié ne ſera aſſez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons enſemble, ſi tu ne me réponds toujours ce que tu penſes. Il ne me reſte qu'une choſe à te dire, Arlequin : ſouviens-toi que je t'aime ; c'eſt tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia ſera-t-elle ſa maitreſſe ?

LE PRINCE.

Ah ! ne me parle point de Flaminia : tu n'étois pas capable de me donner tant de chagrin ſans elle.

ARLEQUIN, *au Prince qui ſort.*

Point du tout : c'eſt la meilleure fille du monde ; vous ne devez point lui vouloir du mal.

SCENE VI.

ARLEQUIN, *ſeul.*

APPAREMMENT que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie. Par la mardi ! il faut que j'aille voir où elle eſt. Mais moi, que ferai-je à cette heure ? Eſt-ce que je quitterai Silvia là ? Cela ſe pourra-t-il ? Y aura-t-il moyen ? Ma foi non ; non aſſûrément. J'ai un peu fait le nigaud avec le Prince, parce que je ſuis tendre à la peine d'autrui ; mais le Prince eſt tendre auſſi, & il ne dira mot.

SCENE VII.

FLAMINIA, *d'un air triſte* ; ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

BON jour, Flaminia ; j'allois vous chercher.

FLAMINIA, *en ſoupirant.*

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, adieu ?

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis ; le Prince a ſçu l'intelligence qui eſt entre nous, il vient de m'ordonner de ſortir d'ici, & m'a défendu de vous voir jamais. Malgré cela, je n'ai pu m'empêcher de venir vous parler encore une fois ; enſuite j'irai où je pourrai pour éviter ſa colere.

ARLEQUIN, *étonné & déconcerté.*

Ah ! me voilà un joli garçon à préſent !

FLAMINIA.

Je ſuis au déſeſpoir, moi ! Me voir ſéparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde ! Le temps me preſſe, je ſuis forcée de vous quitter : mais avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN, *en reprenant ſon haleine.*

Ahi ! Qu'eſt-ce, m'amie ? qu'a-t'il ce cher cœur ?

FLAMINIA.

Ce n'eſt point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin ; je m'étois trompée.

ARLEQUIN, *d'un ton eſſouffié.*

C'eſt donc de l'amour ?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN, *la retenant.*

Attendez..... je me ſuis peut-être trompé moi auſſi ſur mon compte.

FLAMINIA.

Comment ! vous vous ſeriez mépris ! Vous m'aimeriez, & nous ne nous verrons plus ! Arlequin, ne m'en dites pas davantage : je m'enfuis. (*Elle fait un ou deux pas.*)

ARLEQUIN.

Reſtez.

FLAMINIA.

Laiſſez-moi aller : que ferons-nous ?

ARLEQUIN.

Parlons raiſon.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je ?

ARLEQUIN.

C'eſt que mon amitié eſt auſſi loïn que la vôtre; elle eſt partie : voilà que je vous aime, cela eſt décidé, & je n'y comprends rien. Ouf !

FLAMINIA.

Quelle aventure !

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point marié, par bonheur.

FLAMINIA.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Silvia ſe mariera avec le Prince, & il ſera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Enſuite, puiſque notre cœur s'eſt mécompté & que nous nous aimons par mégard, nous prendrons patience, & nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA, *d'un ton doux.*

J'entends bien : vous voulez dire que nous nous marierons enſemble.

ARLEQUIN.

Vraiment oui; eſt-ce ma faute à moi? Pourquoi ne m'avertiſſiez-vous pas que vous m'attraperiez & que vous ſeriez ma maitreſſe?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant?

ARLEQUIN.

Morbleu! le devinois-je?

FLAMINIA.

Vous étiez aſſez aimable pour le deviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Épouſez-moi, j'y conſens: mais il n'y a point de temps à perdre, & je crains qu'on ne vienne m'ordonner de ſortir.

ARLEQUIN, *en ſoupirant.*

Ah! je parts pour parler au Prince. Ne dites pas à Silvia que je vous aime; elle croiroit que je ſuis dans mon tort, & vous ſçavez que je ſuis innocent. Je ne ferai ſemblant de rien avec elle; je lui dirai que c'eſt pour ſa fortune que je la laiſſe là.

FLAMINIA.

Fort bien; j'allois vous le conſeiller.

ARLEQUIN.

Attendez, & donnez-moi votre main que je la baiſe... (*Après avoir baiſé ſa main.*) Qui eſt-ce qui auroit cru que j'y prendrois tant de plaiſir? cela me confond.

SCENE VIII.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA, *à part.*

EN vérité le Prince a raiſon; ces petites perſonnes-là ſont l'amour d'une maniere à ne pouvoir réſiſter. Voici l'autre. (*A Silvia qui entre.*) A quoi rêvez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Je rêve à moi, & je n'y entends rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de ſi incompréhenſible?

SILVIA.

Je voulois me venger de ces femmes, vous ſçavez bien? Cela s'eſt paſſé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes guères vindicative.

SILVIA.

J'aimois Arlequin; n'eſt-ce pas?

FLAMINIA.

Il me le ſembloit.

SILVIA.

SILVIA.

Eh bien ! je crois que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'eſt pas un ſi grand malheur.

SILVIA.

Quand ce ſeroit un malheur, qu'y ferois-je ? Lorſque je l'ai aimé, c'étoit un amour qui m'étoit venu ; à cette heure je ne l'aime plus, c'eſt un amour qui s'en eſt allé : il eſt venu ſans mon avis, il s'en retourne de même ; je ne crois pas être blâmable.

FLAMINIA, *les premiers mots à part.*

Rions un moment. Je le penſe à-peu-près de même.

SILVIA, *vivement.*

Qu'appellez-vous à-peu-près ? il faut le penſer tout à-fait comme moi, parce que cela eſt. Voilà de mes gens qui diſent tantôt oui, tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc ?

SILVIA.

Je m'emporte à propos ; je vous conſulte bonnement, & vous allez me répondre des *à-peu-près* qui me chicannent.

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine, & que vous n'êtes que louable? mais n'eſt-ce pas cet Officier que vous aimez?

SILVIA.

Et qui donc? Pourtant je n'y conſens pas encore, à l'aimer; mais à la fin il faudra bien y venir: car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui: le voir triſte, toujours ſe lamentant; toujours le conſoler de la peine qu'on lui fait; dame! cela laſſe: il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh! vous allez le charmer; il mourra de joie.

SILVIA.

Il mourroit de triſteſſe; & c'eſt encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaiſon.

SILVIA.

Je l'attends: nous avons été plus de deux heures enſemble, & il va revenir pour être avec moi quand le Prince me parlera. Cependant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop; qu'en dites-vous? mais ne me rendez pas ſcrupuleuſe.

FLAMINIA.

Ne vous inquiétez pas; on trouvera aiſément moyen de l'appaiſer.

SILVIA, *avec un petit air d'inquiétude.*

De l'appaiſer! Diantre! il eſt donc bien facile de m'oublier à ce compte? Eſt-ce qu'il a fait quelque maitreſſe ici?

FLAMINIA.

Lui, vous oublier! j'aurois donc perdu l'eſprit, ſi je vous le diſois. Vous ſerez trop heureuſe, s'il ne ſe déſeſpere pas.

SILVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela! vous êtes cauſe que je redeviens incertaine, avec votre déſeſpoir.

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que diriez-vous?

SILVIA.

S'il ne m'aime plus? Vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien! il vous aime encore; & vous en êtes fâchée. Que vous faut-il donc?

SILVIA.

Hum ! vous qui riez : je vous voudrois bien voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche : croyez-moi; finiſſez avec lui, ſans vous inquiéter du reſte.

SCENE IX.

SILVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

EH ! quoi, Silvia, vous ne me regardez pas ? vous devenez triſte toutes les fois que je vous aborde; j'ai toujours le chagrin de penſer que je vous ſuis importun.

SILVIA.

Bon, importun ! je parlois de lui tout-à-l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi ? & qu'en diſiez-vous, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ! je diſois bien des choſes ; je diſois que vous ne ſçaviez pas encore ce que je penſois.

LE PRINCE.

Je ſçais que vous êtes réſolue à me refuſer votre cœur, & c'eſt-là ſçavoir ce que vous penſez.

SILVIA.

Hum ! vous n'êtes pas ſi ſçavant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant. Mais, dites-moi, vous êtes un honnête-homme, & je ſuis ſûre que vous me direz la vérité : vous ſçavez comme je ſuis avec Arlequin. A préſent, prenez que j'aie envie de vous aimer : ſi je contentois mon envie, ferois-je bien, ferois-je mal ? là, conſeillez-moi dans la bonne-foi.

LE PRINCE.

Comme on n'eſt pas le maître de ſon cœur, ſi vous aviez envie de m'aimer, vous ſeriez en droit de vous ſatisfaire ; voilà mon ſentiment.

SILVIA.

Me parlez-vous en ami ?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, en homme ſincere,

SILVIA.

C'eſt mon avis auſſi; j'ai décidé de même; & je crois que nous avons raiſon tous deux: ainſi je vous aimerai s'il me plaît, ſans qu'il ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gagne rien; car il ne vous plaît point.

SILVIA

Ne vous mélez point de deviner; car je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce Prince, puiſqu'il faut que je le voie, quand viendra-t-il? S'il veut, je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop tôt pour moi; lorſque vous le connoîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

SILVIA.

Courage! vous voilà dans la crainte à cette

heure ; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon temps.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SILVIA.

Quel homme ! il faut bien que je lui remette l'eſprit. Ne tremblez plus ; je n'aimerai jamais le Prince : je vous en fais un ſerment par...

LE PRINCE.

Arrêtez, Silvia ; n'achevez pas votre ſerment, je vous en conjure.

SILVIA.

Vous m'empêcherez de jurer, cela eſt joli ! j'en ſuis bien-aiſe.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laiſſe jurer contre moi ?

SILVIA.

Contre vous ! eſt-ce que vous êtes le Prince ?

LE PRINCE.

Oui, Silvia ; je vous ai juſqu'ici caché mon

rang, pour eſſayer de ne devoir votre tendreſſe qu'à la mienne : je ne voulois rien perdre du plaiſir qu'elle pouvoit me faire. A préſent que vous me connoiſſez, vous êtes libre d'accepter ma main & mon cœur, ou de refuſer l'un & l'autre. Parlez, Silvia.

SILVIA.

Ah ! mon cher Prince, j'allois faire un beau ſerment. Si vous avez cherché le plaiſir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez ; vous ſçavez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît.

LE PRINCE.

Notre union eſt donc aſſurée.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J'Ai tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien! Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire : conſolez-vous comme vous pourrez de vous même. Le Prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris: voyez, accommodez-vous; il n'y a plus de raiſon à moi, c'eſt la vérité. Qu'eſt-ce que vous me diriez? que je vous quitte. Qu'eſt-ce que je vous répondrois? que je le ſçais bien. Prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu; laiſſez-moi après, & voilà qui ſera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'eſt à vous que je remets Arlequin; je l'eſtime, & je vais le combler de biens. Toi,

Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouſe, & ſois pour jamais aſſuré de la bienveillance de ton Prince. Belle Silvia, ſouffrez que des fêtes qui vous ſont préparées, annoncent ma joie à des ſujets dont vous allez être la Souveraine.

ARLEQUIN.

A préſent je me moque du tour que notre amitié nous a joué. Patience : tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

F I N.

LE PRINCE TRAVESTI,

OU

L'ILLUSTRE AVENTURIER,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

LA PRINCESSE de Barcelonne.

HORTENSE.

LE PRINCE de Léon, ſous le nom de Lélio.

FRÉDÉRIC, Miniſtre de la Princeſſe.

ARLEQUIN, valet de Lélio.

LISETTE, Maitreſſe d'Arlequin.

UN GARDE de la Princeſſe.

FEMMES de la Princeſſe.

La Scene eſt à Barcelonne.

LE PRINCE TRAVESTI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, *& ſa ſuite ;* HORTENSE.

(La Scene repréſente une Salle où la Princeſſe entre rêveuſe, accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du Théâtre.

LA PRINCESSE, *ſe tournant vers ſes femmes.*

HORTENSE ne vient point ; qu'on aille lui dire encore que je l'attends avec impatience. Je vous demandois, Hortenſe.

HORTENSE.

Vous me paroiſſez bien agitée, Madame.

LA PRINCESSE, *à ſes femmes.*

Laiſſez-nous.

SCENE II.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortenſe, depuis un an que vous êtes abſente, il m'eſt arrivé une grande aventure.

HORTENSE.

Hier au ſoir en arrivant, quand j'eus l'honneur de vous revoir, vous me parûtes auſſi tranquille que vous l'étiez avant mon départ.

LA PRINCESSE.

Cela eſt bien différent; & je vous parus hier ce que je n'étois pas: mais nous avions des témoins, & d'ailleurs vous aviez beſoin de repos.

HORTENSE.

Que vous eſt-il donc arrivé, Madame? car je compte que mon abſence n'aura rien diminué

des bontés & de la confiance que vous aviez en moi.

LA PRINCESSE.

Non, ſans doute. Le ſang nous unit; je ſçais votre attachement pour moi, & vous me ſerez toujours chere: mais j'ai peur que vous ne condamniez mes foibleſſes.

HORTENSE.

Moi, Madame, les condamner! Eh! n'eſt-ce pas un défaut que de n'avoir point de foibleſſe? Que ferions-nous d'une perſonne parfaite? à quoi nous ſeroit-elle bonne? Entendroit-elle quelque choſe à nous, à notre cœur, à ſes petits beſoins? Quel ſervice pourroit-elle nous rendre avec ſa raiſon ferme & ſans quartier, qui feroit main-baſſe ſur tous nos mouvements? Croyez-moi, Madame; il faut vivre avec les autres, & avoir du moins moitié raiſon & moitié folie, pour lier commerce. Avec cela vous nous reſſemblerez un peu; car pour nous reſſembler tout-à-fait, il ne faudroit preſque que de la folie: mais je ne vous en demande pas tant. Venons au fait: quel eſt le ſujet de votre inquiétude?

LA PRINCESSE.

J'aime; voilà ma peine.

HORTENSE.

Que ne dites-vous : j'aime, voilà mon plaiſir? car elle eſt faite comme un plaiſir, cette peine que vous dites.

LA PRINCESSE.

Non, je vous aſſûre; elle m'embarraſſe beaucoup.

HORTENSE.

Mais vous êtes aimée, ſans doute?

LA PRINCESSE.

Je crois voir qu'on n'eſt pas ingrat.

HORTENSE.

Comment, vous croyez voir ! Celui qui vous aime, met-il ſon amour en énigme? Oh, Madame ! il faut que l'amour parle bien clairement & qu'il répete toujours ; encore avec cela ne parle-t-il pas aſſez.

LA PRINCESSE.

Je regne. Celui dont il s'agit, ne penſe pas ſans doute qu'il lui ſoit permis de s'expliquer autrement que par ſes reſpects.

HORTENSE.

Eh bien ! Madame, que ne lui donnez-vous un pouvoir plus ample? car qu'eſt-ce que c'eſt que du reſpect? l'amour eſt bien enveloppé là-dedans.

Sans

Sans lui dire préciſément, expliquez-vous mieux, ne pouvez-vous lui gliſſer la valeur de cela dans quelques regards ? Avec deux yeux ne dit-on pas ce que l'on veut ?

LA PRINCESSE.

Je n'ôſe, Hortenſe ; un reſte de fierté me retient.

HORTENSE.

Il faudra pourtant bien que ce reſte-là s'enaille avec le reſte, ſi vous voulez vous éclaircir. Mais quelle eſt la perſonne en queſtion ?

LA PRINCESSE.

Vous avez entendu parler de Lélio

HORTENSE.

Oui, comme d'un illuſtre étranger, qui, ayant rencontré notre armée, y ſervit Volontaire il y a ſix ou ſept mois, & à qui nous dûmes le gain de la derniere bataille.

LA PRINCESSE.

Celui qui commandoit l'armée, l'engagea par mon ordre à venir ici ; & depuis qu'il y eſt, ſes ſages conſeils dans mes affaires ne m'ont pas été moins avantageux que ſa valeur : c'eſt d'ailleurs l'âme la plus généreuſe.....

HORTENSE.

Eſt-il jeune ?

LA PRINCESSE.

Il eſt dans la fleur de ſon âge.

HORTENSE.

De bonne mine ?

LA PRINCESSE.

Il me le paroît.

HORTENSE.

Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage, cet homme-là vous a donné ſon cœur ; vous lui avez rendu le vôtre en revanche : c'eſt cœur pour cœur. Le troc eſt ſans reproche : & je trouve que vous avez fait là un fort bon marché. Comptons : dans cet homme-là vous avez d'abord un amant ; enſuite, un Miniſtre ; enſuite, un Général d'armée ; enſuite un mari, s'il le faut, & le tout pour vous : voilà donc quatre hommes pour un, & le tout en un ſeul. Madame, ce calcul-là mérite attention.

LA PRINCESSE.

Vous êtes toujours badine. Mais cet homme qui en vaut quatre, & que vous voulez que j'épouſe, ſçavez-vous qu'il n'eſt, à ce qu'il dit, qu'un ſimple gentilhomme, & qu'il me faut un Prince ? Il eſt vrai que dans nos États le privilége des Princeſſes qui regnent, eſt d'épouſer qui elles

veulent: mais il ne ſied pas toujours de ſe ſervir de ſes priviléges.

HORTENSE.

Madame, il vous faut un Prince, ou un homme qui mérite de l'être; c'eſt la même choſe: un peu d'attention, s'il vous plaît. Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage: Madame, avec cela fût-il né dans une chaumiere, ſa naiſſance eſt royale, & voilà mon Prince; je vous défie d'en trouver un meilleur. Croyez-moi, je parle quelquefois ſérieuſement: vous & moi nous reſtons ſeules de la famille de nos maîtres: donnez à vos ſujets un ſouverain vertueux, ils ſe conſoleront avec ſa vertu, du défaut de ſa naiſſance.

LA PRINCESSE.

Vous avez raiſon, & vous m'encouragez: mais, ma chere Hortenſe, il vient d'arriver ici un Ambaſſadeur de Caſtille, dont je ſçais que la commiſſion eſt de demander ma main pour ſon maître. Aurois-je bonne grâce de refuſer un Prince pour n'épouſer qu'un particulier?

HORTENSE.

Si vous aurez bonne grâce? Eh! qui en empêchera? Quand on refuſe les gens bien poliment, ne les refuſe-t-on pas de bonne grâce?

LA PRINCESSE.

Eh bien! Hortenſe, je vous en croirai; mais j'attends un ſervice de vous: je ne ſçaurois me réſoudre à montrer clairement mes diſpoſitions à Lélio; ſouffrez que je vous charge de ce ſoin-là, & acquittez-vous-en adroitement dès que vous le verrez.

HORTENSE.

Avec plaiſir, Madame; car j'aime à faire de bonnes actions. A la charge que, quand vous aurez épouſé cet honnête-homme-là, il y aura dans votre hiſtoire un petit article que je dreſſerai moi-même; & qui dira préciſément: « ce » fut la ſage Hortenſe qui procura cette bonne » fortune au peuple; la Princeſſe craignoit de » n'avoir pas bonne grâce en épouſant Lélio: » Hortenſe lui leva ce vain ſcrupule, qui eût » peut-être privé la République de cette lon- » gue ſuite de bons Princes qui reſſemblerent » à leur pere ». Voilà ce qu'il faudra mettre pour la gloire de mes deſcendants, qui, par ce moyen, auront en moi une ayeule d'heureuſe mémoire.

LA PRINCESSE.

Quel fonds de gaieté!.... Mais, ma chere Hortenſe, vous parlez de vos deſcendants: vous

n'avez été qu'un an avec votre mari, & qui ne vous a point laiſſé d'enfants ; & toute jeune que vous êtes, vous ne voulez pas vous remarier ; où prendrez-vous votre poſtérité ?

HORTENSE.

Cela eſt vrai, je n'y ſongeois pas ; & voilà tout d'un coup ma poſtérité anéantie.... Mais trouvez-moi quelqu'un qui ait à-peu-près le mérite de Lélio, & le goût du mariage me reviendra peut-être : car je l'ai tout-à-fait perdu, & je n'ai point tort. Avant que le Comte Rodrigue m'épouſât, il n'y avoit amour ancien ni moderne qui pût figurer auprès du ſien. Les autres amants auprès de lui rampoient comme de mauvaiſes copies d'un excellent original : c'étoit une choſe admirable, c'étoit une paſſion formée de tout ce qu'on peut imaginer en ſentiments, langueurs, ſoupirs, tranſports, délicateſſes, douce impatience, & le tout enſemble ; pleurs de joie au moindre regard favorable, torrent de larmes au moindre coup-d'œil un peu froid ; m'adorant aujourd'hui, m'idolâtrant demain : plus qu'idolâtre enſuite, ſe livrant à des hommages toujours nouveaux : enfin ſi l'on avoit partagé ſa paſſion entre un million de cœurs, la part de

chacun d'eux auroit été fort raiſonnable. J'étois enchantée : deux ſiecles, ſi nous les paſſions enſemble, n'épuiſeroient pas cette tendreſſe-là, diſois-je en moi-même ; en voilà pour plus que je n'en uſerai. Je ne craignois qu'une choſe, c'eſt qu'il ne mourût de tant d'amour avant que d'arriver au jour de notre union. Quand nous fûmes mariés, j'eus peur qu'il n'expirât de joie. Hélas ! Madame, il ne mourut ni avant ni après, il ſoutint fort bien la joie. Le premier mois elle fut violente, le ſecond elle devint plus calme, à l'aide d'une de mes femmes qu'il trouva *jolie* : le troiſieme elle baiſſa à vue d'œil, & le quatrieme il n'y en avoit plus. Ah ! c'étoit un triſte perſonnage après cela que le mien.

LA PRINCESSE.

J'avoue que cela eſt affligeant.

HORTENSE.

Affligeant, Madame, affligeant ! Imaginez-vous ce que c'eſt que d'être humiliée, rebutée, abandonnée ; & vous aurez quelque légere idée de tout ce qui compoſe la douleur d'une jeune femme alors. Être aimée d'un homme autant que je l'étois, c'eſt faire ſon bonheur & ſes délices, c'eſt être l'objet de toutes ſes complaiſances,

c'eſt régner ſur lui, diſpoſer de ſon ame; c'eſt voir ſa vie conſacrée à vos deſirs, à vos caprices; c'eſt paſſer la vôtre dans la flatteuſe conviction de vos charmes; c'eſt voir ſans ceſſe qu'on eſt aimable: ah! que cela eſt doux à voir! le charmant point de vûe pour une femme! en vérité tout eſt perdu, quand vous perdez cela. Hé bien! Madame, cet homme dont vous étiez l'idole, concevez qu'il ne vous aime plus, & mettez-vous vis-à-vis de lui: la jolie figure que vous y ferez! Quel opprobre! Lui parlez-vous, toutes ſes réponſes ſont des monoſyllabes, oui, non; car le dégoût eſt laconique. L'approchez-vous, il fuit: vous plaignez-vous, il querelle; quelle vie! quelle chûte! quelle fin tragique! Cela fait frémir l'amour-propre. Voilà pourtant mes aventures; & ſi je me remboarquois, j'ai du malheur, je ſerois encore naufrage, à moins que de trouver un autre Lélie.

LA PRINCESSE.

Vous ne tiendrez pas votre colere, & je chercherai de quoi vous réconcilier avec les hommes.

HORTENSE.

Cela eſt inutile: je ne ſçache qu'un homme dans le monde qui pût me convertir là-deſſus:

homme que je ne connois point, que je n'ai jamais vu que deux jours. Je revenois de mon château pour retourner dans la Province dont mon mari étoit Gouverneur, quand ma chaise fut attaquée par des voleurs qui avoient déjà fait plier le peu de gens que j'avois avec moi. L'homme dont je vous parle, accompagné de trois autres, vint à mes cris, & fondit sur mes voleurs, qu'il contraignit à prendre la fuite: j'étois presque évanouie, il vint à moi, s'empressa de me faire revenir, & me parut le plus aimable & le plus galant homme que j'aie encore vu. Si je n'avois pas été mariée, je ne sçais ce que mon cœur seroit devenu, je ne sçais trop même ce qu'il devint alors: mais il ne s'agissoit plus de cela. Je priai mon libérateur de se retirer; il insiste à me suivre près de deux jours: à la fin je lui marquai que cela m'embarrassoit; j'ajoutai que j'allois joindre mon mari, & je tirai un diamant de mon doigt que je le pressai de prendre; mais sans le regarder, il s'éloigna très-vîte, & avec quelque sorte de douleur. Mon mari mourut deux mois après; & je ne sçais par quelle fatalité l'homme que j'ai vu m'est toujours resté dans l'esprit. Mais il y a apparence que nous ne nous reverrons

jamais. Ainſi mon cœur eſt en ſûreté. Mais qui eſt-ce qui vient à nous?

LA PRINCESSE.

C'eſt un homme à Lélio.

HORTENSE.

Il me vient une idée pour vous: ne ſçauroit-il pas qui eſt ſon maître?

LA PRINCESSE.

Il n'y a point d'apparence; car Lélio perdit ſes gens à la derniere bataille, & il n'a que de nouveaux domeſtiques.

HORTENSE.

N'importe; faiſons-lui toujours quelques queſtions.

SCENE III.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

(*Arlequin arrive d'un air déſœuvré en regardant de tous les côtés. Il voit la Princeſſe & Hortenſe, & veut s'en-aller.*)

LA PRINCESSE.

QUE cherches-tu, Arlequin? ton maître eſt-il dans le Palais?

ARLEQUIN.

Madame, je ſupplie votre Principauté de pardonner l'impertinence de mon étourderie; ſi j'avois ſçu que votre préſence eût été ici, je n'aurois pas été aſſez nigaud pour y venir apporter ma perſonne.

LA PRINCESSE.

Tu n'as point fait de mal. Mais, dis-moi, cherches-tu ton maître?

ARLEQUIN.

Tout juſte; vous l'avez deviné, Madame.

Depuis qu'il vous a parlé tantôt, je l'ai perdu de vue dans cette peſte de maiſon ; &, ne vous déplaiſe, je me ſuis auſſi perdu moi. Si vous vouliez m'enſeigner mon chemin, vous me feriez plaiſir ; il y a ici un ſi grand tas de chambres, que j'y voyage depuis une heure ſans en trouver le bout. Par la mardi ! ſi vous louez tout cela, cela vous doit rapporter bien de l'argent, pourtant. Que de fatras de meubles, de drôleries, de colifichets ! tout un Village vivroit un an de ce que cela vaut. Depuis ſix mois que nous ſommes ici, je n'avois point encore vu cela. Cela eſt ſi beau, ſi beau, qu'on n'ôſe pas le regarder ; cela fait peur à un pauvre homme comme moi. Que vous êtes riches, vous autres Princes ! & moi, queſt-ce que que je ſuis en comparaiſon de cela ? Mais n'eſt-ce pas encore une autre impertinence que je fais, de raiſonner avec vous comme avec ma pareille ? (*Hortenſe rit.*) Voilà votre camarade qui rit, j'aurai dit quelque ſottiſe. Adieu, Madame ; je ſalue votre Grandeur.

LA PRINCESSE.

Arrête, arrête.....

HORTENSE.

Tu n'as point dit de ſottiſe : au contraire tu me paroîs de bonne humeur.

ARLEQUIN.

Pardi! je ris toujours : que voulez-vous? je n'ai rien à perdre. Vous vous amuſez à être riches, vous autres, & moi je m'amuſe à être gaillard. Il faut bien que chacun ait ſon amuſette en ce monde.

HORTENSE.

Ta condition eſt-elle bonne? Es-tu bien avec Lélio.

ARLEQUIN.

Fort bien : nous vivons enſemble de bonne amitié : je n'aime pas le bruit, ni lui non plus : je ſuis drôle & cela l'amuſe. Il me paie bien, me nourrit bien, m'habille bien honnêtement & de belle étoffe, comme vous voyez; me donne par-ci par-là quelques petits profits, ſans ceux qu'il veut bien que je prenne, & qu'il ne ſçait pas; & comme cela je paſſe tout bellement ma vie.

LA PRINCESSE, *à part.*

Il eſt auſſi babillard que joyeux.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous ſçavez une meilleure condition pour moi, Madame?

HORTENSE.

Non; je n'en ſçache point de meilleure que celle de ton maître; car on dit qu'il eſt grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un garçon de famille.

HORTENSE.

Tu me réponds comme ſi tu ne ſçavois pas qui il eſt.

ARLEQUIN.

Non; je n'en ſçais rien, de bonne vérité. Je l'ai rencontré comme il ſortoit d'une bataille: je lui fis un petit plaiſir, il me dit grand-merci. Il diſoit que ſon monde avoit été tué, je lui répondis tant-pis. Il me dit : tu me plaîs, veux-tu venir avec moi ? Je lui dis : tôpe, je le veux bien. Ce qui fut dit, fut fait ; il prit encore d'autre monde ; & puis le voilà qui part pour venir ici ; & puis moi je pars de même, & puis nous voilà en voyage en courant la poſte, qui eſt le train du diable; car, parlant par reſpect, j'ai été près d'un mois ſans pouvoir m'aſſeoir. Ah ! les mauvaiſes maſettes.

LA PRINCESSE, *en riant.*

Tu es un Hiſtorien bien exact.

ARLEQUIN.

Oh ! quand je compte quelque choſe, je n'oublie rien; bref, tant y a que nous arrivâmes ici mon maître & moi. La grandeur de Madame l'a

trouvé brave homme, elle l'a favoriſé de ſa faveur; car on l'appelle favori : il n'en eſt pas plus impertinent qu'il l'étoit, pour cela ; ni moi non plus. Il eſt courtiſé & moi auſſi ; car tout le monde me reſpecte : tout le monde eſt ici en peine de ma ſanté, & me demande mon amitié; moi je la donne à tout haſard, cela ne me coûte rien, ils en feront ce qu'ils pourront, ils n'en feront pas grand'choſe. C'eſt un drôle de métier que d'avoir un maître ici qui a fait fortune ; tous les Courtiſan s veulent être les ſerviteurs de ſon valet.

LA PRINCESSE.

Nous n'en apprendrons rien; allons-nous-en. Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah, Madame ! ſans compliment, je ne ſuis pas digne d'avoir cet adieu-là. Cette Princeſſe eſt une bonne femme : elle n'a pas voulu me tourner le dos, ſans me faire une civilité. Bon: voilà mon maître.

SCENE IV.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

QU'EST-CE que tu fais ici ?

ARLEQUIN.

J'y fais connoiſſance avec la Princeſſe; & j'y reçois ſes compliments.

LÉLIO.

Que veux-tu dire avec ta connoiſſance & tes compliments ? Eſt-ce que tu l'as vue, la Princeſſe ? Où eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Nous venons de nous quitter.

LÉLIO.

Explique-toi donc; que t'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN.

Bien des choſes. Elle me demandoit ſi nous nous trouvions bien enſemble, comment s'appelloient votre pere & votre mere, de quel métier ils étoient; s'ils vivoient de leurs rentes ou

de celles d'autrui. Moi, je lui ai dit: que le diable emporte celui qui les connoît; je ne ſçais pas quelle mine ils ont; s'ils ſont nobles ou vilains, gentilshommes ou laboureurs; mais que vous aviez l'air d'un enfant d'honnêtes-gens. Après cela elle m'a dit: je vous ſalue; & moi je lui ai dit: vous me faites trop de grâce. Et puis c'eſt tout.

LÉLIO, *à part.*

Quel galimathias! Tout ce que j'en puis comprendre, c'eſt que la Princeſſe s'eſt informée de lui, s'il me connoiſſoit. Enfin tu lui as donc dit que tu ne ſçavois pas qui je ſuis?

ARLEQUIN.

Oui : cependant je voudrois bien le ſçavoir; car quelquefois cela me chicanne. Dans la Ville il y a tant de fripons, tant de vauriens qui courent par le monde pour fourber l'un, pour attraper l'autre, & qui ont bonne mine comme vous... je vous crois un honnête-garçon, *moi.*

LÉLIO, *en riant.*

Va, va, ne t'embarraſſe pas, Arlequin; tu as bon maître, je t'en aſſûre.

ARLEQUIN.

Vous me payez, je n'ai pas beſoin d'autre caution; & au cas que vous ſoyez quelque Bohémien,

mien, pardi ! au moins vous êtes un Bohémien de bon compte.

LÉLIO.

En voilà assez ; ne sors point du respect que tu me dois.

ARLEQUIN.

Tenez ; d'un autre côté, je m'imagine quelquefois que vous êtes un grand Seigneur : car j'ai entendu dire qu'il y a eu des Princes qui ont couru la prétentaine pour s'ébaudir ; & peut-être que c'est un vertigo qui vous a pris aussi.

LÉLIO, *à part.*

Ce benêt-là se seroit-il apperçu de ce que je fuis.... Et par où juges-tu que je pourrois être un Prince ? Voilà une plaisante idée ! est-ce par le nombre des équipages que j'avois quand je t'ai pris, par ma magnificence ?

ARLEQUIN.

Bon ! belles bagatelles ! tout le monde a de cela : mais, par la mardi ! personne n'a si bon cœur que vous ; & il m'est avis que c'est-là la marque d'un Prince.

LÉLIO.

On peut avoir le cœur bon sans être Prince ; & pour l'avoir tel, un Prince a plus à travailler

qu'un autre : mais comme tu es attaché à moi, je veux bien te confier que je ſuis un homme de condition qui me divertis à voyager inconnu pour étudier les hommes, & voir ce qu'ils ſont dans tous les états. Je ſuis jeune, c'eſt une étude qui me ſera néceſſaire un jour : voilà mon ſecret, mon enfant.

ARLEQUIN.

Ma foi ! cette étude-là ne vous apprendra que miſere : ce n'étoit pas la peine de courir la poſte pour aller étudier toute cette racaille. Qu'eſt-ce que vous ferez de cette connoiſſance des hommes? vous n'apprendrez rien que des pauvretés.

LÉLIO.

C'eſt qu'ils ne me tromperont plus.

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera.

LÉLIO.

D'où vient ?

ARLEQUIN.

Vous ne ſerez plus ſi bon enfant, quand vous ſerez bien ſçavant ſur cette race-là. En voyant tant de canailles, par dépit canaille vous deviendrez.

LÉLIO, *à part les premiers mots.*

Il ne raiſonne pas mal. Adieu, te voilà inſtruit, garde-moi le ſecret; je vais retrouver la Princeſſe.

ARLEQUIN.

De quel côté tournerai-je pour retrouver notre cuiſine?

LÉLIO.

Ne ſçais-tu pas ton chemin? tu n'as qu'à traverſer cette galerie-là.

SCENE V.

LÉLIO, *ſeul.*

LA Princeſſe cherche à me connoître, & cela me confirme dans mes ſoupçons. Les ſervices que je lui ai rendus, ont diſpoſé ſon cœur à me vouloir du bien; & mes reſpects empreſſés l'ont perſuadée que je l'aimois ſans oſer le dire. Depuis que j'ai quitté les Etats de mon pere, & que je voyage ſous ce déguiſement pour hâter l'expérience dont j'aurai beſoin ſi je regne un jour, je n'ai fait nulle part un ſéjour ſi long qu'ici: à quoi donc aboutira-t-il? Mon pere ſouhaite que je me marie,

& me laiſſe le choix d'une épouſe. Ne dois-je pas m'en tenir à cette Princeſſe ? car elle eſt aimable ; &, ſi je lui plaîs, rien n'eſt plus flatteur pour moi que ſon inclination, elle ne me connoît pas. N'en cherchons donc point d'autre qu'elle ; déclarons-lui qui je ſuis ; enlevons-la au Prince de Caſtille, qui envoie la demander. Elle ne m'eſt pas indifférente : mais que je l'aimerois ſans le ſouvenir inutile que je garde encore de cette belle perſonne que je ſauvai des mains des voleurs !

SCENE VI.

LÉLIO ; HORTENSE, *à qui un Garde dit en montrant Lélio.*

LE voilà, Madame.

LÉLIO, *ſurpris.*

Je connoîs cette Dame-là.

HORTENSE, *étonnée.*

Que vois-je ?

LÉLIO, *s'approchant.*

Me reconnoiſſez-vous, Madame ?

HORTENSE.

Je crois que oui, Monſieur.

LÉLIO.

Me fuirez-vous encore ?

HORTENSE.

Il le faudra peut-être bien.

LÉLIO.

Eh ! pourquoi donc le faudra-t-il ? Vous déplaîs-je tant que vous ne puiſſiez au moins ſupporter ma vue ?

HORTENSE.

Monſieur, la converſation commence d'une maniere qui m'embarraſſe : je ne ſçais que vous répondre, je ne ſçaurois vous dire que vous me plaiſez.

LELIO.

Non, Madame ; je ne l'exige point non plus, ce bonheur-là n'eſt pas fait pour moi ; & je ne mérite ſans doute que votre indifférence.

HORTENSE.

Je ne ſerois pas aſſez modeſte ſi je vous diſois que vous l'êtes trop : mais de quoi s'agit-il ? Je vous eſtime, je vous ai une grande obligation ; nous nous retrouvons ici ; nous nous reconnoiſſons : vous n'avez pas beſoin de moi, vous avez

la Princeſſe : que pourriez-vous me vouloir encore ?

LÉLIO.

Vous demander la ſeule conſolation de vous ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Oh ! je vous conſolerois mal : je n'ai point de talent pour être confidente.

LÉLIO.

Vous, confidente, Madame ! Ah ! vous ne voulez pas m'entendre.

HORTENSE.

Non, je ſuis naturelle ; & pour preuve de cela, vous pouvez vous expliquer mieux ; je ne vous en empêche point : cela eſt ſans conſéquence.

LÉLIO.

Eh quoi ! Madame, le chagrin que j'eus en vous quittant, il y a ſept ou huit mois, ne vous a point appris mes ſentiments ?

HORTENSE.

Le chagrin que vous eûtes en me quittant ; & à propos de quoi ? qu'eſt-ce que c'étoit que votre triſteſſe ? rappellez-m'en le ſujet ? voyons, car je ne m'en ſouviens plus.

LÉLIO.

Que ne m'en coûta-t-il pas pour vous quitter ? vous que j'aurois voulu ne quitter jamais, & dont il faudra pourtant que je me ſépare.

HORTENSE.

Quoi ! c'eſt-là ce que vous entendiez ? en vérité, je ſuis confuſe de vous avoir demandé cette explication-là : je vous prie de croire que j'étois dans la meilleure foi du monde.

LÉLIO.

Je vois bien que vous ne voudrez jamais en apprendre davantage.

HORTENSE, *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oubliée ?

LÉLIO.

Non, Madame, je ne l'ai jamais pu ; & puiſque je vous revois, je ne le pourrai jamais... Mais quelle étoit mon erreur quand je vous quittai ? je crus recevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra : mais je vois bien que je me ſuis trompé.

HORTENSE.

Je me ſouviens de ce regard-là par exemple ?

LÉLIO.

Eh ! que penſiez-vous, Madame, en me regardant ainſi ?

HORTENSE.

Je penſois apparemment que je vous devois la vie.

LÉLIO.

C'étoit donc une pure reconnoiſſance ?

HORTENSE.

J'aurois de la peine à vous rendre compte de cela ; j'étois pénétrée du ſervice que vous m'aviez rendu, de votre généroſité : vous alliez me quitter, je vous voyois triſte ; je l'étois peut-être moi-même : je vous regardai comme je pus, ſans ſçavoir comment, ſans me géner. Il y a des momens où les regards ſignifient ce qu'ils peuvent ; on ne répond de rien, on ne ſçait point trop ce qu'on y met ; il y entre trop de choſes, & peut-être de tout. Pour ce que je ſçais, c'eſt que je me ſerois bien paſſée de le ſçavoir, votre ſecret.

LÉLIO.

Eh ! que vous importe de le ſçavoir, puiſque j'en ſouffrirai tout ſeul ?

HORTENSE.

Tout-ſeul ! ôtez-moi donc mon cœur, ôtez-moi ma reconnoiſſance, ôtez-vous vous-même... Que vous dirai-je ? je me méfie de tout.

LÉLIO.

Il eſt vrai que votre pitié m'eſt bien dûe : j'ai plus d'un chagrin ; vous ne m'aimerez jamais, & vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE.

Hé bien ! je ſuis veuve, perdez du moins la moitié de vos chagrins. A l'égard de celui de n'être point aimé....

LÉLIO.

Achevez, Madame, à l'égard de celui-là.

HORTENSE.

Faites comme vous pourrez, je ne ſuis pas mal-intentionnée... Mais ſuppoſons que je vous aime ; n'y a-t-il pas une Princeſſe qui croit que vous l'aimez ? qui vous aime peut-être elle-même, qui eſt la maitreſſe ici, qui eſt vive, qui peut diſpoſer de vous & de moi. A quoi donc mon amour aboutiroit-il ?

LÉLIO.

Il n'aboutira à rien, dès-lors qu'il n'eſt qu'une ſuppoſition.

HORTENSE.

J'avois oublié que je le ſuppoſois.

LÉLIO.

Ne deviendra-t-il jamais réel ?

HORTENSE, *s'en-allant.*

Je ne vous dirai plus rien; vous m'avez demandé la conſolation de m'ouvrir votre cœur, & vous me trompez; au lieu de cela, vous prenez la conſolation de voir dans le mien. Je ſçais votre ſecret, en voilà aſſez; laiſſez-moi garder le mien, ſi je l'ai encore.

SCENE VII.

LÉLIO, *ſeul.*

Voici un coup de haſard qui change mes deſſeins. Il ne s'agit plus maintenant d'épouſer la Princeſſe : tâchons de m'aſſurer parfaitement du cœur de la perſonne que j'aime; & s'il eſt vrai qu'il ſoit ſenſible pour moi.

SCENE VIII.

LÉLIO, HORTENSE.

HORTENSE.

J'OUBLIOIS à vous informer d'une choſe : la Princeſſe vous aime ; vous pouvez aſpirer à tout ; je vous l'apprends de ſa part ; il en arrivera ce qu'il pourra. Adieu.

LÉLIO, *l'arrêtant avec un air & un ton de ſurpriſe.*

Hé ! de grâce, Madame, arrêtez-vous un inſtant. Quoi ! la Princeſſe elle-même vous auroit chargée de me dire...

HORTENSE.

Voilà de grands tranſports ; mais je n'ai pas charge de les rapporter. J'ai dit ce que j'avois à vous dire ; vous m'avez entendue : je n'ai pas le temps de le répéter ; & je n'ai rien à ſçavoir de vous. (*Elle s'en-va. Lélio piqué l'arrête.*)

LÉLIO.

Et moi, Madame, ma réponſe à cela eſt que

je vous adore, & je vais de ce pas la porter à la Princeſſe.

HORTENSE, *l'arrêtant.*

Y ſongez-vous? ſi elle ſçait que vous m'aimez, vous ne pourrez plus me le dire; je vous en avertis.

LÉLIO.

Cette réflexion m'arrête : mais il eſt cruel de ſe voir ſoupçonné de joie, quand on n'a que du trouble.

HORTENSE, *d'un air de dépit.*

Oh! fort cruel! vous avez raiſon de vous fâcher! La vivacité qui vient de me prendre, vous fait beaucoup de tort! il doit vous reſter de violents chagrins!

LÉLIO, *lui baiſant la main.*

Il ne me reſte que des ſentiments de tendreſſe, qui ne finiront qu'avec ma vie.

HORTENSE.

Que voulez-vous que je faſſe de ces ſentiments-là?

LÉLIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Je ne veux point, car je n'ôſerois.

LÉLIO.

Je réponds de tout; nous prendrons nos meſures; & je ſuis d'un rang...

HORTENSE.

Votre rang eſt d'être un homme aimable & vertueux; & c'eſt-là le plus beau rang du monde : mais je vous dis encore une fois que cela eſt réſolu; je ne vous aimerai point, je n'en conviendrai jamais. Qui, moi vous aimer.... vous accorder mon amour pour vous empêcher de régner, pour cauſer la perte de votre liberté, peut-être plus! Mon cœur vous feroit de beaux préſents! Non, Lélio, n'en parlons plus; donnez-vous tout entier à la Princeſſe, je vous le pardonne. Cachez votre tendreſſe pour moi; ne me demandez plus la mienne, vous vous expoſeriez à l'obtenir; je ne veux point vous l'accorder; je vous aime trop pour vous perdre; je ne peux pas mieux dire. Adieu, je crois que quelqu'un vient.

LÉLIO, *l'arrêtant.*

J'obéirai; je me conduirai comme vous voudrez : je ne vous demande plus qu'une grâce; c'eſt de vouloir bien, quand l'occaſion s'en préſentera, que j'aie encore une converſation avec vous.

HORTENSE.

Prenez-y garde; une converſation en amènera une autre, & cela ne finira point; je le ſens bien.

LÉLIO.

Ne me refuſez pas.

HORTENSE.

N'abuſez point de l'envie que j'ai d'y conſentir.

LÉLIO.

Je vous en conjure.

HORTENSE, *en s'en-allant.*

Soit; perdez-vous donc, puiſque vous le voulez.

SCENE IX.

LÉLIO, *ſeul.*

JE ſuis au comble de la joie; j'ai retrouvé ce que j'aimois; j'ai touché le ſeul cœur qui pouvoit rendre le mien heureux: il ne s'agit plus que de convenir avec cette aimable perſonne de la maniere dont je m'y prendrai pour m'aſſurer ſa main.

SCENE X.

FRÉDÉRIC, LÉLIO.

FRÉDÉRIC.

PUIS-JE avoir l'honneur de vous dire un mot?

LÉLIO.

Volontiers, Monſieur.

FRÉDÉRIC.

Je me flatte d'être de vos amis.

LÉLIO.

Vous me faites honneur.

FRÉDÉRIC.

Sur ce pied-là, je prendrai la liberté de vous prier d'une choſe. Vous ſçavez que le premier Secrétaire d'État de la Princeſſe vient de mourir; & je vous avoue que j'aſpire à ſa place. Dans le rang où je ſuis, je n'ai plus qu'un pas à faire pour la remplir: naturellement elle me paroît dûe. Il y a vingt-cinq ans que je ſers l'État en qualité de Conſeiller de la Princeſſe; je ſçais combien elle vous eſtime & défere à vos avis; je vous prie

de faire en ſorte qu'elle penſe à moi. Vous ne pouvez obliger perſonne qui ſoit plus votre ſerviteur que je le ſuis. On ſçait à la Cour en quels termes je parle de vous.

LÉLIO, *le regardant d'un air aiſé.*

Vous y dites donc beaucoup de bien de moi?

FRÉDÉRIC.

Aſſurément.

LÉLIO.

Ayez la bonté de me regarder un peu fixement en me diſant cela.

FRÉDÉRIC.

Je vous le répète encore. D'où vient que vous me tenez ce diſcours?

LÉLIO, *après l'avoir examiné.*

Oui, vous ſoutenez cela à merveille: l'admirable homme de Cour que vous êtes!

FRÉDÉRIC.

Je ne vous comprends pas.

LÉLIO.

Je vais m'expliquer mieux. C'eſt que le ſervice que vous me demandez ne vaut pas qu'un honnête-homme, pour l'obtenir, s'abaiſſe juſqu'à trahir ſes ſentiments.

FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Juſqu'à trahir mes ſentiments ! & par où jugez-vous que l'amitié dont je vous parle, ne ſoit pas vraie ?

LÉLIO.

Vous me haïſſez, vous dis-je ; je le ſçais, & ne vous en veux aucun mal : il n'y a que l'artifice dont vous vous ſervez, que je condamne.

FRÉDÉRIC.

Je vois bien que quelqu'un de mes ennemis vous aura indiſpoſé contre moi.

LÉLIO.

C'eſt de la Princeſſe elle-même que je tiens ce que je vous dis ; & quoiqu'elle ne m'en ait fait aucun myſtere, vous ne le ſçauriez pas ſans vos compliments. J'ignore ſi vous avez craint la confiance dont elle m'honore. Mais depuis que je ſuis ici, vous n'avez rien oublié pour lui donner de moi des idées déſavantageuſes ; & vous tremblez tous les jours, dites-vous, que je ne ſois un eſpion gagé de quelque Puiſſance, ou quelque aventurier qui s'enfuira au premier jour avec de grandes ſommes, ſi on le met en état d'en prendre. Oh ! ſi vous appellez cela de l'amitié, vous en avez beaucoup pour moi : mais vous aurez de la peine à faire paſſer votre définition.

FRÉDÉRIC, *d'un ton ſérieux.*

Puiſque vous êtes ſi bien inſtruit, je vous avouerai franchement que mon zele pour l'Etat m'a fait tenir ces diſcours-là; & que je craignois qu'on ne ſe repentît de vous avancer trop. Je vous ai cru ſuſpect & dangereux; voilà la vérité.

LÉLIO.

Parbleu! vous me charmez de me parler ainſi. Vous ne vouliez me perdre que parce que vous me ſoupçonniez d'être dangereux pour l'Etat. Vous êtes louable, Monſieur, & votre zele eſt digne de récompenſe! il me ſervira d'exemple. Oui, je le trouve ſi beau que je veux l'imiter, moi qui dois tant à la Princeſſe. Vous avez craint qu'on ne m'avançât, parce que vous me croyez un eſpion; & moi je craindrois qu'on ne vous fît Miniſtre, parce que je ne crois pas que l'État y gagnât; ainſi je ne parlerai point pour vous: ne m'en louez-vous pas auſſi?

FRÉDÉRIC.

Vous êtes fâché.

LÉLIO.

Non, en homme d'honneur; je ne ſuis pas fait pour me venger de vous.

FRÉDÉRIC.

Rapprochons-nous. Vous êtes jeune, la Princeſſe vous eſtime, & j'ai une fille aimable, qui eſt un aſſez bon parti. Uniſſons nos intérêts, & devenez mon gendre.

LÉLIO.

Vous n'y penſez pas, mon cher Monſieur. Ce mariage-là ſeroit une conſpiration contre l'État: il faudroit travailler à vous faire Miniſtre.

FRÉDÉRIC.

Vous refuſez l'offre que je vous fais!

LÉLIO.

Un eſpion devenir votre gendre! votre fille devenir la femme d'un aventurier! Ah! je vous demande grâce pour elle: j'ai pitié de la victime que vous voulez ſacrifier à votre ambition; c'eſt trop aimer la fortune.

FRÉDÉRIC.

Je crois offrir ma fille à un homme d'honneur; & d'ailleurs vous m'accuſez d'un plaiſant crime, d'aimer la fortune! Qui eſt-ce qui n'aimeroit pas à gouverner?

LÉLIO.

Celui qui en ſeroit digne.

FRÉDÉRIC.

Celui qui en ſeroit digne ?

LÉLIO.

Oui : c'eſt l'homme qui auroit plus de vertu que d'ambition & d'avarice. Oh ! cet homme-là n'y verroit que de la peine.

FRÉDÉRIC.

Vous avez bien de la fierté.

LÉLIO.

Point du tout ; ce n'eſt que du zele.

FRÉDÉRIC.

Ne vous flattez pas tant : on peut tomber de plus haut que vous n'êtes ; & la Princeſſe verra clair un jour.

LÉLIO.

Ah ! vous voilà dans votre figure naturelle ; je vous vois le viſage à préſent. Il n'eſt pas joli : mais cela vaut toujours mieux que le maſque que vous portiez tout-à-l'heure.

SCENE XI.

LÉLIO, FRÉDÉRIC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

JE vous cherchois, Lélio. Vous êtes de ces perſonnes que les Souverains doivent s'attacher: il ne tiendra pas à moi que vous ne vous fixiez ici; & j'eſpere que vous accepterez l'emploi de mon premier Secrétaire d'Etat, que je vous offre.

LÉLIO.

Vos bontés ſont infinies, Madame: mais mon métier eſt la guerre.

LA PRINCESSE.

Vous faites mieux qu'un autre tout ce que vous voulez faire; & quand votre préſence ſera néceſſaire à l'armée, vous choiſirez, pour exercer vos fonctions ici, ceux que vous en jugerez les plus capables. Ce que vous ferez, n'eſt pas ſans exemple dans cet Etat.

LÉLIO.

Madame, vous avez d'habiles gens ici, d'anciens Serviteurs, à qui cet emploi convient mieux qu'à moi.

LA PRINCESSE.

La ſupériorité de mérite doit l'emporter en pareil cas ſur l'ancienneté des ſervices; & d'ailleurs Frédéric eſt le ſeul que cette fonction pouvoit regarder, ſi vous n'y étiez pas: mais il eſt affectionné, & je ſuis ſûr qu'il ſe ſoumet de bon cœur au choix qui m'a paru le meilleur. Frédéric, ſoyez ami de Lélio: je vous le recommande.

(*Frédéric fait une profonde révérence.*)

LA PRINCESSE *continue.*

C'eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance; & ma Cour, ſuivant l'uſage, me donne aujourd'hui une fête que je vais voir. Lélio, donnez-moi la main pour m'y conduire. Vous y verra-t-on, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Madame, les fêtes ne me conviennent plus.

SCENE XII.

FRÉDÉRIC, *ſeul.*

SI je ne viens à bout de perdre cet homme-là ; ma chûte eſt ſûre... Un homme ſans nom, ſans parents, ſans patrie, (car on ne ſçait d'où il vient,) m'arrache le Miniſtere, le fruit de trente années de travail.... Quel coup de malheur ! je ne puis digérer une auſſi biſarre aventure.... Eh ! je n'en ſçaurois douter ; c'eſt l'Amour qui a nommé ce Miniſtre-là : oui, la Princeſſe a du penchant pour lui... Ne pourroit-on ſçavoir l'hiſtoire de ſa vie errante, & prendre enſuite quelques meſures avec l'Ambaſſadeur du Roi de Caſtille, dont j'ai la confiance ? Voici le Valet de cet Aventurier ; tâchons, à quelque prix que ce ſoit, de le mettre dans mes intérêts : il pourra m'être utile.

SCENE XIII.

FRÉDÉRIC, ARLEQUIN.

(*Celui-ci entre en comptant de l'argent dans ſon chapeau.*)

FRÉDÉRIC.

Bon jour Arlequin. Es-tu bien riche?

ARLEQUIN.

Chut, Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-ſix & vingt-ſept ſols. J'en avois trente. Comptez vous-même, Monſeigneur le Conſeiller : n'eſt-ce pas trois ſols que je perds ?

FRÉDÉRIC.

Cela eſt juſte.

ARLEQUIN.

Hé bien ! que le diable emporte le jeu, & les fripons avec.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! tu jures pour trois ſols de perte ! Oh ! je veux te rendre la joie. Tiens, voilà une piſtole.

ARLEQUIN.

Le brave Conſeiller que vous êtes! (*Il ſaute.*) Hi, hi! Vous méritez bien une cabriole.

FRÉDÉRIC.

Te voilà de meilleure humeur.

ARLEQUIN.

Quand j'ai dit que le diable emporte les fripons, je ne vous comptois pas, au moins.

FRÉDÉRIC.

J'en ſuis perſuadé.

ARLEQUIN, *recomptant ſon argent.*

Mais il me manque toujours trois ſols.

FRÉDÉRIC.

Non; car il y a bien des trois ſols dans une piſtole.

ARLEQUIN.

Il y a bien des trois ſols dans une piſtole! mais cela ne fait rien aux trois ſols qui manquent dans mon chapeau.

FRÉDÉRIC.

Je vois bien qu'il t'en faut encore une autre.

ARLEQUIN.

Ho, ho! deux cabrioles.

FRÉDÉRIC.

Aimes-tu l'argent?

ARLEQUIN.

Beaucoup.

FRÉDÉRIC.

Tu ſerois donc bien-aiſe de faire une petite fortune ?

ARLEQUIN.

Quand elle ſeroit groſſe, je la prendrois en patience.

FRÉDÉRIC.

Ecoute ; j'ai bien peur que la faveur de ton maître ne ſoit pas longue : elle eſt un grand coup de haſard.

ARLEQUIN.

C'eſt comme s'il avoit gagné aux cartes.

FRÉDÉRIC.

Le connoîs-tu ?

ARLEQUIN.

Non ; je crois que c'eſt quelque enfant trouvé.

FRÉDÉRIC.

Je te conſeillerois de t'attacher à quelqu'un de ſtable ; à moi, par exemple.

ARLEQUIN.

Ah ! vous avez l'air d'un bon-homme ; mais vous êtes trop vieux.

FRÉDÉRIC.

Comment trop vieux !

ARLEQUIN.

Oui, vous mourrez bientôt, & vous me laiſſeriez orphelin de votre amitié.

FRÉDÉRIC.

J'eſpere que tu ne ſeras pas bon Prophete : mais je puis te faire beaucoup de bien en très-peu de temps.

ARLEQUIN.

Tenez, vous avez raiſon : mais on ſçait bien ce qu'on quitte, & l'on ne ſçait pas ce que l'on prend. Je n'ai point d'eſprit, mais de la prudence, j'en ai que c'eſt une merveille ; & voilà comme je dis : un homme qui ſe trouve bien aſſis, qu'a-t-il beſoin de ſe mettre debout ? J'ai bon pain, bon vin, bonne fricaſſée & bon viſage, cent écus par an, & les étrennes au bout ; cela n'eſt-il pas magnifique ?

FRÉDÉRIC.

Tu me cites-là de beaux avantages ! Je ne prétends pas que tu t'attaches à moi pour être mon domeſtique : je veux te donner des emplois qui t'enrichiront, & par-deſſus le marché te marier avec une jolie fille qui a du bien.

ARLEQUIN.

Oh, dame ! ma prudence dit que vous avez raiſon : je ſuis debout, & vous me faites aſſeoir; cela vaut mieux.

FRÉDÉRIC.

Il n'y a point de comparaiſon.

ARLEQUIN.

Pardi ! vous me traitez comme votre enfant; il n'y a pas à tortiller à cela. Du bien, des emplois & une jolie fille; voilà une pleine boutique de vivres, d'argent & de friandiſe. Par la ſanguienne ! vous m'aimez beaucoup pourtant.

FRÉDÉRIC.

Oui, ta phyſionomie me plaît; je te trouve un bon garçon.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela, je ſuis drôle comme un coffre : laiſſez faire, nous rirons comme des fous enſemble. Mais allons faire venir ce bien, ces emplois, & cette jolie fille; car j'ai hâte d'être riche & bien-aiſe.

FRÉDÉRIC.

Ils te ſont aſſurés, te dis-je : mais il faut que tu me rendes un petit ſervice. Puiſque tu te

donnes à moi, tu n'en dois point faire de difficulté.

ARLEQUIN.

Je vous regarde comme mon pere.

FRÉDÉRIC.

Je ne veux de toi qu'une bagatelle. Tu es chez le Seigneur Lélio ; je ſerois curieux de ſçavoir qui il eſt. Je ſouhaiterois donc que tu y reſtaſſes encore trois ſemaines ou un mois, pour me rapporter tout ce que tu lui entendras dire en particulier, & tout ce que tu lui verras faire. Il peut arriver que dans des moments un homme chez lui diſe de certaines choſes, & en faſſe d'autres qui le décelent, & dont on peut tirer des conjectures. Obſerve tout ſoigneuſement : & en attendant que je te récompenſe entièrement, voilà par avance de l'argent que je te donne encore.

ARLEQUIN.

Avancez-moi encore la fille : nous la rabattrons ſur le reſte.

FRÉDÉRIC.

On ne paye un ſervice qu'après qu'il eſt rendu, mon enfant ; c'eſt la coutume.

ARLEQUIN.

Coutume de vilain, que cela !

FRÉDÉRIC.

Tu n'attendras que trois ſemaines.

ARLEQUIN.

J'aime mieux vous faire mon billet, comme quoi j'aurai reçu cette fille à compte : je ne plaiderai point contre mon écrit.

FRÉDÉRIC.

Tu me ſerviras de meilleur courage en l'attendant. Acquitte-toi d'abord de ce que je dis : pourquoi héſites-tu ?

ARLEQUIN.

Tout franc, c'eſt que la commiſſion me chiffonne.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! tu mets mon argent dans ta poche & tu refuſes de me ſervir !

ARLEQUIN.

Ne parlons point de votre argent ; il eſt fort bon, je n'ai rien à lui dire : mais tenez, j'ai opinion que vous voulez me donner un office de fripon ; car qu'eſt-ce que vous voulez faire des paroles du Seigneur Lélio mon maître, là ?

FRÉDÉRIC.

C'eſt une ſimple curioſité qui me prend.

ARLEQUIN.

Hum.... il y a de la malice là-deſſous. Vous avez l'air d'un ſournois; je m'en vais gager dix ſols contre vous, que vous ne valez rien.

FREDÉRIC.

Que te mets-tu donc dans l'eſprit? Tu n'y ſonges pas, Arlequin.

ARLEQUIN, *d'un ton triſte.*

Allez, vous ne devriez pas tenter un pauvre garçon, qui n'a pas plus d'honneur qu'il lui en faut, & qui aime les filles. J'ai bien de la peine à m'empêcher d'être un coquin: faut-il que l'honneur me ruine, qu'il m'ôte mon bien, mes emplois & une jolie fille? Par la mardi! vous êtes bien méchant, d'avoir été trouver l'invention de cette fille.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ce butord-là m'inquiette avec ſes réflexions. Encore une fois, es-tu fou, d'être ſi long-temps à prendre ton parti? D'où vient ton ſcrupule? de quoi s'agit-il? De me donner quelques inſtructions innocentes ſur le chapitre d'un homme inconnu, qui demain tombera peut-être, & qui te laiſſera ſur le pavé. Songes-tu bien que je t'offre ta fortune, & que tu la perds?

ARLEQUIN.

Je ſonge que cette commiſſion-là ſent le tricot tout pur; & par bonheur que ce tricot fortifié mon pauvre honneur, qui a penſé barguigner. Tenez, votre jolie fille, ce n'eſt qu'une guenon à vos emplois, de la marchandiſe de chien: voilà mon dernier mot, & je m'en vais tout droit trouver la Princeſſe & mon maître, peut-être qu'ils récompenſeront le dommage que je ſouffre pour l'amour de ma bonne conſcience.

FRÉDÉRIC.

Comment! tu vas trouver la Princeſſe & ton maître! D'où vient?

ARLEQUIN.

Pour leur conter mon déſaſtre, & toute votre marchandiſe.

FRÉDÉRIC.

Miſérable! as-tu donc réſolu de me perdre, de me déshonorer?

ARLEQUIN.

Bon! quand on n'a point d'honneur, eſt-ce qu'il faut avoir de la réputation?

FRÉDÉRIC.

Si tu parles, malheureux que tu es! je prendrai

drai de toi une vengeance terrible. Ta vie me répondra de ce que tu feras; m'entends-tu bien?

ARLEQUIN, *se moquant.*

Brrrr! ma vie n'a jamais ſervi de caution. Je boirai encore bouteille trente ans après votre tré-paſſement. Vous êtes vieux comme le pere à tretous, & moi je m'appelle le cadet Arlequin. Adieu.

FRÉDÉRIC, *outré.*

Arrête, Arlequin : tu me mets au déſeſpoir. Tu ne ſçais pas la conſéquence de ce que tu vas faire, mon enfant : tu me fais trembler. C'eſt toi-même que je te conjure d'épargner, en te priant de ſauver mon honneur. Encore une fois arrête; la ſituation d'eſprit où tu me mets, ne me punit que trop de mon imprudence.

ARLEQUIN, *comme tranſporté.*

Comment! cela eſt épouvantable! Je paſſe mon chemin ſans penſer à mal; & puis vous venez à l'encontre de moi pour m'offrir des filles; & puis vous me donnez une piſtole pour trois ſols : eſt-ce que cela ſe fait? Moi je prends cela, parce que je ſuis honnête; & puis vous me fourbez encore avec je ne ſçais combien d'autres piſtoles que j'ai dans ma poche, & que je ferai venir

en témoignage contre vous, comme quoi vous avez mitonné le cœur d'un innocent, qui a eu ſa conſcience & la crainte du bâton devant les yeux; & qui ſans cela auroit trahi ſon bon maître, qui eſt le plus brave & le plus gentil garçon, le meilleur corps qu'on puiſſe trouver dans tous les corps du monde, & le factotum de la Princeſſe: cela ſe peut-il ſouffrir?

FRÉDÉRIC.

Doucement, Arlequin: quelqu'un peut venir; j'ai tort: mais finiſſons, j'acheterai ton ſilence de tout ce que tu voudras: parle, que me demandes-tu?

ARLEQUIN.

Je ne vous ferai pas bon marché; prenez-y garde.

FRÉDÉRIC.

Dis ce que tu veux: tes longueurs me tuent.

ARLEQUIN, *réfléchiſſant.*

Pourtant, ce que c'eſt que d'être honnête-homme! Je n'ai que cela pour tout potage, moi. Voyez comme je me quarre avec vous! Allons, préſentez-moi votre Requête; appellez-moi un peu Monſeigneur, pour voir comment cela fait.

Je ſuis Frédéric à cette heure; & vous, vous êtes Arlequin.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je ne ſçais où j'en ſuis. Quand je nierois le fait, c'eſt un homme ſimple qu'on n'en croira que trop ſur une infinité d'autres préſomptions; & la quantité d'argent que je lui ai donnée, prouve contre moi. (*à Arlequin.*) Finiſſons, mon enfant; que te faut-il?

ARLEQUIN.

Oh! tout bellement; pendant que je ſuis Frédéric, je veux profiter un petit brin de ma Seigneurie. Quand j'étois Arlequin, vous faiſiez le gros dos avec moi: à cette heure que c'eſt vous qui l'êtes, je veux prendre ma revanche.

FRÉDÉRIC *ſoupire.*

Ah! je ſuis perdu.

ARLEQUIN, *les premiers mots à part.*

Il me fait pitié. Allons, conſolez-vous: je ſuis las de faire le glorieux, cela eſt trop ſot. Il n'y a que vous autres qui puiſſiez vous accoutumer à cela. Ajuſtons-nous.

FRÉDÉRIC.

Tu n'as qu'à dire.

ARLEQUIN.

Avez-vous encore de cet argent jaune ? J'aime cette couleur-là ; elle dure plus long-temps qu'une autre.

FRÉDÉRIC.

Voilà tout ce qui me reſte.

ARLEQUIN.

Bon : ces piſtoles-là, c'eſt pour votre pénitence de m'avoir donné les autres piſtoles. Venons au reſte de la boutique, parlons des emplois.

FRÉDÉRIC.

Mais, ces emplois tu ne peux les exercer qu'en quittant ton maître.

ARLEQUIN.

J'aurai un commis ; & pour l'argent qu'il m'en coûtera, vous me donnerez une bonne penſion de cent écus par an.

FRÉDÉRIC.

Soit, tu ſeras content : mais me promets-tu de te taire ?

ARLEQUIN.

Touchez-là ; c'eſt marché fait.

FRÉDÉRIC.

Tu ne te repentiras pas de m'avoir tenu parole. Adieu, Arlequin ; je m'en vais tranquille,

ARLEQUIN, *le rappellant.*

ſt, ſt, ſt, ſt, ſt.

FRÉDÉRIC, *revenant.*

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Et, à propos; nous oublions cette jolie fille.

FRÉDÉRIC.

Tu dis que c'eſt une guenon.

ARLEQUIN.

Oh ! j'aime aſſez les guenons.

FRÉDÉRIC.

Hé bien ! je tâcherai de te la faire avoir.

ARLEQUIN.

Et moi, je tâcherai de me taire.

FRÉDÉRIC.

Puiſqu'il te la faut abſolument, reviens me trouver tantôt, tu la verras. (*à part.*) Peut-être me le débauchera-t-elle mieux que je n'ai pu faire.

ARLEQUIN.

Je veux avoir ſon cœur ſans tricherie.

FRÉDÉRIC.

Sans doute: ſortons d'ici.

ARLEQUIN.

Dans un quart-d'heure je ſuis à vous. Tenez-moi la fille prête.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MON bijou, j'ai fait une offenſe envers vos grâces; & je ſuis d'avis de vous en demander pardon, pendant que j'en ai la repentance.

LISETTE.

Quoi! un auſſi joli garçon que vous eſt-il capable d'offenſer quelqu'un?

ARLEQUIN.

Un auſſi joli garçon que moi! Oh! cela me confond; je ne mérite pas le pain que je mange.

LISETTE.

Pourquoi donc? qu'avez-vous fait?

ARLEQUIN.

J'ai fait une inſolence; donnez-moi conſeil.

Voulez-vous que je m'en accuſe à genoux, ou bien ſans façon? Faites-moi bien de la honte, ne m'épargnez pas.

LISETTE.

Je ne veux ni vous battre, ni vous voir à genoux; je me contenterai de ſçavoir ce que vous avez dit.

ARLEQUIN, *s'agenouillant.*

M'amie, vous n'êtes point aſſez rude : mais je ſçais mon devoir.

LISETTE.

Levez-vous donc, mon cher; je vous ai déja pardonné.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi : j'ai dit en parlant de votre inimitable perſonne, j'ai dit.... le reſte eſt ſi gros qu'il m'étrangle.

LISETTE.

Vous avez dit?

ARLEQUIN.

J'ai dit que vous n'étiez qu'une guenon.

LISETTE, *fâchée.*

Pourquoi donc m'aimez-vous, ſi vous me trouvez telle?

ARLEQUIN, *pleurant.*

Je confeſſe que j'en ai menti.

LISETTE.

Je me croyois plus ſupportable ; voilà la vérité.

ARLEQUIN.

Ne vous ai-je pas dit que j'étois un miſérable ? Mais, m'amour, je n'avois pas encore vu votre gentil minois..... ois..... ois... ois...

LISETTE.

Comment ! vous ne me connoiſſiez pas dans ce temps-là ? vous ne m'aviez jamais vue ?

ARLEQUIN.

Pas ſeulement le bout de votre nez.

LISETTE.

Eh ! mon cher Arlequin, je ne ſuis plus fâchée. Ne me trouvez-vous pas de votre goût à préſent ?

ARLEQUIN.

Vous êtes délicieuſe.

LISETTE.

Hé bien ! vous ne m'avez pas inſultée ; & quand cela ſeroit, y a-t-il de meilleure réparation que l'amour que vous avez pour moi ? Allez, mon ami, ne ſongez plus à cela.

ARLEQUIN.

Quand je vous regarde, je me trouve ſi ſot !

LISETTE.

Tant-mieux, je ſuis bien-aiſe que vous m'aimiez; car vous me plaiſez beaucoup, vous.

ARLEQUIN, *charmé.*

Oh, oh, oh ! vous me faites mourir d'aiſe,

LISETTE.

Mais eſt-il bien vrai que vous m'aimez ?

ARLEQUIN.

Tenez, je vous aime.... Mais qui diantre peut dire cela, combien je vous aime ?... cela eſt ſi gros, que je n'en ſçais pas le compte.

LISETTE.

Vous voulez m'épouſer ?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne badine point; je vous recherche honnêtement par-devant notaire.

LISETTE.

Vous êtes tout à moi ?

ARLEQUIN.

Comme un quarteron d'épingles que vous auriez acheté chez le Marchand.

LISETTE.

Vous avez envie que je ſois heureuſe ?

ARLEQUIN.

Je voudrois pouvoir vous entretenir fainéante toute votre vie : manger, boire & dormir, voilà l'ouvrage que je vous ſouhaite.

LISETTE.

Hé bien ! mon ami, il faut que je vous avoue une choſe; j'ai fait tirer mon horoſcope il n'y a pas plus de huit jours.

ARLEQUIN.

Ho, ho !

LISETTE.

Vous paſſâtes dans ce moment-là, & on me dit : voyez-vous ce joli brunet qui paſſe ? il s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Tout juſte.

LISETTE.

Il vous aimera.

ARLEQUIN.

Ah ! l'habile homme !

LISETTE.

Le Seigneur Frédéric lui propoſera de le ſervir contre un inconnu; il refuſera d'abord de le faire, parce qu'il s'imaginera que cela ne ſeroit pas bien : mais vous obtiendrez de lui ce qu'il aura refuſé

au Seigneur Frédéric ; & de-là s'enſuivra pour vous deux une groſſe fortune, dont vous jouirez mariés enſemble. Voilà ce qu'on m'a prédit. Vous m'aimez déjà, vous voulez m'épouſer, la prédiction eſt bien avancée. A l'égard de la propoſition du Seigneur Frédéric, je ne ſçais ce que c'eſt ; mais vous ſçavez bien ce qu'il vous a dit. Quant à moi, il m'a ſeulement recommandé de vous aimer ; & je ſuis en bon train de cela, comme vous voyez.

ARLEQUIN, *étonné.*

Cela eſt admirable ! je vous aime, cela eſt vrai ; je veux vous épouſer, cela eſt encore vrai ; & véritablement le Seigneur Frédéric m'a propoſé d'être un fripon, je n'ai pas voulu l'être : & pourtant vous verrez qu'il faudra que j'en paſſe par là ; car quand une choſe eſt prédite, elle ne manque pas d'arriver.

LISETTE.

Prenez garde, on ne m'a pas prédit que le Seigneur Frédéric vous propoſeroit une friponnerie ; on m'a ſeulement prédit que vous croiriez que c'en ſeroit une.

ARLEQUIN.

Je l'ai cru auſſi, & apparemment je me ſuis trompé.

LISETTE.

Cela va tout ſeul.

ARLEQUIN.

Je ſuis un grand nigaud : mais au bout du compte, cela avoit la mine d'une friponnerie, comme j'ai la mine d'Arlequin. Je ſuis fâché d'avoir vilipendé ce bon Seigneur Frédéric, je lui ai fait donner tout ſon argent. Par bonheur je ne ſuis pas obligé à reſtitution ; je ne devinois pas qu'il y avoit une prédiction qui me donnoit le tort.

LISETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Avec cela cette prédiction doit avoir prédit que je lui vuiderois ſa bourſe.

LISETTE.

Oh ! gardez ce que vous avez reçu.

ARLEQUIN.

Cette argent-là m'étoit dû comme une lettre-de-change. Si j'allois le rendre, cela gâteroit l'horoſcope ; & il ne faut pas cela à l'encontre d'un Aſtrologue.

LISETTE.

Vous avez raiſon. Il ne s'agit plus à préſent que d'obéir à ce qui eſt prédit, en faiſant ce que

ſouhaite le Seigneur Frédéric, afin de gagner pour nous cette groſſe fortune qui nous eſt promiſe.

ARLEQUIN.

Gagnons, m'amie, gagnons; cela eſt juſte. Arlequin eſt à vous, tournez-le, virez-le à votre fantaiſie; je ne m'embarraſſe plus de lui. La prédiction m'a tranſporté à vous; elle ſçait bien ce qu'elle fait, il ne m'appartient pas de contredire à ſon ordonnance. Je vous aime, je vous épouſerai, je tromperai Monſieur Lélio, & je m'en gauſſe. Le vent me pouſſe, il faut que j'aille: il me pouſſe à baiſer votre menote, il faut que je la baiſe.

LISETTE, *riant.*

L'Aſtrologue n'a pas parlé de cet article-là.

ARLEQUIN.

Il l'aura peut-être oublié.

LISETTE.

Apparemment; mais allons trouver le Seigneur Frédéric, pour vous reconcilier avec lui.

ARLEQUIN.

Voilà mon maître: je dois être encore trois ſemaines avec lui pour guetter ce qu'il fera, & je vais voir s'il n'a pas beſoin de moi. Allez, mes amours, allez m'attendre chez le Seigneur Frédéric.

LISETTE.

Ne tardez pas.

SCENE II.

LÉLIO, ARLEQUIN.

(*Lélio arrive rêveur, ſans voir Arlequin, qui ſe retire à quartier. Lélio s'arrête ſur le bord du Théâtre en rêvant.*)

ARLEQUIN, *à part.*

IL ne me voit pas. Voyons ſa penſée.

LÉLIO.

Me voilà dans un embarras dont je ne ſçais comment me tirer.

ARLEQUIN, *à part.*

Il eſt embarraſſé.

LÉLIO.

Je tremble que la Princeſſe pendant la Fête n'ait ſurpris mes regards ſur la perſonne que j'aime.

ARLEQUIN, *à part.*

Il tremble à cauſe de la Princeſſe... tubleu!..

Ce friſſon-là eſt une affaire d'Etat... vertuchou !

LÉLIO.

Si la Princeſſe vient à ſoupçonner mon penchant pour ſon amie, ſa jalouſie me la dérobera, & peut-être fera t-elle pis.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh, oh !.. la dérobera... Il traite la Princeſſe de friponne. Par la ſambille ! Monſieur le Conſeiller fera bien ſes orges de ces bribes-là que je ramaſſe; & je vois bien que cela me vaudra pignon ſur rue.

LÉLIO.

J'aurois beſoin d'une entrevue.

ARLEQUIN, *à part.*

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une entrevue? je crois qu'il parle latin... Le pauvre homme ! il me fait pitié pourtant ; car peut-être qu'il en mourra: mais l'horoſcope le veut. Cependant ſi j'avois un peu ſa permiſſion... Voyons, je vais lui parler.

(*Il retourne dans le fond du Théâtre, & de-là il accourt comme s'il arrivoit, & dit :*)

Ah, mon cher maître !

LÉLIO.

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN,

ARLEQUIN.

Je viens vous demander ma petite fortune.

LÉLIO.

Qu'eſt-ce que cette fortune?

ARLEQUIN.

C'eſt que le Seigneur Frédéric m'a promis tout plein mes poches d'argent, ſi je lui contois un peu ce que vous êtes, & tout ce que je ſçais de vous; il m'a bien recommandé le ſecret, & je ſuis obligé de le garder en conſcience: ce que j'en dis, ce n'eſt que par maniere de parler. Voulez-vous que je lui rapporte toutes les babioles qu'il demande? Vous ſçavez que je ſuis pauvre; l'argent qui m'en viendra, je le mettrai en rente, ou je le prêterai à uſure.

LÉLIO.

Que Frédéric eſt lâche! Mon enfant, je pardonne à ta ſimplicité le compliment que tu me fais. Tu as de l'honneur à ta maniere, & je ne vois nul inconvénient pour moi à te laiſſer profiter de la baſſeſſe de Frédéric. Oui, reçois ſon argent; je veux bien que tu lui rapportes ce que je t'ai dit que j'étois, & ce que tu ſçais.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LÉLIO.

Fais; j'y conſens.

ARLEQUIN.

Ne vous gênez point, parlez-moi ſans façon; je vous laiſſe la liberté, rien de force.

LÉLIO.

Va ton chemin, & n'oublie pas ſur-tout de lui marquer le ſouverain mépris que j'ai pour lui.

ARLEQUIN;

Je ferai votre commiſſion.

LÉLIO.

J'apperçois la Princeſſe. Adieu, Arlequin; va gagner ton argent.

SCENE III.

ARLEQUIN, *ſeul.*

QUAND on a un peu d'eſprit, on accommode tout. Un butord auroit été chagriner ſon maître ſans lui en demander honnêtement le privilége. A cette heure, ſi je lui cauſe du chagrin, ce ſera de bonne amitié, au moins. Mais voilà cette Princeſſe avec ſa camarade.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE, *à Arlequin.*

IL me ſemble avoir vu de loin ton maître avec toi.

ARLEQUIN.

Il vous a ſemblé la vérité, Madame ; & quand cela ne ſeroit pas, je ne ſuis pas là pour vous dédire.

LA PRINCESSE.

Va le chercher; dis-lui que j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

J'y cours, Madame. (*Il va & revient.*) Si je ne le trouve pas, qu'eſt-ce que je lui dirai ?

LA PRINCESSE.

Il ne peut pas encore être loin ; tu le trouveras ſans doute.

ARLEQUIN, *à part.*

Bon : je vais tout-d'un-coup chercher le Seigneur Frédéric.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortenſe, apparemment que ma rêverie eſt contagieuſe ; car vous devenez rêveuſe auſſi bien que moi.

HORTENSE.

Que voulez-vous, Madame ? je vous vois rêver, & cela me donne un air penſif : je vous copie de figure.

LA PRINCESSE.

Vous copiez ſi bien qu'on s'y méprendroit. Quant à moi, je ne ſuis point tranquille ; le rapport que vous me faites de Lélio, ne me ſatisfait pas. Un homme à qui vous avez fait appercevoir que je l'aime ; un homme à qui j'ai cru voir du penchant pour moi, devroit, à votre diſcours, donner, malgré lui, quelques marques de joie ; & vous ne me parlez que de ſon profond reſpect : cela eſt bien froid.

HORTENSE.

Mais, Madame, ordinairement le reſpect n'eſt ni chaud, ni froid. Je ne lui ai pas dit crûment, la Princeſſe vous aime : il ne m'a pas répondu crûment, j'en ſuis charmé : il ne lui a pas pris de tranſports ; mais il m'a paru pénétré d'un profond reſpect. J'en reviens toujours à ce reſpect, & je le trouve en ſa place.

LA PRINCESSE.

Vous êtes femme d'eſprit. Lui avez-vous ſenti quelque ſurpriſe agréable ?

HORTENSE.

De la ſurpriſe ? oui, il en a montrée. A l'égard de ſçavoir ſi elle étoit agréable ou non, quand un homme ſent du plaiſir, & qu'il ne le dit point, il en auroit un jour entier, ſans qu'on le devinât : mais enfin, pour moi, je ſuis fort contente de lui.

LA PRINCESSE, *fouriant d'un air forcé.*

Vous êtes fort contente de lui, Hortenſe ? N'y auroit-il rien d'équivoque là-deſſous ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

HORTENSE.

Ce que ſignifie ; je ſuis contente de lui : cela veut dire... En vérité, Madame, cela veut dire

que je ſuis contente de lui: on ne ſçauroit expliquer cela qu'en le répétant. Comment feriez-vous pour dire autrement? Je ſuis ſatisfaite de ce qu'il m'a répondu ſur votre chapitre: l'aimez-vous mieux de cette façon là?

LA PRINCESSE.

Cela eſt plus clair.

HORTENSE.

C'eſt pourtant la même choſe.

LA PRINCESSE.

Ne vous fâchez point; je ſuis dans une ſituation d'eſprit qui mérite un peu d'indulgence. Il me vient des idées fâcheuſes, déraiſonnables: je crains tout, je ſoupçonne tout: je crois que j'ai été jalouſe de vous, oui de vous-même, qui êtes la meilleure de mes amies, qui méritez ma confiance, & qui l'avez. Vous êtes aimable, Lélio l'eſt auſſi; vous vous êtes vus tous deux; vous m'avez fait un rapport de lui qui n'a pas rempli mes eſpérances: je me ſuis égarée là-deſſus, j'ai vu mille chimeres; vous étiez déjà ma rivale. Qu'eſt-ce que c'eſt que l'amour, ma chere Hortenſe! Où eſt l'eſtime que j'ai pour vous, la juſtice que je dois vous rendre? Me reconnoiſſez-

vous? Ne ſont-ce pas là les foibleſſes d'un enfant que je rapporte?

HORTENSE.

Oui : mais les foibleſſes d'un enfant de votre âge ſont dangereuſes; & je voudrois bien n'avoir rien à démêler avec elles.

LA PRINCESSE

Écoutez; je n'ai pas tant de tort. Tantôt pendant que nous étions à cette Fête, Lélio n'a preſque regardé que vous; vous le ſçavez bien.

HORTENSE.

Moi, Madame?

LA PRINCESSE.

Hé bien! vous n'en convenez pas; cela eſt mal-entendu, par exemple: il ſembleroit qu'il y a du myſtère. N'ai-je pas remarqué que les regards de Lélio vous embarraſſoient, & que vous n'oſiez pas le regarder, par conſidération pour moi ſans doute?... Vous ne me répondez pas?

HORTENSE.

C'eſt que je vous vois en train de remarquer; & ſi je réponds, j'ai peur que vous ne remarquiez encore quelque choſe dans ma réponſe : cependant je n'y gagne rien, car vous faites une remarque ſur mon ſilence. Je ne ſçais plus com-

ment me conduire. Si je me taîs, c'eſt du myſtere; ſi je parle, autre myſtere : enfin je ſuis myſtere depuis les pieds juſqu'à la tête. En vérité, je n'ôſe pas me remuer; j'ai peur que vous n'y trouviez une équivoque. Quel étrange amour que le vôtre, Madame! je n'en ai jamais vu de cette humeur-là.

LA PRINCESSE.

Encore une fois, je me condamne : mais vous n'êtes pas mon amie pour rien ; vous êtes obligée de me ſupporter : j'ai de l'amour, en un mot ; voilà mon excuſe.

HORTENSE.

Mais, Madame, c'eſt plus mon amour que le vôtre. De la maniere dont vous le prenez, il me fatigue plus que vous : ne pourriez-vous me diſpenſer de votre confidence? Je me trouve une paſſion ſur les bras qui ne m'appartient pas; peut-on de fardeau plus ingrat?

LA PRINCESSE, *d'un air ſérieux.*

Hortenſe, je vous croyois plus d'attachement pour moi; & je ne ſçais que penſer, après tout, du dégoût que vous témoignez. Quand je répare mes ſoupçons à votre égard par l'aveu franc que je vous en fais, mon amour vous déplaît trop ;

je n'y comprends rien ; on diroit preſque que vous en avez peur.

HORTENSE.

Ah ! la déſagréable ſituation ! que je ſuis malheureuſe, de ne pouvoir ouvrir ni fermer la bouche en ſûreté ! Que faudra-t-il donc que je devienne ? Les remarques me ſuivent, je n'y ſçaurois tenir ! vous me déſeſpérez, je vous tourmente, toujours je vous fâcherai en parlant, toujours je vous fâcherai en ne diſant mot : je ne ſçaurois donc me corriger. Voilà une querelle fondée pour l'éternité ; le moyen de vivre enſemble ? j'aimerois mieux mourir. Vous me trouvez rêveuſe ; après cela il faut que je m'explique. Lélio m'a regardée ; vous ne ſçavez que penſer ; vous ne me comprenez pas. Vous m'eſtimez ; vous me croyez fourbe ; haîne, amitié, ſoupçon, confiance, le calme, l'orage, vous mettez tout enſemble. Je m'y perds, la tête me tourne, je ne ſçais où je ſuis. Je quitte la partie, je me ſauve, je m'en retourne ; duſſiez-vous prendre mon voyage pour une fineſſe.

LA PRINCESSE, *la careſſant.*

Non, ma chere Hortenſe, vous ne me quitterez point : je ne veux point vous perdre, je veux vous aimer, je veux que vous m'aimiez ; j'abjure

toutes mes foibleſſes; vous êtes mon amie, je ſuis la vôtre; & cela durera toujours.

HORTENSE.

Madame, cet amour-là nous brouillera enſemble, vous le verrez. Laiſſez-moi partir; comptez que je fais pour le mieux.

LA PRINCESSE.

Non, ma chere; je vais faire arrêter tous vos équipages, vous ne vous ſervirez que des miens; & pour plus de ſûreté, à toutes les portes de la ville vous trouverez des Gardes qui ne vous laiſſeront paſſer qu'avec moi. Nous irons quelquefois nous promener enſemble: voilà tous les voyages que vous ferez. Point de mutinerie; je n'en rabattrai rien. A l'égard de Lélio, vous continuerez de le voir avec moi, ou ſans moi, quand votre amie vous en priera.

HORTENSE.

Moi, voir Lélio, Madame! & ſi Lélio me regarde? il a des yeux. Et ſi je le regarde? j'en ai auſſi: ou bien ſi je ne le regarde pas? car tout eſt égal avec vous. Que voulez-vous que je faſſe dans la compagnie d'un homme avec qui toute fonction de mes deux yeux eſt interdite? Les fermerai-je? les détournerai-je? voilà tout ce qu'on

en peut faire ; & rien de tout cela ne vous convient. D'ailleurs, s'il a toujours ce profond reſpect qui n'eſt pas de votre goût, vous vous en prendrez à moi ; vous me direz encore, cela eſt bien froid ; comme ſi je n'avois qu'à lui dire : Monſieur, ſoyez plus tendre. Ainſi ſon reſpect, ſes yeux & les miens, voilà trois choſes que vous ne me paſſerez jamais. Je ne ſçais ſi, pour vous accommoder, il me ſuffiroit d'être aveugle, ſourde & muette ; je ne ſerois peut être pas encore à l'abri de votre chicanne.

LA PRINCESSE.

Toute cette vivacité-là ne me fait point de peur : je vous connoîs, vous êtes bonne, mais impatiente ; & quelque jour, vous & moi, nous rirons de ce qui nous arrive aujourd'hui.

HORTENSE.

Souffrez que je m'éloigne pendant que vous aimez. Au-lieu de rire de mon ſéjour, nous rirons de mon abſence ; n'eſt-ce pas la même choſe ?

LA PRINCESSE.

Ne m'en parlez plus, vous m'affligez. Voici Lélio qu'apparemment Arlequin aura averti de ma part ; prenez de grâce un air moins triſte. Je n'ai qu'un mot à lui dire ; après l'inſtruction que

vous lui avez donnée, nous jugerons bientôt de ſes ſentiments, par la maniere dont il ſe comportera dans la ſuite. Le don de ma main lui fait un beau rang: mais il peut avoir le cœur pris.

SCENE VI.

LÉLIO, HORTENSE, LA PRINCESSE.

LÉLIO.

JE me rends à vos ordres, Madame. Arlequin m'a dit que vous ſouhaitiez me parler.

LA PRINCESSE.

Je vous attendois, Lélio. Vous ſçavez quelle eſt la commiſſion de l'Ambaſſadeur du Roi de Caſtille; qu'on eſt convenu d'en délibérer aujourd'hui. Frédéric s'y trouvera; mais c'eſt à vous ſeul à décider. Il s'agit de ma main que le Roi de Caſtille demande; vous pouvez l'accorder ou la refuſer. Je ne vous dirai point quelles ſeroient mes intentions là-deſſus; je m'en tiens à ſouhaiter que vous les deviniez. J'ai quelques ordres à donner, je vous laiſſe un moment avec Hortenſe.

A peine vous connoiſſez-vous encore : elle eſt mon amie, & je ſuis bien-aiſe que l'eſtime que j'ai pour vous, ait ſon aveu.

SCENE VII.

HORTENSE, LÉLIO.

LÉLIO.

ENFIN, Madame, il eſt temps que vous décidiez de mon ſort ; il n'y a point de moments à perdre. Vous venez d'entendre la Princeſſe ; elle veut que je prononce ſur le mariage qu'on lui propoſe. Si je refuſe de le conclure, c'eſt entrer dans ſes vues, & lui dire que je l'aime ; ſi je le conclus, c'eſt lui donner des preuves d'une indifférence dont elle cherchera les raiſons. La conjoncture eſt preſſante : que réſolvez-vous en ma faveur ? Il faut que je me dérobe d'ici inceſſamment : mais, vous, Madame, y reſterez-vous ? Je puis vous offrir un aſyle où vous ne craindrez perſonne. Oſerai-je eſpérer que vous conſentiriez aux meſures promptes & néceſſaires.....?

HORTENSE.

Non, Monſieur; n'eſpérez rien, je vous prie. Ne parlons plus de votre cœur, & laiſſez le mien en repos: vous le troublez, je ne ſçais ce qu'il eſt devenu. Je n'entends parler que d'amour à droite & à gauche: il m'environne, il m'obſede; & le vôtre, au bout du compte, eſt celui qui me preſſe le plus.

LÉLIO.

Quoi, Madame! c'en eſt donc fait? mon amour vous fatigue, & vous me rebutez?

HORTENSE.

Si vous cherchez à m'attendrir, je vous avertis que je vous quitte; je n'aime point qu'on exerce mon courage.

LÉLIO.

Ah, Madame! il ne vous en faut pas beaucoup pour réſiſter à ma douleur.

HORTENSE.

Ah, Monſieur! je ne ſçais point ce qu'il m'en faut, & ne trouve point à propos de le ſçavoir. Laiſſez-moi me gouverner, chacun ſe ſent; briſons là-deſſus.

LÉLIO.

Il n'eſt que trop vrai que vous pouvez m'écouter ſans aucun riſque.

HORTENSE.

Il n'eſt que trop vrai ! Oh ! je ſuis plus difficile en vérité que vous ; & ce qui eſt trop vrai pour vous, ne l'eſt pas aſſez pour moi. Je crois que j'irois loin avec vos ſûretés, ſur-tout avec un garant comme vous. En vérité, Monſieur, vous n'y ſongez pas : il n'eſt que trop vrai ! Si cela étoit ſi vrai, j'en ſçaurois quelque choſe : car vous me forcez à vous dire plus que je ne veux ; & je ne vous le pardonnerai pas.

LÉLIO.

Si vous ſentez quelque heureuſe diſpoſition pour moi, qu'ai-je fait depuis tantôt qui puiſſe mériter que vous la combattiez ?

HORTENSE.

Ce que vous avez fait ? Pourquoi me rencontrez-vous ici ? Qu'y venez-vous chercher ? Vous êtes arrivé à la Cour, vous avez plû à la Princeſſe, elle vous aime. Vous dépendez d'elle, j'en dépends de même. Elle eſt jalouſe de moi : voilà ce que vous avez fait, Monſieur ; & il n'y a point de remede à cela, puiſque je n'en trouve point.

LÉLIO, *étonné.*

La Princeſſe eſt jalouſe de vous ?

HORTENSE.

Oui; très-jalouſe. Peut-être actuellement ſommes-nous obſervés l'un & l'autre: & après cela vous venez me parler de votre paſſion, vous voulez que je vous aime; vous le voulez, & je tremble de ce qui en peut arriver: car enfin on ſe laſſe. J'ai beau vous dire que cela ne ſe peut pas, que mon cœur vous ſeroit inutile; vous ne m'écoutez point, vous vous plaiſez à me pouſſer à bout. Eh! Lélio, qu'eſt-ce que c'eſt que votre amour? Vous ne me ménagez point: aime-t-on les gens, quand on les perſécute; quand ils ſont plus à plaindre que nous; quand ils ont leurs chagrins & les nôtres; quand ils ne nous font un peu de mal que pour éviter de nous en faire davantage? Je refuſe de vous aimer: qu'eſt-ce que j'y gagne? Vous imaginez-vous que j'y prends plaiſir? Non, Lélio, non, le plaiſir n'eſt pas grand. Vous êtes un ingrat; vous devriez me remercier de mes refus, vous ne les méritez pas. Dites-moi, qu'eſt ce qui m'empêche de vous aimer? Cela eſt-il ſi difficile? N'ai-je pas le cœur libre? N'êtes-vous pas aimable? Ne m'aimez-vous pas aſſez? Que vous manque-t-il? Vous n'êtes pas raiſonnable. Je vous refuſe mon cœur avec le péril qu'il y a de l'avoir; mon amour vous perdroit. Voilà pourquoi vous

ne

ne l'aurez point; voilà d'où me vient ce courage que vous me reprochez. Et vous vous plaignez de moi, & vous me demandez encore que je vous aime. Expliquez-vous donc: que me demandez-vous? Que vous faut-il? Qu'appellez-vous aimer? Je n'y comprends rien.

LÉLIO, *vivement.*

C'eſt votre main qui manque à mon bonheur.

HORTENSE, *tendrement.*

Ma main!... Ah! je ne périrois pas ſeule, & le don que je vous en ferois, me coûteroit mon époux; & je ne veux pas mourir, en perdant un homme comme vous. Non, ſi je faiſois jamais votre bonheur, je voudrois qu'il durât long-temps.

LÉLIO, *animé.*

Mon cœur ne peut ſuffire à toute ma tendreſſe. Madame, prêtez-moi de grâce un moment d'attention; je vais vous inſtruire.

HORTENSE.

Arrêtez, Lélio; j'enviſage un malheur qui me fait frémir, je ne ſçache rien de ſi cruel que votre obſtination: il me ſemble que tout ce que vous me dites, m'entretient de votre mort. Je vous avois prié de laiſſer mon cœur en repos; vous n'en faites rien: voilà qui eſt fini; pourſui-

vez, je ne vous crains plus. Je me ſuis d'abord contentée de vous dire que je ne pouvois pas vous aimer, cela ne vous a pas épouvanté : mais je ſçais des façons de parler plus poſitives, plus intelligibles, & qui aſſurément vous guériront de toute eſpérance. Voici donc, à la lettre, ce que je penſe, & ce que je penſerai toujours. C'eſt que je ne vous aime point, & que je ne vous aimerai jamais. Ce diſcours eſt net, je le crois ſans réplique; il ne reſte plus de queſtion à faire: je ne ſortirai point de-là, je ne vous aime point, vous ne me plaiſez point. Si je ſçavois une maniere de m'expliquer plus dure, je m'en ſervirois pour vous punir de la douleur que je ſouffre à vous en faire. Je ne penſe pas qu'à préſent vous ayez envie de parler de votre amour; ainſi changeons de ſujet.

LÉLIO.

Oui, Madame, je vois bien que votre réſolution eſt priſe. La ſeule eſpérance d'être uni pour jamais avec vous, m'arrêtoit encore ici : je m'étois flatté, je l'avoue; mais c'eſt bien peu de choſe que l'intérêt que l'on prend à un homme à qui l'on peut parler comme vous le faites. Quand je vous apprendrois qui je ſuis, cela ne ſerviroit de rien; vos refus n'en ſeroient que plus affli-

geants. Adieu, Madame: il n'y a plus de ſéjour ici pour moi; je pars dans l'inſtant, & ne vous oublierai jamais. (*Il s'éloigne.*)

HORTENSE, *pendant qu'il s'en-va.*

Oh! je ne ſçais plus où j'en ſuis, je n'avois pas prévu ce coup là. (*Elle l'appelle*) Lélio!

LÉLIO, *revenant.*

Que me voulez-vous, Madame?

HORTENSE.

Je n'en ſçais rien : vous êtes au déſeſpoir, vous m'y mettez; je ne ſçais encore que cela.

LÉLIO.

Vous me haïrez, ſi je ne vous quitte.

HORTENSE.

Je ne vous haïs plus, quand vous me quittez.

LÉLIO.

Daignez donc conſulter votre cœur.

HORTENSE.

Vous voyez bien les conſeils qu'il me donne; vous partez, je vous rappelle : je vous rappellerai, ſi je vous renvoie : mon cœur ne finira rien.

LÉLIO.

Eh! Madame! ne me renvoyez plus; nous échapperons aiſément à tous les malheurs que

vous craignez : laiſſez-moi vous expliquer mes meſures, & vous dire que ma naiſſance....

HORTENSE, *vivement.*

Non : je me retrouve enfin, je ne veux plus rien entendre. Echapper à nos malheurs ! ne s'agit-il pas de ſortir d'ici ? Le pourrons-nous ? N'a-t-on pas les yeux ſur nous ? Ne ſerez-vous pas arrêté ? Adieu ; je vous dois la vie : je ne vous devrai rien, ſi vous ne ſauvez la vôtre. Vous dites que vous m'aimez : non ; je n'en crois rien, ſi vous ne partez. Partez donc, ou ſoyez mon ennemi mortel : partez, ma tendreſſe vous l'ordonne ; ou reſtez ici l'homme du monde le plus haï de moi, & le plus haïſſable que je connoiſſe. (*Elle s'en-va comme en colere*).

LÉLIO, *d'un ton de dépit.*

Je partirai donc, puiſque vous le voulez : mais vous prétendez me ſauver la vie, & vous n'y réuſſirez pas.

HORTENSE, *ſe retournant de loin.*

Vous me rappellez donc à votre tour ?

LÉLIO.

J'aime autant mourir que de ne vous plus voir.

HORTENSE.

Ah ! voyons donc les meſures que vous voulez prendre.

LÉLIO, *tranſporté de joie.*

Quel bonheur ! je ne ſçaurois retenir mes tranſports.

HORTENSE, *nonchalamment.*

Vous m'aimez beaucoup, je le ſçais bien; paſſons votre reconnoiſſance: nous dirons cela une autre fois. Venons aux meſures...

LÉLIO.

Que n'ai-je, au lieu d'une couronne qui m'attend, l'Empire de la terre à vous offrir?

HORTENSE, *avec une ſurpriſe modeſte.*

Vous êtes né Prince? mais vous n'avez qu'à me garder votre cœur, vous ne me donnerez rien qui le vaille : achevons.

LÉLIO.

J'attends demain *incognitò* un Courier du Roi de Léon mon pere.

HORTENSE.

Arrêtez, Prince; Frédéric vient, l'Ambaſſadeur le ſuit ſans doute. Vous m'informerez tantôt de vos réſolutions.

LÉLIO.

Je crains encore vos inquiétudes.

HORTENSE.

Et moi, je ne crains plus rien: je me ſens l'im-

prudence la plus tranquille du monde : vous me l'avez donnée, je m'en trouve bien. C'eſt à vous à me la garantir: faites comme vous pourrez.

LÉLIO.

Tout ira bien, Madame : je ne conclurai rien avec l'Ambaſſadeur pour gagner du temps ; je vous reverrai tantôt.

SCENE VIII.

L'AMBASSADEUR, LÉLIO, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à part à l'Ambaſſadeur.*

Vous ſentirez (j'en ſuis ſûr) juſqu'où va l'audace de ſes eſpérances.

L'AMBASSADEUR, *à Lélio.*

Vous ſçavez, Monſieur, ce qui m'amène ici ; & votre habileté me répond du ſuccès de ma commiſſion. Il s'agit d'un mariage entre votre Princeſſe & le Roi de Caſtille mon maître. Tout invite à le conclure, jamais union ne fut peut-être plus néceſſaire. Vous n'ignorez pas les juſtes

droits que les Rois de Caſtille prétendent avoir ſur une partie de cet État, par les alliances...

LÉLIO.

Laiſſons-là ces droits hiſtoriques, Monſieur : je ſçais ce que c'eſt; & quand on voudra, la Princeſſe en produira de même valeur ſur les États du Roi votre maître. Nous n'avons qu'à relire auſſi les alliances paſſées, vous verrez qu'il y aura quelqu'une de vos Provinces qui nous appartiendra.

FRÉDÉRIC.

Effectivement vos droits ne ſont pas fondés; & il n'eſt pas beſoin d'en appuyer le mariage dont il s'agit.

L'AMBASSADEUR.

Laiſſons-les donc pour le préſent, j'y conſens: mais la trop grande proximité des deux États entretient depuis vingt ans des guerres qui ne finiſſent que pour des inſtants, & qui recommenceront bientôt entre deux nations voiſines, & dont les intérêts ſe croiſeront toujours. Vos peuples ſont fatigués, mille occaſions vous ont prouvé que vos reſſources ſont inégales aux nôtres. La paix que nous venons de faire avec vous, vous la devez à des circonſtances qui ne

ſe rencontreront pas toujours. Si la Caſtille n'avoit été occupée ailleurs, les choſes auroient bien changé de face.

LÉLIO.

Point du tout; il en auroit été de cette guerre comme de toutes les autres. Depuis tant de ſiècles que cet État ſe défend contre le vôtre, où ſont vos progrès? Je n'en vois point qui puiſſent juſtifier cette grande inégalité de forces dont vous parlez.

L'AMBASSADEUR.

Vous ne vous êtes ſoutenus que par des ſecours étrangers.

LÉLIO.

Ces mêmes ſecours dans bien des occaſions vous ont auſſi rendu de grands ſervices; & voilà comment ſubſiſtent les États : la politique de l'un arrête l'ambition de l'autre.

FRÉDÉRIC.

Retranchons-nous ſur des choſes plus effectives, ſur la tranquillité durable que ce mariage aſſûreroit aux deux peuples qui ne ſeroient plus qu'un, & qui n'auroient plus qu'un même maître.

LÉLIO.

Fort-bien; mais nos peuples n'ont-ils pas leurs

loix particulieres ? Êtes-vous sûr, Monsieur, qu'ils voudront bien passer sous une domination étrangere, & peut-être se soumettre aux coutumes d'une nation qui leur est antipathique ?

L'AMBASSADEUR.

Désobéiront-ils à leur Souveraine ?

LÉLIO.

Ils lui désobéiront par amour pour elle.

FRÉDÉRIC.

En ce cas-là, il ne sera pas difficile de les réduire.

LÉLIO.

Y pensez-vous, Monsieur ? S'il faut les opprimer pour les rendre tranquilles comme vous l'entendez, ce n'est pas de leur Souveraine que doit leur venir un pareil repos ; il n'appartient qu'à la fureur d'un ennemi, de leur faire un présent si funeste.

FRÉDÉRIC, *à part, à l'Ambassadeur.*

Vous voyez des preuves de ce que je vous ai dit.

L'AMBASSADEUR, *à Lélio.*

Votre avis est donc de rejetter le mariage que je propose ?

LÉLIO.

Je ne le rejette point : mais il mérite réflexion. Il faut examiner mûrement les choſes ; après quoi, je conſeillerai à la Princeſſe ce que je jugerai de mieux pour ſa gloire, & pour le bien de ſes peuples : le Seigneur Frédéric dira ſes raiſons, & moi les miennes.

FRÉDÉRIC.

On décidera ſur les vôtres.

L'AMBASSADEUR, *à Lélio.*

Me permettrez-vous de vous parler à cœur ouvert ?

LÉLIO.

Vous êtes le maître.

L'AMBASSADEUR.

Vous êtes ici dans une belle ſituation, & vous craignez d'en ſortir, ſi la Princeſſe ſe marie : mais le Roi mon maître eſt aſſez grand Seigneur pour vous dédommager ; & j'en réponds pour lui.

LÉLIO, *froidement.*

Ah ! de grâce ne citez point ici le Roi votre maître : ſoupçonnez-moi tant que vous voudrez de manquer de droiture, mais ne l'aſſociez point à vos ſoupçons. Quand nous faiſons parler les Princes, Monſieur, que ce ſoit toujours d'une maniere

noble & digne d'eux ; c'eſt un reſpect que nous leur devons, & vous me faites rougir pour le Roi de Caſtille.

L'AMBASSADEUR.

Arrêtons-là. Une diſcuſſion là-deſſus nous meneroit trop loin ; il ne me reſte qu'un mot à vous dire ; & ce n'eſt plus le Roi de Caſtille, c'eſt moi qui vous parle à préſent. On m'a averti que je vous trouverois contraire au mariage dont il s'agit, tout convenable, tout néceſſaire qu'il eſt, ſi jamais la Princeſſe veut épouſer un Prince. On a prévu les difficultés que vous faites, & l'on prétend que vous avez vos raiſons pour les faire : raiſons ſi hardies que je n'ai pu les croire, & qui ſont fondées, dit-on, ſur la confiance dont la Princeſſe vous honore.

LÉLIO.

Vous m'allez encore parler à cœur ouvert, Monſieur ; & ſi vous m'en croyez, vous n'en ferez rien. La franchiſe ne vous réuſſit pas : le Roi votre maître s'en eſt mal trouvé tout à l'heure, & vous m'inquiettez pour la Princeſſe.

L'AMBASSADEUR.

Ne craignez rien. Loin de manquer moi-même

à ce que je lui dois, je ne veux que l'apprendre à ceux qui l'oublient.

LÉLIO.

Voyons ; j'en ſçais tant là-deſſus que je ſuis en état de corriger vos leçons-mêmes. Que dit-on de moi ?

L'AMBASSADEUR.

Des choſes hors de toute vraiſemblance.

FRÉDÉRIC.

Ne les expliquez point ; je crois ſçavoir ce que c'eſt. On me les a dites auſſi, & j'en ai ri comme d'une chimere.

LÉLIO, *regardant Frédéric.*

N'importe : je ſerai bien-aiſe de voir juſqu'où va la lâche inimitié de ceux dont je bleſſe ici les yeux, que vous connoiſſez comme moi, & à qui j'aurois fait bien du mal, ſi j'avois voulu ; mais qui ne valent pas la peine qu'un honnête-homme ſe venge. Revenons.

L'AMBASSADEUR.

Non ; le Seigneur Frédéric a raiſon ; n'expliquons rien : ce ſont des illuſions. Un homme d'eſprit comme vous, dont la fortune eſt déja ſi prodigieuſe, & qui la mérite, ne ſçauroit avoir des ſentiments auſſi périlleux que ceux qu'on

vous attribue. La Princeſſe n'eſt ſans doute que l'objet de vos reſpects; mais le bruit qui court ſur votre compte, vous expoſe; & pour le détruire, je vous conſeillerois de porter la Princeſſe à un mariage avantageux à l'État.

LÉLIO.

Je vous ſuis très-obligé de vos conſeils, Monſieur; mais j'ai regret à la peine que vous prenez de m'en donner. Juſqu'ici les Ambaſſadeurs n'ont jamais été les Précepteurs des Miniſtres chez qui ils vont, & je n'ôſe renverſer l'ordre. Quand je verrai votre nouvelle méthode bien établie, je vous promets de la ſuivre.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai pas tout dit. Le Roi de Caſtille a pris de l'inclination pour la Princeſſe ſur un portrait qu'il en a vu; c'eſt en amant que ce jeune Prince ſouhaite un mariage, que la raiſon, l'égalité d'âge & la politique doivent preſſer de part & d'autre. S'il ne s'acheve pas, ſi vous en détournez la Princeſſe par des motifs qu'elle ne ſçait pas, faites du moins qu'à ſon tour ce Prince ignore les ſecrettes raiſons qui s'oppoſent en vous à ce qu'il ſouhaite. La vengeance des Princes peut porter loin; ſouvenez-vous-en.

LÉLIO.

Encore une fois, je ne rejette point votre propoſition; nous l'examinerons plus à loiſir: mais ſi les raiſons ſecrettes que vous voulez dire, étoient réelles, Monſieur, je ne laiſſerois pas que d'embarraſſer le reſſentiment de votre Prince. Il ſeroit plus difficile de ſe venger de moi que vous ne penſez.

L'AMBASSADEUR, *outré.*

De vous?

LÉLIO, *froidement.*

Oui, de moi.

L'AMBASSADEUR.

Doucement; vous ne ſçavez pas à qui vous parlez.

LÉLIO.

Je ſçais qui je ſuis; en voilà aſſez.

L'AMBASSADEUR.

Laiſſez-là ce que vous êtes, & ſoyez ſûr que vous me devez reſpect.

LÉLIO.

Soit; & moi je n'ai, ſi vous le voulez, que mon cœur pour tout avantage: mais les égards que l'on doit à la ſeule vertu, ſont auſſi légitimes que les reſpects que l'on doit aux Princes; &

fuſſiez-vous le Roi de Caſtille même, ſi vous êtes généreux, vous ne ſçauriez penſer autrement. Je ne vous ai point manqué de reſpect, ſuppoſé que je vous en doive : mais les ſentiments que je vous montre depuis que je vous parle, méritoient de votre part plus d'attention que vous ne leur en avez donné. Cependant je continuerai à vous reſpecter, puiſque vous dites qu'il le faut, ſans pourtant en examiner moins ſi le mariage dont il s'agit, eſt vraiment convenable. (*Il ſort fierement.*)

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, L'AMBASSADEUR.

FREDÉRIC.

LA maniere dont vous venez de lui parler, me fait préſumer bien des choſes. Peut-être ſous le titre d'Ambaſſadeur nous cachez-vous....

L'AMBASSADEUR.

Non, Monſieur; il n'y a rien à préſumer : c'eſt un ton que j'ai cru pouvoir prendre avec un aventurier que le ſort a élevé.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! que dites-vous de cet homme-là ?

L'AMBASSADEUR.

Je dis que je l'eſtime.

FRÉDÉRIC.

Cependant ſi nous ne le renverſons, vous ne pouvez réuſſir. Ne joindrez-vous pas vos efforts aux nôtres?

L'AMBASSADEUR.

J'y conſens, à condition que nous ne tenterons rien qui ſoit indigne de nous. Je veux le combattre généreuſement, comme il le mérite.

FRÉDÉRIC.

Toutes actions ſont généreuſes, quand elles tendent au bien général.

L'AMBASSADEUR.

Ne vous en fiez pas à vous. Vous haïſſez Lélio; & la haîne entend mal à faire des maximes d'honneur. Je tâcherai de voir aujourd'hui la Princeſſe. Je vous quitte, j'ai quelques dépêches à faire: nous nous reverrons tantôt.

SCENE

SCENE X.

FRÉDÉRIC, ARLEQUIN, *arrivant tout eſſoufflé.*

FRÉDÉRIC, *à part.*

MONSIEUR l'Ambaſſadeur me paroît bien ſcrupuleux! mais voici Arlequin qui accourt à moi.

ARLEQUIN.

Par la mardi! Monſieur le Conſeiller, il y a long-temps que je galope après vous. Vous êtes plus difficile à trouver qu'une botte de foin dans une aiguille.

FRÉDÉRIC.

Je ne me ſuis pourtant pas écarté; as-tu quelque choſe à me dire?

ARLEQUIN.

Attendez, je crois que j'ai laiſſé ma reſpiration par les chemins; ouf!...

FRÉDÉRIC.

Reprends haleine.

ARLEQUIN.

Oh dame ! cela ne ſe prend pas avec la main. Ohi, ohi ! Je vous ai été chercher au Palais, dans les ſalles, dans les cuiſines ; je trottois par-ci, je trotois par-là, je trottois par-tout ; & y allons vîte, & boute & garre, n'avez-vous pas vu le Seigneur Frédéric ?... Hé non, mon ami ! ... Où diable eſt-il donc ? que la peſte l'étouffe ! & puis je cours encore, patati patata : je jure ; je rencontre un porteur d'eau, je renverſe ſon eau : n'avez-vous pas vu le Seigneur Frédéric ?... Attends, attends, je vais te donner du Seigneur Frédéric par les oreilles... Moi je m'enfuis. Par la ſambleu ! morbleu ! ne ſeroit-il pas au cabaret ? J'y entre, je trouve du vin, je bois chopine ; je m'appaiſe & puis je reviens ; & puis vous voilà.

FRÉDÉRIC.

Acheve ; ſçais-tu quelque choſe ? tu me donnes bien de l'impatience.

ARLEQUIN.

Cent-mille écus ne ſeroient pas dignes de me payer ma peine : pourtant j'en rabattrai beaucoup.

FRÉDERIC.

Je n'ai point d'argent ſur moi ; mais je t'en promets au ſortir d'ici.

ARLEQUIN.

Pourquoi eſt-ce que vous laiſſez votre bourſe à la maiſon ? Si j'avois ſçu cela, je ne vous aurois pas trouvé ; car pendant que j'y ſuis, il faut que je vous tienne.

FRÉDÉRIC.

Tu n'y perdras rien. Parle : que ſçais-tu ?

ARLEQUIN.

De bonnes choſes ; c'eſt du nanan.

FRÉDÉRIC.

Voyons.

ARLEQUIN.

Cet argent promis m'envoie des ſcrupules : ſi vous pouviez me donner des gages ; ce petit diamant qui eſt à votre petit doigt, par exemple ; Quand cela promet de l'argent, cela tient parole.

FRÉDÉRIC.

Prends ; le voilà pour garant de la mienne ; ne me fais plus languir.

ARLEQUIN.

Vous êtes honnête-homme, & votre bague auſſi. Or donc, tantôt Monſieur Lélio, qui vous mépriſe que c'eſt une bénédiction ; il parloit à lui tout ſeul...

FRÉDERIC.

Bon.

ARLEQUIN.

Oui, bon! Voilà la Princeſſe qui vient. Dirai-je tout devant elle.

FRÉDÉRIC, *après avoir rêvé.*

Tu m'en fais venir l'idée. Oui; mais ne dis rien de tes engagemens avec moi. Je vais parler le premier, conforme-toi à ce que tu m'entendras dire.

SCENE IX.

LA PRINCESSE, HORTENSE. FRÉDÉRIC, ARLEQUIN.

LA PRINCESSE.

EH bien! Frédéric, qu'a-t-on conclu avec l'Ambaſſadeur?

FRÉDÉRIC.

Madame, Monſieur Lélio penche à croire que ſa propoſition eſt recevable.

LA PRINCESSE.

Lui ! ſon ſentiment eſt que j'épouſe le Roi de Caſtille ?

FRÉDÉRIC.

Il n'a demandé que le temps d'examiner un peu la choſe.

LA PRINCESSE.

Je n'aurois pas cru qu'il dût penſer comme vous le dites.

ARLEQUIN, *derriere elle.*

Il en penſe ma foi bien d'autres.

LA PRINCESSE, *à Arlequin.*

Ah, te voilà ! (*à Frédéric.*) Que faites-vous de ſon valet ici ?

FRÉDÉRIC.

Quand vous êtes arrivée, Madame, il venoit, diſoit-il, me déclarer quelque choſe qui vous concerne ; & que le zèle qu'il a pour vous l'oblige de découvrir. Monſieur Lélio y eſt mêlé ; mais je n'ai pas eu encore le temps de ſçavoir ce que c'eſt.

LA PRINCESSE.

Sçachons-le ? de quoi s'agit-il ?

ARLEQUIN.

C'eſt que, voyez-vous ! Madame, il n'y a mardi !

point de chanſon à cela; je ſuis bon ſerviteur de votre Principauté.

HORTENSE.

Eh quoi! Madame : pouvez-vous prêter l'oreille aux diſcours de pareilles gens?

LA PRINCESSE.

On s'amuſe de tout; continue.

ARLEQUIN.

Je n'entends ni à dia, ni à huriau, quand on ne vous rend pas la révérence qui vous appartient.

LA PRINCESSE.

A merveille. Mais viens au fait ſans compliment.

ARLEQUIN.

Oh! dame; quand on vous parle, à vous autres, ce n'eſt pas le tout que d'ôter ſon chapeau; il faut bien mettre en avant quelque petite *faribole* au bout: à cette heure voilà mon hiſtoire. Vous ſçaurez donc, avec votre permiſſion, que tantôt j'écoutois Monſieur Lélio, qui faiſoit la converſation des fous; car il parloit tout ſeul. Il étoit devant moi, & moi derriere. Or, ne vous déplaiſe, il ne ſçavoit pas que j'étois là; il ſe viroit, je me virois, c'étoit une farce. Tout d'un coup il ne

s'eſt plus viré, & puis s'eſt mis à dire comme cela : ouf ! je ſuis diablement embarraſſé. Moi, j'ai deviné qu'il avoit de l'embarras. Quand il a eu dit cela, il n'a rien dit davantage : il s'eſt promené ; enſuite il lui a pris un grand friſſon.

HORTENSE.

En vérité, Madame, vous m'étonnez.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu dire, un friſſon ?

ARLEQUIN.

Oui, il a dit, je tremble ; & ce n'étoit pas pour des prunes, le gaillard ! car, a-t-il repris ; j'ai lorgné ma gentille maitreſſe pendant cette belle fête. Et ſi cette Princeſſe, qui eſt plus fine qu'un merle, a vu trotter ma prunelle, mon affaire va mal, j'en dis du mirlirot. Là-deſſus autre promenade, enſuite autre converſation. Par la ventrebleu ! a-t-il dit, j'ai du guignon : je ſuis amoureux de cette gracieuſe perſonne, & ſi la Princeſſe vient à le ſçavoir, & y allons donc, nous verrons beau train, je ſerai un joli mignon : elle ſera capable de me friponner m'amie. Jour de Dieu ! ai-je dit en moi-même, friponner, c'eſt le fait des larrons, & non pas d'une Princeſſe qui eſt fidelle comme l'or. Vertuchou ! qu'eſt-ce que c'eſt que

tout ce tripotage-là ? toutes ces paroles-là ont mauvaiſe mine ; mon patron ſonge à malice ; & il faut avertir cette pauvre Princeſſe, à qui on en feroit paſſer quinze pour quatorze. Je ſuis donc venu comme un honnête-garçon, & voilà que je vous découvre le pot aux roſes : mais je vous dis la ſignification du diſcours, & le tout *gratis*, ſi cela vous plaît.

HORTENSE, *à part.*

Quelle aventure !

FRÉDÉRIC, *à la Princeſſe.*

Madame, vous m'avez dit quelquefois que je préſumois mal de Lélio ; voyez l'abus qu'il fait de votre eſtime.

LA PRINCESSE.

Taîſez-vous ; je n'ai que faire de vos réflexions. (*à Arlequin.*) Pour toi, je vais t'apprendre à trahir ton maître, à te méler de choſes que tu ne devois pas entendre, & à me compromettre dans l'impertinente répétition que tu fais : une étroite priſon me répondra de ton ſilence.

ARLEQUIN, *ſe mettant à genoux.*

Ah ! ma bonne Dame, ayez pitié de moi ; arrachez-moi la langue, & laiſſez-moi la clef des champs. Miſéricorde, ma Reine ! je ne ſuis qu'un

butord ; & c'eſt ce miſérable Conſeiller de malheur qui m'a brouillé avec votre charitable perſonne.

LA PRINCESSE.

Comment cela ?

FRÉDÉRIC.

Madame, c'eſt un valet qui vous parle, & qui cherche à ſe ſauver ; je ne ſçais ce qu'il veut dire.

HORTENSE.

Laiſſez, laiſſez-le parler, Monſieur.

ARLEQUIN, *à Frédéric.*

Allez ; je vous ai bien dit que vous ne valiez rien, & vous ne m'avez pas voulu croire. Je ne ſuis qu'un chétif valet, & ſi pourtant je voulois être homme de bien ; & lui qui eſt riche & grand Seigneur, il n'a jamais eu le cœur d'être honnête-homme.

FRÉDÉRIC.

Il va vous en impoſer, Madame.

LA PRINCESSE.

Taiſez-vous, vous dis-je ; je veux qu'il parle.

ARLEQUIN.

Tenez, Madame ; voilà comme cela eſt venu. Il m'a trouvé comme j'allois tout droit devant

moi. Veux-tu me faire un plaiſir, m'a-t-il dit? Hélas! de tout mon cœur; car je ſuis bon & ſerviable, de mon naturel. Tiens, voilà une piſtole. Grand merci. En voilà encore une autre. Donnez, mon brave homme. Prends encore cette poignée de piſtoles. Et oui-da, mon bon Monſieur. Veux-tu me rapporter ce que tu entendras dire à ton maître? Et pourquoi cela? Pour rien, par curioſité. Oh! mon Compere, non. Mais je te donnerai tant de bonnes drogues, je te ferai ci, je te ferai cela; je ſçais une fille qui eſt jolie, qui eſt dans ſes meubles; je la tiens dans ma manche; je te la garde. Oh, oh! montrez-la pour voir. Je l'ai laiſſée au logis; mais, ſuis-moi, tu l'auras. Non, non, Brocanteur, non. Quoi! tu ne veux pas d'une jolie fille? A la vérité, Madame, cette fille-là me trottoit dans l'âme; il me ſembloit que je la voyois, qu'elle étoit blanche, potelée. Quelle ſatisfaction! je trouvois cela bien friand. Je batallois, je batallois comme un Céſar; vous m'auriez mangé de plaiſir en voyant mon courage; à la fin je ſuis chû. Il me doit encore une penſion de cent écus par an, & j'ai déjà reçu la fillette, que je ne puis pas vous montrer, parce qu'elle n'eſt pas là. Sans compter une prophétie qui a parlé, à ce

qu'ils diſent, de mon argent, de ma fortune & de ma friponnerie.

LA PRINCESSE.

Comment s'appelle-t-elle, cette fille?

ARLEQUIN.

Liſette. Ah! Madame, ſi vous voyiez ſa face, vous ſeriez ravie; avec cette créature-là, il faut que l'honneur d'un homme plie bagage; il n'y a pas moyen.

FREDÉRIC.

Un miſérable comme celui-là peut-il imaginer tant d'impoſtures?

ARLEQUIN.

Tenez, Madame; voilà encore ſa bague qu'il m'a miſe en gage pour de l'argent qu'il me doit donner tantôt. Regardez mon innocence. Vous qui êtes une Princeſſe, ſi on vous donnoit tant d'argent, de penſions, de bagues & un joli garçon, eſt-ce que vous y pourriez tenir? mettez la main ſur la conſcience. Je n'ai rien inventé; j'ai dit ce que Monſieur Lélio a dit.

HORTENSE, *à part.*

Juſte ciel!

LA PRINCESSE, *à Frédéric, en s'en-allant.*

Je verrai ce que je dois faire de vous, Frédéric : mais vous êtes le plus indigne & le plus lâche de tous les hommes.

ARLEQUIN.

Hélas ! délivrez-moi de la priſon.

LA PRINCESSE.

Laiſſe-moi.

HORTENSE, *déconcertée.*

Voulez-vous que je vous ſuive, Madame ?

LA PRINCESSE.

Non, Madame ; reſtez, je ſuis bien-aiſe d'être ſeule : mais ne vous écartez point.

SCENE XII.

ARLEQUIN, FRÉDÉRIC, HORTENSE.

ARLEQUIN.

ME voilà bien accommodé ! je ſuis un bel oiſeau ! j'aurai bon air en cage ! & puis après cela

fiez-vous aux prophéties ; prenez des penſions, & aimez les filles. Pauvre Arlequin ! adieu la joie, je n'uſerai plus de ſouliers ; on va m'enfermer dans un étui à cauſe de ce Sarraſin-là. (*en montrant Frédéric.*)

FRÉDÉRIC.

Que je ſuis malheureux ! Madame, vous n'avez jamais paru me vouloir du mal : dans la ſituation où m'a mis un zele imprudent pour les intérêts de la Princeſſe, puis-je eſpérer de vous une grâce ?

HORTENSE, *outrée.*

Oui-dà, Monſieur. Faut-il demander qu'on vous ôte la vie, pour vous délivrer du malheur d'être déteſté de tous les hommes ? Voilà, je penſe, tout le ſervice qu'on peut vous rendre ; & vous pouvez compter ſur moi.

SCENE XIII.

LÉLIO, HORTENSE, FRÉDÉRIC, ARLEQUIN.

FRÉDÉRIC.

QUE vous ai-je fait, Madame?

ARLEQUIN, *voyant Lélio.*

Ah! mon maître bien-aimé. Venez que je vous baiſe les pieds; je ne ſuis pas digne de vous baiſer les mains. Vous ſçavez bien le privilége que vous m'avez donné tantôt; hé bien! ce privilége eſt ma perdition. Pour deux ou trois petites miettes de paroles que j'ai lâchées de vous à la Princeſſe; elle veut que je garde la chambre; & j'allois faire mes fiançailles.

LÉLIO.

Que ſignifient les paroles qu'il a dites, Madame? Je m'apperçois qu'il ſe paſſe quelque choſe d'extraordinaire dans le Palais: les Gardes m'ont reçu avec une froideur qui m'a ſurpris: qu'eſt-il arrivé?

HORTENSE.

Votre valet, payé par Frédéric, a rapporté à la Princeſſe ce qu'il vous a entendu dire dans un moment où vous vous croyiez ſeul.

LÉLIO.

Eh! qu'a-t-il rapporté?

HORTENSE.

Que vous aimiez certaine Dame: que vous aviez peur que la Princeſſe ne vous l'eût vu regarder pendant la fête, & ne vous l'ôtât, ſi elle ſçavoit que vous l'aimiez.

LÉLIO.

Et cette Dame l'a-t-on nommée?

HORTENSE.

Non: mais apparemment on la connoît bien; & voilà l'obligation que vous avez à Frédéric, dont les préſents ont corrompu votre valet.

ARLEQUIN.

Oui; c'eſt fort bien dit, il m'a corrompu. J'avois le cœur plus net qu'une perle; j'étois tout-à-fait gentil: mais depuis que je l'ai fréquenté, je vaux moins d'écus que je ne valois de mailles.

FRÉDÉRIC, *ſe retirant de ſon abſtraction.*

Oui, Monſieur, (je vous l'avouerai encore une fois;) j'ai cru bien ſervir l'Etat & la Princeſſe en

tâchant d'arrêter votre fortune ; ſuivez ma conduite, elle me juſtifie. Je vous ai prié de travailler à me faire premier Miniſtre, il eſt vrai : mais quel pouvoit être mon deſſein ? ſuis je dans un âge à ſouhaiter un emploi ſi fatiguant ? Non, Monſieur ; trente années d'exercice m'ont raſſaſié d'emplois & d'honneurs ; il ne me faut que du repos : mais je voulois m'aſſurer de vos idées, & voir ſi vous aſpiriez vous-même au rang que je feignois de ſouhaiter. J'allois dans ce cas parler à la Princeſſe, & la détourner, autant que j'aurois pu, de remettre tant de pouvoir entre des mains dangereuſes, & tout-à-fait inconnues. Pour achever de vous pénétrer, je vous ai offert ma fille ; vous l'avez refuſée, je l'avois prévu : & j'ai tremblé du projet dont je vous ai ſoupçonné ſur ce refus, & du ſuccès que pouvoit avoir ce projet même : car enfin, vous avez la faveur de la Princeſſe ; vous êtes jeune & aimable. Tranchons le mot ; vous pouvez lui plaire, & jetter dans ſon cœur de quoi lui faire oublier ſes véritables intérêts & les nôtres, qui étoient qu'elle épouſât le Roi de Caſtille. Voilà ce que j'appréhendois, & la raiſon de tous les efforts que j'ai faits contre vous. Vous m'avez cru jaloux de vous, quand je n'étois inquiet que pour le bien public. Je ne

vous

vous le reproche pas. Les vues jalouſes & ambitieuſes ne ſont que trop ordinaires à mes pareils ; & ne me connoiſſant pas, il vous étoit permis de me confondre avec eux, de méconnoître un zèle aſſez rare, qui d'ailleurs ſe montroit par des actions équivoques. Quoi qu'il en ſoit, tout louable qu'il eſt ce zèle, je me vois près d'en être la victime : j'ai combattu vos deſſeins, parce qu'ils m'ont paru dangereux. Peut-être êtes-vous digne qu'ils réuſſiſſent ; & la maniere dont vous en uſerez avec moi dans l'état où je ſuis, l'uſage que vous ferez de votre crédit auprès de la Princeſſe ; enfin la deſtinée que j'éprouverai, décidera de l'opinion que je dois avoir de vous. Si je péris après d'auſſi louables intentions que les miennes, je ne me ſerai point trompé ſur votre compte : je périrai du moins avec la conſolation d'avoir été l'ennemi d'un homme qui en effet n'étoit pas vertueux. Si je ne péris pas au contraire, mon eſtime, ma reconnoiſſance & mes ſatisfactions vous attendent.

ARLEQUIN.

Il n'y aura donc que moi qui reſterai un fripon, faute de ſçavoir faire une harangue.

LÉLIO, *à Frédéric.*

Je vous ſauverai ſi je puis, Frédéric ; vous

me faites du tort: mais l'honnête-homme n'eſt pas méchant, & je ne ſçaurois refuſer ma pitié aux opprobres dont vous couvre votre caractere.

FRÉDÉRIC.

Votre pitié!.... Adieu, Lélio; peut-être à votre tour aurez vous beſoin de la mienne.

(*Il s'en-va.*)

LELIO, *à Arlequin.*

Va m'attendre.

(*Arlequin ſort en pleurant.*)

SCENE XIV.

LÉLIO, HORTENSE.

LÉLIO.

Vous l'avez prévu, Madame, mon amour vous met dans le péril; & je n'ôſe preſque vous regarder.

HORTENSE.

Quoi! l'on va peut-être me ſéparer d'avec vous, & vous ne voulez pas me regarder, ni voir combien je vous aime! Montrez-moi du moins combien vous m'aimez; je veux vous voir.

LÉLIO, *lui baiſant la main.*

Je vous adore.

HORTENSE.

J'en dirai autant que vous, ſi vous le voulez, cela ne tient à rien. Je ne vous verrai plus; je ne me géne point, je dis tout.

LÉLIO.

Quel bonheur! mais qu'il eſt traverſé! Cependant, Madame, ne vous allarmez point. Je vais déclarer qui je ſuis à la Princeſſe, & lui avouer.....

HORTENSE.

Lui dire qui vous êtes!.... Je vous le défends; c'eſt une âme violente, elle vous aime, elle ſe flattoit que vous l'aimiez, elle vous auroit épouſé, tout inconnu que vous lui êtes; elle verroit à préſent que vous lui convenez. Vous êtes dans ſon Palais ſans ſecours, vous m'avez donné votre cœur; tout cela ſeroit affreux pour elle: vous péririez, j'en ſuis ſûre. Elle eſt déja jalouſe, elle deviendroit furieuſe, elle en perdroit l'eſprit; elle auroit raiſon de le perdre. Je le perdrois comme elle, & toute la terre le perdroit: je ſens cela, mon amour le dit; fiez-vous à lui, il vous connoît bien. Se voir enlever un homme comme vous! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt; j'en frémis, n'en parlons

plus. Laiſſez-vous gouverner ; réglons-nous ſur les évènements, je le veux. Peut-être allez-vous être arrêté : ne reſtons point ici, je ſuis mourante de frayeur pour vous. Mon cher Prince, que vous m'avez donné d'amour ! N'importe, je vous le pardonne ; ſauvez-vous, je vous en promets encore davantage. Adieu, ne reſtons point à préſent enſemble : peut-être nous verrons-nous plus libres.

LÉLIO.

Je vous obéis : mais ſi l'on s'en prend à vous, vous devez me laiſſer faire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, *ſeule.*

LA Princeſſe m'envoie chercher; que je crains la converſation que nous aurons enſemble ! Que me veut-elle ? auroit-elle découvert quelque choſe ? Il a fallu me ſervir d'Arlequin, qui m'a paru fidele. On n'a permis qu'à lui de voir Lélio; m'auroit-il trahie ? L'auroit-on ſurpris ? Voici quelqu'un, retirons-nous : c'eſt peut-être la Princeſſe, & je ne veux pas qu'elle me voie dans ce moment-ci.

SCENE II.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

IL ſemble que vous vous défiiez de moi, Arlequin; vous ne m'apprenez rien de ce qui vous regarde. La Princeſſe vous a envoyé tantôt chercher; eſt-elle encore fâchée contre nous? Qu'a-t-elle dit?

ARLEQUIN.

D'abord elle ne m'a rien dit, elle m'a regardé d'un air ſuffiſant: moi, la peur m'a pris, je me tenois comme cela tout dans un tas; enſuite elle m'a dit, approche: j'ai donc avancé un pied, & puis un autre pied, & puis un troiſieme pied, & de pied en pied je me ſuis trouvé vers elle mon chapeau ſur mes deux mains.

LISETTE.

Après?....

ARLEQUIN.

Après, nous ſommes entrés en converſation. Elle m'a dit: veux-tu que je te pardonne ce que

tu as fait. Tout comme il vous plaira, ai-je dit: Je n'ai rien à vous commander, ma bonne Dame. Elle a répondu: va-t-en dire à Hortenſe que ton maître, à qui on t'a permis de parler, t'a donné en ſecret ce billet pour elle. Tu me rapporteras ſa réponſe. Madame, dormez en repos, & tenez-vous gaillarde: vous voyez le premier homme du monde pour donner une bourde, vous ne la donneriez pas mieux que moi; car je ments à faire plaiſir, foi de garçon d'honneur.

LISETTE.

Vous avez pris le billet?

ARLEQUIN.

Oui, bien promptement.

LISETTE.

Et vous l'avez porté à Hortenſe?

ARLEQUIN.

Oui: mais la prudence m'a pris, & j'ai fait une réflexion. J'ai dit, par-la mardi! c'eſt que cette Princeſſe avec Hortenſe veut éprouver ſi je ſerai encore un coquin.

LISETTE.

Hé bien! à quoi vous a conduit cette réflexion-là? Avez-vous dit à Hortenſe que ce billet venoit de la Princeſſe, & non pas de Monſieur Lélio?

ARLEQUIN.

Vous l'avez deviné, m'amie.

LISETTE.

Et vous croyez qu'Hortenſe eſt de concert avec la Princeſſe, & qu'elle lui rendra compte de votre ſincérité?

ARLEQUIN.

Et quoi donc? elle ne l'a pas dit; mais plus fin que moi n'eſt pas bête.

LISETTE.

Qu'a-t-elle répondu à votre meſſage?

ARLEQUIN.

Oh! elle a voulu m'enjôler, en me diſant que j'étois un honnête-garçon: enſuite elle a fait ſemblant de griffonner un papier pour Monſieur Lélio.

LISETTE.

Qu'elle vous a recommandé de lui rendre?

ARLEQUIN.

Oui; mais il n'aura pas beſoin de lunettes pour le lire; c'eſt encore une attrape qu'on me fait.

LISETTE.

Et qu'en ferez-vous donc?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçais rien; mon cœur eſt dans l'embarras là-deſſus.

LISETTE.

Il faut abſolument le remettre à la Princeſſe, Arlequin; n'y manquez pas. Son intention n'étoit pas que vous avouaſſiez que ce billet venoit d'elle; par bonheur que votre aveu n'a ſervi qu'à perſuader à Hortenſe qu'elle pouvoit ſe fier à vous; peut-être méme ne vous auroit-elle pas donné un billet pour Lélio ſans cela: votre imprudence a réuſſi; mais, encore une fois, remettez la réponſe à la Princeſſe; elle ne vous pardonnera qu'à ce prix.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LISETTE.

J'entends du bruit; c'eſt peut-être elle qui vient pour vous le demander. Adieu; vous me direz ce qui en ſera arrivé.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

TANTÔT on vouloit m'empriſonner pour une fourberie; & à cette heure pour une fourberie, on me pardonne. Quel galimathias que l'honneur de ce pays-ci!

LA PRINCESSE.

As-tu vu Hortenſe?

ARLEQUIN.

Oui, Madame; je lui ai menti, ſuivant votre ordonnance.

LA PRINCESSE.

A-t-elle fait réponſe?

ARLEQUIN.

Notre tromperie va à merveille; j'ai un billet doux pour Monſieur Lélio.

LA PRINCESSE.

Juſte Ciel! donne vîte & retire-toi.

ARLEQUIN, *après avoir fouillé dans toutes ſes poches, les vuide, & en tire toutes ſortes de brimborions.*

Ah! le maudit Tailleur! qui m'a fait des poches percées. Vous verrez que la Lettre aura paſſé par ce trou là. Attendez, attendez, j'oublios une poche; la voilà. Non: peut-être que je l'aurai oublié à l'Office, où j'ai été pour me rafraîchir.

LA PRINCESSE.

Va la chercher, & me l'apporte ſur le champ.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, *ſeule.*

INDIGNE amie, tu lui fais réponſe, & me voici convaincue de ta trahiſon: tu ne l'aurois jamais avoué ſans ce malheureux ſtratagême qui ne m'inſtruit que trop. Allons, pourſuivons mon projet, privons l'ingrat de ſes honneurs; qu'il ait la douleur de voir ſon ennemi en ſa place, promettons ma main au Roi de Caſtille, & puniſſons après les deux perfides de la honte dont ils me couvrent. La voici; contraignons-nous en attendant le billet qui doit la convaincre.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

HORTENSE.

JE me rends à vos ordres, Madame; on m'a dit que vous vouliez me parler.

LA PRINCESSE.

Vous jugez bien que dans l'état où je ſuis, j'ai beſoin de conſolation, Hortenſe; & ce n'eſt qu'à vous ſeule que je puiſſe ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Hélas! Madame, je n'ôſe vous aſſurer que vos chagrins ſont les miens.

LA PRINCESSE, *à part.*

Je le ſçais bien, perfide.... (*haut.*) Je vous ai confié mon ſecret comme à la ſeule amie que j'aie au monde. Lélio ne m'aime point, vous le ſçavez.

HORTENSE.

On auroit de la peine à ſe l'imaginer; & à votre place, je voudrois encore m'éclaircir. Il

entre peut être dans ſon cœur plus de timidité que d'indifférence.

LA PRINCESSE.

De la timidité, Madame! votre amitié pour moi vous fournit des motifs de conſolation bien foibles, ou vous êtes bien diſtraite.

HORTENSE.

On ne peut être plus attentive que je le ſuis, Madame.

LA PRINCESSE.

Vous oubliez pourtant les obligations que je vous ai : lui, n'ôſer me dire qu'il m'aime! Eh! ne l'avez-vous pas informé de ma part des ſentiments que j'avois pour lui?

HORTENSE.

J'y penſois tout-à-l'heure, Madame : mais je crains de l'en avoir mal informé. Je parlois pour une Princeſſe; la matiere étoit délicate. Je vous aurai peut-être un peu trop ménagée, je me ſerai expliquée d'une maniere obſcure : Lélio ne m'aura pas entendue; & ce ſera ma faute.

LA PRINCESSE.

Je crains, à mon tour, que votre ménagement pour moi n'ait été plus loin que vous ne dites : peut-être ne l'avez-vous pas entretenu de

mes ſentiments; peut-être l'avez-vous trouvé prévenu pour une autre; & vous qui prenez à mon cœur un intérêt ſi tendre, ſi généreux, vous m'avez fait un myſtere de tout ce qui s'eſt paſſé. C'eſt une diſcrétion prudente, dont je vous crois très-capable.

HORTENSE.

Je lui ai dit que vous l'aimiez, Madame; ſoyez en perſuadée.

LA PRINCESSE.

Vous lui avez dit que l'aimois; & il ne vous a pas entendue, dites-vous! ce n'eſt pourtant pas s'expliquer d'une maniere énigmatique. Je ſuis outrée, trahie, mépriſée, & par qui, Hortenſe?

HORTENSE.

Madame, je puis vous être importune en ce moment-ci; je me retirerai, ſi vous voulez.

LA PRINCESSE.

C'eſt moi qui vous ſuis à charge; notre converſation vous fatigue, je le ſens bien: mais cependant reſtez, vous me devez un peu de complaiſance.

HORTENSE.

Hélas! Madame, ſi vous liſiez dans mon cœur, vous verriez combien vous m'inquiettez.

LA PRINCESSE, *à part.*

Ah ! je n'en doute pas.... Arlequin ne vient point... (*haut.*) Calmez cependant vos inquiétudes ſur mon compte : ma ſituation eſt triſte, à la vérité : j'ai été le jouet de l'ingratitude & de la perfidie ; mais j'ai pris mon parti. Il ne me reſte plus qu'à découvrir ma rivale, & cela va être fait. Vous auriez pu me la faire connoître, ſans doute ; mais vous la trouvez trop coupable, & vous avez raiſon.

HORTENSE.

Votre rivale ! mais en avez-vous une, ma chere Princeſſe ? Ne ſeroit-ce pas moi que vous ſoupçonneriez encore ? parlez-moi franchement, c'eſt moi : vos ſoupçons continuent. Lélio, diſiez-vous tantôt, m'a regardée pendant la fête ; Arlequin en dit autant : vous me condamnez là-deſſus ; vous n'enviſagez que moi : voilà comment l'amour juge. Mais mettez-vous l'eſprit en repos ; ſouffrez que je me retire, comme je le voulois. Je ſuis prête à partir tout-à-l'heure : indiquez-moi l'endroit où vous voulez que j'aille. Otez-moi la liberté, s'il eſt néceſſaire ; rendez-la enſuite à Lélio, faites-lui un accueil obligeant, rejettez ſa détention ſur quelques faux avis ; montrez-lui dès aujourd'hui plus d'eſtime, plus d'amitié que jamais, & de

cette amitié qui le frappe, qui l'avertiſſe de vous étudier : & dans trois jours, dans vingt-quatre heures peut-être ſçaurez-vous à quoi vous en tenir avec lui. Vous voyez comment je m'y prends avec vous ; voilà de mon côté tout ce que je puis faire. Je vous offre tout ce qui dépend de moi pour vous calmer, bien mortifiée de n'en pouvoir faire davantage.

LA PRINCESSE.

Non, Madame, la vérité même ne peut s'expliquer d'une maniere plus naïve. Et que ſeroit-ce donc que votre cœur, ſi vous étiez coupable après cela ? Calmez-vous, j'attends des preuves inconteſtables de votre innocence. A l'égard de Lélio, je donne ſa place à Frédéric, qui n'a péché, j'en ſuis ſûre, que par excès de zèle. Je l'ai envoyé chercher, & je veux le charger du ſoin de mettre Lélio où il ne pourra me nuire. Il m'échapperoit s'il étoit libre, & me rendroit la fable de toute la terre.

HORTENSE.

Ah ! voilà d'étranges réſolutions, Madame.

LA PRINCESSE.

Elles ſont judicieuſes.

SCENE

SCENE VI.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME, c'eſt-là le billet que Madame Hortenſe m'a donné.... la voilà pour le dire elle-même.

HORTENSE.

O Ciel!

LA PRINCESSE.

Va-t-en.

(Il s'en va.)

HORTENSE.

Souvenez-vous que vous êtes généreuſe.

LA PRINCESSE *lit.*

« Arlequin eſt le ſeul par qui je puiſſe vous » avertir de ce que j'ai à vous dire, tout dan- » gereux qu'il eſt peut-être de s'y fier. Il vient » de me donner une preuve de fidélité, ſur laquelle » je crois pouvoir haſarder ce billet pour vous,

» dans le péril où vous êtes. Demandez à parler » à la Princeſſe, plaignez-vous avec douleur de » votre ſituation; calmez ſon cœur, & n'oubliez » rien de ce qui pourra lui faire eſpérer qu'elle » touchera le vôtre.... Devenez libre, ſi vous » voulez que je vive; fuyez après, & laiſſez à » mon amour le ſoin d'aſſurer mon bonheur & le » vôtre ».

LA PRINCESSE *continue.*

Je ne ſçais où j'en ſuis.

HORTENSE.

C'eſt lui qui m'a ſauvé la vie.

LA PRINCESSE.

Et c'eſt vous qui m'arrachez la mienne. Adieu; je vais me réſoudre à ce que je dois faire.

HORTENSE.

Arrêtez un moment, Madame: je ſuis moins coupable que vous ne penſez.... Elle fuit.... elle ne m'écoute point. Cher Prince, qu'allez-vous devenir?... Je me meurs; c'eſt moi, c'eſt mon amour qui vous perd! Mon amour! ah! juſte Ciel! mon ſort ſera-t-il de vous faire périr? cherchons-lui par-tout du ſecours. Voici Frédéric; eſſayons de le gagner lui-même.

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, HORTENSE.

HORTENSE.

SEIGNEUR, je vous demande un moment d'entretien.

FREDÉRIC.

J'ai ordre d'aller trouver la Princeſſe, Madame.

HORTENSE.

Je le ſçais, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous apprends que vous allez remplir la place de Lélio.

FRÉDÉRIC.

Je l'ignorois : mais ſi la Princeſſe le veut, il faudra bien obéir.

HORTENSE.

Vous haïſſez Lélio : il ne mérite plus votre haîne, il eſt à plaindre aujourd'hui.

FRÉDÉRIC.

J'en ſuis fâché : mais ſon malheur ne me ſur-

prend point; il devoit même lui arriver plutôt. Sa conduite étoit ſi hardie....

HORTENSE.

Moins que vous ne croyez, Seigneur; c'eſt un homme eſtimable, plein d'honneur.

FRÉDÉRIC.

A l'égard de l'honneur, je n'y touche pas. J'attends toujours à la derniere extrémité pour décider contre les gens là-deſſus.

HORTENSE.

Vous ne le connoiſſez pas; ſoyez perſuadé qu'il n'avoit nulle intention de vous nuire.

FRÉDÉRIC.

J'aurois beſoin pour cet article-là d'un peu plus de crédulité que je n'en ai, Madame.

HORTENSE.

Laiſſons donc cela, Seigneur; mais me croyez-vous ſincere?

FRÉDÉRIC.

Oui, Madame, très-ſincere; c'eſt un titre que je ne pourrois vous diſputer ſans injuſtice. Tantôt, quand je vous ai demandé votre protection, vous m'avez donné des preuves de franchiſe qui ne ſouffrent pas un mot de réplique.

HORTENSE.

Je vous regardois alors comme l'auteur d'une intrigue qui m'étoit fâcheuſe : mais achevons. La Princeſſe a des deſſeins contre Lélio, dont elle doit vous charger : détournez-la de ſes deſſeins, obtenez d'elle que Lélio ſorte dès-à-préſent de ſes Etats; vous n'obligerez point un ingrat. Ce ſervice que vous lui rendrez, que vous me rendrez à moi-même, le fruit n'en ſera pas borné pour vous au ſeul plaiſir d'avoir fait une bonne action. Je vous en garantis des récompenſes au-deſſus de ce que vous pourriez vous imaginer; & telles enfin que je n'ôſe vous le dire.

FRÉDÉRIC.

Des récompenſes, Madame! Quand j'aurois l'âme intéreſſée, que pourrois-je attendre de Lélio? Mais, grâces au Ciel, je n'envie ni ſes biens, ni ſes emplois. J'en accepterai l'embarras, s'il le faut, par dévouement aux intérêts de la Princeſſe; à l'égard de ſes biens, l'acquiſition en a été trop aiſée à faire; je n'en voudrois pas, quand il ne tiendroit qu'à moi de m'en ſaiſir : je rougirois de les mêler avec les miens : c'eſt à l'Etat qu'ils appartiennent, & c'eſt à l'Etat à les reprendre.

HORTENSE.

Ah, Seigneur! que l'Etat s'en ſaiſiſſe, de ces biens dont vous parlez, ſi on les lui trouve.

FRÉDÉRIC.

Si on les lui trouve! c'eſt fort-bien dit, Madame; car les aventuriers prennent leurs meſures. Il eſt vrai que, lorſqu'on les tient, on peut les engager à révéler leur ſecret.

HORTENSE.

Si vous ſçaviez de qui vous parlez, vous changeriez bien de langage : je n'ôſe en dire plus, je jetterois peut-être Lélio dans un nouveau péril. Quoi qu'il en ſoit, les avantages que vous trouveriez à le ſervir, n'ont point de rapport à ſa fortune préſente : ceux dont je vous entretiens, ſont d'une autre ſorte, & bien ſupérieurs. Je vous le répéte; vous ne ferez jamais rien qui puiſſe vous en apporter de ſi grands, je vous en donne ma parole; croyez-moi, vous m'en remercierez.

FRÉDERIC.

Madame, modérez l'intérêt que vous prenez à lui; ſupprimez des promeſſes dont vous ne remarquez pas l'excès, & qui ſe décréditent d'elles-mêmes. La Princeſſe a fait arrêter Lélio, & elle

ne pouvoit ſe déterminer à rien de plus ſage. Si, avant que d'en venir là, elle m'avoit demandé mon avis, ce qu'elle a fait, j'aurois cru, je vous jure, être obligé en conſcience de lui conſeiller de le faire. Cela poſé, vous voyez quel eſt mon devoir dans cette occaſion-ci, Madame; la conſéquence eſt aiſée à tirer.

HORTENSE.

Très-aiſée, Seigneur Frédéric; vous avez raiſon : dès que vous me renvoyez à votre conſcience, tout eſt dit : je ſçais quelle eſpece de devoirs ſa délicateſſe peut vous dicter.

FRÉDÉRIC.

Sur ce pied-là, Madame, loin de conſeiller à la Princeſſe de laiſſer échapper un homme auſſi dangereux que Lélio, & qui pourroit le devenir encore, vous approuverez que je lui montre la néceſſité qu'il y a de m'en laiſſer diſpoſer d'une maniere qui ſera douce pour Lélio, & qui pourtant remédiera à tout.

HORTENSE.

Qui remédiera à tout !... (*à part.*) Le ſcélérat ! (*haut.*) Je ſuis curieuſe, Seigneur Frédéric, de ſçavoir par quelles voies vous rendriez Lélio ſuſpect; voyons de grâce juſqu'où l'induſtrie de

votre iniquité pourroit tromper la Princeſſe ſur un homme auſſi ennemi du mal que vous l'êtes du bien; car voilà ſon portrait & le vôtre.

FRÉDÉRIC.

Vous vous emportez ſans ſujet, Madame; encore une fois, cachez vos chagrins ſur le ſort de cet inconnu; ils vous feroient tort, & je ne voudrois pas que la Princeſſe en fût informée. Vous êtes du ſang de nos Souverains : Lélio travailloit à ſe rendre maître de l'Etat; ſon malheur vous conſterne : tout cela ameneroit des réflexions qui pourroient vous embarraſſer.

HORTENSE.

Allez, Frédéric, je ne vous demande plus rien : vous êtes trop méchant pour être à craindre; votre méchanceté vous met hors d'état de nuire à d'autres qu'à vous-même. A l'égard de Lélio, ſa deſtinée, non plus que la mienne, ne relevera jamais de la lâcheté de vos pareils.

FRÉDÉRIC.

Madame, je crois que vous voudrez bien me diſpenſer d'en écouter davantage : je puis me paſſer de vous entendre achever mon éloge. Voici Monſieur l'Ambaſſadeur, & vous me permettrez de le joindre.

SCENE VII.

L'AMBASSADEUR, HORTENSE, FRÉDÉRIC.

HORTENSE.

IL me ſera raiſon de vos refus. Seigneur, daignez m'accorder une grâce; je vous la demande avec la confiance que l'Ambaſſadeur d'un Roi ſi vanté me paroît mériter. La Princeſſe eſt irritée contre Lélio; elle a deſſein de le mettre entre les mains du plus grand ennemi qu'il ait ici, c'eſt Frédéric. Je réponds cependant de ſon innocence: vous en dirai-je encore plus, Seigneur? Lélio m'eſt cher; c'eſt un aveu que je donne au péril où il eſt, le temps vous prouvera que j'ai pu le faire. Sauvez Lélio, Seigneur; engagez la Princeſſe à vous le confier. Vous ſerez charmé de l'avoir ſervi quand vous le connoîtrez, & le Roi de Caſtille même vous ſçaura gré du ſervice que vous lui rendrez.

FRÉDÉRIC.

Dès que Lélio eſt déſagréable à la Princeſſe,

& qu'elle l'a jugé coupable, Monſieur l'Ambaſſadeur n'ira point lui faire une priere qui lui déplairoit.

L'AMBASSADEUR.

J'ai meilleure opinion de la Princeſſe; elle ne déſapprouvera pas une action qui d'elle-même eſt louable. Oui, Madame; la confiance que vous avez en moi, me fait honneur. Je ferai tous mes efforts pour la rendre heureuſe.

HORTENSE.

Je vois la Princeſſe qui arrive; & je me retire; ſûre de vos bontés.

SCENE IX.

LA PRINCESSE, FRÉDÉRIC, L'AMBASSADEUR.

LA PRINCESSE.

Qu'on diſe à Hortenſe de venir, & qu'on amene Lélio.

L'AMBASSADEUR.

Madame, puis-je eſpérer que vous voudrez bien obliger le Roi de Caſtille? Ce Prince, en

me chargeant des intérets de ſon cœur auprès de vous, m'a recommandé encore d'être ſecourable à tout le monde; c'eſt donc en ſon nom que je vous prie de pardonner à Lélio les ſujets de colere que vous pouvez avoir contre lui. Quoiqu'il ait mis quelque obſtacle aux deſirs de mon maître, il faut que je lui rende juſtice: il m'a paru très-eſtimable; & je ſaiſis avec plaiſir l'occaſion qui s'offre de lui être utile.

FRÉDÉRIC.

Rien de plus beau que ce que fait Monſieur l'Ambaſſadeur pour Lélio, Madame; mais je m'expoſe encore à vous dire qu'il y a du riſque à le rendre libre.

L'AMBASSADEUR.

Je le crois incapable de rien de criminel.

LA PRINCESSE.

Laiſſez-nous, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Souhaitez-vous que je revienne, Madame?

LA PRINCESSE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

SCENE X.

L'AMBASSADEUR, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

LA priere que vous me faites auroit ſuffi, Monſieur, pour m'engager à rendre la liberté à Lélio, quand même je n'y aurois pas été déterminée : mais votre recommandation doit hâter mes réſolutions, & je ne l'envoie chercher que pour vous ſatisfaire.

SCENE DERNIERE.

LÉLIO, HORTENSE, *entrent.*

LA PRINCESSE.

LÉLIO, je croyois avoir à me plaindre de vous : mais je me ſuis détrompée. Pour vous faire oublier le chagrin que je vous ai donné,

vous aimez Hortenſe, elle vous aime, & je vous unis enſemble. (*A l'Ambaſſadeur.*) Pour vous, Monſieur, qui m'avez priée ſi généreuſement de pardonner à Lélio, vous pouvez informer le Roi votre maître, que je ſuis prête à recevoir ſa main, & à lui donner la mienne. J'ai grande idée d'un Prince qui ſçait ſe choiſir des Miniſtres auſſi eſtimables que vous l'êtes; & ſon cœur.....

L'AMBASSADEUR.

Madame, il ne me ſiéroit pas d'en entendre davantage : c'eſt le Roi de Caſtille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

LA PRINCESSE.

Vous, Seigneur ! ma main eſt bien dûe à un Prince qui la demande d'une maniere ſi galante & ſi peu attendue.

LÉLIO.

Pour moi, Madame, il ne me reſte plus qu'à vous jurer une reconnoiſſance éternelle. Vous trouverez dans le Prince de Léon tout le zele qu'il eut pour vous en qualité de Miniſtre. Je me flatte qu'à ſon tour le Roi de Caſtille voudra bien accepter mes remerciemens.

LE ROI DE CASTILLE.

Prince, votre rang ne me ſurprend point: il

répond aux ſentiments que vous m'avez montrés.

LA PRINCESSE, *à Hortenſe.*

Allons, Madame, de ſi grands évènements méritent bien qu'on ſe hâte de les terminer.

ARLEQUIN.

Pourtant ſans moi, il y auroit eu encore du tapage.

LELIO.

Suis-moi; j'aurai ſoin de toi.

FIN.

LA FAUSSE SUIVANTE,

OU

LE FOURBE PUNI,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LÉLIO.

LE CHEVALIER.

TRIVELIN, Valet du Chevalier.

ARLEQUIN, Valet de Lélio.

FRONTIN, autre Valet du Chevalier.

PAYSANS & PAYSANNES.

DANSEURS & DANSEUSES.

La Scene eſt devant le Château de la Comteſſe.

LA

LA FAUSSE SUIVANTE,

OU

LE FOURBE PUNI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN.

JE penſe que voilà le Seigneur Trivelin : c'eſt lui-même. Eh ! comment te portes-tu, mon cher ami ?

TRIVELIN.

A merveille, mon cher Frontin, à merveille. Je n'ai rien perdu des vrais biens que tu me connoiſſois; ſanté admirable, & grand appétit. Mais toi, que fais-tu à préſent? Je t'ai vu dans un petit négoce qui t'alloit bientôt rendre citoyen de Paris: l'as-tu quitté?

FRONTIN.

Je ſuis culbuté, mon enfant: mais toi-même, comment la fortune t'a-t-elle traité depuis que je ne t'ai vu?

TRIVELIN.

Comme tu ſçais qu'elle traite tous les gens de mérite.

FRONTIN.

Cela veut dire très-mal?

TRIVELIN.

Oui. Je lui ai pourtant une obligation: c'eſt qu'elle m'a mis dans l'habitude de me paſſer d'elle. Je ne ſens plus ſes diſgrâces, je n'envie point ſes faveurs; & cela me ſuffit: un homme raiſonnable n'en doit pas demander davantage. Je ne ſuis pas heureux; mais je ne me ſoucie pas de l'être. Voilà ma façon de penſer.

FRONTIN.

Diantre ! je t'ai toujours connu pour un garçon d'eſprit, & d'une intrigue admirable ; mais je n'aurois jamais ſoupçonné que tu deviendrois Philoſophe. Malpeſte ! que tu es avancé ! tu mépriſes déja les biens de ce monde !

TRIVELIN.

Doucement, mon ami, doucement : ton admiration me fait rougir, j'ai peur de ne la pas mériter. Le mépris que je crois avoir pour les biens, n'eſt peut-être qu'un beau verbiage ; &, à te parler confidemment, je ne conſeillerois encore à perſonne de laiſſer les ſiens à la diſcrétion de ma Philoſophie. J'en prendrois, Frontin, je le ſens bien ; j'en prendrois à la honte de mes réflexions. Le cœur de l'homme eſt un grand fripon.

FRONTIN.

Hélas ! je ne ſçaurois nier cette vérité-là, ſans bleſſer ma conſcience.

TRIVELIN.

Je ne le dirois pas à tout le monde ; mais je ſçais bien que je ne parle pas à un profane.

FRONTIN.

Eh ! dis moi, mon ami ; qu'eſt-ce que c'eſt que ce paquet-là que tu portes ?

TRIVELIN.

C'eſt le triſte bagage de ton ſerviteur; ce paquet enferme toutes mes poſſeſſions.

FRONTIN.

On ne peut pas les accuſer d'occuper trop de terrein.

TRIVELIN.

Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu ſçais combien je me ſuis tourmenté; combien j'ai faits d'efforts pour arriver à un état fixe. J'avois entendu dire que les ſcrupules nuiſoient à la fortune; je fis trève avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher. Etoit-il queſtion d'avoir de l'honneur? j'en avois. Falloit-il être fourbe? j'en ſoupirois, mais j'allois mon train. Je me ſuis vu quelquefois à mon aiſe; mais le moyen d'y reſter avec le jeu, le vin & les femmes? Comment ſe mettre à l'abri de ces fléaux-là?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

TRIVELIN.

Que te dirai-je enfin? tantôt maître, tantôt valet; toujours prudent, toujours induſtrieux; ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes-gens par goût; traité poliment ſous une figure,

menacé d'étrivieres ſous une autre; changeant à propos de métier, d'habit, de caracteres, de mœurs; riſquant beaucoup; réſiſtant peu; libertin dans le fond, réglé dans la forme; démaſqué par les uns, ſoupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde : j'ai tâté de tout. Je dois par-tout. Mes créanciers ſont de deux eſpeces: les uns ne ſçavent pas que je leur dois; les autres le ſçavent & le ſçauront long-temps. J'ai logé par-tout, ſur le pavé, chez l'aubergiſte, au cabaret, chez le bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moi: chez la Juſtice, qui m'a ſouvent recueilli dans mes malheurs; mais ſes appartements ſont trop triſtes, & je n'y faiſois que des retraites: enfin, mon ami, après quinze ans de ſoins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet eſt tout ce qui me reſte; voilà ce que le monde m'a laiſſé. L'ingrat! après ce que j'ai fait pour lui! Tout ce paquet ne vaut pas une piſtole.

FRONTIN.

Ne t'afflige point, mon ami. L'article de ton récit qui m'a paru le plus déſagréable, ce ſont les retraites chez la Juſtice; mais ne parlons plus de cela. Tu arrives à propos; j'ai un parti à te propoſer. Cependant qu'as-tu fait depuis deux ans que je ne t'ai vu? & d'où ſors-tu à préſent?

TRIVELIN.

Primò. Depuis que je ne t'ai vu, je me ſuis jetté dans le ſervice.

FRONTIN.

Je t'entends; tu t'es fait ſoldat: ne ſerois-tu pas déſerteur par haſard?

TRIVELIN.

Non, mon habit d'ordonnance étoit une livrée.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Avant que de me réduire tout-à-fait à cet état humiliant, je commençai par vendre ma garde-robe.

FRONTIN.

Toi, une garde-robe?

TRIVELIN.

Oui, c'étoient trois ou quatre habits que j'avois trouvés convenables à ma taille chez les Fripiers, & qui m'avoient ſervi à figurer en honnête-homme: je crus devoir m'en défaire, pour perdre de vue tout ce qui pouvoit me rappeller ma grandeur paſſée. Quand on renonce à la vanité, il n'en faut pas faire à deux fois. Qu'eſt-ce que c'eſt que ſe ménager des reſſources? Point de quartier; je vendis tout: ce n'eſt pas aſſez, j'allai tout boire.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Oui, mon ami, j'eus le courage de faire deux ou trois débauches ſalutaires, qui me vuiderent ma bourſe & me garantirent ma perſévérance dans la condition que j'allois embraſſer; de ſorte que j'avois le plaiſir de penſer en m'enivrant que c'étoit la raiſon qui me verſoit à boire. Quel nectar! Enſuite, un beau matin, je me trouvai ſans un ſol: comme j'avois beſoin d'un prompt ſecours, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre, un de mes amis que je rencontrai me propoſa de me mener chez un honnête particulier qui étoit marié, & qui paſſoit ſa vie à étudier des langues mortes; cela me convenoit aſſez, car j'ai de l'étude. Je reſtai donc chez lui. Là, je n'entendis parler que de Sciences: & je remarquai que mon maître étoit épris de paſſion pour certains quidams, qu'il appelloit des Anciens, & qu'il avoit une ſouveraine antipathie pour d'autres, qu'il appelloit des Modernes: je me fis expliquer tout cela.

FRONTIN.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que les Anciens & les Modernes?

TRIVELIN.

Des anciens... Attends ; il y en a un dont je ſçais le nom, & qui eſt le capitaine de la bande ; c'eſt comme qui te diroit un Homere. Connoîs-tu cela ?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'eſt dommage ; car c'étoit un homme qui parloit bien grec.

FRONTIN.

Il n'étoit donc pas François cet homme-là ?

TRIVELIN.

Oh ! que non : je penſe qu'il étoit de Québec, quelque part dans cette Egypte ; & qu'il vivoit du temps du déluge. Nous avons encore de lui de fort belles Satyres ; & mon maître l'aimoit beaucoup, lui & tous les honnêtes-gens de ſon temps ; comme Virgile, Néron, Plutarque, Ulyſſe & Diogene.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette race-là : mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms ! c'eſt que tu n'y es pas accoutumé. Sçais-tu bien qu'il y a plus d'eſprit dans ces noms-là que dans le Royaume de France ?

FRONTIN.

Je le crois. Et que veulent dire les Modernes?

TRIVELIN.

Tu m'écartes de mon ſujet; mais n'importe: les Modernes, c'eſt comme qui diroit.... toi, par exemple.

FRONTIN.

Ho, ho! je ſuis un Moderne, moi!

TRIVELIN.

Oui, vraiment, tu es un Moderne, & des plus Modernes: il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'eſt plus que toi; car il ne fait que d'arriver.

FRONTIN.

Eh! pourquoi ton maître nous haïſſoit-il.

TRIVELIN.

Parce qu'il vouloit qu'on eût quatre-mille ans ſur la tête pour valoir quelque choſe. Oh! moi, pour gagner ſon amitié, je me mis à admirer tout ce qui me paroiſſoit ancien; j'aimois les vieux meubles, je louois les vieilles modes, les vieilles eſpeces, les médailles, les lunettes; je me coiffois chez les crieuſes de vieux chapeaux; je n'avois commerce qu'avec des vieillards: il étoit charmé de mes inclinations; j'avois la clef de la cave, où logeoit un certain vin vieux qu'il appelloit ſon vin

grec: il m'en donnoit quelquefois, & j'en détournois auſſi quelques bouteilles, par amour louable pour tout ce qui étoit vieux; non que je négligeâſſe le vin nouveau: je n'en demandois point d'autre à ſa femme, qui vraiment eſtimoit bien autrement les Modernes que les Anciens; &, par complaiſance pour ſon goût, j'en empliſſois auſſi quelques bouteilles, ſans lui en faire ma cour.

FRONTIN.

A merveille.

TRIVELIN.

Qui n'auroit pas cru que cette conduite auroit dû me concilier ces deux eſprits? Point du tout; ils s'apperçurent du ménagement judicieux que j'avois pour chacun d'eux; ils m'en firent un crime. Le mari crut les Anciens inſultés par la quantité du vin nouveau que j'avois bu: il m'en fit mauvaiſe mine. La femme me chicana ſur le vin vieux; j'eus beau m'excuſer, les gens de parti n'entendent point de raiſon: il fallut les quitter, pour avoir voulu me partager entre les Anciens & les Modernes. Avois-je tort?

FRONTIN.

Non: tu avois obſervé toutes les règles de la prudence humaine. Mais je ne puis en écouter

davantage. Je dois aller coucher ce ſoir à Paris, où l'on m'envoie; & je cherchois quelqu'un qui tînt ma place auprès de mon maître pendant mon abſence; veux-tu que je te préſente?

TRIVELIN.

Oui-dà. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ton maître? fait-il bonne chere? car dans l'état où je ſuis, j'ai beſoin d'une bonne cuiſine.

FRONTIN.

Tu ſeras content; tu ſerviras la meilleure fille....

TRIVELIN.

Pourquoi donc l'appelles-tu ton maître?

FRONTIN.

Ah! ſoin de moi! Je ne ſçais ce que je dis, je rêve à autre choſe.

TRIVELIN.

Tu me trompes, Frontin.

FRONTIN.

Ma foi, oui, Trivelin. C'eſt une fille habillée en homme dont il s'agit. Je voulois te le cacher; mais la vérité m'eſt échappée; & je me ſuis blouſé comme un ſot. Sois diſcret, je te prie.

TRIVELIN.

Je le ſuis dès le berceau. C'eſt donc une in-

trigue que vous conduiſez tous deux ici, cette fille-là & toi.

FRONTIN.

Oui. (*à part.*) Cachons-lui ſon rang. (*haut.*) Mais la voilà qui vient ; retire-toi à l'écart, afin que je lui parle.

SCENE II.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

EH bien! m'avez-vous trouvé un domeſtique?

FRONTIN.

Oui, Mademoiſelle : j'ai rencontré...

LE CHEVALIER.

Vous m'impatientez avec votre *demoiſelle* : ne ſçauriez-vous m'appeller Monſieur?

FRONTIN.

Je vous demande pardon, Mademoiſelle... je veux dire, Monſieur. J'ai trouvé un de mes amis qui eſt fort brave garçon : il ſort actuellement de chez un bourgeois de campagne qui vient de mourir ;

& il eſt là qui attend que je l'appelle pour vous offrir ſes reſpects.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez peut-être pas eu l'imprudence de lui dire qui j'étois.

FRONTIN.

Ah! Monſieur, mettez-vous l'eſprit en repos; je ſçais garder un ſecret, (*bas.*) pourvu qu'il ne m'échappe pas. (*haut.*) Souhaitez-vous que mon ami s'approche.

LE CHEVALIER.

Je le veux bien; mais partez ſur le champ pour Paris.

FRONTIN.

Je n'attends que vos dépêches.

LE CHEVALIER.

Je ne troúve point à propos de vous en donner, vous pourriez les perdre. Ma ſœur à qui je les adreſſerois pourroit les égarer auſſi, & il n'eſt pas beſoin que mon aventure ſoit ſçue de tout le monde. Voici votre commiſſion, écoutez-moi. Vous direz à ma ſœur, qu'elle ne ſoit point en peine de moi: qu'à la derniere partie de bal où mes amies m'amenerent dans le déguiſement où me voilà, le haſard me fit connoître le Gen-

tilhomme que je n'avois jamais vu, qu'on diſoit être encore en Province; & qui eſt ce Lélio avec qui par lettres le mari de ma ſœur a preſqu'arrêté mon mariage: que, ſurpriſe de le trouver à Paris ſans que nous le ſçuſſions, & le voyant avec une dame, je réſolus ſur le champ de profiter de mon déguiſement pour me mettre au fait de l'état de ſon cœur & de ſon caractere: qu'enfin nous liâmes amitié enſemble auſſi promptement que des cavaliers peuvent le faire; & qu'il m'engagea à le ſuivre le lendemain à une partie de campagne chez la Dame avec qui il étoit, & qu'un de ſes parents accompagnoit: que nous y ſommes actuellement: que j'ai déja découvert des choſes qui méritent que je les ſuive avant que de me déterminer à épouſer Lélio: que je n'aurai jamais d'intérêt plus ſérieux. Partez; ne perdez point de temps. Faites venir ce domeſtique que vous avez arrêté: dans un inſtant, j'irai voir ſi vous êtes parti.

SCENE III.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

JE regarde le moment où j'ai connu Lélio; comme une faveur du Ciel dont je veux profiter, puiſque je ſuis ma maitreſſe, & que je ne dépends de perſonne. L'aventure où je me ſuis miſe, ne ſurprendra point ma ſœur: elle ſçait la ſingularité de mes ſentiments. J'ai du bien; il s'agit de le donner avec ma main & mon cœur: ce ſont de grands préſens; & je veux ſçavoir à qui je les donne.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN, *au Chevalier.*

LE voilà, Monſieur. (*bas à Trivelin.*) Garde-moi le ſecret.

TRIVELIN.

Je te le rendrai mot pour mot, comme tu me l'as donné, quand tu voudras.

SCENE V.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

LE CHEVALIER.

APPROCHEZ; comment vous appellez-vous?

TRIVELIN.

Comme vous voudrez, Monſieur; Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela m'eſt indifférent: le nom ſous lequel j'aurai l'honneur de vous ſervir, ſera toujours le plus beau nom du monde.

LE CHEVALIER.

Sans compliment, quel eſt le tien à toi?

TRIVELIN.

Je vous avoue que je ferois quelque difficulté de le dire, parce que dans ma famille je ſuis le premier du nom qui n'ait pas diſpoſé de la couleur de ſon habit: mais peut-on porter rien de plus

plus galant que vos couleurs? Il me tarde d'en être chamarré ſur toutes les coutures.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage-là? Il m'inquiète.

TRIVELIN.

Cependant, Monſieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin. C'eſt un nom que j'ai reçu de pere en fils très-correctement, & dans la derniere fidélité; & de tous les Trivelins qui furent jamais, votre ſerviteur en ce moment s'eſtime le plus heureux.

LE CHEVALIER.

Laiſſez-là vos politeſſes. Un maître ne demande à ſon valet que l'attention dans ce à quoi il l'emploie.

TRIVELIN.

Son valet! le terme eſt dur; il frappe mes oreilles d'un ſon diſgracieux: ne purgera-t-on jamais le diſcours de tous ces noms odieux?

LE CHEVALIER.

La délicateſſe eſt ſinguliere!

TRIVELIN.

De grâce ajuſtons-nous, convenons d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il ſe moque de moi. (*haut.*) Vous riez, je penſe ?

TRIVELIN.

C'eſt la joie que j'ai d'être à vous, qui l'emporte ſur la petite mortification que je viens d'eſſuyer.

LE CHEVALIER.

Je vous avertis, moi, que je vous renvoie; & que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN.

Je ne vous ſuis bon à rien ! ah ! ce que vous dites-là ne peut pas être ſérieux.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Cet homme-là eſt un extravagant. (*à Trivelin.*) Retirez-vous.

TRIVELIN.

Non, vous m'avez piqué; je ne vous quitterai point, que vous ne ſoyez convenu avec moi que je vous ſuis bon à quelque choſe.

LE CHEVALIER.

Retirez-vous, vous dis-je.

TRIVELIN.

Où vous attendrai-je ?

LE CHEVALIER.

Nulle part.

TRIVELIN.

Ne badinons point : le temps ſe paſſe, & nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER.

Sçavez-vous bien, mon ami, que vous riſquez beaucoup ?

TRIVELIN.

Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ce coquin-là m'embarraſſe. (*Il fait comme s'il s'en-alloit.*) Il faut que je m'en-aille. (*haut.*) Tu me ſuis ?

TRIVELIN.

Vraiment oui, je ſoutiens mon caractere : ne vous ai-je pas dit que j'étois opiniâtre ?

LE CHEVALIER.

Inſolent !

TRIVELIN.

Cruel !

LE CHEVALIER.

Comment, cruel !

TRIVELIN.

Oui, cruel ; c'eſt un reproche tendre que je

vous fais. Continuez, vous n'y êtes pas : j'en viendrai juſqu'aux ſoupirs ; vos rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je ne ſçais plus que penſer de tout ce qu'il me dit.

TRIVELIN.

Ah, ah, ah ! vous rêvez, mon cavalier, vous délibérez ; votre ton baiſſe, vous devenez traitable, & nous nous accommoderons, je le vois bien. La paſſion que j'ai de vous ſervir eſt ſans quartier : premierement cela eſt dans mon ſang, je ne ſçaurois me corriger.

LE CHEVALIER, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Il me prend envie de te traiter comme tu le mérites.

TRIVELIN.

Fi ! ne geſticulez point de cette maniere-là ; ce geſte-là n'eſt point de votre compétence. Laiſſez-là cette arme qui vous eſt étrangere. Votre œil eſt plus redoutable que ce fer inutile qui vous pend au côté.

LE CHEVALIER.

Ah ! je ſuis trahie.

TRIVELIN.

Maſque, venons au fait; je vous connois.

LE CHEVALIER.

Toi?

TRIVELIN.

Oui; Frontin vous connoiſſoit pour nous deux.

LE CHEVALIER.

Le coquin! Et t'a-t-il dit qui j'étois?

TRIVELIN.

Il m'a dit que vous étiez une fille, & voilà tout: & moi je l'ai cru; car je ne chicane pas ſur la qualité de perſonne.

LE CHEVALIER.

Puiſqu'il m'a trahie, il vaut autant que je t'inſtruiſe du reſte.

TRIVELIN.

Voyons: pourquoi êtes-vous dans cet équipage-là?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point pour faire du mal.

TRIVELIN.

Je le crois bien: ſi c'étoit pour cela, vous ne déguiſeriez pas votre ſexe; ce ſeroit perdre vos commodités.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Il faut le tromper. (*haut.*) Je t'avoue que j'avois envie de te cacher la vérité, parce que mon déguiſement regarde une Dame de condition, ma maitreſſe, qui a des vues ſur un M. Lélio, que tu verras, & qu'elle voudroit détacher d'une inclination qu'il a pour une Comteſſe à qui appartient ce château.

TRIVELIN.

Eh! quelle eſpece de commiſſion vous donne-t-elle auprès de ce Lélio? L'emploi me paroît gaillard, Soubrette de mon âme.

LE CHEVALIER.

Point du tout. Ma charge, ſous cet habit-ci, eſt d'attaquer le cœur de la Comteſſe. Je puis paſſer, comme tu vois, pour un aſſez joli Cavalier; & j'ai déja vu les yeux de la Comteſſe s'arrêter plus d'une fois ſur moi. Si elle vient à m'aimer, je la ferai rompre avec Lélio: il reviendra à Paris, on lui propoſera ma maitreſſe qui y eſt; elle eſt aimable, il la connoît, & les noces ſeront bientôt faites.

TRIVELIN.

Parlons à préſent à rez-de-chauſſée. As-tu le cœur libre?

LE CHEVALIER.

Oui.

TRIVELIN.

Et moi auſſi. Ainſi de compte arrêté, cela fait deux cœurs libres, n'eſt-ce pas?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Ergò, je conclus que nos deux cœurs ſoient déſormais camarades.

LE CHEVALIER.

Bon.

TRIVELIN.

Et je conclus encore, toujours auſſi judicieuſement, que, comme deux amis doivent s'obliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'avances deux mois de récompenſe ſur l'exacte diſcrétion que je promets d'avoir. Je ne parle point du ſervice domeſtique que je te rendrai ſur cet article: c'eſt à l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, voilà déja ſix louis d'or d'avance pour ta diſcrétion; & en voilà déjà trois pour tes ſervices.

TRIVELIN, *d'un air indifférent.*

J'ai aſſez de cœur pour refuſer ces trois derniers louis-là ; mais donne ; la main qui me les préſente, étourdit ma généroſité.

LE CHEVALIER.

Voici Monſieur Lélio : retire-toi, & va-t-en m'attendre à la porte de ce Château où nous logeons.

TRIVELIN.

Souviens-toi, ma friponne, à ton tour, que je ſuis ton valet ſur la ſcène, & ton amant dans les couliſſes. Tu me donneras des ordres en public, & des ſentiments dans le tête-à-tête.

(Il ſe retire en arriere, quand Lélio entre avec Arlequin. Les valets, ſe rencontrant, ſe ſaluent.)

SCENE VI.

LÉLIO, LE CHEVALIER; ARLEQUIN, TRIVELIN, *derriere leurs maîtres.*

LÉLIO, *vient d'un air rêveur.*

LE CHEVALIER, *à part.*

LE voilà plongé dans une grande rêverie.

ARLEQUIN, *à Trivelin, derriere eux.* Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

TRIVELIN.

Mon air ne vous ment pas d'un mot, & vous êtes fort bon phyſionomiſte.

LÉLIO, *ſe retournant vers Arlequin, & appercevant le Chevalier.*

Arlequin.... Ah! Chevalier, je vous cherchois.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous, Lélio? je vous vois enveloppé dans une diſtraction qui m'inquiète.

LÉLIO.

Je vous dirai ce que c'eſt. (*à Arlequin.*) Arle-

quin, n'oublie pas d'avertir les Muſiciens de ſe rendre ici tantôt.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur. (*à Trivelin.*) Allons boire, pour faire aller notre amitié plus vîte.

TRIVELIN.

Allons, la recette eſt bonne; j'aime aſſez votre maniere de hâter le cœur.

SCENE VII.

LÉLIO, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien! mon cher, de quoi s'agit-il? qu'avez-vous? puis-je vous être utile à quelque choſe?

LÉLIO.

Très-utile.

LE CHEVALIER.

Parlez.

LÉLIO.

Etes-vous mon ami?

LE CHEVALIER.

Vous méritez que je vous diſe non, puiſque vous me faites cette queſtion-là.

LÉLIO.

Ne te fâche point, Chevalier ; ta vivacité m'oblige : mais paſſe-moi cette queſtion-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LÉLIO.

Es-tu ſcrupuleux?

LE CHEVALIER.

Je le ſuis raiſonnablement.

LÉLIO.

Voilà ce qu'il me faut : tu n'as pas un honneur mal entendu ſur une infinité de bagatelles qui arrêtent les ſots?

LE CHEVALIER, *à part.*

Fi! voilà un vilain début.

LÉLIO.

Par exemple, un amant qui dupe ſa maitreſſe pour ſe débarraſſer d'elle, en eſt-il moins honnête-homme à ton gré?

LE CHEVALIER.

Quoi! il ne s'agit que de tromper une femme?

LÉLIO.

Non, vraiment.

LE CHEVALIER.

De lui faire une perfidie?

LÉLIO.

Rien que cela.

LE CHEVALIER.

Je croyois pour le moins que tu voulois mettre le feu à une Ville. Eh! comment donc! trahir une femme, c'eſt avoir une action glorieuſe par-devers ſoi.

LÉLIO, *gaiement.*

Oh! parbleu; puiſque tu le prends ſur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me reprocher; & ſans vanité, tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER, *étonné, & comme charmé.*

Toi, mon ami? Ah! je te prie, donne-moi le plaiſir de te regarder à mon aiſe; laiſſe-moi contempler un homme chargé de crimes ſi honorables. Ah! petit traître, vous êtes bien heureux d'avoir de ſi brillantes indignités ſur votre compte.

LÉLIO, *riant.*

Tu me charmes de penſer ainſi ; viens que je t'embraſſe. Ma foi, à ton tour, tu m'as tout l'air d'avoir été l'écueil de bien des cœurs. Fripon, combien de réputations as tu bleſſées à mort dans ta vie ? Combien as-tu déſeſpéré d'Arianes ? Dis.

LE CHEVALIER.

Hélas ! tu te trompes : je ne connoîs point d'aventures plus communes que les miennes ; j'ai toujours eu le malheur de ne trouver que des femmes très-ſages.

LÉLIO.

Tu n'as trouvé que des femmes très-ſages ! où diantre t'es tu donc fourré ? tu as fait là des découvertes bien ſingulieres ! Après cela, qu'eſt-ce que ces femmes-là gagnent à être ſi ſages ? il n'en eſt ni plus ni moins. Sommes-nous heureux ; nous le diſons : ne le ſommes-nous pas ; nous mentons : cela revient au même pour elles. Quant à moi, j'ai toujours dit plus de vérités que de menſonges.

LE CHEVALIER.

Tu traites ces matieres-là avec une légèreté qui m'enchante.

LÉLIO.

Revenons à mes affaires. Quelque jour je te

dirai de mes eſpiégleries qui te feront rire. Tu es un cadet de maiſon ; & par conſéquent, tu n'es pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER.

C'eſt raiſonner juſte.

LÉLIO.

Tu es beau & bien fait : devine à quel deſſein je t'ai engagé à nous ſuivre avec tous tes agréments : c'eſt pour te prier de vouloir bien faire ta fortune.

LE CHEVALIER.

J'exauce ta priere. A préſent dis-moi la fortune que je vais faire.

LÉLIO.

Il s'agit de te faire aimer de la Comteſſe ; & d'arriver à la conquête de ſa main par celle de ſon cœur.

LE CHEVALIER.

Tu badines : ne ſçais-je pas que tu l'aimes, la Comteſſe ?

LÉLIO.

Non : je l'aimois ces jours paſſés ; mais j'ai trouvé à propos de ne plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Quoi ! lorſque tu as pris de l'amour, & que tu

n'en veux plus, il s'en retourne comme cela ſans plus de façon? tu lui dis, va-t-en, & il s'en va? Mais, mon ami, tu as un cœur impayable!

LÉLIO.

En fait d'amour; j'en fais aſſez ce que je veux. J'aimois la Comteſſe, parce qu'elle eſt aimable; je devois l'épouſer, parce qu'elle eſt riche, & que je n'avois rien de mieux à faire : mais dernièrement, pendant que j'étois à ma Terre, on m'a propoſé en mariage une demoiſelle de Paris, que je ne connois point, & qui me donne douze-mille livres de rente; la Comteſſe n'en a que ſix. J'ai donc calculé que ſix valoient moins que douze. Oh! l'amour que j'avois pour elle pouvoit-il honnêtement tenir bon contre un calcul ſi raiſonnable? Cela auroit été ridicule. Six doivent reculer devant douze; n'eſt-il pas vrai? Tu ne me réponds rien!

LE CHEVALIER.

Et que diantre! veux-tu que je réponde à une regle d'arithmétique. Il n'y a qu'à ſçavoir compter pour voir que tu as raiſon.

LÉLIO.

C'eſt cela même.

LE CHEVALIER.

Mais qu'eſt-ce qui t'embarraſſe là-dedans?

Faut-il tant de cérémonie pour quitter la Comteſſe ? Il s'agit d'être infidèle, d'aller la trouver, de lui porter ton calcul, de lui dire : Madame, comptez vous-même, voyez ſi je me trompe; voilà tout. Peut-être qu'elle pleurera, qu'elle maudira l'arithmétique, qu'elle te traitera d'indigne, de perfide; cela pourroit arrêter un poltron : mais un brave homme comme toi, au-deſſus des bagatelles de l'honneur, ce bruit-là l'amuſe ; il écoute, s'excuſe négligemment, & ſe retire en faiſant une révérence très-profonde, en Cavalier poli, qui ſçait avec quel reſpect il doit recevoir, en pareil cas, les titres de fourbe & d'ingrat.

LÉLIO.

Oh, parbleu ! de ces titres-là, j'en ſuis fourni; & je ſçais faire la révérence. Madame la Comteſſe auroit déjà reçu la mienne, s'il ne tenoit plus qu'à cette politeſſe : mais il y a une petite épine qui m'arrête; c'eſt que, pour achever l'achat que j'ai fait d'une nouvelle Terre il y a quelque temps, Madame la Comteſſe m'a prêté dix mille-écus, dont elle a mon billet.

LE CHEVALIER.

Ah ! tu as raiſon, c'eſt une autre affaire. Je ne ſçache point de révérence qui puiſſe acquitter ce billet-là.

billet-là. Le titre de débiteur eſt bien ſérieux, vois-tu ! celui d'infidele n'expoſe qu'à des reproches, l'autre à des aſſignations; cela eſt différent, & je n'ai point de recette pour ton mal.

LÉLIO.

Patience. Madame la Comteſſe croit qu'elle va m'épouſer : elle n'attend plus que l'arrivée de ſon frere; & outre la ſomme de dix-mille écus dont elle a mon billet, nous avons encore fait antérieurement à cela un dédit entr'elle & moi de la même ſomme. Si c'eſt moi qui romps avec elle, je lui devrai le billet & le dédit; & je voudrois bien ne payer ni l'un ni l'autre : m'entends-tu ?

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Ah, l'honnête-homme ! (*haut.*) Oui, je commence à te comprendre. Voici ce que c'eſt : ſi je donne de l'amour à la Comteſſe, tu crois qu'elle aimera mieux payer le dédit, en te rendant ton billet de dix-mille écus, que de t'épouſer; de façon que tu gagneras dix-mille écus avec elle : n'eſt-ce pas cela ?

LÉLIO.

Tu entres on ne peut pas mieux dans mes idées.

LE CHEVALIER.

Elles ſont très-ingénieuſes, très-lucratives, & dignes de couronner ce que tu appelles tes eſpièglerie. En effet, l'honneur que tu as fait à la Comteſſe en ſoupirant pour elle, vaut dix-mille écus comme un ſol.

LÉLIO.

Elle n'en donneroit pas cela, ſi je m'en fiois à ſon eſtimation.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu que je puiſſe ſurprendre le cœur de la Comteſſe ?

LÉLIO.

Je n'en doute pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'ai pas lieu d'en douter non plus.

LÉLIO.

Je me ſuis apperçu qu'elle aime ta compagnie : elle te loue ſouvent, te trouve de l'eſprit; il n'y a qu'à ſuivre cela.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas une grande vocation pour ce mariage-là.

LÉLIO.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Par mille raiſons; parce que je ne pourrai jamais avoir de l'amour pour la Comteſſe. Si elle ne vouloit que de l'amitié, je ſerois à ſon ſervice; mais n'importe.

LÉLIO.

Eh! qui eſt-ce qui te prie d'avoir de l'amour pour elle? Eſt-il beſoin d'aimer ſa femme? Si tu ne l'aimes pas, tant-pis pour elle; ce ſont ſes affaires, & non pas les tiennes.

LE CHEVALIER.

Bon! mais je croyois qu'il falloit aimer ſa femme, fondé ſur ce qu'on vivoit mal avec elle, quand on ne l'aimoit pas.

LÉLIO.

Eh! tant mieux quand on vit mal avec elle: cela vous diſpenſe de la voir; c'eſt autant de gagné.

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt fait; me voilà prêt à exécuter ce que tu ſouhaites. Si j'épouſe la Comteſſe, j'irai me fortifier avec le brave Lélio dans le dédain qu'on doit à ſon épouſe.

LÉLIO.

Je t'en donnerai un vigoureux exemple, je t'en

assûre. Crois-tu, par exemple, que j'aimerai la Demoiselle de Paris, moi? Une quinzaine de jours tout au plus; après quoi, je crois que j'en serai bien las.

LE CHEVALIER.

Eh! donne-lui le mois tout entier à cette pauvre femme, à cause de ses douze-mille livres de rente.

LÉLIO.

Tant que le cœur m'en dira.

LE CHEVALIER.

T'a-t-on dit qu'elle fût jolie?

LÉLIO.

On m'écrit qu'elle est belle; mais, de l'humeur dont je suis, cela ne l'avance pas de beaucoup. Si elle n'est pas laide, elle le deviendra, puisqu'elle sera ma femme; cela ne lui peut manquer.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi; une femme se dépite quelquefois.

LÉLIO.

En ce cas-là, j'ai une Terre écartée qui est le plus beau désert du monde, où Madame iroit calmer son esprit de vengeance.

LE CHEVALIER.

Oh ! dès que tu as un déſert, à la bonne heure ; voilà ſon affaire. Diantre ! l'âme ſe tranquilliſe beaucoup dans une ſolitude. On y jouit d'une certaine mélancolie, d'une douce triſteſſe, d'un repos de toutes les couleurs ; elle n'aura qu'à choiſir.

LÉLIO.

Elle en ſera la maîtreſſe.

LE CHEVALIER.

L'heureux tempérament ! Mais j'apperçois la Comteſſe. Je te recommande une choſe ; feins toujours de l'aimer. Si tu te montrois inconſtant, cela intéreſſeroit ſa vanité ; elle courroit après toi, & me laiſſeroit-là.

LÉLIO.

Je me gouvernerai bien ; je vais au-devant d'elle. (*Il va au-devant de la Comteſſe qui ne paroît pas encore.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

SI j'avois épouſé le Seigneur Lélio, je ſerois tombée en de bonnes mains! Donner douze-mille livres de rente pour acheter le ſéjour d'un déſert. Oh! vous êtes trop cher, Monſieur Lélio; & j'aurai mieux que cela au même prix. Mais puiſque je ſuis en train, continuons pour me divertir & punir ce fourbe-là, & pour en débarraſſer la Comteſſe.

SCENE IX.

LA COMTESSE, LÉLIO, LE CHEVALIER.

LELIO, *en entrant, à la Comteſſe.*

J'ATTENDOIS nos Muſiciens, Madame, & je cours les preſſer moi-même. Je vous laiſſe le Chevalier: il veut nous quitter; ſon ſéjour ici l'embar-

raſſe. Je crois qu'il vous craint ; cela eſt de bon ſens, & je ne m'en inquiette point. Je vous connoîs ; mais il eſt mon ami : notre amitié doit durer plus d'un jour ; & il faut bien qu'il ſe faſſe au danger de vous voir. Je vous prie de le rendre plus raiſonnable : je reviens dans l'inſtant.

SCENE X.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUOI ! Chevalier, vous prenez de pareils prétextes pour nous quitter ? Si vous nous diſiez les véritables raiſons qui preſſent votre retour à Paris, on ne vous retiendroit peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Mes véritables raiſons, Comteſſe ? ma foi, Lélio vous les a dites.

LA COMTESSE.

Comment ! que vous vous défiez de votre cœur auprès de moi ?

LE CHEVALIER.

Moi, m'en défier ! je m'y prendrois un peu tard :

eſt-ce que vous m'en avez donné le temps ? non, Madame : le mal eſt fait ; il ne s'agit plus que d'en arrêter le progrès.

LA COMTESSE, *riant.*

En vérité, Chevalier, vous êtes bien à plaindre ; & je ne ſçavois pas que j'étois ſi dangereuſe.

LE CHEVALIER.

Oh ! que ſi ; je ne vous dis rien là dont tous les jours votre miroir ne vous accuſe d'être capable : il doit vous avoir dit que vous aviez des yeux qui violeroient l'hoſpitalité avec moi, ſi vous m'ameniez ici.

LA COMTESSE.

Mon miroir ne me flatte pas, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Parbleu ! je l'en défie ; il ne vous prêtera jamais rien. La Nature y a mis bon ordre ; & c'eſt elle qui vous a flattée.

LA COMTESSE.

Je ne vois point que ce ſoit avec tant d'excès.

LE CHEVALIER.

Comteſſe, vous m'obligeriez beaucoup de me donner votre façon de voir ; car, avec la mienne, il n'y a pas moyen de vous rendre juſtice.

LA COMTESSE, *riant.*

Vous êtes bien galant.

LE CHEVALIER.

Ah! je ſuis mieux que cela; ce ne ſeroit-là qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Cependant ne vous gênez point, Chevalier. Quelqu'inclination, ſans doute, vous rappelle à Paris, & vous vous ennuieriez avec nous.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai point d'inclination à Paris, ſi vous n'y venez pas. (*Il lui prend la main.*) A l'égard de l'ennui, ſi vous ſçaviez l'art de m'en donner auprès de vous, ne me l'épargnez pas, Comteſſe: c'eſt un vrai préſent que vous me ferez; ce ſera même une bonté: mais cela vous paſſe, & vous ne donnez que de l'amour! voilà tout ce que vous ſçavez faire.

LA COMTESSE.

Je le fais aſſez mal.

SCENE XI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LÉLIO, &c.

LÉLIO.

NOUS ne pouvons avoir notre divertiſſement que tantôt, Madame; mais en revanche, voici une noce de village, dont tous les acteurs viennent pour vous divertir. (*au Chevalier.*) Ton valet & le mien ſont à la tête, & menent le branle.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

CHANTONS tous l'agriable emplette
Que Lucas a fait de Colette.
Qu'il eſt heureux ce garçon-là!
J'aimerois bien le mariage,
Sans un petit défaut qu'il a.
Par lui la fille la plus ſage,
Zeſte, vous vient entre les bras.
Et boute, & garre, allons, courage:
Rien n'eſt ſi biau que le tracas
Des fins premiers jours du ménage.
Mais, morgué! ça ne dure pas;
Le cœur vous faille, & c'eſt dommage.

UN PAYSAN.

Que dis-tu, gente Mathurine,
De cette noce que tu vois?
T'agace-t-elle un peu? Pour moi
Il me ſemble voir à ta mine
Que tu ſens un je ne ſçais quoi.

L'ami Lucas & la Couſine
Riront tant qu'ils pourront tous deux,
En ſe gauſſant des médiſeux.
Dis la vérité, Mathurine;
Ne ſerois-tu pas bien comme eux?

MATHURINE.

Voyez le biau diſcours à faire,
De demander en pareil cas:
Que fais-tu, que ne fais-tu pas?
Eh! Colin, ſans tant de myſtere,
Marions-nous; tu le ſçauras.
A préſent ſi j'étois ſincere,
Je vais ſouvent dans le vallon,
Tu m'y ſuivrois, malin garçon:
On n'y trouve point de Notaire;
Mais on y trouve du gazon.

(*On danſe.*)

BRANLE.

QU'ON diſe tout ce qu'on voudra,
Tout-ci, tout-ça,
Je veux tâter du mariage.
En arrive ce qui pourra,
Tout-ci, tout-ça;
Par la ſangué ! j'ons bon courage.
Ce courage, dit-on, s'en-va;
Tout-ci, tout-ça:
Morguenne il nous faut voir cela.

Ma Claudine, un jour me conta,
Tout-ci, tout-ça,
Que ſa mere en courroux contr'elle
Lui défendoit qu'elle m'aimât,
Tout-ci, tout-ça;
Mais auſſi-tôt me dit la belle,
Entrons dans ce bocage-là;
Tout-ci, tout-ça;
Nous verrons ce qu'il en ſera.

Quand elle y fut, elle chanta,
Tout-ci, tout-ça:
Berger, dis-moi que ton cœur m'aime;
Et le mien auſſi te dira,
Tout-ci, tout-ça,
Combien ſon amour eſt extrême.
Après, elle me regarda,
Tout-ci, tout-ça,
D'un doux regard qui m'acheva.

Mon cœur, à ſon tour, lui chanta,
Tout-ci, tout-ça,
Une chanſon qui fut ſi tendre,
Que cent fois elle ſoupira,
Tout-ci, tout-ça,
Du plaiſir qu'elle eut de m'entendre:
Ma chanſon tant recommença,
Tout-ci, tout-ça,
Tant qu'enfin la voix me manqua.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *ſeul.*

ME voici comme de moitié dans une intrigue aſſez douce, & d'un aſſez bon rapport; car il m'en revient déjà de l'argent & une maitreſſe. Ce beau commencement-là promet encore une plus belle fin. Or, moi qui ſuis un habile homme, eſt-il naturel que je reſte ici les bras croiſés? ne ferai-je rien qui hâte le ſuccès du projet de ma chere Suivante? Si je diſois au Seigneur Lélio que le cœur de la Comteſſe commence à capituler pour le Chevalier, il ſe dépiteroit plus vîte, & partiroit pour Paris où on l'attend. Je lui ai déjà témoigné que je ſouhaiterois avoir l'honneur de lui parler. Mais le voilà qui s'entretient avec la Comteſſe; attendons qu'il ait fait avec elle.

SCENE II.

LÉLIO, LA COMTESSE.

(*Ils entrent tous deux comme continuant de ſe parler.*)

LA COMTESSE.

NON, Monſieur, je ne vous comprends point. Vous liez amitié avec le Chevalier, vous me l'amenez; & vous voulez enſuite que je lui faſſe mauvaiſe mine? Queſt-ce que cette idée-là? Vous m'avez dit vous-même que c'étoit un homme aimable, amuſant; & effectivement j'ai jugé que vous aviez raiſon.

LÉLIO.

Effectivement! Cela eſt donc bien effectif? Eh bien! je ne ſçais que vous dire: mais voilà un *effectivement* qui ne devroit pas ſe trouver là, par exemple.

LA COMTESSE.

Par malheur il s'y trouve.

LÉLIO.

LÉLIO.

Vous me raillez, Madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je reſpecte votre antipathie pour *effectivement* ? Eſt-ce qu'il n'eſt pas bon François ? L'a-t-on proſcrit de la langue ?

LÉLIO.

Non, Madame ; mais il marque que vous êtes un peu trop perſuadée du mérite du Chevalier.

LA COMTESSE.

Il marque cela ? Oh ! il a tort, & le procès que vous lui faites eſt raiſonnable : mais vous m'avouerez qu'il n'y a point de mal à ſentir ſuffiſamment le mérite d'un homme, quand le mérite eſt réel ; & c'eſt comme j'en uſe avec le Chevalier.

LÉLIO.

Tenez ; *ſentir* eſt encore une expreſſion qui ne vaut pas mieux : *ſentir* eſt trop ; c'eſt, *connoître*, qu'il faudroit dire.

LA COMTESSE.

Je ſuis d'avis de ne dire plus mot, & d'attendre que vous m'ayez donné la liſte des termes ſans reproche que je dois employer. Je crois

que c'eſt le plus court: il n'y a que ce moyen-là qui puiſſe me mettre en état de m'entretenir avec vous.

LÉLIO.

Eh! Madame, faites grâce à mon amour.

LA COMTESSE.

Supportez donc mon ignorance; je ne ſçavois pas la différence qu'il y avoit entre *connaître* & *ſentir*.

LÉLIO.

Sentir, Madame, c'eſt le ſtyle du cœur; & ce n'eſt pas dans ce ſtyle-là que vous devez parler du Chevalier.

LA COMTESSE.

Écoutez: le vôtre ne m'amuſe point; il eſt froid, il glace; &, ſi vous voulez même, il me rebute.

LÉLIO, *à part.*

Bon: je retirerai mon billet.

LA COMTESSE.

Quittons-nous, croyez-moi: je parle mal, vous ne me répondez pas mieux; cela ne fait pas une converſation amuſante.

LÉLIO.

Allez-vous rejoindre le Chevalier?

LA COMTESSE.

Lélio, pour prix des leçons que vous venez de me donner, je vous avertis, moi, qu'il y a des moments où vous feriez bien de ne pas vous montrer; entendez-vous?

LÉLIO.

Vous me trouvez donc bien insupportable?

LA COMTESSE.

Épargnez-vous ma réponse; vous auriez à vous plaindre de la valeur de mes termes, je le sens bien.

LÉLIO.

Et moi je sens que vous vous retenez; vous me diriez de bon cœur que vous me haïssez.

LA COMTESSE.

Non; mais je vous le dirai bientôt, si cela continue; & cela continuera sans doute.

LÉLIO.

Il semble que vous le souhaitiez.

LA COMTESSE.

Hum! vous ne feriez pas languir mes souhaits.

LÉLIO, *d'un air fâché & vif.*

Vous me désolez, Madame.

LA COMTESSE.

Je me retiens, Monſieur ; je me retiens.

(*Elle veut s'en-aller.*)

LÉLIO.

Arrêtez, Comteſſe ; vous m'avez fait l'honneur d'accorder quelque retour à ma tendreſſe.

LA COMTESSE.

Ah ! le beau détail où vous entrez-là !

LÉLIO.

Le dédit même qui eſt entre nous.....

LA COMTESSE, *fâchée.*

Eh bien ! ce dédit vous chagrine ; il n'y a qu'à le rompre. Que ne me diſiez-vous cela ſur le champ ? Il y a une heure que vous biaiſez pour arriver là.

LÉLIO.

Le rompre ! J'aimerois mieux mourir : ne m'aſſûre-t-il pas votre main ?

LA COMTESSE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que ma main ſans mon cœur ?

LÉLIO.

J'eſpere avoir l'un & l'autre.

LA COMTESSE.

Pourquoi me déplaiſez-vous donc ?

LÉLIO.

En quoi donc ai-je pu vous déplaire ? Vous aurez de la peine à le dire vous-même.

LA COMTESSE.

Vous êtes jaloux, premièrement.

LÉLIO.

Eh morbleu ! Madame, quand on aime.....

LA COMTESSE.

Ah, quel emportement!

LÉLIO.

Peut-on s'empêcher d'être jaloux ? Autrefois vous me reprochiez que je ne l'étois pas assez; vous me trouviez trop tranquille : me voici inquiet; & je vous déplaîs.

LA COMTESSE.

Achevez, Monsieur; concluez que je suis une capricieuse : voilà ce que vous voulez dire, je vous entends bien. Le compliment que vous me faites, est digne de l'entretien dont vous me régalez depuis une heure : & après cela vous me demandez en quoi vous me déplaisez ! Ah, l'étrange caractere!

LÉLIO.

Mais je ne vous appelle pas capricieuse, Ma-

dame; je dis ſeulement que vous vouliez que je fuſſe jaloux: aujourd'hui je le ſuis, pourquoi le trouvez-vous mauvais?

LA COMTESSE.

Eh bien! vous direz encore que vous ne m'appellez pas fantaſque!

LÉLIO.

De grâce, répondez.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, on n'a jamais dit à une femme ce que vous me dites-là; & je n'ai vu que vous dans la vie qui m'ayiez trouvé ſi ridicule.

LÉLIO, *regardant autour de lui.*

Je chercherois volontiers à qui vous parlez, Madame; car ce diſcours-là ne peut pas s'adreſſer à moi.

LA COMTESSE.

Fort-bien! me voilà devenue viſionnaire à préſent. Continuez, Monſieur, continuez: vous ne voulez pas rompre le dédit; cependant c'eſt moi qui ne veux plus: n'eſt-il pas vrai?

LÉLIO.

Que d'induſtrie pour vous ſauver d'une queſtion fort ſimple, à laquelle vous ne pouvez répondre!

LA COMTESSE.

Oh ! je n'y ſçaurois tenir : capricieuſe, ridicule, viſionnaire & de mauvaiſe foi ! le portrait eſt flatteur ! Je ne vous connoiſſois pas, Monſieur Lélio ; je ne vous connoiſſois pas : vous m'avez trompée. Je vous paſſerois de la jalouſie ; je ne parle pas de la vôtre, elle n'eſt pas ſupportable : c'eſt une jalouſie terrible, odieuſe, qui vient du fond du tempérament, du vice de votre eſprit. Ce n'eſt pas délicateſſe chez vous ; c'eſt mauvaiſe humeur naturelle ; c'eſt préciſément caractere. Oh ! ce n'eſt pas là la jalouſie que je vous demandois ; je voulois une inquiétude douce, qui a ſa ſource dans un cœur timide & bien touché, & qui n'eſt qu'une louable méfiance de ſoi-même. Avec cette jalouſie-là, Monſieur, on ne dit point d'invectives aux perſonnes que l'on aime ; on ne les trouve ni ridicules, ni fourbes, ni fantaſques : on craint ſeulement de n'être pas toujours aimé, parce qu'on ne croit pas être digne de l'être. Mais cela vous paſſe : ces ſentiments-là ne ſont pas du reſſort d'une âme comme la vôtre. Chez vous, c'eſt des emportements, des fureurs, ou pur artifice : vous ſoupçonnez injurieuſement ; vous manquez d'eſtime, de reſpect, de ſoumſſion ; vous vous appuyez ſur un dédit ; vous fondez vos

droits ſur des raiſons de contrainte. Un dédit, Monſieur Lélio ! des ſoupçons ! & vous appellez cela de l'amour ! C'eſt un amour à faire peur. Adieu.

LÉLIO.

Encore un mot. Vous êtes en colere : mais vous reviendrez ; car vous m'eſtimez dans le fond.

LA COMTESSE.

Soit ; j'en eſtime tant d'autres ! Je ne regarde pas cela comme un grand mérite d'être eſtimable ; on n'eſt que ce qu'on doit être.

LÉLIO.

Pour nous accommoder, accordez-moi une grâce. Vous m'êtes chere ; le Chevalier vous aime : ayez pour lui un peu plus de froideur ; inſinuez-lui qu'il nous laiſſe, qu'il s'en retourne à Paris.

LA COMTESSE.

Lui inſinuer qu'il nous laiſſe ? c'eſt-à-dire, *lui* gliſſer tout doucement une impertinence qui me fera tout doucement paſſer dans ſon eſprit pour une femme qui ne ſçait pas vivre. Non, Monſieur ; vous m'en diſpenſerez, s'il vous plaît. Toute la ſubtilité poſſible n'empêchera pas un compliment d'être ridicule, quand il l'eſt ; vous me le prouvez par le vôtre. C'eſt un avis que je vous

inſinue tout doucement, pour vous donner un petit eſſai de ce que vous appellez maniere inſinuante. (*Elle ſe retire.*)

SCENE III.

LÉLIO, TRIVELIN.

LÉLIO, *en riant.*

ALLONS, allons, cela va très-rondement; j'épouſerai les douze-mille livres de rente. Mais voilà le valet du Chevalier. (*à Trivelin.*) Il m'a paru tantôt que tu avois quelque choſe à me dire?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur; pardonnez à la liberté que je prends. L'équipage où je ſuis ne prévient pas en ma faveur : cependant, tel que vous me voyez, il y a là-dedans le cœur d'un honnête-homme, avec une extrême inclination pour les honnêtes-gens.

LÉLIO.

Je le crois.

TRIVELIN.

Moi-même, (& je le dis avec un ſouvenir mo-

deſte ;) moi-même autrefois j'ai été du nombre de ces honnêtes-gens : mais vous ſçavez, Monſieur ; à combien d'accidents nous ſommes ſujets dans la vie. Le ſort m'a joué ; il en a joué bien d'autres : l'hiſtoire eſt remplie du récit de ſes mauvais tours. Princes, Héros, il a tout mal mené : & je me conſole de mes malheurs avec de tels confreres.

LÉLIO.

Tu me 'bligeroisde retrancher tes réflexions, & de venir au fait.

TRIVELIN.

Les infortunés ſont un peu babillards, Monſieur ; ils s'attendriſſent aiſément ſur leurs aventures. Mais je coupe court ; & ce petit préambule me ſervira, s'il vous plaît, à m'attirerun peu d'eſtime, & donnera du poids à ce que je vais vous dire.

LÉLIO.

Soit.

TRIVELIN.

Vous ſçavez que je fais la fonction de domeſtique auprès de Monſieur le Chevalier.

LÉLIO.

Oui.

TRIVELIN.

Je ne demeurerai pas long-temps avec lui, Monſieur; ſon caractere donne trop de ſcandale au mien.

LÉLIO.

Eh ! que lui trouves-tu de mauvais ?

TRIVELIN.

Que vous êtes différent de lui ! A peine vous ai-je vu, vous ai-je entendu parler, que j'ai dit en moi-même : ah, quelle âme franche ! que de netteté dans ce cœur-là !

LÉLIO.

Tu vas encore t'amuſer à mon éloge; tu ne finiras point.

TRIVELIN.

Monſieur, la vertu vaut bien une petite parenthèſe en ſa faveur.

LÉLIO.

Venons donc au reſte à préſent.

TRIVELIN.

De grâce, ſouffrez qu'auparavant nous convenions d'un petit article.

LÉLIO.

Parle.

TRIVELIN.

Je ſuis fier, mais je ſuis pauvre; qualités, comme vous jugez bien, très-difficiles à accorder l'une avec l'autre, & qui pourtant ont la rage de ſe trouver preſque toujours enſemble : voilà ce qui me paſſe.

LÉLIO.

Pourſuis. A quoi nous menent ta fierté & ta pauvreté?

TRIVELIN.

Elles nous menent à un combat qui ſe paſſe entr'elles. La fierté ſe défend d'abord à merveille; mais ſon ennemie eſt bien preſſante : bientôt la fierté plie, recule, fuit, & laiſſe le champ de bataille à la pauvreté, qui ne rougit de rien, & qui ſollicite en ce moment votre libéralité.

LÉLIO.

Je t'entends; tu me demandes quelque argent pour récompenſe de l'avis que tu vas me donner.

TRIVELIN.

Vous y êtes. Les âmes généreuſes ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos beſoins : que cela eſt beau!

LÉLIO.

Je conſens à ce que tu demandes, à une condition, à mon tour; c'eſt que le ſecret que tu m'apprendras, vaudra la peine d'être payé; & je ſerai de bonne-foi là-deſſus. Dis à préſent.

TRIVELIN.

Pourquoi faut-il que la rareté de l'argent ait ruiné la généroſité de vos pareils? Quelle miſere! Mais n'importe: votre équité me rendra ce que votre économie me retranche; & je commence. Vous croyez le Chevalier votre intime & fidele ami; n'eſt-ce pas?

LÉLIO.

Oui, ſans doute.

TRIVELIN.

Erreur.

LÉLIO.

En quoi donc?

TRIVELIN.

Vous croyez que la Comteſſe vous aime toujours?

LÉLIO.

J'en ſuis perſuadé.

TRIVELIN.

Erreur; trois fois erreur.

LÉLIO.

Comment?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur; vous n'avez ni ami, ni maîtreſſe. Quel brigandage dans ce monde! La Comteſſe ne vous aime plus, le Chevalier vous a eſcamoté ſon cœur. Il l'aime; il en eſt aimé. C'eſt un fait; je le ſçais, je l'ai vu, je vous en avertis: faites-en votre profit & le mien.

LÉLIO.

Eh! dis-moi; as-tu remarqué quelque choſe qui te rende ſûr de cela?

TRIVELIN.

Monſieur, on peut ſe fier à mes obſervations. Tenez, je n'ai qu'à regarder une femme entre deux yeux; je vous dirai ce qu'elle ſent & ce qu'elle ſentira, le tout à une virgule près. Tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur, s'écrit ſur ſon viſage; & j'ai tant étudié cette écriture-là, que je la lis tout auſſi couramment que la mienne. Par exemple, tantôt pendant que vous vous amuſiez dans le jardin à cueillir des fleurs pour la Comteſſe, je raccommodois près d'elle une paliſſade, & je voyois

le Chevalier, ſautillant, rire & folâtrer avec elle. Que vous êtes badin, lui diſoit elle, en ſouriant négligemment à ſes enjouements! Tout autre que moi n'auroit rien remarqué dans ce ſourire-là; c'étoit un chiffre. Sçavez-vous ce qu'il ſignifioit? Que vous m'amuſez agréablement, Chevalier! que vous êtes aimable dans vos façons! Ne ſentez-vous pas que vous me plaiſez?

LÉLIO.

Cela eſt bon: mais rapporte-moi quelque choſe que je puiſſe expliquer, moi, qui ne ſuis pas ſi ſçavant que toi.

TRIVELIN.

En voici qui ne demande nulle condition. Le Chevalier continuoit, lui voloit quelques baiſers, dont on ſe fâchoit, & qu'on n'eſquivoit pas. Laiſſez-moi donc, diſoit-elle, avec un viſage indolent, qui ne faiſoit rien pour ſe tirer d'affaire; qui avoit la pareſſe de reſter expoſé à l'injure. Mais en vérité vous n'y ſongez pas, ajoutoit-elle enſuite. Et moi tout en raccommodant ma paliſſade, j'expliquois ce *vous n'y ſongez pas*, & ce *laiſſez-moi donc*; & je voyois que cela vouloit dire: courage, Chevalier; encore un baiſer ſur le même ton; ſurprenez-moi toujours, afin de

ſauver les bienſéances : je ne dois conſentir à rien ; mais ſi vous êtes adroit, je n'y ſçaurois que faire : ce ne ſera pas ma faute.

LÉLIO.

Oui-dà ; c'eſt quelque choſe que des baiſers.

TRIVELIN.

Voici le plus touchant. Ah, la belle main ! s'écrie-t-il enſuite ; ſouffrez que je l'admire. Il n'eſt pas néceſſaire. De grâce. Je ne veux point. Ce non-obſtant, la main eſt priſe, admirée, careſſée, cela va tout de ſuite. Arrêtez-vous. Point de nouvelles. Un coup d'éventail par là-deſſus, coup galant qui ſignifie, ne lâchez point. L'éventail eſt ſaiſi ; nouvelles pirateries ſur la main qu'on tient. L'autre vient à ſon ſecours ; autant de pris encore par l'ennemi. Mais je ne vous comprends point ; finiſſez donc. Vous en parlez bien à votre aiſe, Madame. Alors la Comteſſe de s'embarraſſer, le Chevalier de la regarder tendrement : elle de rougir, lui de s'animer : elle de ſe fâcher ſans colere, lui de ſe jetter à ſes genoux ſans repentance : elle de pouſſer honteuſement un demi-ſoupir, lui de ripoſter effrontément par un tout entier : & puis vient du ſilence ; & puis des regards qui ſont bien tendres ; & puis d'autres qui n'ôſent

pas

pas l'être, & puis... Qu'eſt-ce que cela ſignifie, Monſieur? Vous le voyez bien, Madame. Levez-vous donc. Me pardonnez-vous? Ah! je ne ſçais. Le procès en étoit-là, quand vous êtes venu; mais je crois maintenant les parties d'accord. Qu'en dites-vous?

LÉLIO.

Je dis que ta découverte commence à prendre forme.

TRIVELIN.

Commence à prendre forme! Et juſqu'où prétendez-vous donc que je la conduiſe pour vous perſuader? Je déſeſpere de la pouſſer jamais plus loin: j'ai vu l'amour naiſſant; quand il ſera grand garçon, j'aurai beau l'attendre auprès de la paliſſade; au diable s'il y vient badiner: or, il grandira s'il n'eſt déjà grandi; car il m'a paru aller bon train, le gaillard.

LÉLIO.

Fort bon train, ma foi.

TRIVELIN.

Que dites-vous de la Comteſſe? Ne l'auriez-vous pas épouſée ſans moi? Si vous aviez vu de quel air elle abandonnoit ſa main blanche au Chevalier!...

LÉLIO.

En vérité ! te paroiſſoit-il qu'elle y prît goût ?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur. (*à part.*) On diroit qu'il en prend auſſi, lui. (*à Lélio.*) Eh bien ! trouvez-vous que mon avis mérite ſalaire ?

LÉLIO.

Sans difficulté. Tu es un coquin.

TRIVELIN, *à part.*

Sans difficulté, tu es un coquin : voilà un prélude de reconnoiſſance bien biſarre.

LÉLIO.

Le Chevalier te donneroit cent coups de bâton, ſi je lui diſois que tu le trahis. Oh ! ces coups de bâton que tu mérites, ma bonté te les épargne. Je ne dirai mot.

Adieu : tu dois être content ; te voilà payé.

SCENE IV.

TRIVELIN, *ſeul.*

JE n'avois jamais vu de monnoie frappée à ce coin-là. Adieu, Monſieur; je ſuis votre ſerviteur: que le Ciel veuille vous combler des faveurs que je mérite. De toutes les grimaces que m'a fait la Fortune, voilà certes la plus comique. Me payer en exemption de coups de bâton! c'eſt ce qu'on appelle faire argent de tout. Je n'y comprends rien: je lui dis que ſa maitreſſe le plante-là; il me demande ſi elle y prend goût. Eſt-ce que notre Chevalier m'en feroit accroire? Et ſeroient-ils tous deux meilleurs amis que je ne penſe?

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à part.*

INTERROGEONS un peu Arlequin là-deſſus. (*haut.*) Ah, te voilà! où vas-tu?

ARLEQUIN.

Voir s'il y a des lettres pour mon maître.

TRIVELIN.

Tu me paroîs occupé : à quoi eſt-ce que tu rêves ?

ARLEQUIN.

A des louis d'or.

TRIVELIN.

Diantre ! tes réflexions ſont de riche étoffe.

ARLEQUIN.

Et je te cherchois auſſi pour te parler.

TRIVELIN.

Et que veux-tu de moi ?

ARLEQUIN.

T'entretenir de louis d'or.

TRIVELIN.

Encore des louis d'or ! Mais tu as une mine d'or dans la tête.

ARLEQUIN.

Dis-moi, mon ami ; où as-tu pris toutes ces piſtoles que je t'ai vu tantôt tirer de ta poche pour payer la bouteille de vin que nous avons bue au cabaret du Bourg ? Je voudrois bien ſçavoir le ſecret que tu as, pour en faire.

TRIVELIN.

Mon ami, je ne pourrai guères te donner le ſecret d'en faire; je n'ai jamais poſſédé que le ſecret de les dépenſer.

ARLEQUIN.

Oh! j'ai auſſi un ſecret qui eſt bon pour cela, moi; je l'ai appris au cabaret en perfection.

TRIVELIN.

Oui-dà; on fait ſon affaire avec du vin, quoique lentement: mais en y joignant une pincée d'inclination pour le beau ſexe, on y réuſſit bien autrement.

ARLEQUIN.

Ah, le beau ſexe! on ne trouve point de cet ingrédient-là ici.

TRIVELIN.

Tu n'y demeureras pas toujours. Mais de grâce, inſtruis-moi d'une choſe à ton tour. Ton maître & Monſieur le Chevalier s'aiment-ils beaucoup?

ARLEQUIN.

Oui.

TRIVELIN.

Fi! Se témoignent-il de grands empreſſemens? ſe font-ils beaucoup d'amitié?

ARLEQUIN.

Ils ſe diſent: comment te portes-tu?.. A ton ſer-

vice... Et moi auſſi... J'en ſuis bien-aiſe. Après cela ils dînent & ſoupent enſemble ; & puis : bon ſoir ; je te ſouhaite une bonne nuit ; & puis ils ſe couchent, & puis ils dorment, & puis le jour vient. Eſt-ce que tu veux qu'ils ſe diſent des injures ?

TRIVELIN.

Non, mon ami ; c'eſt que j'avois quelque petite raiſon de te demander cela, par rapport à quelqu'aventure qui m'eſt arrivée ici.

ARLEQUIN.

Toi ?

TRIVELIN.

Oui, j'ai touché le cœur d'une aimable perſonne ; & l'amitié de nos maîtres prolongera notre ſéjour ici.

ARLEQUIN.

Et où eſt-ce que cette rare perſonne-là habite avec ſon cœur ?

TRIVELIN.

Ici, te dis-je : malpeſte ! c'eſt une affaire qui m'eſt de conſéquence.

ARLEQUIN.

Quel plaiſir ! Elle eſt jeune ?

TRIVELIN.

Je lui crois dix-neuf à vingt ans.

ARLEQUIN.

Ah, le tendron ! Elle eſt jolie ?

TRIVELIN.

Jolie ! quelle maigre épithete ! Vous lui manquez de reſpect : ſçachez qu'elle eſt charmante, adorable, digne de moi.

ARLEQUIN, *touché.*

Ah, m'amour ! friandiſe de mon âme !

TRIVELIN.

Et c'eſt de ſa main mignonne que je tiens ces louis d'or dont tu parles, & que le don qu'elle m'en a fait me rend ſi précieux.

ARLEQUIN, *à ce mot, laiſſe aller ſes bras.*

Je n'en puis plus.

TRIVELIN, *à part.*

Il me divertit ; je veux le pouſſer juſqu'à l'évanouïſſement. (*haut.*) Ce n'eſt pas le tout, mon ami. Ses diſcours ont charmé mon cœur ; de la maniere dont elle m'a peint, j'avois honte de me trouver ſi aimable. M'aimerez-vous, me diſoit-elle ? puis-je compter ſur votre cœur ?

ARLEQUIN, *tranſporté.*

Oui, ma Reine.

TRIVELIN.

A qui parles-tu ?

ARLEQUIN.

A elle ; j'ai cru qu'elle m'interrogeoit.

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah. Pendant qu'elle me parloit, *ingénieuſe* à me prouver ſa tendreſſe, elle fouilloit dans ſa poche pour en tirer cet or qui fait mes délices. Prenez, m'a-t-elle dit, en me le gliſſant dans la main ; & comme poliment j'ouvrois ma main avec lenteur : prenez-donc, s'eſt-elle écriée ; ce n'eſt-là qu'un échantillon du coffre-fort que je vous deſtine. Alors je me ſuis rendu ; car un échantillon ne ſe refuſe point.

ARLEQUIN *jette ſa batte & ſa ceinture à terre ; & ſe jettant à genoux, il dit :*

Ah ! mon ami, je tombe à tes pieds pour te ſupplier en toute humilité, de me montrer ſeulement la face royale de cette incomparable fille, qui donne un cœur & des louis d'or du Pérou avec. Peut-être me fera-t-elle auſſi préſent de quelque échantillon : je ne veux que la voir, l'admirer, & puis mourir content.

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas, mon enfant ; il ne faut pas régler tes eſpérances ſur mes aventures, vois-tu

bien ! entre le baudet & le cheval d'Eſpagne, il y a quelque différence.

ARLEQUIN.

Hélas ! je te regarde comme le premier cheval du monde.

TRIVELIN.

Tu abuſes de mes comparaiſons : je te permets de m'eſtimer, Arlequin ; mais ne me loue jamais.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc cette fille....

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas ; mais je t'aime, & tu te ſentiras de ma bonne fortune. Dès aujourd'hui je te fonde une bouteille de Bourgogne pour autant de jours que nous ſerons ici.

ARLEQUIN, *demi-pleurant.*

Une bouteille par jour, cela fait trente bouteilles par mois. Pour me conſoler dans ma douleur, donne-moi en argent la fondation du premier mois.

TRIVELIN.

Mon fils, je ſuis bien-aiſe d'aſſiſter à chaque paiement.

ARLEQUIN, *en s'en-allant, & pleurant.*

Je ne verrai donc point ma Reine ? Où êtes-

vous donc, petit louis d'or de mon âme ? Hélas ! je m'en vais vous chercher par-tout : hi, hi, hi, hi. (*puis d'un ton net :*) Veux-tu aller boire le premier mois de fondation ?

TRIVELIN.

Voilà mon maître, je ne ſçaurois ; mais va m'attendre. (*Arlequin s'en-va, en recommençant : hi, hi, hi, hi.*)

SCENE VI.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

TRIVELIN.

JE lui ai renverſé l'eſprit : ha, ha, ha, ha, le pauvre garçon ! il n'eſt pas digne d'être aſſocié à notre intrigue.

(*Le Chevalier vient, & Trivelin dit :*)

Ah ! vous voilà, Chevalier ſans pareil. Eh bien ! notre affaire va-t-elle bien ?

LE CHEVALIER, *comme en colere.*

Fort bien, Mons Trivelin : mais je vous cherchois pour vous dire que vous ne valez rien.

TRIVELIN.

C'eſt bien peu de choſe que rien : & vous me cherchiez tout exprès pour me dire cela ?

LE CHEVALIER.

En un mot, tu es un coquin.

TRIVELIN.

Vous voilà dans l'erreur de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Un fourbe, de qui je me vengerai.

TRIVELIN.

Mes vertus ont cela de malheureux, qu'elles n'ont jamais été connues de perſonne.

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien ſçavoir de quoi vous vous mêlez, d'aller dire à Monſieur Lélio que j'aime la Comteſſe ?

TRIVELIN.

Comment ! il vous a rapporté ce que je lui ai dit ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Vous me faites plaiſir de m'en avertir. Pour payer mon avis, il avoit promis de ſe taire : il a parlé, la dette ſubſiſte.

LE CHEVALIER.

Fort bien ! C'étoit donc pour tirer de l'argent de lui, Monſieur le faquin?

TRIVELIN.

Monſieur le faquin ! Retranchez ces petits agréments-là de votre diſcours; ce ſont des fleurs de Rhétorique qui m'entêtent. Je voulois avoir de l'argent, cela eſt vrai.

LE CHEVALIER.

Eh ! ne t-en avois-je pas donné?

TRIVELIN.

Ne l'avois-je pas pris de bonne grâce? De quoi vous plaignez-vous? Votre argent eſt-il inſociable? ne pouvoit-il pas s'accommoder avec celui de Monſieur Lélio?

LE CHEVALIER.

Prends-y garde; ſi tu retombes encore dans la moindre impertinence, j'ai une maitreſſe qui aura ſoin de toi; je t'en aſſûre.

TRIVELIN.

Arrêtez, ma diſcrétion s'affoiblit, je l'avoue; je la ſens infirme: il ſera bon de la rétablir par un baiſer ou deux.

LE CHEVALIER.

Non.

TRIVELIN.

Convertiſſons donc cela en autre choſe.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçaurois.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez point ; je ne puis me réſoudre à vous dire le mot de l'énigme. (*Le Chevalier tire ſa montre.*) Ah, ah ! tu la devineras ; tu n'y es plus. Le mot n'eſt pas une montre ; la montre en approche pourtant, à cauſe du métal.

LE CHEVALIER.

Eh ! je vous entends à merveille ; qu'à cela ne tienne.

TRIVELIN.

J'aime pourtant mieux un baiſer.

LE CHEVALIER.

Tiens ; mais obſerve ta conduite.

TRIVELIN.

Ah, friponne ! tu triches ma flamme ; tu t'eſquives, mais avec tant de grâce, qu'il faut me rendre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, TRIVELIN; ARLEQUIN *qui vient, a écouté la fin de la Scene par derriere. Dans le temps que le Chevalier donne de l'argent à Trivelin, d'une main il prend l'argent, & de l'autre il embraſſe le Chevalier.*

ARLEQUIN.

AH! je la tiens! ah, m'amour! je me meurs! cher petit lingot d'or, je n'en puis plus. Ah, Trivelin! je ſuis heureux.

TRIVELIN.

Et moi volé.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je ſuis au déſeſpoir, mon ſecret eſt découvert.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi vous contempler, caſſette de mon âme. Qu'elle eſt jolie! mignarde, mon cœur s'en

va, je me trouve mal: vîte un échantillon pour me remettre ; ah, ah, ah, ah!

LE CHEVALIER, *à Trivelin.*

Débarraſſe-moi de lui ; que veut-il dire avec ſon échantillon ?

TRIVELIN.

Bon, bon! c'eſt de l'argent qu'il demande.

LE CHEVALIER.

S'il ne tient qu'à cela pour venir à bout du deſſein que je pourſuis, emmene-le, & engage-le au ſecret: voilà de quoi le faire taire. (*à Arlequin.*) Mon cher Arlequin, ne me découvre point; je te promets des échantillons tant que tu voudras. Trivelin va t'en donner : ſuis-le, & ne dis mot; tu n'aurois rien, ſi tu parlois.

ARLEQUIN.

Malpeſte! je ſerai ſage. M'aimerez-vous, petit homme?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Allons, mon fils : tu te ſouviens bien de la bouteille de fondation; allons la boire.

ARLEQUIN, *ſans bouger.*

Allons.

TRIVELIN.

Viens donc. (*au Chevalier.*) Allez votre chemin, & ne vous embarraſſez de rien.

ARLEQUIN, *en s'en-allant.*

Ah! la belle trouvaille, la belle trouvaille!

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *ſeul un moment.*

A TOUT haſard, continuons ce que j'ai commencé. Je prends trop de plaiſir à mon projet pour l'abandonner : dût-il m'en coûter encore vingt piſtoles, je veux tâcher d'en venir à bout. Voici la Comteſſe : je la crois dans de bonnes diſpoſitions pour moi; achevons de la déterminer. Vous me paroiſſez bien triſte, Madame; qu'avez-vous?

LA COMTESSE, *à part.*

Eprouvons ce qu'il penſe. (*au Chevalier.*) Je viens vous faire un compliment qui me déplaît; mais je ne ſçaurois m'en diſpenſer.

LE

LE CHEVALIER.

Ah ! notre converſation débute mal, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pu remarquer que je vous voyois ici avec plaiſir ; & s'il ne tenoit qu'à moi, j'en aurois encore beaucoup à vous y voir.

LE CHEVALIER.

J'entends ; je vous épargne le reſte, & je vais coucher à Paris.

LA COMTESSE.

Ne vous en prenez pas à moi, je vous le demande en grâce.

LE CHEVALIER.

Je n'examine rien ; vous ordonnez, j'obéis.

LA COMTESSE.

Ne dites point que j'ordonne.

LE CHEVALIER.

Eh ! Madame, je ne vaux pas la peine que vous vous excuſiez ; & vous êtes trop bonne.

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je ; & ſi vous voulez reſter, en vérité... vous êtes le maître.

LE CHEVALIER.

Vous ne riſquez rien à me donner carte blan-

che ; je ſçais le reſpect que je dois à vos véritables intentions.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il ne faut pas reſpecter des chimeres.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien de plus poli que ce diſcours-là.

LA COMTESSE.

Il n'y a rien de plus déſagréable que votre obſtination à me croire polie ; car il faudra, malgré moi, que je le ſois. Je ſuis d'un ſexe un peu fier. Je vous dis de reſter, je ne ſçaurois aller plus loin ; aidez-vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Sa fierté ſe meurt, je veux l'achever. (*haut.*) Adieu, Madame. Je craindrois de prendre le change, je ſuis tenté de demeurer, & je fuis le danger de mal interpréter vos honnêtetés. Adieu ; vous renvoyez mon cœur dans un terrible état.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais un pareil eſprit, avec ſon cœur qui n'a pas le ſens commun ?

LE CHEVALIER, *ſe retournant.*

Du moins, Madame, attendez que je ſois parti, pour marquer un dégoût à mon égard.

LA COMTESSE.

Allez, Monſieur; je ne ſçaurois attendre: allez à Paris chercher des femmes qui s'expliquent plus préciſément que moi, qui vous prient de reſter en termes formels, qui ne rougiſſent de rien. Pour moi, je me ménage, je ſçais ce que je me dois; & vous partirez, puiſque vous avez la fureur de prendre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Vous ferai-je plaiſir de reſter?

LA COMTESSE.

Peut-on mettre une femme entre le oui & le non? Quelle bruſque alternative! Y a-t-il rien de plus haïſſable qu'un homme qui ne ſçauroit deviner? Mais allez-vous-en, je ſuis laſſe de tout faire.

LE CHEVALIER, *faiſant ſemblant de s'en-aller.*

Je devine donc; je me ſauve.

LA COMTESSE.

Il devine, dit-il; il devine, & s'en-va: la belle pénétration! Je ne ſçais pourquoi cet homme m'a plu. Lélio n'a qu'à le ſuivre; je le congédie; je ne veux plus de ces importuns-là chez moi. Ah!

que je haïs les hommes à préſent! qu'ils ſont inſupportables! j'y renonce de bon cœur.

LE CHEVALIER, *comme revenant ſur ſes pas.*

Je ne ſongeois pas, Madame, que je vais dans un pays où je puis vous rendre quelque ſervice; n'avez-vous rien à m'y commander?

LA COMTESSE.

Oui-dà; oubliez que je ſouhaitois que vous reſtaſſiez ici : voilà tout.

LE CHEVALIER.

Voilà une commiſſion qui m'en donne une autre, c'eſt celle de reſter; & je m'en tiens à la derniere.

LA COMTESSE.

Comment! vous comprenez cela? quel prodige! En vérité, il n'y a pas moyen de s'étourdir ſur les bontés qu'on a pour vous; il faut ſe réſoudre à les ſentir, ou vous laiſſer-là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime, & ne préſume rien en ma faveur.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas que vous préſumiez rien non plus.

LE CHEVALIER.

Il eſt donc inutile de me retenir, Madame?

LA COMTESSE.

Inutile! Comme il prend tout! mais il faut bien obſerver ce qu'on vous dit.

LE CHEVALIER.

Mais auſſi, que ne vous expliquez-vous franchement? Je pars, vous me retenez; je crois que c'eſt pour quelque choſe qui en vaudra la peine, point du tout; c'eſt pour me dire : je n'entends pas que vous préſumiez rien de plus. N'eſt-ce pas-là quelque choſe de bien tentant? Et moi, Madame, je n'entends point vivre comme cela; je ne ſçaurois, je vous aime trop.

LA COMTESSE.

Vous avez-là un amour bien mutin; il eſt bien preſſé.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ma faute; il eſt comme vous me l'avez donné.

LA COMTESSE.

Voyons donc. Que voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Vous plaire.

LA COMTESSE.

Hé bien ! il faut eſpérer que cela viendra.

LE CHEVALIER.

Moi, me jetter dans l'eſpérance ! Oh que non ! je ne donne pas dans un pays perdu ; je ne ſçaurois où marcher.

LA COMTESSE.

Marchez, marchez ; on ne vous égarera pas.

LE CHEVALIER.

Donnez-moi votre cœur pour compagnon de voyage, & je m'embarque.

LA COMTESSE.

Hum ! nous n'irons peut-être pas loin enſemble.

LE CHEVALIER.

Hé ! par où devinez-vous cela ?

LA COMTESSE.

C'eſt que je vous crois volage.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez fait peur ; j'ai cru votre ſoupçon plus grave : mais pour volage, s'il n'y a que cela qui vous retienne, partons. Quand vous me connoîtrez mieux, vous ne me reprocherez pas ce défaut-là.

LA COMTESSE.

Parlons raiſonnablement : vous pourrez me

plaire, je n'en diſconviens pas; mais eſt-il naturel que vous plaiſiez tout-d'un-coup ?

LE CHEVALIER.

Non; mais ſi vous vous réglez avec moi ſur ce qui eſt naturel, je ne tiens rien; je ne ſçaurois obtenir votre cœur que *gratis*. Si j'attends que je l'aie gagné, nous n'aurons jamais fait; je connois ce que vous valez & ce que je vaux.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à moi : je ſuis généreuſe, je vous ferai peut-être grâce.

LE CHEVALIER.

Rayez le *peut-être* ; ce que vous dites en ſera plus doux.

LA COMTESSE.

Laiſſons-le : il n'eſt peut-être là que par bienſéance.

LE CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé, par exemple.

LA COMTESSE.

C'eſt que j'ai voulu vous raccommoder avec lui.

LE CHEVALIER.

Venons au fait : m'aimerez-vous ?

LA COMTESSE.

Mais, au bout du compte, m'aimez-vous, vous-même?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame; j'ai fait ce grand effort-là.

LA COMTESSE.

Il y a ſi peu de temps que vous me connoiſſez, que je ne laiſſe pas d'en être ſurprife.

LE CHEVALIER.

Vous, ſurpriſe! Il fait jour, le ſoleil nous luit, cela ne vous ſurprend-il pas auſſi? car je ne ſçais que répondre à de pareils diſcours, moi. Eh! Madame, faut-il vous voir plus d'un moment pour apprendre à vous adorer?

LA COMTESSE.

Je vous crois, ne vous fâchez point; ne me chicanez pas davantage.

LE CHEVALIER.

Oui, Comteſſe, je vous aime; & de tous les hommes qui peuvent aimer, il n'y en a pas un dont l'amour ſoit ſi pur, ſi raiſonnable. Je vous en fais ſerment ſur cette belle main, qui veut bien ſe livrer à mes careſſes. Regardez-moi, Madame; tournez vos beaux yeux ſur moi: ne me vôlez point le doux embarras que j'y fais naître. Ah,

quels regards ! qu'ils ſont charmants ! Qui eſt-ce qui auroit jamais dit qu'ils tomberoient ſur moi ?

LA COMTESSE.

En voilà aſſez : rendez-moi ma main ; elle n'a que faire-là ; vous parlerez bien ſans elle.

LE CHEVALIER.

Vous me l'avez laiſſé prendre, laiſſez-moi la garder.

LA COMTESSE.

Courage ; j'attends que vous ayez fini.

LE CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avois à vous dire : je ſuis venue tout exprès, & vous m'amuſez toujours. Revenons : vous m'aimez, voilà qui va fort bien ; mais comment ferons-nous ? Lélio eſt jaloux de vous.

LE CHEVALIER.

Moi, je le ſuis de lui ; nous voilà quittes.

LA COMTESSE.

Il a peur que vous ne m'aimiez.

LE CHEVALIER.

C'eſt un nigaud d'en avoir peur ; il devroit en être ſûr.

LA COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

LE CHEVALIER.

Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? je le trouve plaiſant ! il falloit lui dire que vous m'aimiez, pour le guérir de ſa crainte.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il faut le penſer pour le dire.

LE CHEVALIER.

Comment ! ne m'avez-vous pas dit tout-à-l'heure, que vous me ferez grâce ?

LA COMTESSE.

Je vous ai dit peut-être.

LE CHEVALIER.

Ne ſçavois-je pas bien que le maudit *peut-être* me joueroit un mauvais tour ? Eh ! que faites-vous donc de mieux, ſi vous ne m'aimez pas ? Eſt-ce encore Lélio qui triomphe ?

LA COMTESSE.

Lélio commence bien à me déplaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il acheve donc, & nous laiſſe en repos.

LA COMTESSE.

C'eſt le caractere le plus ſingulier !

LE CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant!

LA COMTESSE.

Et bruſque avec cela; toujours inquiet. Je ne ſçais quel parti prendre avec lui.

LE CHEVALIER.

Le parti de la raiſon.

LA COMTESSE.

La raiſon ne plaide plus pour lui, non plus que le cœur.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il perde ſon procès.

LA COMTESSE.

Me le conſeillez-vous? Je crois qu'effectivement il en faut venir là.

LE CHEVALIER.

Oui: mais de votre cœur, qu'en ferez-vous après?

LA COMTESSE.

De quoi vous mêlez-vous?

LE CHEVALIER.

Parbleu! de mes affaires.

LA COMTESSE.

Vous le ſçaurez trop tôt.

LE CHEVALIER.

Morbleu !

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER.

C'eſt que vous avez des longueurs qui me déſeſperent.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes bien impatient, Chevalier ! perſonne n'eſt comme vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi ! Madame, on eſt ce que l'on peut, quand on vous aime.

LA COMTESSE.

Attendez ; je veux vous connoître mieux.

LE CHEVALIER.

Je ſuis vif, & je vous adore : me voilà tout entier ; mais trouvons un expédient qui vous mette à votre aiſe. Si je vous déplaîs, dites-moi de partir, & je pars ; il n'en ſera plus parlé. Si je puis eſpérer quelque choſe, ne me dites rien, je vous diſpenſe de me répondre ; votre ſilence fera ma joie, & il ne vous en coûtera pas une ſyllabe. Vous ne ſçauriez prononcer à moins de frais.

LA COMTESSE.

Ah !

LE CHEVALIER.

Je ſuis content.

LA COMTESSE.

J'étois pourtant venue pour vous dire de nous quitter ; Lélio m'en avoit priée.

LE CHEVALIER.

Laiſſons-là Lélio ; ſa cauſe ne vaut rien.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LÉLIO *arrive, en faiſant au Chevalier des ſignes de joie.*

LÉLIO.

Tout beau, Monſieur le Chevalier, tout beau : laiſſons-là Lélio, dites vous ! vous le mépriſez bien ! Ah ! grâces au Ciel, & à la bonté de Madame, il n'en ſera rien, s'il vous plaît. Lélio, qui vaut mieux que vous, reſtera, & vous vous en-irez. Comment morbleu ! que dites-vous de lui, Madame ? Ne ſuis-je pas entre les mains

d'un ami bien ſcrupuleux? ſon procédé n'eſt-il pas édifiant?

LE CHEVALIER.

Eh! que trouvez-vous de ſi étrange à mon procédé, Monſieur? Quand je ſuis devenu votre ami, ai-je fait vœu de rompre avec la beauté, les grâces & tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde? Non, parbleu! votre amitié eſt belle & bonne, mais je m'en paſſerai mieux que d'amour pour Madame. Vous trouvez un rival: eh bien! prenez patience; en êtes-vous étonné? Si Madame n'a pas la complaiſance de s'enfermer pour vous, vos étonnements ont tout l'air d'être fréquents; & il faudra bien que vous vous y accoutumiez.

LÉLIO.

Je n'ai rien à vous répondre: Madame aura ſoin de me venger de vos louables entrepriſes. (*à la Comteſſe.*) Voulez-vous bien que je vous donne la main, Madame? car je ne vous crois pas extrêmement amuſée des diſcours de Monſieur.

LA COMTESSE, *ſérieuſe, & ſe retirant.*

Où voulez-vous que j'aille? nous pouvons nous promener enſemble; je ne me plains pas du Che-

valier. S'il m'aime, je ne ſçaurois me fâcher de la maniere dont il le dit; & je n'aurois tout au plus à lui reprocher que la médiocrité de ſon goût.

LE CHEVALIER.

Ah! j'aurai plus de partiſans de mon goût, que vous n'en aurez de vos reproches, Madame.

LÉLIO, *en colere.*

Cela va le mieux du monde, & je joue ici un fort aimable perſonnage! Je ne ſçais quelles ſont vos vues, Madame; mais...

LA COMTESSE.

Ah! je n'aime pas les emportés; je vous reverrai, quand vous ſerez plus calme.

(*Elle ſort.*)

SCENE X.

LE CHEVALIER, LÉLIO.

LÉLIO *regarde aller la Comteſſe. Quand elle ne paroît plus, il ſe met à éclater de rire.*

AH, ah, ah, ah. Voilà une femme bien dupe! Qu'en dis-tu? ai-je bonne grâce à faire le jaloux?

(La Comteſſe reparoît ſeulement pour voir ce qui ſe paſſe.)

LÉLIO *dit bas :*

Elle revient pour nous obſerver... (*haut.*) Nous verrons ce qu'il en ſera, Chevalier ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

(*Bas.*) Ah, l'excellent fourbe !... (*haut.*) Adieu, Lélio. Vous le prendrez ſur le ton qu'il vous plaira ; je vous en donne ma parole. Adieu. (*Ils s'en vont chacun de leur côté.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *entrè en pleurant.*

Hi, hi, hi, hi.

LÉLIO.

Dis-moi donc pourquoi tu pleures; je veux le ſçavoir abſolument.

ARLEQUIN, *plus fort.*

Hi, hi, hi, hi.

LÉLIO.

Mais quel eſt le ſujet de ton affliction?

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, voilà qui eſt fini, je ne ſerai plus gaillard.

LÉLIO.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Faute d'avoir envie de rire.

LÉLIO.

Et d'où vient que tu n'as plus envie de rire, imbécille ?

ARLEQUIN.

A cauſe de ma triſteſſe.

LÉLIO.

Je te demande ce qui te rend triſte.

ARLEQUIN.

C'eſt un grand chagrin, Monſieur.

LÉLIO.

Il ne rira plus, parce qu'il eſt triſte ; & il eſt triſte à cauſe d'un grand chagrin. Te plaira-t-il de t'expliquer mieux ? Sçais-tu bien que je me fâcherai à la fin.

ARLEQUIN.

Hélas ! je vous dis la vérité. (*Il ſoupire.*)

LÉLIO.

Tu me le dis ſi ſottement, que je n'y comprends rien. T'a-t-on fait du mal ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de mal.

LÉLIO.

Eſt-ce qu'on t'a battu ?

ARLEQUIN.

Pu! bien pis que tout cela, ma foi.

LÉLIO.

Bien pis que tout cela ?

ARLEQUIN.

Oui; quand un pauvre homme perd de l'or, il faut qu'il meure; & je mourrai auſſi, je n'y manquerai pas.

LÉLIO.

Que veut dire de l'or?

ARLEQUIN.

De l'or du Pérou; voilà comme on dit qu'il s'appelle.

LÉLIO.

Eſt-ce que tu en avois ?

ARLEQUIN.

Eh! vraiment oui : voilà mon affaire. Je n'en ai plus, je pleure : quand j'en avois, j'étois bien-aiſe.

LÉLIO.

Qui eſt-ce qui te l'avoit donné, cet or?

ARLEQUIN.

C'eſt Monſieur le Chevalier qui m'avoit fait préſent de cet échantillon-là.

LÉLIO.

De quel échantillon ?

ARLEQUIN.

Eh ! je vous le dis.

LÉLIO.

Quelle patience il faut avoir avec ce nigaud-là ! Sçachons pourtant ce que c'eſt. Arlequin, fais trêve à tes larmes : ſi tu ſe plains de quelqu'un, j'y mettrai ordre : mais éclaircis-moi la choſe. Tu me parles d'un or du Pérou : après cela d'un échantillon. Je n'entends point ; réponds-moi préciſément : le Chevalier t'a-t-il donné de l'or ?

ARLEQUIN.

Pas à moi : mais il l'avoit donné devant moi à Trivelin pour me le rendre en main propre : mais cette main propre n'en a point tâté ; le fripon a tout gardé dans la ſienne, qui n'étoit pas plus propre que la mienne.

LÉLIO.

Cet or étoit-il en quantité ? Combien de louis y avoit-il ?

ARLEQUIN.

Peut-être quarante ou cinquante : je ne les ai pas comptés.

LÉLIO.

Quarante ou cinquante ! Et pourquoi le Chevalier te faiſoit-il ce préſent-là ?

ARLEQUIN.

Parce que je lui avois demandé un échantillon.

LÉLIO.

Encore un échantillon !

ARLEQUIN.

Eh ! vraiment oui : Monſieur le Chevalier en avoit auſſi donné à Trivelin.

LÉLIO.

Je ne ſçaurois débrouiller ce qu'il veut dire : il y a cependant quelque choſe là-dedans qui peut me regarder. Réponds moi. Avois-tu rendu au Chevalier quelque ſervice qui l'engageât à te récompenſer ?

ARLEQUIN.

Non ; mais j'étois jaloux de ce qu'il aimoit Trivelin, de ce qu'il avoit charmé ſon cœur, & mis de l'or dans ſa bourſe ; & moi, je voulois auſſi avoir le cœur charmé & la bourſe pleine.

LÉLIO.

Quel étrange galimathias me fais-tu là ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai que tout cela.

LÉLIO.

Quel rapport y a-t-il entre le cœur de Trivelin & le Chevalier ? Le Chevalier a-t-il de ſi grands charmes ? Tu parles de lui comme d'une femme.

ARLEQUIN.

Tant y a qu'il eſt raviſſant, & qu'il fera auſſi raffle de votre cœur, quand vous le connoîtrez. Allez, pour voir, lui dire : je vous connois, & je garderai le ſecret. Vous verrez ſi ce n'eſt pas un échantillon qui vous viendra ſur le champ ; & vous me direz ſi je ſuis fou.

LÉLIO.

Je ny comprends rien. Mais qui eſt-il, le Chevalier ?

ARLEQUIN.

Voilà juſtement le ſecret qui fait avoir un préſent, quand on le garde.

LÉLIO.

Je prétends que tu me le diſes, moi.

ARLEQUIN.

Vous me ruineriez, Monſieur : il ne me donneroit plus rien, ce charmant petit ſemblant d'homme ; & je l'aime trop pour le fâcher.

LÉLIO.

Ce petit ſemblant d'homme ! Que veut-il dire ?

& que ſignifie ſon tranſport ? En quoi le trouves-tu donc plus charmant qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, on ne voit point d'homme comme lui : il n'y en a point dans le monde ; c'eſt folie que d'en chercher : mais ſa maſcarade empêche de voir cela.

LÉLIO.

Sa maſcarade ! Ce qu'il me dit là me fait naître une penſée que toutes mes réflexions fortifient : le Chevalier a de certains traits, un certain minois... Mais voici Trivelin : je veux le forcer à me dire la vérité, s'il la ſçait ; j'en tirerai meilleure raiſon que de ce butord là. (*à Arlequin.*) Va-t-en ; je tâcherai de te faire r'avoir ton argent. (*Arlequin part en lui baiſant la main & ſe plaignant.*)

SCENE II.

LÉLIO, TRIVELIN.

TRIVELIN *entre en rêvant; &, voyant Lélio, il dit à part:*

VOICI ma mauvaiſe paye: la phyſionomie de cet homme-là m'eſt devenue fâcheuſe; promenons-nous d'un autre côté.

LÉLIO *l'appelle.*

Trivelin; je voudrois bien te parler.

TRIVELIN.

A moi, Monſieur? ne pourriez-vous pas remettre cela? j'ai actuellement un mal de tête qui ne me permet de converſation avec perſonne.

LÉLIO.

Bon, bon! c'eſt bien à toi à prendre garde à un petit mal de tête: approche.

TRIVELIN.

Je n'ai, ma foi, rien de nouveau à vous apprendre, au moins.

LÉLIO *va à lui & le prend par le bras.*

Viens donc.

TRIVELIN.

Eh bien ! d : quoi s'agit-il? Vous reprocheriez-vous la récompenſe que vous m'avez donnée tantôt ? Je n'ai jamais vu de bienfait dans ce goût-là. Voulez-vous rayer ce petit trait-là de votre vie ? Tenez, ce n'eſt qu'une vétille ; mais les vétilles gâtent tout.

LÉLIO.

Ecoute; ton verbiage me déplaît.

TRIVELIN.

Je vous diſois bien que je n'étois pas en état de paroître en compagnie.

LÉLIO.

Et je veux que tu répondes poſitivement à ce que je te demanderai: je réglerai mon procédé ſur le tien.

TRIVELIN.

Le vôtre ſera donc court ; car le mien ſera bref. Je n'ai vaillant qu'une réplique, qui eſt que je ne ſçais rien : vous voyez bien que je ne vous ruinerai pas en interrogations.

LÉLIO.

Si tu me dis la vérité, tu n'en ſeras pas fâché.

TRIVELIN.

Sçauriez-vous encore quelques coups de bâton à m'épargner ?

LÉLIO, *fièrement.*

Finiſſons.

TRIVELIN, *en s'en-allant.*

J'obéis.

LÉLIO.

Où vas-tu ?

TRIVELIN.

Pour finir une converſation, il n'y a rien de mieux que de la laiſſer-là ; c'eſt le plus court, ce me ſemble.

LÉLIO.

Tu m'impatientes, & je commence à me fâcher. Tiens-toi là ; écoute, & me réponds.

TRIVELIN, *à part.*

A qui en a ce diable d'homme-là ?

LÉLIO.

Je crois que tu jures entre tes dents ?

TRIVELIN,

Cela m'arrive quelquefois par diſtraction.

LÉLIO.

Crois-moi, traitons avec douceur enſemble, Trivelin ; je t'en prie.

TRIVELIN.

Oui-dà; comme il convient à d'honnêtes gens.

LÉLIO.

Y a-t-il long-temps que tu connois le Chevalier?

TRIVELIN.

Non; c'eſt une nouvelle connoiſſance: la vôtre & la mienne ſont de la même date.

LÉLIO.

Sçais-tu qui il eſt?

TRIVELIN.

Il ſe dit cadet d'un aîné Gentil-homme; mais les titres de cet aîné, je ne les ai point vus: ſi je les vois jamais, je vous en promets copie.

LÉLIO.

Parle-moi à cœur ouvert.

TRIVELIN.

Je vous la promets, vous dis-je; je vous en donne ma parole: il n'y a point de ſûreté de cette force-là nulle part.

LÉLIO.

Tu me caches la vérité; le nom de Chevalier qu'il porte eſt un faux nom.

TRIVELIN.

Seroit-il l'aîné de ſa famille? Je l'ai cru réduit à une légitime: voyez ce que c'eſt!

LÉLIO.

Tu bats la campagne: ce Chevalier mal nommé, avoue-moi que tu l'aimes.

TRIVELIN.

Eh! j'aime par la règle générale qu'il faut aimer tout le monde: voilà ce qui le tire d'affaire auprès de moi.

LÉLIO.

Tu t'y ranges avec plaiſir, à cette règle-là.

TRIVELIN.

Ma foi, Monſieur, vous vous trompez; rien ne me coûte tant que mes devoirs: plein de courage pour les vertus inutiles, je ſuis d'une tiédeur pour les néceſſaires qui paſſe l'imagination. Qu'eſt-ce que c'eſt que nous! N'êtes-vous pas comme moi, Monſieur?

LÉLIO, *avec dépit.*

Fourbe! tu as de l'amour pour ce faux Chevalier.

TRIVELIN.

Doucement, Monſieur: diantre! ceci eſt ſérieux.

LÉLIO.

Tu ſçais quel eſt ſon ſexe.

TRIVELIN.

Expliquons-nous : de ſexe, je n'en connoîs que deux ; l'un qui ſe dit raiſonnable, l'autre qui nous prouve que cela n'eſt pas vrai. Duquel des deux le Chevalier eſt-il ?

LÉLIO, *le prenant par le bouton.*

Puiſque tu m'y forces, ne perds rien de ce que je vais te dire. Je te ferai périr ſous le bâton, ſi tu me joues davantage : m'entends-tu ?

TRIVELIN.

Vous êtes clair.

LÉLIO.

Ne m'irrite point. J'ai dans cette affaire-ci un intérêt de la derniere conſéquence ; il y va de ma fortune : & tu parleras, ou je te tue.

TRIVELIN.

Vous me tuerez, ſi je ne parle ? Hélas ! Monſieur, ſi les babillards ne mouroient point, je ſerois éternel, ou perſonne ne le ſeroit.

LÉLIO.

Parle donc.

TRIVELIN.

Donnez-moi un ſujet : quelque petit qu'il ſoit, je m'en contente ; & j'entre en matiere.

LÉLIO, *tirant ſon épée.*

Ah, tu ne veux pas! voici qui te rendra plus docile.

TRIVELIN, *faiſant l'effrayé.*

Fi donc! Sçavez-vous bien que vous me feriez peur, ſans votre phyſionomie d'honnête-homme.

LÉLIO, *le regardant.*

Coquin que tu es!

TRIVELIN.

C'eſt mon habit qui eſt un coquin; pour moi je ſuis un brave homme: mais avec cet équipage-là, on a de la probité en pure perte; cela ne fait ni honneur, ni profit.

LÉLIO, *remettant ſon épée.*

Va, je tâcherai de me paſſer de l'aveu que je te demandois: mais je te trouverai; & tu me répondras de ce qui m'arrivera de fâcheux.

TRIVELIN.

En quelqu'endroit que nous nous rencontrions, Monſieur, je ſçais ôter mon chapeau de bonne grâce, je vous en garantis la preuve; & vous ſerez content de moi.

LÉLIO, *en colere.*

Retire-toi.

TRIVELIN, *s'en-allant.*

Il y a une heure que je vous l'ai propoſé.

SCENE III.

LE CHEVALIER; LÉLIO, *réveur.*

LE CHEVALIER.

EH bien! mon ami, la Comteſſe écrit actuellement des lettres pour Paris; elle deſcendra bientôt, & veut ſe promener avec moi, m'a t-elle dit. Sur cela, je viens t'avertir de ne nous pas interrompre, quand nous ſerons enſemble, & d'aller bouder d'un autre côté, comme il appartient à un jaloux. Dans cette converſation-ci, je vais mettre la derniere main à notre grand-œuvre, & achever de la réſoudre. Mais je voudrois que toutes tes eſpérances fuſſent remplies; & j'ai ſongé à une choſe: le dédit que tu as d'elle, eſt-il bon? il y a des dédits mal conçus & qui ne ſervent de rien: en cas qu'il y manquât quelque choſe, on pourroit prendre des meſures.

LÉLIO, *à part.*

Tâchons de le démaſquer.

LE CHEVALIER.

Réponds-moi donc : a qui en as-tu ?

LÉLIO.

Je n'ai point le dédit ſur moi : mais parlons d'autre choſe.

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il de nouveau ? Songes-tu encore à me faire épouſer quelqu'autre femme avec la Comteſſe ?

LÉLIO.

Non. Je penſe à quelque choſe de plus ſérieux : je veux me couper la gorge.

LE CHEVALIER.

Diantre ! quand tu te mêles du ſérieux, tu le traites à fond : & que t'a fait ta gorge, pour la couper ?

LÉLIO.

Point de plaiſanterie.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Arlequin auroit-il parlé ! (*à Lélio.*) Si ta réſolution tient, tu me feras ton légataire, peut-être ?

LÉLIO.

Vous ſerez de la partie dont je parle.

LE

LE CHEVALIER.

Moi ! je n'ai rien à reprocher à ma gorge : & ſans vanité, je ſuis content d'elle.

LÉLIO.

Et moi, je ne ſuis point content de vous ; & c'eſt avec vous que je veux m'égorger.

LE CHEVALIER.

Avec moi ?

LÉLIO.

Vous-même ?

LE CHEVALIER, *riant & le pouſſant de la main.*

Ah, ah, ah, ah. Va te mettre au lit & te faire ſaigner ; tu es malade.

LÉLIO.

Suivez-moi.

LE CHEVALIER, *lui tâtant le pouls.*

Voilà un pouls qui dénote un tranſport au cerveau ; il faut que tu aies reçu un coup de ſoleil.

LÉLIO.

Point tant de raiſons ; ſuivez-moi, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Encore un coup, va te coucher, mon ami.

LÉLIO.

Je vous regarde comme un lâche, ſi vous ne marchez.

LE CHEVALIER, *avec pitié.*

Pauvre homme ! après ce que tu me dis-là, tu es du moins heureux de n'avoir plus le bon-ſens.

LÉLIO.

Oui, vous êtes auſſi poltron qu'une femme.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Tenons ferme. (*à Lélio.*) Lélio, je vous crois malade ; tant-pis pour vous, ſi vous ne l'êtes pas.

LÉLIO, *avec dédain.*

Je vous dis que vous manquez de cœur, & qu'une quenouille ſiéroit mieux à votre côté qu'une épée.

LE CHEVALIER.

Avec une quenouille mes pareils vous battroient encore.

LÉLIO.

Oui, dans une ruelle.

LE CHEVALIER.

Par-tout. Mais ma tête s'échauffe ; vérifions un peu votre état. Regardez-moi entre deux yeux : je crains encore que ce ne ſoit un accès de fievre. (*Lélio le regarde.*) Oui, vous avez quelque choſe de fou dans le regard ; & je n'ai pu m'y tromper.

Allons, allons : mais que je ſçache du moins en vertu de quoi je vais vous rendre ſage.

LÉLIO.

Non. Paſſons dans ce petit bois, je vous le dirai là.

LE CHEVALIER.

Hâtons-nous donc. (*à part.*) S'il me voit réſolue, il ſera peut-être poltron. (*Ils marchent tous deux. Quand ils ſont près de ſortir du Théâtre,* LÉLIO *ſe retourne, regarde le Chevalier, & dit :*

Vous me ſuivez donc ?

LE CHEVALIER.

Qu'appellez-vous, je vous ſuis ! qu'eſt-ce que cette réflexion ? Eſt-ce qu'il vous plairoit à préſent de prendre le tranſport au cerveau pour excuſe. Oh ! il n'eſt plus temps, raiſonnable ou fou, malade ou ſain, marchez ; je veux filer ma quenouille. Je vous arracherois morbleu ! d'entre les mains des Médécins, voyez-vous ! Pourſuivons.

LÉLIO, *le regardant avec attention.*

C'eſt donc tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Ne nous amuſons point, vous dis-je; vous devriez être expédié.

LÉLIO, *revenant au Théâtre.*

Doucement, mon ami; expliquons-nous à préſent.

LE CHEVALIER, *lui ſerrant la main.*

Je vous regarde comme un ladre, ſi vous héſitez davantage.

LÉLIO, *à part.*

Je me ſuis, ma foi, trompé; c'eſt un Chevalier, & des plus réſolus.

LE CHEVALIER.

Vous êtes plus poltron qu'une femme.

LÉLIO.

Parbleu! Chevalier, je t'en ai cru une; voilà la vérité. De quoi t'aviſes-tu auſſi d'avoir un viſage à toilette? il n'y a point de femme à qui ce viſage-là n'allât comme un charme: tu es maſqué en coquette.

LE CHEVALIER.

Maſque vous-même: vîte au bois.

LÉLIO.

Non: je ne voulois faire qu'une épreuve. Tu

as chargé Trivelin de donner de l'argent à Arlequin, je ne ſçais pourquoi.

LE CHEVALIER, *ſérieuſement.*

Parce qu'étant ſeul, il m'avoit entendu dire quelque choſe de notre projet, qu'il pouvoit rapporter à la Comteſſe; voilà pourquoi, Monſieur....

LÉLIO.

Je ne devinois pas. Arlequin m'a tenu auſſi des diſcours qui ſignifioient que tu étois fille; ta beauté me l'a fait d'abord ſoupçonner: mais je me rends. Tu es beau, & encore plus brave: embraſſons-nous, & reprenons notre intrigue.

LE CHEVALIER.

Quand un homme comme moi eſt en train, il a de la peine à s'arrêter.

LÉLIO.

Tu as encore cela de commun avec la femme.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en ſoit, je ne ſuis curieux de tuer perſonne; je vous paſſe votre mépriſe: mais elle vaut bien une excuſe.

LÉLIO.

Je ſuis ton ſerviteur, Chevalier; & je te prie d'oublier mon incartade.

LE CHEVALIER.

Je l'oublie, & ſuis ravi que notre reconciliation m'épargne une affaire épineuſe, & ſans doute un homicide. Notre duel étoit poſitif; & ſi j'en fais jamais un, il n'aura rien à démêler avec les Ordonnances.

LÉLIO.

Ce ne ſera pas avec moi, je t'en aſſûre.

LE CHEVALIER.

Non, je te le promets.

LÉLIO, *lui donnant la main.*

Touche-là: je t'en garantis autant.

(*Arlequin arrive & ſe trouve-là.*)

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous demande pardon, ſi je vous ſuis importun, Monſieur le Chevalier; mais ce larron de Trivelin ne veut pas me rendre l'argent que

vous lui avez donné pour moi : j'ai pourtant été bien diſcret. Vous m'avez ordonné de ne pas dire que vous étiez fille : demandez à Monſieur Lélio ſi je lui en ai dit un mot. Il n'en ſçait rien ; & je ne le lui apprendrai jamais.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Peſte ſoit du faquin ! je n'y ſçaurois plus tenir.

ARLEQUIN, *triſtement.*

Comment, faquin ! C'eſt donc comme cela que vous m'aimez ? (*à Lelio.*) Tenez, Monſieur, écoutez mes raiſons : je ſuis venu tantôt, que Trivelin lui diſoit : que tu es charmante, ma poule ! Baiſe-moi. Non. Donne-moi donc de l'argent. Enſuite il a avancé la main pour prendre cet argent : mais la mienne étoit là ; & il eſt tombé dedans. Quand le Chevalier a vu que j'étois là : mon fils, m'a-t-il dit, n'apprends pas au monde que je ſuis une fillette. Non, m'amour ; mais donnez-moi votre cœur. Prends, a-t-elle repris. Enſuite elle a dit à Trivelin de me donner de l'or. Nous avons été boire enſemble : le cabaret en eſt témoin ; & je reviens exprès pour avoir l'or & le cœur : & voilà qu'on m'appelle un faquin ! (*Le Chevalier rêve.*)

LÉLIO.

Va-t'en, laiſſe-nous, & ne dis-mot à perſonne.

ARLEQUIN *ſort.*

Ayez donc ſoin de mon bien. Hé, hé, hé.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LÉLIO.

LÉLIO.

EH bien! Monſieur le Duéliſte, qui ſe battra ſans bleſſer les Ordonnances, je vous crois; qu'avez-vous à me répondre?

LE CHEVALIER.

Rien. Il ne ment pas d'un mot.

LÉLIO.

Vous voilà bien déconcertée, m'amie.

LE CHEVALIER.

Moi déconcertée! pas un petit brin, grâces au ciel; je ſuis une femme, & je ſoutiendrai mon caractere.

LÉLIO.

Ah, ah! il s'agit de ſçavoir à qui vous en voulez ici.

LE CHEVALIER.

Avouez que j'ai du guignon. J'avois bien conduit tout cela; rendez-moi juſtice : je vous ai fait peur avec mon minois de coquette; c'eſt le plus plaiſant.

LÉLIO.

Venons au fait : j'ai eu l'imprudence de vous ouvrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Qu'importe ? je n'ai rien vu dedans qui me faſſe envie.

LÉLIO.

Vous ſçavez mes projets.

LE CHEVALIER.

Qui n'avoient pas beſoin d'un confident comme moi; n'eſt-il pas vrai?

LÉLIO.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ils ſont pourtant beaux ! j'aime ſur-tout cet hermitage & cette laideur immanquable dont vous gratifierez votre épouſe quinze jours après votre mariage; il n'y a rien de tel.

LÉLIO.

Votre mémoire eſt fidelle : mais paſſons. Qui êtes-vous ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis fille; aſſez jolie, comme vous voyez, & dont les agréments ſeront de quelque durée, ſi je trouve un mari qui me ſauve le déſert & le terme des quinze jours: voilà ce que je ſuis; & par-deſſus le marché, preſqu'auſſi méchante que vous.

LÉLIO.

Oh! pour celui-là, je vous le cede.

LE CHEVALIER.

Vous avez tort; vous méconnoiſſez vos forces.

LÉLIO.

Qu'êtes-vous venue faire ici?

LE CHEVALIER.

Tirer votre portrait, afin de le porter à certaine Dame qui l'attend pour ſçavoir ce qu'elle fera de l'original.

LÉLIO.

Belle miſſion!

LE CHEVALIER.

Pas trop laide. Par cette miſſion-là, c'eſt une tendre brebis qui échappe au loup, & douze-mille livres de rente de ſauvées, qui prendront parti ailleurs: petites bagatelles, qui valoient bien la peine d'un déguiſement.

LÉLIO, *intrigué.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que tout cela ſignifie?

LE CHEVALIER.

Je m'explique: la brebis, c'eſt ma maitreſſe; les douze-mille livres de rente, c'eſt ſon bien qui produit ce calcul ſi raiſonnable de tantôt; & le loup qui eût dévoré tout cela, c'eſt vous, Monſieur.

LÉLIO.

Ah! je ſuis perdu.

LE CHEVALIER.

Non: vous manquez votre proie, voilà tout: il eſt vrai qu'elle étoit aſſez bonne; mais auſſi pourquoi êtes-vous loup? ce n'eſt pas ma faute. On a ſçu que vous étiez à Paris *incognitò*; on s'eſt défié de votre conduite. Là-deſſus on vous ſuit, on ſçait que vous êtes au bal: j'ai de l'eſprit & de la malice, on m'y envoie; on m'équipe comme vous me voyez, pour me mettre à portée de vous connoître: j'arrive, je fais ma charge, je deviens votre ami, je vous connois, je trouve que vous ne valez rien: j'en rendrai compte; il n'y a pas un mot à redire.

LÉLIO.

Vous êtes donc la femme-de-chambre de la Demoiſelle en queſtion?

LE CHEVALIER.

Et votre très-humble ſervante.

LÉLIO.

Il faut avouer que je ſuis bien malheureux!

LE CHEVALIER.

Et moi bien adroite. Mais, dites-moi, vous repentez-vous du mal que vous vouliez faire, ou de celui que vous n'avez pas fait?

LÉLIO.

Laiſſons cela. Pourquoi votre malice m'a-t-elle encore ôté le cœur de la Comteſſe? Pourquoi conſentir à jouer auprès d'elle le perſonnage que vous y faites?

LE CHEVALIER.

Pour d'excellentes raiſons. Vous cherchiez à gagner dix-mille écus avec elle; n'eſt-ce pas? Pour cet effet, vous reclamiez mon induſtrie; & quand j'aurois conduit l'affaire près de ſa fin, avant de terminer je comptois vous rançonner un peu, & avoir ma part au pillage; ou bien tirer finement le dédit d'entre vos mains, ſous prétexte de le voir, pour vous le revendre une centaine de piſtoles payées comptant, ou en billets payables au porteur; ſans quoi j'aurois menacé de vous perdre auprès de douze-mille livres

de rente, & de réduire votre calcul à zéro. Oh ! mon projet étoit fort bien entendu : moi payée, crac, je décampois avec mon petit gain, & le portrait qui m'auroit encore valu quelque petit revenant-bon auprès de ma maitreſſe. Tout cela joint à mes petites économies, tant ſur mon voyage que ſur mes gages, je devenois, avec mes agréments, un petit parti d'aſſez bonne défaite, ſauf le loup. J'ai manqué mon coup, j'en ſuis bien fâchée : cependant vous me faites pitié, vous.

LÉLIO.

Ah ! ſi tu voulois.....

LE CHEVALIER.

Vous vient-il quelqu'idée ? cherchez.

LÉLIO.

Tu gagnerois encore plus que tu n'eſpérois.

LE CHEVALIER.

Tenez, je ne fais point l'hypocrite ici : je ne ſuis pas, non plus que vous, à un tour de fourberie près : je vous ouvre auſſi mon cœur ; je ne crains pas de ſcandaliſer le vôtre ; & nous ne nous ſoucierons pas de nous eſtimer : ce n'eſt pas la peine entre gens de notre caractere. Pour concluſion, faites ma fortune ; & je dirai que

vous êtes un honnête-homme. Mais convenons de prix pour l'honneur que je vous fournirai : il vous en faut beaucoup.

LÉLIO.

Eh ! demande-moi ce qu'il te plaira, je te l'accorde.

LE CHEVALIER.

Motus au moins ! gardez-moi un ſecret éternel. Je veux deux mille-écus, je n'en rabattrois pas un ſol ; moyennant quoi, je vous laiſſe ma maitreſſe, & j'acheve avec la Comteſſe. Si nous nous accommodons, dès ce ſoir j'écris une lettre à Paris, que vous dicterez vous-même : vous vous y ferez tout auſſi beau qu'il vous plaira, je vous mettrai à même. Quand le mariage ſera fait, devenez ce que vous pourrez : je ſerai nantie & vous auſſi, les autres prendront patience.

LÉLIO.

Je te donne les deux mille écus, avec mon amitié.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cette nippe-là, je vous la troquerai contre cinquante piſtoles, ſi vous voulez.

LÉLIO.

Contre cent, ma chere fille.

LE CHEVALIER.

C'eſt encore mieux ; j'avoue même qu'elle ne les vaut pas.

LELIO.

Allons, ce ſoir nous écrirons.

LE CHEVALIER.

Oui. Mais mon argent, quand me le donnerez-vous ?

LÉLIO, *tirant une bague.*

Voici une bague pour les cent piſtoles du troc, d'abord.

LE CHEVALIER.

Bon. Venons aux deux-mille écus.

LÉLIO.

Je te ferai mon billet tantôt.

LE CHEVALIER.

Oui, tantôt ! Madame la Comteſſe va venir, & je ne veux point finir avec elle que je n'aie toutes mes ſûretés. Mettez-moi le dédit en main ; je vous le rendrai tantôt pour votre billet.

LÉLIO, *le tirant.*

Tiens, le voilà.

LE CHEVALIER.

Ne me trahiſſez jamais.

LÉLIO.

Tu es folle.

LE CHEVALIER.

Voici la Comteſſe. Quand j'aurai été quelque temps avec elle, revenez en colere la preſſer de décider hautement entre vous & moi; & allez-vous-en, de peur qu'elle ne nous voie enſemble.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'ALLOIS vous trouver, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Vous m'avez inquiétée, Chevalier. J'ai vu de loin Lélio vous parler; c'eſt un homme emporté: n'ayez point d'affaire avec lui, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'eſt un original. Sçavez-vous qu'il ſe vante de vous obliger à me donner mon congé?

LA

LA COMTESSE.

Lui? s'il ſe vantoit d'avoir le ſien, cela ſeroit plus raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Je lui ai promis qu'il l'auroit, & vous dégagerez ma parole. Il eſt encore de bonne heure; il peut gagner Paris, & y arriver au ſoleil couchant: expédions-le, ma chere âme.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un étourdi, Chevalier; vous n'avez point de raiſon.

LE CHEVALIER.

De la raiſon! que voulez-vous que j'en faſſe avec de l'amour? Il va trop ſon train pour elle. Eſt-ce qu'il vous en reſte encore de la raiſon, Comteſſe? me feriez-vous ce chagrin-là? Vous ne m'aimeriez guères.

LA COMTESSE.

Vous voilà dans vos petites folies; vous ſçavez qu'elles ſont aimables, & c'eſt ce qui vous raſſûre: il eſt vrai que vous m'amuſez. Quelle différence de vous à Lélio, dans le fond!

LE CHEVALIER.

Oh! vous ne voyez rien. Mais revenons à

Lélio : je vous diſois de le renvoyer aujourd'hui : l'Amour vous y condamne ; il parle, il faut obéir.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je me révolte : qu'en arrivera-t-il ?

LE CHEVALIER.

Non : vous n'oſeriez.

LA COMTESSE.

Je n'oſerois ! Mais voyez avec quelle hardieſſe il me dit cela !

LE CHEVALIER.

Non, vous dis-je, je ſuis ſûr de mon fait ; car vous m'aimez ; votre cœur eſt à moi. J'en ferai ce que je voudrai, comme vous ferez du mien ce qu'il vous plaira : c'eſt la régle ; & vous l'obſerverez, c'eſt moi qui vous le dis.

LA COMTESSE.

Il faut avouer que voilà un fripon bien ſûr de ce qu'il vaut. Je l'aime ! mon cœur eſt à lui ! Il vous dit cela avec une aiſance admirable : on ne peut pas être plus perſuadé qu'il l'eſt.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas le moindre petit doute ; c'eſt une confiance que vous m'avez donnée. J'en uſe ſans façon, comme vous voyez : & je conclus toujours que Lélio partira.

LA COMTESSE.

Eh! vous n'y ſongez pas. Dire à un homme qu'il s'en aille!

LE CHEVALIER.

Me refuſer ſon congé, à moi qui le demande, comme s'il ne m'étoit pas dû?

LA COMTESSE.

Badin!

LE CHEVALIER.

Tiède amante!

LA COMTESSE.

Petit tyran!

LE CHEVALIER.

Cœur révolté, vous rendrez-vous?

LA COMTESSE.

Je ne ſçaurois, mon cher Chevalier; j'ai quelques raiſons pour en agir plus honnêtement avec lui.

LE CHEVALIER.

Des raiſons, Madame, des raiſons! & qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

LA COMTESSE.

Ne vous alarmez point; c'eſt que je lui ai prêté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! vous en auroit-il fait une reconnoiſſance qu'on n'ôſe montrer en Juſtice ?

LA COMTESSE.

Point du tout ; j'en ai ſon billet.

LE CHEVALIER.

Joignez-y un Sergent ; vous voilà payée.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai ; mais....

LE CHEVALIER.

Hai ! hai ! voilà un *mais* qui a l'air honteux.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous diſe ? Pour m'aſſurer de cet argent-là, j'ai conſenti que nous fiſſions lui & moi un dédit de la ſomme.

LE CHEVALIER.

Un dédit, Madame ! Ah ! c'eſt un vrai tranſport d'amour que ce dédit-là ; c'eſt une faveur. Il me pénetre ; il me trouble ; je n'en ſuis pas le maître.

LA COMTESSE.

Ce miſérable dédit ! pourquoi faut-il que je l'aie fait ? Voilà ce que c'eſt que ma facilité pour un homme haïſſable, que j'ai toujours deviné que

je haïrois : j'ai toujours eu certaine antipathie pour lui ; & je n'ai jamais eu l'eſprit d'y prendre garde.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, il s'eſt bien accommodé de cette antipathie-là : il en a fait un amour bien tendre ! Tenez, Madame, il me ſemble que je le vois à vos genoux ; que vous l'écoutez avec plaiſir ; qu'il vous jure de vous adorer toujours ; que vous le payez du même ſerment ; que ſa bouche cherche la vôtre, & que la vôtre ſe laiſſe trouver : car voilà ce qui arrive. Enfin je vous vois ſoupirer ; je vois vos yeux s'arrêter ſur lui, tantôt vifs, tantôt languiſſants ; toujours pénétrés d'amour, & d'un amour qui croît toujours. Et moi je me meurs. Ces objets-là me tuent ; comment ferai-je pour les perdre de vue ? Cruel dédit ! te verrai-je toujours ? qu'il me va coûter de chagrins ! (*à part.*) Et qu'il me fait dire de folies !

LA COMTESSE.

Courage, Monſieur ; rendez-nous tous deux la victime de vos chimeres. Que je ſuis malheureuſe, d'avoir parlé de ce maudit dédit ! Pourquoi faut-il que je vous aie cru raiſonnable ? Pourquoi vous ai-je vu ? Eſt-ce que je mérite tout ce que vous me dites ? Pouvez-vous vous plaindre de

moi ? ne vous aimé-je pas assez ? Lélio doit-il vous chagriner ? l'ai-je aimé autant que je vous aime ? Où est l'homme plus chéri que vous l'êtes ? plus sûr, plus digne de l'être toujours ? Et rien ne vous persuade ; & vous vous chagrinez ; vous n'entendez rien ; vous me désolez : que voulez-vous que nous devenions ? comment vivre avec cela ? dites-moi donc.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le succès de mes impertinences me surprend. (*haut.*) C'en est fait, Comtesse ; votre douleur me rend mon repos & ma joie : combien de choses tendres ne venez-vous pas de me dire ! Cela est inconcevable ; je suis charmé : reprenons notre humeur gaie ; allons, oublions tout ce qui s'est passé.

LA COMTESSE.

Mais, pourquoi est-ce que je vous aime tant ? qu'avez-vous fait pour cela ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! moins que rien ; tout vient de votre bonté.

LA COMTESSE.

C'est que vous êtes plus aimable qu'un autre, apparemment.

LE CHEVALIER,

Pour tout ce qui n'eſt pas comme vous, je le ſerois peut-être aſſez: mais je ne ſuis rien pour ce qui vous reſſemble. Non, je ne pourrai jamais payer votre amour; en verité je n'en ſuis pas digne.

LA COMTESSE.

Comment donc faut-il être fait pour le mériter?

LE CHEVALIER.

Oh! voilà ce que je ne vous dirai pas.

LA COMTESSE.

Aimez-moi toujours; & je ſuis contente.

LE CHEVALIER.

Pourrez-vous ſoutenir un goût ſi ſobre?

LA COMTESSE.

Ne m'affligez plus; tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets: mais que Lélio s'en-aille.

LA COMTESSE.

J'aurois ſouhaité qu'il prît ſon parti de lui-même, à cauſe du dédit: ce ſeroient dix-mille écus que je vous ſauverois, Chevalier: car enfin, c'eſt votre bien que je ménage.

LE CHEVALIER.

Périſſent tous les biens du monde, & qu'il

parte : rompez avec lui la premiere; voilà mon bien.

LA COMTESSE.

Faites-y réflexion.

LE CHEVALIER.

Vous héſitez encore ; vous avez peine à me le ſacrifier ! Eſt-ce-là comme on aime ? Oh ! qu'il vous manque encore de choſes, pour ne laiſſer rien à ſouhaiter à un homme comme moi !

LA COMTESSE.

Eh bien ! il ne me manquera plus rien ; conſolez-vous.

LE CHEVALIER.

Il vous manquera toujours pour moi.

LA COMTESSE.

Non : je me rends ; je renverrai Lélio; & vous dicterez ſon congé.

LE CHEVALIER.

Lui direz-vous qu'il ſe retire ſans cérémonie ?

LA COMTESSE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Non, ma chere Comteſſe, vous ne le renverrez pas. Il me ſuffit que vous y conſentiez ; votre

amour eſt à toute épreuve, & je diſpenſe votre politeſſe d'aller plus loin; c'en ſeroit trop: c'eſt à moi à avoir ſoin de vous, quand vous vous oubliez pour moi.

LA COMTESSE.

Je vous aime: cela veut tout dire.

LE CHEVALIER.

M'aimer, cela n'eſt pas aſſez, Comteſſe: diſtinguez-moi un peu de Lélio, à qui vous l'avez dit peut-être auſſi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous diſe?

LE CHEVALIER.

Un *je vous adore*: auſſi bien il vous échappera demain; avancez-le moi d'un jour: contentez ma petite fantaiſie; dites.

LA COMTESSE.

Je veux mourir, s'il ne me donne envie de le dire. Vous devriez être honteux d'exiger cela, au moins.

LE CHEVALIER.

Quand vous me l'aurez dit, je vous en demanderai pardon.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il me perſuadera.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher amour, régalez ma tendreſſe de ce petit trait-là; vous ne riſquez rien avec moi: laiſſez ſortir ce mot-là de votre belle bouche; voulez-vous que je lui donne un baiſer pour l'encourager?

LA COMTESSE.

Ah, çà! laiſſez-moi: ne ſerez-vous jamais content? Je ne vous plaindrai rien, quand il en ſera temps.

LE CHEVALIER.

Vous êtes attendrie, profitez de l'inſtant; je ne veux qu'un mot. Voulez-vous que je vous aide? dites comme moi: Chevalier, je vous adore.

LA COMTESSE.

Chevalier, je vous adore. Il me fait faire tout ce qu'il veut.

LE CHEVALIER, *à part.*

Mon ſexe n'eſt pas mal foible. (*haut.*) Ah! que j'ai de plaiſir, mon cher amour! Encore une fois.

LA COMTESSE.

Soit: mais ne me demandez plus rien après.

LE CHEVALIER.

Hé! que craignez-vous que je vous demande?

LA COMTESSE.

Que ſçais-je, moi ? Vous ne finiſſez point. Taiſez-vous.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je ſuis de bonne compoſition ; & j'ai pour vous un reſpect que je ne ſçaurois violer.

LA COMTESSE.

Je vous épouſe : en eſt-ce aſſez ?

LE CHEVALIER.

Bien plus qu'il ne me faut, ſi vous me rendez juſtice.

LA COMTESSE.

Je ſuis prête à vous jurer une fidélité éternelle ; & je perds les dix-mille écus de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Non, vous ne les perdrez point, ſi vous faites ce que je vais vous dire. Lélio viendra certainement vous preſſer d'opter entre lui & moi ; ne manquez pas de lui dire que vous conſentez à l'épouſer. Je veux que vous le connoiſſiez à fond ; laiſſez-moi vous conduire, & ſauvons le dédit : vous verrez ce que c'eſt que cet homme-là. Le voici ; je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage.

LA COMTESSE.

J'en agirai comme vous le ſouhaitez.

SCENE VII.

LÉLIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LÉLIO.

PERMETTEZ, Madame, que j'interrompe pour un moment votre entretien avec Monſieur. Je ne viens point me plaindre; & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'aurois cependant un aſſez beau ſujet de parler: & l'indifférence avec laquelle vous vivez avec moi, depuis que Monſieur, qui ne me vaut pas....

LE CHEVALIER.

Il a raiſon.

LÉLIO.

Finiſſons. Mes reproches ſont raiſonnables, mais je vous déplaîs; je me ſuis promis de me taire, & je me taîs, quoi qu'il m'en coûte. Que ne pourrois-je pas vous dire? pourquoi me trou-

vez-vous haïſſable? pourquoi me fuyez-vous? que vous ai-je fait? Je ſuis au déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, ah, ah, ah.

LÉLIO.

Vous riez, Monſieur le Chevalier; mais vous prenez mal votre temps, & je prendrai le mien pour vous répondre.

LE CHEVALIER.

Ne te fâche point, Lélio. Tu n'avois qu'un mot à dire, qu'un petit mot; & en voilà plus de cent de bon compte, & rien ne s'avance: cela me réjouit.

LA COMTESSE.

Remettez-vous, Lélio; & dites-moi tranquillement ce que vous voulez?

LÉLIO.

Vous prier de m'apprendre qui de nous deux il vous plaît de conſerver, de Monſieur ou de moi: prononcez, Madame; mon cœur ne peut plus ſouffrir d'incertitude.

LA COMTESSE.

Vous êtes vif, Lélio; mais la cauſe de votre vivacité eſt pardonnable, & je vous veux plus de bien que vous ne penſez. Chevalier, nous avons

juſqu'ici plaiſanté enſemble, il eſt temps que cela finiſſe. Vous m'avez parlé de votre amour, je ſerois fâchée qu'il fût ſérieux: je dois ma main à Lélio, & je ſuis prête à recevoir la ſienne. Vous plaindrez-vous encore?

LÉLIO.

Non, Madame, vos réfléxions ſont à mon avantage; & ſi j'ôſois....

LA COMTESSE.

Je vous diſpenſe de me remercier, Lélio; je ſuis ſûre de la joie que je vous donne. (*à part.*) Sa contenance eſt plaiſante.

UN VALET.

Voilà une lettre qu'on vient d'apporter de la poſte, Madame.

LA COMTESSE.

Donnez. Voulez-vous bien que je me retire un moment pour la lire? C'eſt de mon frere.

SCENE VIII.

LÉLIO, LE CHEVALIER.

LÉLIO.

QUE diantre ſignifie cela? elle me prend au mot: que dites-vous de ce qui ſe paſſe là?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en dis? rien: je crois que je rêve, & je tâche de me réveiller.

LÉLIO.

Me voilà en belle poſture, avec ſa main qu'elle m'offre, que je lui demande avec fracas, & dont je ne me ſoucie point. Mais ne me trompez-vous point?

LE CHEVALIER.

Ah! que dites-vous-là? Je vous ſers loyalement, ou je ne ſuis pas ſoubrette. Ce que nous voyons-là, peut venir d'une choſe: pendant que nous nous parlions, elle me ſoupçonnoit d'avoir quelque inclination à Paris: je me ſuis contenté de lui répondre galamment là-deſſus: elle a tout d'un coup pris ſon ſérieux; vous êtes entré ſur le

champ ; & ce qu'elle en fait, n'eſt ſans doute qu'un reſte de dépit, qui va ſe paſſer ; car elle m'aime.

LÉLIO.

Me voilà fort embarraſſé.

LE CHEVALIER.

Si elle continue à vous offrir ſa main, tout le remede que j'y trouve, c'eſt de lui dire que vous l'épouſerez, quoique vous ne l'aimiez plus. Tournez lui cette impertinence-là d'une maniere polie : ajoutez que, ſi elle ne le veut pas, le dédit ſera ſon affaire.

LÉLIO.

Il y a bien du biſarre dans ce que tu me propoſes là.

LE CHEVALIER.

Du biſarre ! Depuis quand êtes-vous ſi délicat ? Eſt-ce que vous reculez pour un mauvais procédé de plus qui vous ſauve dix-mille écus ? Je ne vous aime plus, Madame : cependant je veux vous épouſer. Ne le voulez-vous pas ? payez le dédit : donnez-moi votre main ou de l'argent. Voilà tout.

SCENE

SCENE DERNIERE.

LÉLIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

LÉLIO, mon frere ne viendra pas ſi-tôt. Ainſi il n'eſt plus queſtion de l'attendre; & nous finirons quand vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Courage; encore une impertinence: & puis c'eſt tout.

LÉLIO.

Ma foi, Madame, oſerai-je vous parler franchement? Je ne trouve plus mon cœur dans ſa ſituation ordinaire.

LA COMTESSE.

Comment donc! expliquez-vous: ne m'aimez-vous plus?

LÉLIO.

Je ne dis pas cela tout-à-fait; mais mes inquiétudes ont un peu rebuté mon cœur.

LA COMTESSE.

Et que ſignifie donc ce grand étalage de tranſports que vous venez de me faire ? Qu'eſt devenu votre déſeſpoir ? N'étoit-ce qu'une paſſion de Théâtre ? Il ſembloit que vous alliez mourir, ſi je n'y avois mis ordre. Expliquez-vous, Madame; je n'en puis plus, je ſouffre....

LÉLIO.

Ma foi, Madame, c'eſt que je croyois que je ne riſquerois rien, & que vous me refuſeriez.

LA COMTESSE.

Vous êtes un excellent Comédien. Et le dédit; qu'en ferons-nous, Monſieur ?

LÉLIO.

Nous le tiendrons, Madame; j'aurai l'honneur de vous épouſer.

LA COMTESSE.

Quoi donc ! vous m'épouſerez, & vous ne m'aimez plus !

LÉLIO.

Cela n'y fait de rien, Madame; cela ne doit pas vous arrêter.

LA COMTESSE.

Allez, je vous mépriſe, & ne veux point de vous.

LÉLIO.

Et le dédit, Madame ? vous voulez donc bien l'acquitter ?

LA COMTESSE.

Qu'entends-je, Lélio ? où eſt la probité ?

LE CHEVALIER.

Monſieur ne pourra guères vous en dire des nouvelles. Je ne crois pas qu'elle ſoit de ſa connoiſſance ; mais il n'eſt pas juſte qu'un miſérable dédit vous brouille enſemble. Tenez, ne vous gênez plus ni l'un ni l'autre : le voilà rompu. Ha, ha, ha.

LÉLIO.

Ah, fourbe !

LE CHEVALIER.

Ha, ha, ha : conſolez-vous, Lélio ; il vous reſte une Demoiſelle de douze-mille livres de rente : ha, ha. On vous a écrit qu'elle étoit belle : on vous a trompé ; car la voilà : mon viſage eſt l'original du ſien.

LA COMTESSE.

Ah, juſte ciel !

LE CHEVALIER.

Ma métamorphoſe n'eſt pas du goût de vos tendres ſentiments, ma chere Comteſſe. Je vous

aurois menée aſſez loin, ſi j'avois pu vous tenir compagnie. Voilà bien de l'amour de perdu ; mais en revanche voilà une bonne ſomme de ſauvée. Je vous conterai le joli petit tour qu'on vouloit vous jouer.

LA COMTESSE.

Je n'en connois point de plus triſte que celui que vous me jouez vous-même.

LE CHEVALIER.

Conſolez-vous. Vous perdez d'aimables eſpérances. Je ne vous les avois données que pour votre bien. Regardez le chagrin qui vous arrive comme une petite punition de votre inconſtance. Vous avez quitté Lélio moins par raiſon que par légèreté, & cela mérite un peu de correction. A votre égard, Seigneur Lélio, voici votre bague. Vous me l'avez donnée de bon cœur, & j'en diſpoſe en faveur de Trivelin & d'Arlequin. Tenez, mes enfants : vendez cela, & partagez-en l'argent.

TRIVELIN, & ARLEQUIN.

Grand-merci.

TRIVELIN.

Voici les muſiciens qui viennent vous donner la fête qu'ils ont promiſe.

LE CHEVALIER.

Voyez-la, puiſque vous êtes ici. Vous partirez après ; ce ſera toujours autant de pris.

DIVERTISSEMENT.

CET amour dont nos cœurs ſe laiſſent enflammer ;
Ce charme ſi touchant, ce doux plaiſir d'aimer,
Eſt le plus grand des biens que le ciel nous diſpenſe.
Livrons-nous donc ſans réſiſtance
A l'objet qui vient nous charmer.
Au milieu des tranſports dont il remplit notre âme,
Jurons-lui mille fois une éternelle flamme.
Mais n'inſpire-t-il plus ces aimables tranſports :
Trahiſſons auſſitôt nos ſerments ſans remords.
Ce n'eſt plus à l'objet qui ceſſe de nous plaire ;
Que doivent s'adreſſer les ſerments qu'on a faits :
C'eſt à l'Amour qu'on les vit faire,
C'eſt lui qu'on a juré de ne quitter jamais.

PREMIER COUPLET.

JURER d'aimer toute ſa vie,
N'eſt pas un rigoureux tourment.

Sçavez-vous ce qu'il ſignifie ?
Ce n'eſt ni Philis, ni Sylvie,
Que l'on doit aimer conſtamment :
C'eſt l'objet qui nous fait envie.

DEUXIEME COUPLET.

Amants, ſi votre caractere,
Tel qu'il eſt, ſe montroit à nous ;
Quel parti prendre, & comment faire ?
Le célibat eſt bien auſtere ;
Faudroit-il ſe paſſer d'Époux ?
Mais il nous eſt trop néceſſaire.

TROISIEME COUPLET.

Meſdames, vous allez conclure.
Que tous les hommes ſont maudits :
Mais doucement & point d'injure ;
Quand nous ferons votre peinture,
Elle eſt, je vous en avertis,
Cent fois plus drôle, je vous jure.

Fin du quatrieme Volume.

TABLE

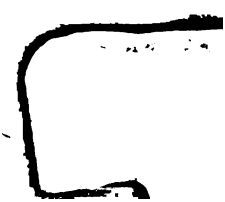
Des Matieres contenues dans ce Volume.

L'ÉPREUVE, Comédie en un Acte, Pag. 3.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR, Comédie en un Acte, 83.

LA SURPRISE DE L'AMOUR, Comédie en trois Actes, 143.

LA DOUBLE INCONSTANCE, Comédie en trois Actes, 271.

LE PRINCE TRAVESTI, Comédie en trois Actes, 429.

LA FAUSSE SUIVANTE, Comédie en trois Actes, 577.